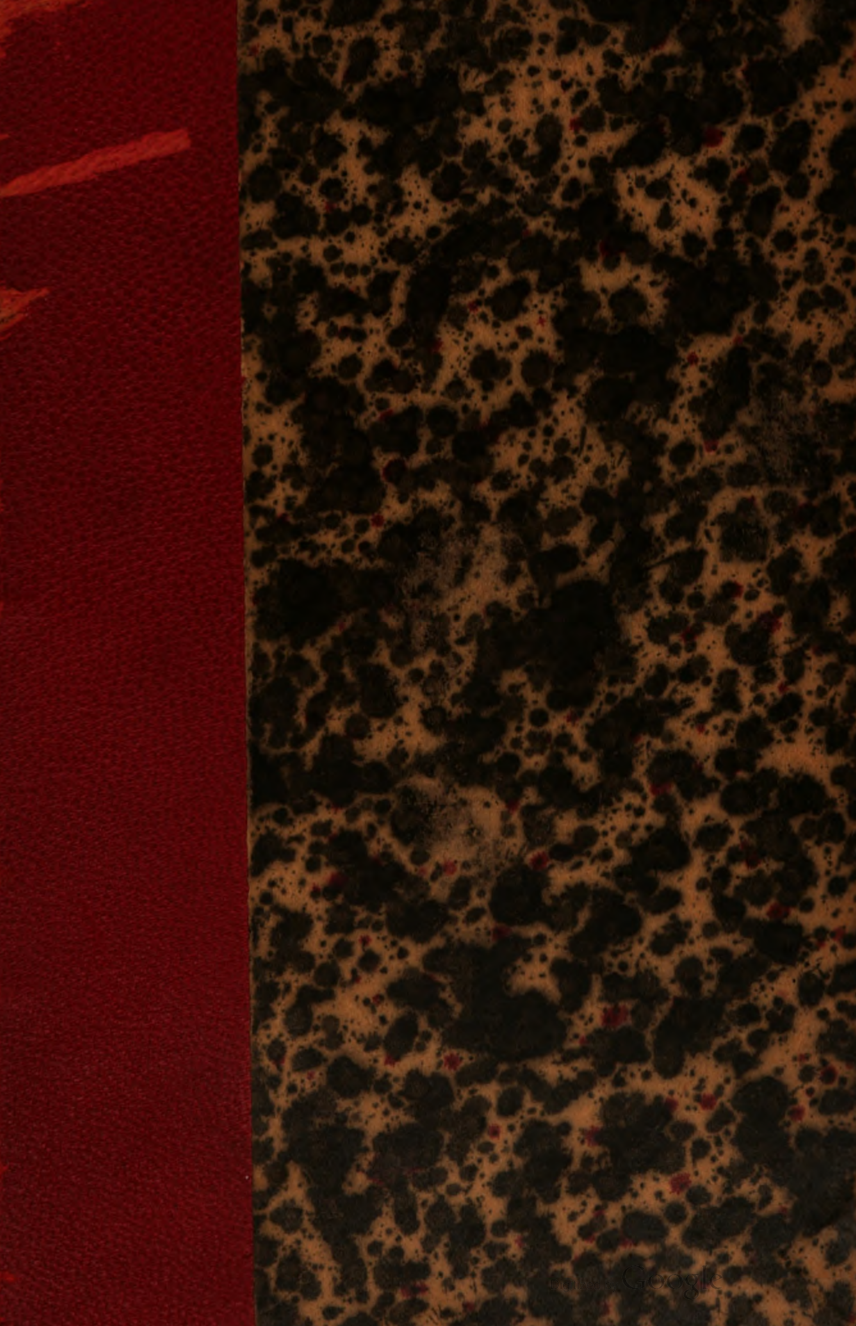




JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



LA VIE A PARIS

— 1897 —

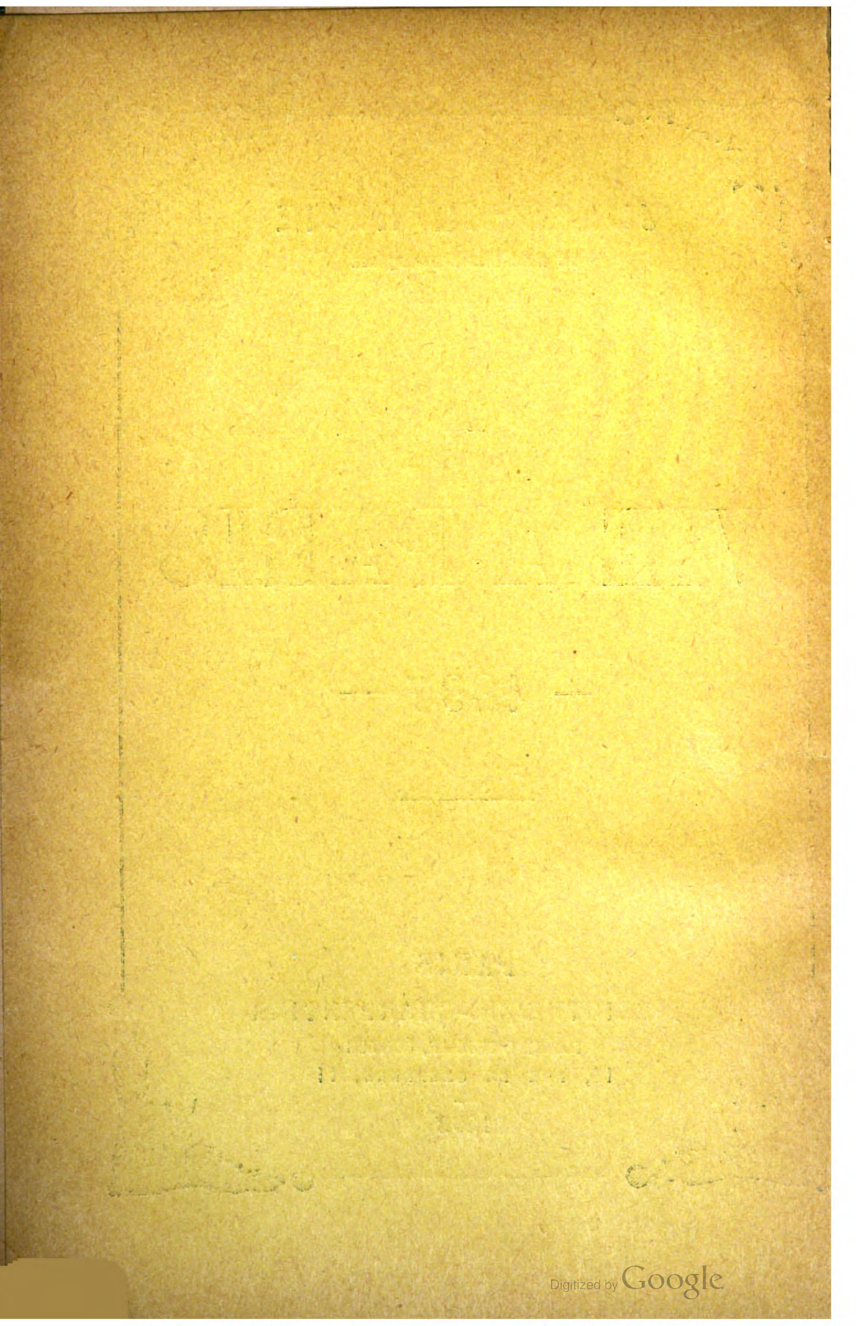
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1898



LA VIE A PARIS

1897



EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

La Vie a Paris (1895)............................... 1 vol.

La Vie a Paris (1896)............................... 1 vol.

Brichanteau, comédien français (roman parisien) 10e mille............................... 1 vol.

JULES CLARETIE
de l'Académie Française

LA VIE A PARIS

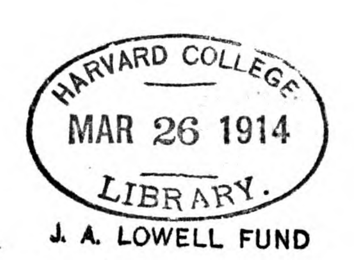
1897

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898






HARVARD COLLEGE
MAR 26 1914
LIBRARY.

PRÉFACE

M. Gladstone a dit du XIXe siècle qu'il serait le *siècle des ouvriers*. Je crois qu'il sera le *siècle des journalistes*. Mais, pour parler comme en 1848, les journalistes ne sont-ils pas des ouvriers de la pensée?

Lorsque plus tard, pour écrire l'histoire de ce temps, les chercheurs consulteront les collections de nos journaux, ces montagnes de documents, ils seront stupéfaits du labeur colossal de ces travailleurs, attachés, acharnés à leur œuvre quotidienne. Ce siècle, en vérité, aura brassé avec une activité prodigieuse les pensées les plus contradictoires, multiples, ondoyantes, diverses comme l'homme lui-même, et la véritable encyclopédie de notre époque se retrouve dans ces millions et millions de feuillets épars que jette au vent de la publicité la prodigieuse activité cérébrale des journalistes, de ceux qu'on appelait autrefois les nouvellistes et les gazetiers.

Qu'on a bien fait d'élever une statue à Théophraste Renaudot, l'initiateur, le fondateur du journalisme en France! Cet homme a fait pour la libération des esprits plus que personne en notre histoire. Il a deviné le livre fragmenté où s'alimente, chaque jour, la curiosité publique.

Le journalisme a bien changé, du reste, non seulement depuis Renaudot, mais depuis Fonfrède et Carrel — que dis-je ? — depuis Prévost-Paradol ou J.-J. Weiss. Sans parler de la presse à personnalités et à *éreintages*, grossissant volontiers les nouvelles, se glissant au foyer privé, plus préoccupée du fort tirage que de la vérité à faire connaître ou de la justice à défendre — presse qui a gagné du terrain, évidemment, et beaucoup, par la faute du public dont les appétits morbides la subventionnent, — le journalisme s'est transformé, il a subi l'entraînement américain, la loi du *go ahead!* proclamée à l'aide du téléphone et du télégraphe.

Il est certain, ou du moins il paraît constaté, que le journalisme d'autrefois, celui qu'on appelait le journalisme *à idées*, a fait place au journalisme nouveau, plus préoccupé des événements courants, des incidents quotidiens que des conceptions générales, et qui est le journalisme *à informations*. Et pourtant cette substitution d'un journalisme à un autre est, à bien étudier notre vie nouvelle, plus apparente que réelle. Les multiples gazettes

que le public lit aujourd'hui, en quantités innombrables, remuent aussi et charrient des idées. Les journalistes les expriment d'une façon plus alerte et se plaisent volontiers aux phrases courtes ; ils sont moins gourmés qu'autrefois et s'efforcent de donner de l'agrément à l'énonciation de leurs doctrines. Mais que d'idées jetées encore à la foule, que de vérités politiques ou littéraires ! Je sais peu de moralistes du temps passé à qui eût mieux convenu qu'à tels chroniqueurs sans morgue du temps présent cette épithète de « moralistes ».

Sans doute le *reportage*, outil rapide et manié souvent par des mains juvéniles et ignorantes, envahit volontiers le journalisme, et la foule, assez indifférente aux idées générales, se plaît singulièrement aux scandales, à ce qu'on lui présente comme les dessous secrets de la vie courante. Mais le reportage n'a point chassé du journal l'article de fond, l'article dont l'auteur pense et fait penser. Et le reportage lui-même n'est-il point, lorsqu'il est honnêtement et intelligemment pratiqué, un merveilleux outil de lumière, quelque chose comme cet *œil de bœuf* dont le policeman anglais projette la lumière aiguë sur les objets ou les êtres dissimulés dans l'ombre ? Je sais des reporters de génie et de conscience. Ceux-là sont les préparateurs du grand laboratoire de l'histoire. Le Michelet de l'avenir n'aura, dans le tas énorme de renseignements, de documents

instantanés laissés par eux, que l'embarras du choix.

Le journalisme d'aujourd'hui est donc toujours digne du journalisme d'autrefois. On y compte plus d'une haute et fière figure, et si les journalistes de hasard, enfants perdus ou goujats de l'armée, font trop souvent tache et tapage, la grande masse de ce corps laborieux, actif, courageux, mis à l'avant-garde de l'opinion, est digne de respect par sa vaillance au travail, sa bonne volonté non lassée, son dévouement de tous les jours et sa pauvreté. Car ils sont pauvres, la plupart de ces journalistes que la foule — jugeant le nombre sur les exceptions en vedette — s'imagine roulant carrosse et menant la vie facile des bohèmes et des jouisseurs. Ils vieillissent résignés, ces bénédictins de l'entrefilet, après avoir bâti, à tant la ligne, la fortune d'autrui, la gloire de l'artiste, la puissance de l'homme d'État, la renommée du comédien, la popularité du soldat. Ils ont passé leur vie à *faire les autres* et, un beau soir, dans quelque coin du journal, deux ou trois lignes à peine apprennent au public la disparition de de quelque vétéran oublié de cette armée des lettres « *qui avait eu un moment de vogue* » dans tel ou tel journal disparu.

« Je suis de ceux qui font les ministres et qui ne sont jamais ministres », disait Pierre Leroux à M. Guizot, quelques jours avant juillet 1830. La

plupart des journalistes, si calomniés, pourraient prendre pour devise cette parole du doux philosophe. Et ils ne font pas seulement les ministres ! En vérité, ils façonnent, ils font la foule, le public lui-même. Ils lui jettent les vérités ou les paradoxes, les idées justes ou les chimères et il fallait être un esprit étrangement paradoxal comme Émile de Girardin pour assurer que l'œuvre de la presse est impuissante et qu'elle ne peut pas être décisive soit pour le mal, soit pour le bien.

Sans doute, on peut affirmer qu'elle ne pourra jamais faire entendre que le blanc est noir et que l'injuste est le juste : à coup sûr, elle n'a pas le pouvoir de déshonorer un honnête homme et les plus énormes calomnies, même imprimées et répétées à cent mille exemplaires viennent radicalement expirer aux pieds du calomnié. Reichardt raconte que les journaux du Directoire répandaient gravement cette information que David, le peintre, n'était point l'auteur de son tableau : le *Serment des Horaces*, que cette toile avait été peinte, à Rome, par un jeune artiste bientôt empoisonné, d'ailleurs, par David, qui redoutait de lui une indiscrétion. David en a-t-il jamais passé pour un empoisonneur? La même ou plutôt une absurde accusation analogue a pesé sur lord Palmerston qui s'est contenté de hausser les épaules en lisant la gazette outrageante. Et que d'exemples on pourrait citer en ce sens ! Mais la presse n'en est pas moins toute-

puissante à créer des légendes qui peuvent être dangereuses. Hélas, on le voit tous les jours! En revanche, elle est armée et instituée pour les détruire. Otez la presse de l'histoire de ce siècle, si vous arrachez bien des feuillets imprudents et douloureux, combien de pages glorieuses et décisives vous enlèverez d'un seul coup! Sans la presse, la société moderne serait un conflit d'intérêts dans une cave, loin de toute lumière.

Et avec tous ses défauts actuels, imprudence, rapidité quasi maladive d'informations, besoin de nouvelles à sensation *quand même*, polémiques féroces, personnalités sans pitié, inventions idiotes, étourderies souvent coupables, de quel secours elle est à tous les amis de la vérité! Que d'abus, autrefois cachés — et par conséquent tout naturellement acceptés, subis, — et devenus impossibles aujourd'hui!

On s'étonne que les gouvernements s'inquiètent avant tout de la presse, qu'un ministre reçoive parfois un reporter avant tout le monde et fasse faire antichambre à des puissants tandis qu'il s'entretient avec un nouvelliste. C'est que la grande, la vraie, l'absolue puissance de ce temps, c'est la presse. Ce législateur s'appelle le Pouvoir, pouvoir électif et passager; ce financier s'appelle l'Argent, force énorme mais transitoire aussi; ce savant ou ce lettré s'appelle le Talent. Mais ce journaliste s'appelle l'Opinion, et l'opinion mène le monde.

Où le mène-t-elle présentement? Nous le verrons plus tard et peut-être quelques-unes des pages qui vont suivre, tableaux de nos mœurs, tranches de notre vie, *petits cuadros*, comme disait André Chénier; peut-être ces sensations quotidiennes marqueront-elles quelques-unes des étapes de ce voyage vers l'inconnu qu'est notre vie à tous, celle des nations et celle des hommes.

J. C.



LA VIE A PARIS

I

Un nouveau chapitre d'histoire. — Pages blanches, encre noire. — Le roman d'une princesse. — L'Américaine et le tzigane. — De l'influence de la musique en amour. — Le piano. — La poésie. — Prestige des brandebourgs. — Ruy Blas et la reine d'Espagne. — Ce qu'eût répondu Victor Hugo. — Ruy Blas socialiste. — Don Juan et dona Juana. — De la différence qui existe entre la curiosité masculine et la curiosité féminine. — Célimène. — La vie privée. — Les lézardes faites à son mur. — Les indiscrétions. — Un précurseur : Marcelin. — Le Diable boiteux. — Vivons, puisqu'il le faut, dans des maisons de verre ! — Mais la casse ?...

7 janvier.

Une année nouvelle est un album où nulle main n'a encore rien tracé. Oui, un chapitre d'histoire qui recommence, un feuillet inconnu qu'on tourne en se demandant ce que va contenir le livre. Livre inédit, *composé* je ne sais où par le Destin et que nous lirons

page à page, au jour le jour. Que le sort dicte ! Nous écrivons.

Et voici qu'à cette première page le roman de la princesse et du tzigane nous arrête, aiguisant les malices, alléchant notre curiosité. Décidément, il n'y a plus de vie privée. Roméo et Juliette seraient *interviewés* par les reporters de Vérone qui leur demanderaient leurs sentiments sur la vieille querelle de leurs familles et leurs impressions sur leurs jeunes amours. Une malheureuse millionnaire américaine, après s'être parée d'un nom illustre, n'a plus le droit de courir le guilledou avec un racleur de violon sans que les journalistes des deux mondes s'en mêlent et qu'on vienne, en sa retraite un peu bien tapageuse, lui demander de la *copie*, qu'elle semble, du reste, ne pas refuser trop vivement. Si jamais roman cosmopolite, à la Bourget, a été *vécu*, comme on dit, c'est bien celui-là. Tout s'y mêle, le *go ahead* et le coup de tête du Yankee, l'appel à la loi du grand seigneur, la fantaisie errante du bohémien. On y trouverait des prétextes à descriptions variées : le cabinet doré du cabaret parisien, les hautes salles du château, la galerie des portraits étonnés d'ancêtres, la chambre d'hôtel banal et la *czarda* hongroise où le vin de couleur blonde rit dans les verres irisés, tandis que la musique tzigane chante et pleure les angoisses amoureuses en des harmonies déchirées...

Roman de mœurs et roman d'aventures. L'Américaine donne par là une leçon de choses aux gentilshommes européens qui rêvent d'allier leurs blasons aux bank-notes du nouveau monde. Elle les rendra

peut-être prudents. Elle proclame, en outre, avec une surprenante liberté d'allures, l'affranchissement total de la femme. Plus d'autre loi que le bon plaisir ou plutôt, sans adjectif, le plaisir. Vive le caprice et la fantaisie du moment !... Il y a toute une littérature en Angleterre qui nous présente la femme nouvelle, *the new woman*, laquelle n'est pas du tout la femme idéale pour un Français. La princesse est une *new woman* en son genre. Elle secoue sur les préjugés vieillis la poussière de ses bottines et court le monde avec son tzigane, en lui chantant peut-être, comme dans la *Périchole* :

Tu n'es pas beau, tu n'es pas riche...

mais je t'aime ! Et le *je t'aime !* répond à tout. C'est la *tarte à la crème* des amoureux.

Qu'on ne me dise point, comme le font certains nouvellistes bien informés, assurent-ils, que tout ce tapage fait autour d'une aventure d'amour assez vulgaire en soi et dont la qualité des personnages est toute la rareté, qu'on ne m'affirme point que ce bruit est un simple appel à la curiosité des foules et qu'au dénouement de ce roman, romanesque s'il en fut, il y a tout simplement un engagement de théâtre, un double début sur une scène quelconque, café-concert ou tréteau d'opéra, le tzigane jouant des *soli* de violon et la princesse chantant des chansons à la mode avec des morceaux de *Tristan et Yseult* ou des refrains d'Yvette Guilbert, que sais-je?



Tout est possible, sans doute, et la misérable question d'argent se mêle aujourd'hui à toutes choses. Les millions vont vite, comme les morts de la ballade, même les millions américains. Je ne peux cependant point croire que cette fuite et ces *interviews* et ces portraits de la belle Américaine, tracés çà et là, par des gazetiers éblouis, cachent un vulgaire lancement d'*étoile*, et ne soient que des *boniments* préparatoires, à la Barnum. Non, la princesse ne débutera point, et le tzigane Rigo gardera pour elle seule ses airs de violon, orageux, éperdus, où les notes semblent tomber comme des gouttes de pluie, comme des sanglots et des larmes. Non, nous n'assisterons pas à cette exhibition inattendue. Miss Clara Ward l'a déclaré tout net à un journal : elle n'a qu'un but, s'affranchir ; elle se croit le droit de faire ce que, dans *Ruy Blas*, fait hardiment une reine d'Espagne.

Qui s'attendait, d'ailleurs, à voir Ruy Blas en cette affaire ? Victor Hugo eût vertement répondu à la princesse que Ruy Blas c'est le Peuple et que le tzigane c'est la Bohème. Mais ce bohème a sa poésie comme Ruy Blas lui-même. Ruy Blas faisait des vers lyriques avant d'écrire des billets doux à la reine. Rigo joue du violon, et les cordes, qui vibrent sous l'archet, font palpiter le cœur des femmes. Ce sont ses madrigaux à lui. On ne saura jamais ce qui se cache de séductions et de périls dans le bois d'un violon ou la carcasse d'un piano. Au temps où Capoul était le roi des ténors, Aurélien Scholl répondait à une amie qui lui demandait d'inviter chez lui le chanteur adoré :

— Oui, avec grand plaisir, mais à une condition, c'est que je ferai enlever le piano !

Aurélien Scholl était un sage. Jamais la princesse de Caraman-Chimay n'eût remarqué sans doute le tzigane Rigo sans le diabolique violon. Et puis, avec le violon, il y a le costume ! Notre habit noir nous expose à des comparaisons humiliantes. Un ressouvenir héroïque des grandes luttes nationales semble passer, comme par bouffées, dans les halètements de la Marche de Rakocsy et les brandebourgs des musiciens tziganes nous rappellent invinciblement ces cavaliers de Hongrie, ces intrépides hussards qui chevauchaient contre les Turcs et sabraient vaillamment l'infidèle, l'aigrette au bonnet, la lame au poing, la chanson aux lèvres. Palikarius ou Darasz-Miska bénéficiaient jadis pour les Parisiens de ces légendes et de ces rêves.

Au contraire, là-bas, le tzigane est un peu considéré comme l'Auvergnat chez nous et le *gallego* en Espagne. Le tzigane est, par tradition, un être lourdaud et badaud, dont on recueille les naïvetés et les bévues avec une complaisance infinie. Les niaiseries des tziganes font rire les petits enfants autrichiens, comme ici les stupidités de notre Jocrisse. Pas plus que les braves gens d'Auvergne, les tziganes ne sont d'ailleurs, en réalité, des balourds, mais la légende, l'éternelle légende, le veut ainsi, et les *tziganeries* emplissent les petits journaux de Vienne comme les réponses de Janot ou de Calino les gazettes pour rire de Paris. Héroïque à nos yeux, il est, le tzigane, quasi comique au bord du Danube et j'imagine la stupéfaction des

grandes dames de l'aristocratie viennoise lorsqu'elles auront lu dans leurs journaux les impressions de la princesse et du violoniste Rigo sur leurs amoureuses stations à Budapest.

Qu'elle soit fille d'un milliardaire yankee ou princesse authentique, la femme qui jette si gaillardement sa couronne, son bonnet par-dessus les moulins, n'en porte pas moins atteinte au prestige qu'ont encore, malgré tant de révolutions successives, les grands noms historiques. Le vieux mot : *noblesse oblige* est toujours de saison. Les humbles vertus bourgeoises, les résignations populaires ont de plus en plus besoin d'exemples, et tel spectateur faubourien qui s'attendrira avec raison sur les poétiques amours de Ruy Blas et de la reine ne comprendra pas que la grande dame qu'il salue aille à un rendez-vous donné par quelque Ruy Blas en paletot.

Pourquoi d'ailleurs, qui expliquera pourquoi il est permis à M. le marquis de courtiser la soubrette de madame et interdit à Mme la marquise, sous peine de déchéance absolue, de soupirer pour Champagne ou pour Frontin? Dans les scènes du *Jeu de l'amour et du hasard*, il semble que lorsque Silvia se sent invinciblement troublée par Dorante revêtu des habits de son valet, la situation devienne tout à coup vaguement inquiétante et scabreuse. Le soupir de Silvia nous fait penser déjà au regard de la princesse admirant, chez Paillard, la chevelure crépue de son tzigane, pardessus les cristaux et les fleurs de la table du souper.

Tout au contraire, que Dorante prenne le menton de Lisette, il semble que ce soit chose naturelle ; — et que les rois épousent des bergères, ce serait poétique encore, aimable et galant, alors même que le roman ne se déroulerait pas au pays des contes de fées. Mais supposez la reine épousant le berger, la Princesse Bleue faisant venir Agnelet en son palais et décrassant le rustre ou le badaud pour le faire asseoir sur le fauteuil de velours, je ne répondrais point que le conte parût aussi exquis et aussi rose. Il y a là toute une psychologie spéciale qui, pour être comprise, a besoin de toucher étrangement à la physiologie même.

L'homme peut élever la femme jusqu'à lui, la femme semble tomber en voulant élever un être de condition inférieure jusqu'à elle.

Non, il n'est rien que Nanine n'honore,

soit ; mais Nanine précisément s'élève, et si Nanine était Nanot ou Jeannot, le contraire arriverait tout aussitôt.

M. Zola prétendait, un jour, dans ses feuilletons de théâtre, qu'à tout prendre les amours de Ruy Blas étaient ce que l'on appelle des *amours ancillaires* (l'Académie n'a point admis le mot, qui est joli) et que Victor Hugo, à proprement parler, conduisait une souveraine à l'office. Il oubliait que la poésie enveloppe, défigure, transforme, épure tout !

L'air de violon du tzigane Rigo, c'est l'alexandrin qui change en rêve toutes les réalités de ce roman bleu ciel où vont apparaître les robes noires des avocats et des juges. Et c'est peut-être ce qui prouve la

supériorité de la poésie sur la musique. Je comprends Ruy Blas et je ne comprends point Rigo.

A-t-on remarqué toutes les précautions que prend Victor Hugo pour faire *accepter*, comme on dit, ce laquais amoureux dont la situation, l'état d'âme lui a été inspiré par certaine page des *Confessions* de Rousseau? Ruy Blas, c'est Jean-Jacques en pourpoint. Mme de Warens et Mme d'Houdetot l'eussent aimé.

Orphelin, par pitié nourri, dans un collège,
De science et d'orgueil, de moi, triste faveur,
Au lieu d'un ouvrier, on a fait un rêveur!

Qui parle ainsi? Est-ce Jean-Jacques? Non, c'est Ruy Blas, qui se dit — et nous dit: « A quoi bon travailler? » Ruy Blas, réformateur, promenant ses rêves à travers Madrid, restant des jours entiers « *pensif* et *paresseux* »,

Devant quelque palais regorgeant de richesses.

Ruy Blas, confectionnant, lui aussi, tout un *Contrat social* dans sa cervelle d'amoureux légèrement anarchiste :

Oh! quand j'avais vingt ans, crédule à mon génie,
Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins,
En méditations sur le sort des humains!
J'avais bâti des plans *sur tout — une montagne*
De projets — je plaignais le malheur de l'Espagne,
Je croyais, pauvre esprit, qu'au monde je manquais...

A la rigueur, le bel homme en livrée rouge qui vient développer ainsi des idées politiques, ce socialiste galonné pouvait séduire une princesse de Caraman-Chimay — surtout à travers la rampe. C'est une ter-

rible entremetteuse que l'illusion poétique : mais un joueur de *tzimbaloum* ou un racleur de guitare n'est pas un reconstructeur de mondes, et il y a des échelons ou des crans d'arrêt jusque dans les chutes.

La grande Mademoiselle retirait les bottes, crottées peut-être, de l'homme qu'elle adorait ; mais celui qui la condamnait à cette tâche portait du moins un grand nom. La botte à laquelle elle obéissait, c'était — circonstance atténuante — la botte d'un Lauzun.

— Pourquoi, me dira-t-on, une femme n'aurait-elle point le droit d'être capricieuse et de jouer, comme l'homme, des folies amoureuses moins joyeuses que celles de Regnard ?

Et pourquoi n'est-il point permis aux femmes, comme aux hommes, de multiplier leurs curiosités ?

La réponse est plus facile à donner qu'à expliquer. Il y a là des sous-entendus qui demeurent, d'ailleurs, peu à la louange des femmes.

On a fait à don Juan une sorte d'auréole, et il aurait pu donner à monter en bague, comme d'Estrigaud, les larmes qu'il faisait verser. Mais je doute qu'une doña Juaña, puisse être aussi *auréolée* qu'un Maraña. Doña Juaña, *lassata nec satiata*, porte bien vite un autre nom. Célimène même, l'idéale coquette Célimène, qui semble détestable lorsqu'elle soufflette toute passion vraie du bout de son éventail, Célimène, à qui nous en voulons de ne point céder aux supplications d'Alceste, nous paraîtrait, je pense, une sorte de Messaline si, au lieu d'être cruelle à tous, elle s'abandonnait,

par loyauté ou par bonté, au Misanthrope et à la séquelle des petits marquis sortant du Louvre pour se rendre à son *five o'clock*.

La femme, voilà tout — et c'est là sa supériorité sur l'homme — est tenue à une fidélité qui est vraiment son auréole à elle. Don Juan est un libertin séduisant. Doña Juaña ne serait bien vite qu'un aimable monstre.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on a un peu trop parlé de cette fugue de deux amoureux vers la *puszta* hongroise. Sans doute leurs causeries avec les reporters ont contribué au tapage qui a diverti, attristé peut-être, occupé certainement le monde parisien. Mais les indiscrétions de la presse me semblent dépasser les limites de ce qui est permis. Nous ne vivons plus qu'au grand jour. Il n'y a plus de secrets d'alcôve.

Le fondateur de la *Vie parisienne*, Marcelin, qui avait de l'esprit, et qui a créé un *genre* (Donnay dérive de Droz qui était né de Marcelin), disait à ses collaborateurs :

— Faites-moi des *nouvelles* avec vos sensations personnelles. Ne redoutez pas de vous mettre tout entier dans un article. Êtes-vous marié ? demandait-il à Ch. J...

— Oui.

— Eh bien, racontez-nous votre nuit de noces !

On y viendra. Et ce ne seront même pas les mariés qui conteront leurs impressions personnelles, ce seront bientôt les *interviewers* qui viendront les leur demander. En ce genre, les confidences de la princesse

en villégiature à Budapest sont grandioses, en supposant qu'elles soient authentiques.

Oh ! le mur de la vie privée, le mur que M. de Guilloutet, nourri de bonnes intentions, voulait bâtir d'un ciment solide ! Comme il s'effrite, comme il s'effondre, quelles lézardes y fait chaque jour cette dynamite qu'on appelle la curiosité publique ! On ne se contente pas de regarder ce qui se déroule sur la scène, on veut savoir encore ce qui se joue dans la coulisse, alors même qu'il ne s'y joue et ne s'y dit rien qui intéresse directement la foule. Le Diable boiteux enlevait les toits des maisons comme la croûte d'un pâté, afin de voir le dedans des logis et les agitations des petites abeilles humaines dans leurs alvéoles. Nous sommes tous plus ou moins des Asmodée en notre genre, avec moins d'esprit et plus de malice que le démon de Lesage. Nous voulons tout savoir et il ne nous déplaît point, lorsqu'on n'a rien à nous apprendre, qu'on nous invente quoi que ce soit, pourvu que cela ait une apparence quelconque.

« C'est déjà intéressant, un mur derrière lequel il se passe quelque chose ! » a dit Victor Hugo. Ce temps-ci a renchéri sur l'observation ironique du poète. Il trouve du plaisir à contempler une muraille derrière laquelle il ne se passe rien. Seulement, comme nous sommes tous des impatients, il nous faut des bêches et des pioches pour crever la muraille et regarder, l'œil allumé, à travers les trous.

Et, lorsque du mur de la vie privée d'autrui nous avons fait une écumoire, il nous déplaît qu'on vienne ensuite regarder chez nous par des lézardes analogues,

œuvres des curieux, des indiscrets, des désœuvrés et des colporteurs de contes et menus devis comme nous. Il faut en prendre son parti. Nous vivons et nous vivrons de plus en plus dans des maisons de verre. Il paraît que c'était le vœu d'un sage de l'antiquité. Ce qui est certain, c'est que cette mode est la manie des fous de notre société moderne.

Et quand, dans ce verre transparent et ces vitres claires, les passants aux mains noires et aux yeux rougis jetteront des cailloux du chemin et des pierrailles de la mine, nous le verrons bien !

II

Un peu de chiffres. — Philosophie de la statistique. — Arrondissements dépeuplés, arrondissements repeuplés. — Paris grossit. — Un mot de Lamennais. — L'apoplexie et l'anémie. — Le flamboiement de Paris. — Les espoirs déçus. — Désespérés et ratés. — Le docteur Grenier. — Le prestige de l'uniforme. — Le maréchal de Castellane. — Mgr Richard et la soutane des prêtres. — Les prêtres au spectacle. — Le théâtre et l'Eglise. — Mlle de Brie à Saint-Sulpice et les petits abbés à l'Opéra. — La charité des comédiens. — Chanson de Béranger. — Représentation au bénéfice d'une église. — Les acteurs et les pauvres. — Carlin et Clément XIV. — Les superstitions et la foi des comédiens. — Marins des planches. — Un début. — Le *pater* et l'avertisseur.

14 janvier.

Il y a tout un enseignement dans les modifications qu'apportent aux élections futures les résultats du dernier recensement. Sept arrondissements de France gagnent, de par le chiffre de leur population, un député, sept arrondissements en perdent un. La population décroît ici et augmente là. On pourrait croire qu'il y a compensation, si le plus léger examen ne

2

démontrait point que l'ataxie gagne les départements — certains départements, si l'on veut, — tandis que l'apoplexie menace Paris. Congestion à la tête, anémie aux extrémités; ce n'est pas d'aujourd'hui que la remarque est faite. Le mot est de Lamennais.

Paris et les environs de Paris, les villes voisines de Paris : Sceaux, Meaux, Senlis, Corbeil, etc., voient leur population augmenter, les paysans quittent leurs coins de terre pour courir à la lumière, à la fourmilière, à la fournaise, aux endroits où la lutte est ardente, acharnée, la vie difficile. L'afflux est grand des appétits, des espérances, des avidités, des griffes et des crocs. Là-bas, dans la Creuse, en Dordogne ou dans certains coins de la Sarthe et de la Manche, on trouve l'existence dure, morne, sans espoir; on rêve de ce Paris qui verdoie, poudroie ou plutôt flamboie, à l'horizon, très loin, très haut, comme un phare. Si l'on quittait ses châtaigniers ou ses *ratoubles* périgourdins, le blé d'Espagne et la piquette du pays pour la grande ville où la Seine, dit-on, roule des paillettes d'or; Paris, la grande usine de fortune et de gloire, le paradis des femmes, l'Eden des spéculateurs et des rêveurs, l'immense placer toujours remué, boueux et doré, attirant, éblouissant, rouge comme une forge, où se fabriquent les hommes, leur richesse et leur avenir!

« Ah! *ton* Paris, il nous en a tant pris, tant pris, qui ne sont pas revenus! » me disait, joignant les mains, ma vieille tante désolée : « Qu'est-ce donc, que *ton* Paris? » Paris en prend et en prendra toujours, des ambitieux et des chasseurs de chimères. Lui et sa banlieue grossissent et s'engraissent de ces émigrations

de provinciaux qui viennent ici tenter le sort. Et c'est pourquoi la bataille est de plus en plus féroce et sans pitié, avec des déchirements et des haines autrefois inconnus. Ce n'est pas seulement un député que gagne le XVI[e] arrondissement, c'est un flot de déclassés qu'il *embarque*, comme par une grosse mer. Et étonnez-vous donc de l'âpreté des *arrivistes*, des impatiences de tout ce qui est jeune, de tout ce qui veut vivre et vivre vite, et bien vivre, de cette cohue accourue qui trouve que les vieux s'attardent au repas du soir et menace de troubler, en le *chambardant*, leur dernier dessert!...

Un des arrondissements de Paris, le quatrième, celui de l'Hôtel-de-Ville, avec ses vieux quartiers un peu vides, de l'Arsenal et de Notre-Dame, ses vieilles rues révolutionnaires de Saint-Merri, perd un député; mais, partout ailleurs, la population augmente, grossit, la pléthore arrive. Dans deux jours, le jour de la naissance de ce grand Parisien que les *ibséniens* se lassent d'entendre appeler le Maître, le 15 janvier, jour de Molière, les *Parisiens de Paris* se réunissent en un banquet et fêtent les vrais enfants de Paris, fils du pavé de la Cité. Combien sont-ils, ces Parisiens de race pure, sans mélange de sang provincial, vraiment issus de la capitale et à qui tous les provinciaux accourus viennent disputer le pain quotidien et le sol natal? Quelle ruche, ce Paris, mais combien bruyante, bourdonnante, besogneuse, troublée, pressée, poussée, colérique, armée d'aiguillons! Et le nombre des bourdonnants augmente. Plus le miel est rare, plus les abeilles sont nombreuses — et, ce qui est plus attristant, plus les frelons sont avides.



Tout cet afflux d'ambitions diverses fait de Paris le réceptacle et comme le Conservatoire de la bohème. Vainement, à ceux qui nous demandent conseil, répondons-nous : « Prenez garde ! Vivez chez vous ! Le terrain est férocement mesuré dans ce terrible et séduisant Paris ! » On ne nous écoute guère. On quitte sa province, on se jette à Paris comme on se jetterait à l'eau. Il y a de la terre à labourer dans les champs de France, il y a des logis modestes, où l'on serait heureux, dans les petites villes ! Il y a des rivières tranquilles qui coulent doucement, en province, et des cimetières paisibles où l'on dormirait bien, si bien, la journée finie, auprès des aïeux couchés sous les arbres verts ! Il y a des coins exquis, le long des prés, à la lisière des bois, au pied des montagnes, au bord de la grève, où la vie, doucement tracée, doit être facile et sans trouble ! Mais de tout cela, on n'en veut pas ! C'est la vie fade et fatigante, c'est la vie sans fièvre, la vie sans horizon, la vie de l'être humain condamné à brouter, attaché à sa demeure natale comme la chèvre à son poteau. Vive Paris ! au contraire, vive Paris ! qui, du moins, est l'aventure ; Paris, qui trompe et déçoit ; Paris dont le nom est *fragilité*, comme celui de la femme ; Paris, qui a ses panthéons — monuments de pierre ou petites chapelles de carton — mais qui a sa Morgue et ses soirs lugubres, où le fleuve coule, sombre, avec des remous attirants ; Paris, qui promet tout et tient si peu de chose, Paris, qui semble un étincelant miroir aux alouettes vaste comme un océan !

Et voilà pourquoi les gars normands et les gens de Guéret, ceux de Cahors et de Coutances ont laissé là

leurs coins de terre, demandant le succès et l'argent, le plaisir aussi, à ce Paris qui les leur refuse si souvent! Ces émigrants d'une autre sorte pouvaient être de bons laboureurs, des ouvriers actifs, de petits notaires ou de petits bourgeois, des négociants, des débitants chez eux, en leurs coins de terre. Ils sont le plus souvent à Paris des malheureux cherchant de l'ouvrage, des désolés et des *ratés*, de pauvres diables promenant leurs rêves avortés, leur *copie* dont on ne veut pas, leurs comédies inachevées, leurs drames dont le plus poignant est encore leur existence même. Quelles navrantes confidences j'ai reçues de ces désillusionnés!...

Au temps où les maçons du pays limousin étaient appelés (les nomme-t-on encore ainsi?) des *députés de la Creuse*, lorsqu'après avoir quitté leurs villages ils venaient échouer — ce qui arrivait souvent — dans un lit d'hôpital, à l'Hôtel-Dieu, Dupuytren, volontiers brutal, leur disait en patois du pays :

— Ah çà! mais, *paobre drôlé*, tu viens querir ici les alouettes toutes rôties? Il n'y avait donc pas de châtaignes aux châtaigniers de là-bas?

Il y en avait, mais la châtaigne, c'est le diable! Se contenter de la châtaigne demande un effort de philosophie qui, de plus en plus, paraîtra terrible et comme surhumain à l'homme moderne! Le temps des résignations est passé et l'ère des dilatations d'estomac est précisément aussi celle des appétits forcenés. Il faut donc de plus en plus s'attendre à ce que le mot de Lamennais, qui était un avertissement à son heure, devienne une prophétie ou une constatation et à ce

que nous ayons l'apoplexie à la tête et l'arrêt de vie aux extrémités.

Et voilà cependant à quelles réflexions assez pessimistes nous entraîne, par hasard, un peu de statistique. On badine encore moins avec les chiffres qu'avec l'amour.

C'est, d'ailleurs, la lourde question du moment, ce problème de la dépopulation en France et le député Grenier nous en porte peut-être la solution dans un pan de son burnous. Que tous les Français se fassent mahométans, comme M. Jourdain se faisait mamamouchi, et que ces néo-musulmans aient plusieurs femmes à la fois. Serait-ce la consultation du docteur? J'entends déjà les protestations venues de haut et le grondement des foudres de la chaire.

Le burnous du député de Pontarlier échappe à l'autorité du cardinal-archevêque de Paris, mais Mgr Richard vient de lancer une défense aux prêtres de son diocèse qui met en discussion cette autre question du costume. C'est un symbole qu'un costume, et puisqu'il n'y a point, paraît-il, de symboles dans les drames de Henrik Ibsen, encore est-il bon qu'il en existe dans les vêtements. Le vieux maréchal de Castellane était irréductible sur le port obligatoire de l'uniforme dans les rues de Lyon. « Un officier en bourgeois, disait-il volontiers, c'est comme un évêque en jaquette! » Mgr Richard, qui n'admet la jaquette ni pour l'évêque ni pour le curé, a interdit à ses prêtres, sous peine de suspense, de quitter, fût-ce un seul jour, leur soutane

ou leur soutanelle, et comme il leur défend, en même temps, de se montrer au théâtre en un costume ecclésiastique, autant dire qu'il déclare les théâtres fermés pour eux.

Voilà une défense qui va embarrasser plus d'un abbé lettré et ami du répertoire classique. Il y a théâtre et théâtre comme, dirait mon voisin Sganarelle, il y a fagots et fagots. N'ai-je pas vu et lu que des évêques recommandaient à leurs ouailles d'aller contempler les tableaux de la *Passion de N. S. Jésus-Christ* présentés au public dans une baraque foraine? Et, sur les bancs de bois du théâtre de toile, des précepteurs en soutane s'asseyaient côte à côte avec leurs élèves qui songeaient peut-être tout bas, en leurs habits de collégiens, aux cheveux blonds et aux bras blancs des figurantes interprétant les saintes femmes.

Et pourquoi Corneille serait-il plus dangereux que cette *Passion* rencontrée à la foire de Montmartre ou à la fête de Neuilly? Je ne m'imagine pas le *Saint-Genest* de Rotrou donnant aux ecclésiastiques des distractions plus coupables que ces tableaux vivants figurés par de jolies filles.

Le prêtre est-il déplacé au théâtre, j'entends dans la salle et non sur la scène?

L'abbé de cour, l'abbé galant, le petit abbé qui papillonne dans les gouaches du XVIIIe siècle se montrait volontiers au fond des loges des impures, et même au parterre, lorgnant, lorgné, applaudissant, frappant du pied. Il ferait scandale aujourd'hui. J'ai vu un oratorien des amis d'André Theuriet à une répé-

tition d'une pièce de l'auteur de *Raymonde*, mais il se dissimulait dans une baignoire et semblait éviter le bloc-notes des reporters.

Le cardinal-archevêque de Paris n'admet même point, ce semble, la baignoire et la loge sombre. Il rend plus étroit à ses prêtres le chemin du ciel et le théâtre lui semble un lieu de perdition. Le théâtre pourtant a plus d'un lien avec l'Église. Au temps où la Comédie française avait domicile sur la paroisse Saint-Sulpice, Mlle de Brie rendait le pain bénit sous les voûtes grises du temple dont Anne d'Autriche avait posé la première pierre.

Aujourd'hui encore, on porte de l'église Saint-Roch une brioche destinée à la Comédie et que reçoivent, tout joyeux, des mains du bedeau, les enfants du concierge. Quand le vénérable curé de Saint-Roch, l'abbé Millot, offrit à M. Perrin de célébrer une messe en l'honneur du bi-centenaire de Pierre Corneille, l'administrateur accepta l'hommage comme une sorte de correctif apporté aux sévérités d'un temps où l'on chassait de l'église où repose une fille de Mlle de la Vallière, les restes de Mlle Raucourt.

J'ai souvent permis à nos comédiennes de concourir à quelque œuvre de charité patronnée par des prêtres, et je me rappelle encore Mlle Reichenberg organisant une représentation pour les pauvres — et l'église en ruines — d'un humble curé de campagne. Molière faisait ainsi les frais de la représentation et, en quelque sorte, Agnès et Marianne se chargeaient de la quête.

Est-ce que je me trompe en rappelant que Mme Judic,

au beau temps de la *Timbale d'argent*, chanta, je ne sais où, à un mois de Marie? Le cantique servait de rachat au refrain des Bouffes et la chanteuse gagnait ainsi le ciel en sortant des coulisses :

> Je vous le dis en vérité,
> Sauvons-nous par la charité.

C'est du Béranger. Béranger! c'est-à-dire du *vieux jeu* dans toute son horreur. Mais le rapprochement que faisait le bonhomme entre la danseuse et la sœur des pauvres n'était pas, à tout prendre, aussi sacrilège que voulurent bien le dire les dévots de son temps. Il y a une part de vertu, la meilleure — la pitié, — dans ces *œuvres du démon* qu'on appelle si souvent au secours de la misère.

J'ai connu un comédien de talent qui était l'intime ami d'un prêtre. Celui-ci le consultait sur la façon de débiter ses sermons et l'acteur demandait plus d'une fois, à l'abbé, des conseils sur la psychologie de ses rôles. L'ecclésiastique était l'élève du comédien pour les gestes, le comédien se faisait l'élève du prêtre pour la pénétration des âmes. C'est un peu l'histoire de Carlin, le *Carlino* de la Comédie italienne, Carlo Bertinazzi ayant pour ami un pape et, dit-on, échangeant tour à tour avec Ganganelli ses idées sur l'église et sur les *Vingt-six infortunes d'Arlequin*. Le malheur est que, jamais sans doute, Arlequin ne correspondit avec Clément XIV et que cette curiosité épistolaire est un des romans et une des spirituelles facéties de ce remarquable Henri de Latouche qui inséra peut-être de ses propres vers dans les poésies



inédites d'André Chénier. Il peut bien avoir inventé cette jolie correspondance entre un mime applaudi et un pape illustre. Mon comédien était célèbre, et si son ami l'abbé ne ceignit point la tiare comme Ganganelli, il n'en était pas moins un prédicateur distingué. « Mon élève ! » disait le comédien, en le voyant descendre de la chaire.

Et l'abbé pouvait, de même, en regardant jouer l'acteur, dont j'ai le nom au bout de ma plume, dire : « C'est pourtant moi qui lui ai conseillé ce jeu de scène ! »

Il n'est pas rare qu'au moment de jouer un rôle nouveau, de créer une pièce inédite, un comédien et surtout une comédienne aille prier Dieu, en un coin d'église, et le matin de la *première*, d'assurer le succès de la soirée.

D'autres vont consulter la somnambule et Mme de Thèbes a entendu plus d'une confidence de comédienne peureuse, plus d'un point d'interrogation pareil à celui-ci :

— Dois-je jouer ce rôle-là? Me donnera-t-il un succès ?

Ah ! vous ne vous doutez pas, auteurs dramatiques, mes confrères, qu'une magnétiseuse, dont vous ignorez l'existence, puisse avoir, à votre insu, une influence sur votre œuvre? Eh bien, cela est ainsi. Le comédien, la comédienne surtout, se demande avec anxiété si le rôle qu'on vient de lui distribuer est un rôle qui *rapporte*. J'entends qui rapportera des

applaudissements. Et ces inquiétudes sont toutes naturelles. Alfred de Vigny disait que, dans la bataille littéraire, tout livre nouveau, même pour un écrivain célèbre, est un *début*. A plus forte raison, tout rôle nouveau est-il un *début* dans la mêlée dramatique. Alors, le comédien hésite, la comédienne tremble, et j'en sais beaucoup qui vont chez Mme de Thèbes demander conseil.

Elles reviennent généralement triomphantes. La diseuse de bonne aventure est réconfortante, optimiste, et son oracle est presque toujours un cordial. Alors la comédienne répète d'un cœur alerte :

— Quand *passons*-nous ? J'aurai beaucoup de succès. Mme de Thèbes me l'a dit !

Mais imaginez la situation du pauvre auteur anxieux si Mme de Thèbes avait dit le contraire !

M. Lafontaine, l'excellent comédien de la Comédie française, devenu un piquant et attirant écrivain, un sincère évocateur des souvenirs d'autrefois, n'avait point recours aux tireuses de cartes. Il allait tout uniment, avec sa femme — qui fut un des charmes du théâtre, sous le nom de *Victoria* — allumer un ou deux cierges sur la châsse de sainte Geneviève et prier la patronne de Paris de leur faire avoir un succès. Ils n'en avaient pas besoin, mais cette petite lumière tremblotante du cierge dans la vieille église du Mont, c'était comme la lueur lointaine de l'étoile pour le marin qui prend la mer. Et ce n'est pas la première fois que l'on compare à une traversée aventureuse cette vie de théâtre, si grosse de tempêtes ! Aussi bien ces marins d'un genre spécial, qui arpentent

les planches de la scène comme les matelots le pont de leur navire, ont-ils, eux aussi, les superstitions — et la foi — des gens de mer. Cols bleus ou mentons bleus, les braves gens se ressemblent.

Un soir, une comédienne au nom célèbre débutait à la Comédie. Pâle, tremblante, elle se tenait dans la coulisse, raidie, avec les yeux fixes, et comme hypnotisée par cette rampe aperçue là-bas, entre les portants, et qui l'attirait et la terrifiait à la fois. Toute glacée, le cœur battant, elle attendait le *mot* de son entrée, la *réplique*.

— A vous! lui dit l'avertisseur.

Elle leva les yeux au ciel — vers les frises — et, de ses lèvres sèches, embrassant le pouce de sa main droite, elle fit rapidement le signe de la croix, puis, brusquement, s'élança en scène, se jeta au public, comme elle se fût jetée aux flots...

Mgr Richard, archevêque de Paris, se doute-t-il que, dans les tempêtes qui s'agitent sous ces crânes, parfois un *pater*, le vieux *pater* jadis balbutié dans la première enfance, se mêle aux tirades du drame et précède, dans une supplication mentale, les vers de Molière ou la prose de Musset?

III

La Chandeleur. — Le jour des crêpes. — Coutumes d'autrefois. — Chrétiens et païens. — La vieille France. — Le Parisien. — La grande province. — La princesse de Chimay et la comtesse F. de la Ferronnays. — Un mot de Mme Augustus Craven. — L'argent. — Arme du démon. — Un financier. — La puissance de l'argent. — Le baron de Soubeyran. — Balzac. — Monte-Cristo et Nucingen. — Ce qu'en pensait Spuller. — Trois millions, une misère ! — Le savetier et le financier. — Crêpes retournées. — Napoléon Ier et les laboureurs du pays de France.

4 février.

J'étais occupé, tout à l'heure, à lire les journaux du matin, lorsqu'on est venu m'interrompre :

— Monsieur, monsieur, c'est aujourd'hui la Chandeleur ! C'est le jour des crêpes !

Et toute une suite de ressouvenirs m'est revenue à la mémoire ; les lointains jours de février, quand la bonne Julie me tendait la poêle où, sur la couche de beurre doré, elle avait versé la pâte blanche finement délayée et, très émue, se demandait si *monsieur* allait bien retourner sa crêpe.

C'est une des superstitions et des coutumes de la vieille France, un des vieux débris des traditions populaires que les *folkloristes* ramassent et gardent en leurs recueils, comme les ossements de mastodontes dans les musées de province. Il y a tout un monde de légendes, de croyances poétiquement puériles que des savants, qui sont aussi des poètes, ont juré de ne point laisser périr. Et ils vont, à travers champs, faisant leurs gerbes de souvenirs, recueillant de la bouche des paysans, des vieilles gens, toutes ces traditions orales qui se perdraient sans ce soin pieux.

A la Chandeleur, dit Abel Hugo dans sa *France pittoresque*, si les laboureurs ne faisaient point de crêpes, leur blé de l'année serait carié. Et celui qui retourne sa crêpe avec adresse, qui ne la laisse pas tomber à terre ou qui ne la rattrape point dans la poêle, sous la forme navrante de quelque linge fripé, celui-là aura du bonheur — de l'argent, cette forme tangible du bonheur — jusqu'à la Chandeleur prochaine. C'est pourquoi la pauvre Julie, autrefois, était si inquiète lorsque je prenais et tenais, comme on dit, la queue de la poêle. Mais quel rire joyeux quand la crêpe, lancée en l'air, retombait correcte dans la poêle chaude après avoir tournoyé sur elle-même devant le fourneau tout rougi! Une bonne Chandeleur équivalait pour la brave servante à une certitude de succès. Et, pendant les heures lourdes de toute une année, aux moments de trouble et de doute, quelle consolation de se rappeler la Chandeleur passée et de se dire, quand on a la foi des pauvres gens : « Bah ! tout finira par s'arranger, les crêpes ont été bien retournées ! »

La Chandeleur ! Le nom est joli, il évoque la vision des processions anciennes et des cierges brillant aux mains des croyants. Nodier a écrit un conte exquis, la *Neuvaine*, en songeant à ces vieilles coutumes qui ne sont peut-être que la continuation de fêtes païennes. Le paysan de France qui bat sa farine pour en faire des crêpes afin que son blé soit bon se doute-t-il qu'il rend, comme le fit tel ancêtre anonyme perdu dans la nuit des temps, un hommage à Cérès? Que de traditions de ce genre dans nos mœurs et qui subsistent encore, en dépit des siècles ! Il y a l'atavisme des croyances et du mystère comme celui des tempéraments et de la chair. L'humanité est une grande personne un peu vieillie qui se chante parfois à elle-même, pour se rajeunir, les chansons de sa nourrice et se conte doucement les contes d'autrefois...

Que si tout homme qui tient en France la queue d'une poêle quelconque a fait des crêpes hier, pour la Chandeleur de l'an nouveau, je souhaite qu'il ait adroitement retourné sa galette, pour le bonheur des siens et pour notre sécurité à tous.

Une Chandeleur ensoleillée, c'est une promesse de gelée et nous devons, paraît-il, souhaiter de la neige pour la santé de *Jean Blé-Mûr*. Les vieux proverbes le disent tous, demandez à notre ami Cherville :

Neige que donne février
Met beaucoup de bled au grenier.

Pluie et neige de février
Valent autant que du fumier.



Faites donc entendre ces vérités populaires à nos Parisiens qui se préoccupent surtout d'avoir du beau temps pour les futures cavalcades. L'agriculture? Qu'est-ce que c'est que ça, et le blé ne pousse-t-il pas tout seul? De toutes les décorations instituées pour la gloire des boutonnières humaines, celle dont le Parisien se soucie le moins est peut-être la plus respectable, le Mérite agricole.

Mais l'utile n'est pas précisément une religion parisienne. Je crois bien que la véritable passion du Parisien, à tout prendre, c'est la curiosité. Il est curieux de tout *on-dit*, et s'il ne transforme point son immense Paris en une gigantesque ville de province, c'est qu'il modifie et *sertit* le cancan en en faisant matière à causerie et qu'il traite le racontar vulgaire comme un objet d'art. Paris est un Molinchart énorme qui se sauve par l'esprit.

Et voilà qu'après l'aventure de la princesse de Caraman-Chimay survient, pour alimenter cette curiosité parisienne, la fuite de Mme Fernand de la Ferronnays, dont j'aurais hésité à dire un mot si les chroniques n'avaient déjà imprimé tout au vif l'anecdote. Là-dessus, les articles pleuvent sur la dégénérescence des grandes races, et les malicieux oublient que, par exemple, la princesse de Chimay, d'ailleurs inconsciente à mon avis et visiblement irresponsable, descend d'une famille de travailleurs robustes, d'un de ces rois du fer ou du cuivre ou du pétrole qui peuplent — écrasent aussi — de leurs monarchies monétaires la république américaine. Quant à ce nom de la Ferronnays, qui évoque tant de précieux et pro-

fonds souvenirs, il n'est pas atteint par la fugue qui soulève les amères réflexions des moralistes.

Ce qu'on peut dire, c'est que l'argent joue un rôle de plus en plus considérable dans la vie des aristocraties. Le hobereau d'autrefois vivant de peu, très fier dans sa gentilhommière, semble à présent un type disparu. Les facilités de la spéculation donnent au gentilhomme pauvre, tel que Henri Conscience en a tracé un portrait qui paraît aboli, des tentations quotidiennes. Les petits journaux de finance viennent le visiter et le troubler dans son pigeonnier, comme les *impresarii* dramatiques viennent faire tinter les dollars ou les roubles dans la loge de l'artiste affolé de *tournées*. Le placer, le placer est au bout !...

Et lui aussi, le pauvre gentilhomme, se dit en retournant la crêpe de la Chandeleur :

— Je puis me risquer ! La crêpe est bien tombée ! Signe de succès et de gain à la Bourse !

Encore vaut-il mieux retourner sa crêpe que de retourner sa veste. Et du fond des bois ou des terres, du castel dont les ardoises tombent, la dépêche part qui donne l'ordre d'acheter telle ou telle valeur !

Généralement, le gentilhomme de province joue petit jeu, car il n'est point riche. Mais, depuis les songes fous de l'Union générale, le faubourg Saint-Germain ne s'est pas complètement réveillé de son rêve. Il croit encore au Messie de la hausse, il appelle encore un nouveau Bontoux, un Philippart, ce Boulanger de la finance.



Il est, du reste, de nombreuses exceptions. A l'heure où les imaginations étaient surexcitées par les mirages de la *Timbale*

La timbale, au sommet du mât
Comme un éclair d'argent rayonne,

la belle-sœur de la comtesse Fernand précisément, qui vient de partir avec quelque brusquerie pour Florence, cette exquise Mme Augustus Craven, née de la Ferronnays, souriait d'un fin sourire sceptique aux projets des spéculations catholiques voyant déjà dans cette fameuse et décevante *Timbale* le triomphe de la finance chrétienne sur la finance juive.

— M. Bontoux, lui disait un prêtre de ses amis, est madame, le Pierre l'Ermite d'une nouvelle croisade. Il s'agit, nous, chrétiens, de vaincre les israélites! *Diex el volt!* C'est encore le cri des nouveaux croisés!

Et Mme Craven, l'interrompant :

— Je ne sache pas, monsieur l'abbé, que l'argent ait été jamais une des armes de Dieu!

On pourrait dire, par contre, que l'argent est une arme du démon ; mais l'argent maudit, qui fait commettre un assez grand nombre de mauvaises actions, en inspire plus encore de bonnes et c'est lui, dans tous les cas, qui mène le monde et qui peut être l'améliore.

Lorsque meurt un grand financier ou, si le mot est plus exact, un gros financier comme le baron de Soubeyran, les moralistes de la chronique s'empressent de monter sur leurs grands chevaux et de brandir les adjectifs les plus redoutables. Il est certain que la

grande et éternelle bataille des affaires ne va pas plus sans ruines et sans désastres, que l'autre guerre, la guerre rouge. Il y a, dans le monde de la finance, des hommes de proie, comme derrière les armées ou même à la tête des bataillons. Mais la vie moderne est faite de ces collisions redoutables, chocs d'intérêts, rencontres de spéculateurs qui s'abordent avec leurs éperons d'acier, comme des merrimacs et des monitors.

On peut même dire que la bataille de l'argent a remplacé, dans l'histoire contemporaine, la lutte à coups de canon. Elle la précède dans tous les cas et elle la complète. Un bon traité de commerce strangulant le vaincu suit inévitablement tout traité de paix. *Frappe au visage!* disait-on aux soldats de César lancés sur les Pompéiens. Le mot d'ordre moderne est : *Frappe à la bourse!* L'Allemagne, à cette heure, bataille à coups d'argent contre l'Angleterre, comme elle a, par le fer, combattu contre nous, et la lutte industrielle est aussi violente et âpre sur le marché européen que sur le terrain de Gravelotte ou de Frœschwiller.

Arme du démon! soit. Mais instrument de vie. Des financiers comme les Pereire ont renouvelé les conditions de l'existence, activé le progrès, gagné des batailles comme des généraux. « Les affaires, dit un des personnages de la *Question d'argent*, de Dumas, c'est l'argent des autres! » On pourrait dire (on l'a dit et c'est une comédienne, Augustine Brohan):

— Le patriotisme, c'est le sang des autres!

Nul progrès humain, qu'il soit industriel ou moral, ne se conquiert sans victimes. On n'arrache pas une



conquête sans recevoir de blessures. Sans doute, si l'humanité pouvait se contenter de la vie paisible qu'elle menait au temps des peuples pasteurs, elle serait peut-être à la fois plus reposée et, dans son calme, plus heureuse. Elle n'avait alors pour tout spectacle — et celui-là n'était ni irritant pour les nerfs ni démoralisant — que la contemplation des astres, et le café-concert et l'Opéra mêlés se réduisaient alors à la chanson vraisemblablement monotone de quelque pâtre.

Je ne m'imagine pas beaucoup la joie que pourraient avoir nos Parisiens à revenir à cet état doucement primitif, fût-ce pour fuir les spéculations et se guérir de la névrose.

La curiosité est une vertu, et la bataille, qui est un péril, est un remède. L'argent même, la lutte pour l'argent, a ses heures épiques. Lorsque, devant un *krach* brutal, qui menace tout un marché — et quel marché, Paris ! — toute une nation, à la vérité, les grands financiers accourent, se groupent, apportent, pour soutenir le crédit de leur pays, leur signature et leurs millions, comme en temps de révolution les tribuns, pour affirmer une idée, apportent leurs têtes ; il y a là un spectacle point du tout vulgaire et qui donne à l'argent, arme du diable, une certaine auréole.

Il y a eu, en ces dernières années, de ces scènes tragiques qui eussent rempli de joie un Balzac. C'est lui surtout qui savait et exprimait le pouvoir de l'argent dans notre société moderne. Volontiers, comme Jules Vallès sur la couverture de son fameux livre l'*Argent*,

qu'il dédiait à Mirès, Balzac eût mis une pièce de cent sous en manière de marque spéciale sur ses romans. Il laissait à Dumas père les millions fantastiques d'un Monte-Cristo, trouvés, comme en un silo, dans un coin de rocher perdu. Ses millions à lui, ceux de son Nucingen, avaient la réalité puissante et la sonorité des réserves de la Banque de France. Ils ne sonnaient ni le creux ni le faux, comme les millions de théâtre. Et, imitateur de Napoléon Ier avant M. Ernest La Jeunesse, voulant réaliser par la plume ce que l'*autre* avait fait par l'épée, Balzac ne voyait qu'un levier, une arme, un moyen : l'argent.

Il ne l'aimait pas, il n'avait ni besoins ni vices. Mais il l'adorait, il le vénérait comme une force.

— Il n'y a que ceux qui n'ont point d'argent qui le jugent à sa valeur, me disait, un jour, l'honnête Eugène Spuller : — ils le méprisent !

L'écrivain parlait là en philosophe et en sage. Mais, si l'on peut et si l'on doit mépriser l'argent, il faut, sans lui rien sacrifier de sa dignité et de sa conscience, se rendre compte de cette toute-puissance qui fait aussi de grandes choses.

Je n'ai point connu le baron de Soubeyran. Je le voyais passer, de loin, comme on regarde, avec inquiétude, un homme redoutable et qui marche à un but dont se soucient fort peu les gens de pensée. Mais je sais qu'il y avait en lui un personnage de roman balzacien. Quelqu'un qui l'a entendu rapporte ce matin ce mot, dit — huit jours avant sa maladie suprême — par le financier à qui l'on venait proposer une affaire :

— Non, c'est trop mince ! Notre groupe ne

s'occupe pas de petites affaires de trois millions!

La réponse est épique, et très simple à la fois. La valeur de l'argent s'est tellement atténuée que les grands manieurs d'affaires ont d'autres soucis que de se préoccuper de quelques méchants millions. Le Monte-Cristo en question serait un pauvre aujourd'hui. Law ouvrirait de grands yeux devant les mines du Transvaal et trouverait que sa rue Quincampoix n'était, malgré le Mississipi, qu'un grand débit d'épiceries.

Et ce M. de Soubeyran lui-même, avec toutes les sociétés qu'il a tour à tour fondées et liquidées, paraîtrait peut-être un timide à ces spéculateurs yankees dont les fortunes dépassent l'imagination. L'Américain, il est vrai, est plus volontiers industriel que spéculalateur. Mais son industrie est une sorte de spéculation. Et qu'il ne vienne pas dire: « Je travaille! » Le financier, autant que le savetier, est un travailleur acharné. Il s'épuise aux combinaisons, aux calculs, aux études, passe des nuits sur des paperasses, se lève à l'aube, mange en hâte, court, haletant, aux rendez-vous d'affaires, pressé comme le joueur, le sourire à la lèvre avec l'angoisse au cœur, usant ses nerfs, brûlant son sang, lassant ses muscles à ce labeur continu, à cette bataille de toutes les heures.

Le financier, c'est quelquefois, c'est souvent, un homme à la mer; c'est toujours, à toute heure de sa vie, un marin en mer.

Voilà M. de Soubeyran au port, à ce port inévitable où les orages ne comptent plus. Je ne crois pas qu'il

fût un homme superstitieux (les joueurs le sont cependant et les plus hardis ont leurs fétiches) et je doute qu'il ait jamais, au jour de la Chandeleur, retourné de crêpe dans la poêle pour savoir si l'année serait bonne et si telles ou telles actions monteraient.

Qui sait ? Il l'aura fait peut-être, tout comme un autre, mais en se cachant, en rougissant de sa faiblesse. J'en sais de plus forts qui ont leur coin de sensibilité mystérieuse. Retourner une crêpe, ce n'est pas un tour de force bien extraordinaire; mais c'est un exercice qui prouve que rien n'est facile en ce monde et — comme je le disais tout à l'heure — l'expression de « tenir la queue de la poêle » vient de là.

Napoléon, avant de partir pour la Russie, faisait des crêpes et se disait :

— Si je retourne celle-ci, je gagnerai la première bataille ! Et celle-là, la seconde !

Il en retourna une, puis deux, puis trois — et la quatrième, tournoyant en l'air et mal rattrapée, tomba dans le feu.

Peut-être durant l'incendie de Moscou, songea-t-il a la crêpe manquée, à la crêpe brûlée... Je souhaite aux laboureurs de France qui ont délayé dans l'eau ou le lait leur farine blanche, d'avoir bien retourné (signe de bonne moisson prochaine!) leurs crêpes de la Chandeleur !



IV

Du spiritisme à propos de *Spiritisme.* — Souvenirs de soirées avec les médiums. — Évocations. — Les marchands d'autographes d'outre-tombe. — Le mystère. — Henri Delaage. — Le médium Dunglas Home et l'empereur Napoléon III. — Les mains mystérieuses. — Hallucinations et prédictions. — Je suis sceptique. — Le temps a marché. — William Crookes. — Du baquet de Mesmer aux rayons Rœntgen. — Tables tournantes. — Mlle Couédon et M. Jean Jaurès. — Je voudrais voir. — *Les esprits voyeurs.* — Science, folie ou bêtise.

J'ai beaucoup suivi jadis les expériences et fréquenté les réunions de spirites et il m'en est resté le souvenir de bonnes duperies fort intéressantes. Le brave et bon Henri Delaage, qui fut une des figures falotes de la littérature du second Empire, me promena à travers ces cénacles en voulant faire de moi un adepte, et je ne sais combien de soirées j'ai passées à attendre que les *esprits* dictassent quelque poésie à une vieille table ou, à travers un *medium* quelconque, vinssent nous avertir que Sophocle, Henri Heine ou le vieil Homère étaient là, présents, parmi nous.

Il y avait, dans ces réunions bizarres, un ramassis

singulier de croyants et de détraqués. De vieilles gens surtout, de pauvres vieilles femmes qui prolongeaient par l'illusion du rêve leur existence finie, leur vie gâchée et demandaient à l'invisible le spectre de leurs défuntes amours. Je me rappelle une sorte de Niobé en caraco noir, un mauvais chapeau planté sur ses cheveux blancs, et qui suivait d'un œil avide, avec une expression de touchante extase, les mouvements d'un guéridon où on lui disait que passait, palpitait l'âme de son fils.

Son fils perdu, son enfant mort, il était donc là! Il revivait dans cette matière animée, il lui parlait grâce à ces notations conventionnelles des coups frappés. Il est certain que — mensonge ou vérité — le phénomène donnait à la malheureuse femme l'illusion consolante d'une joie.

Et je trouvais doux ce mensonge même qui endormait ainsi, apaisait une souffrance !

Tout à coup, un des organisateurs de la réunion (et je ne citerai point son nom qui est devenu célèbre) s'approcha de la mère aux yeux pleins de larmes.

— Madame, dit-il poliment, vous plairait-il de conserver les réponses de votre fils?

Des réponses comme celles-ci : « Es-tu heureux? — *Complètement.* — Où es-tu maintenant? — *Au ciel.* — Es-tu bien logé? — *Très bien.* — Regrettes-tu la terre? — *Non. Pas du tout.* — As-tu quelque chose à dire à quelqu'un? — *Non.* — Et moi, m'embrasses-tu? — *Oui.* »

Si la pauvre femme voulait garder ce précieux dia-



logue avec le disparu, comment le demander ?... Mais elle l'emporterait avidement, ainsi qu'un trésor, le relirait chaque jour comme un prêtre son bréviaire.

On lui tendit donc, au bout d'un moment, un petit papier.

— Voici, madame !

Et, pendant qu'elle le saisissait, fébrile, de ses mains avides et le baisait avec piété :

— Madame, ajouta l'organisateur avec un sourire, c'est cinq francs.

Je n'ai jamais pensé aux spirites et au spiritisme sans me rappeler la figure et la courtoisie de ce vendeur de dialogues des morts, marchand d'autographes d'outre-tombe.

Mais, après tout, comme me disait le bon Delaage, auteur de l'*Éternité dévoilée*, il fallait bien recueillir des fonds pour la cause spirite, et la pauvre femme emportait, du reste, avec ce chiffon de papier, tout ce qu'il y a d'un peu utile en ce monde, — tout ce qui fait passer la vie et passer sur ses tristesses : une illusion !

C'est par l'illusion que le spiritisme est puissant. Il console les vivants en leur faisant croire à la présence des morts. Il semble une porte ouverte sur le mystère, le grand et éternel mystère dont l'humanité a le vertige. Il a sa poésie, irrésistible comme toute poésie de rêve. Victor Hugo y croyait, y croyait fermement. On évoquait les esprits de Guernesey, dans les longues

soirées du noir exil. Hauteville house se peuplait de fantômes (1).

Le brave et spirituel Dumas, Dumas père — oui, d'Artagnan lui-même — croyait au magnétisme, comme son fils à la chiromancie. Toute cette génération de 1830 eut d'ailleurs le cerveau hanté par cet occultisme que les générations nouvelles se vantent de découvrir, ces forces cachées, ces arcanes hermétiques, ces révélations dont on cherche toujours le secret; Balzac avec *Ursule Mirouet* verse droit en plein magnétisme. Telle page du *Cousin Pons* où, tout à coup, il interrompt son récit pour suivre sa vision, chevaucher sa chimère, nous le montre aussi préoccupé de l'inconnaissable que de l'*âpre vérité*. Et Swedenborg ! Avec quelle ardeur il le lit, le commente, le suit, l'adore !

Les mages d'aujourd'hui ne sont que les successeurs naturels de ces autres mages dont j'ai connu un exemplaire, Eliphas Lévi, l'abbé Constant. Précisément, cet abbé Constant, prêtre défroqué et tenté par la magie, dédiait à Mme de Balzac et à Mme de Mniszech un exemplaire de sa *Clef des grands mystères* que j'ai là et où, devançant le sar Peladan et M. Papus, M. Jules Bois et les occultistes modernes, il étudiait et mêlait étrangement Henoch et Abraham, Salomon et Hermès trismégiste.

Je me rappelle l'éloquence de cet homme et la façon dont il me disait :

(1) Il existe tout un volume de Victor Hugo, des conversations avec les esprits que M. Sardou, consulté par M. Paul Meurice, a conseillé de publier.



— Dans la vie, comme en amour, il ne faut pas aller aux choses et aux êtres : il faut les laisser venir à soi. C'est un précepte de magie dont il faut se faire une règle avec les hommes et surtout avec les femmes : *nec ire, fac venire.*

En ce temps-là, la magie n'était qu'une curiosité de savants, elle n'était pas encore une mode comme aujourd'hui. Et le spiritisme ne sortait guère des cénacles singuliers dont j'ai parlé. Depuis, un savant tel que Crookes a donné son apostille à ces fantasmagories, et les esprits crédules répondront avec une apparence de raison à ceux qui essaieront de nier le spiritisme :

— L'évocation d'un fantôme est-elle donc chose plus incroyable, plus irréalisable que *la lecture* de l'intérieur d'un corps humain, pour ainsi dire, traversé par les rayons Rœntgen?

Et voilà bien où gît le lièvre. Le vulgaire confond volontiers avec la science les fantaisies ou les illusions des spirites. Les recherches admirables d'un maître homme tel que Charcot n'ont rien de commun avec les facéties d'un montreur d'esprits frappeurs, mais la foule trouve aussi extraordinaires les phénomènes de la Salpêtrière, les miracles de ce Lourdes scientifique, que les visions des évocateurs de fantômes. Ce sont là deux ordres de faits diamétralement opposés ; les uns observés par des savants, les autres acceptés par des compères.

— Cependant, dit le public, la suggestion n'est-elle pas aussi extraordinaire que l'évocation ?

Autant vaut confondre la physiologie et la chirurgie avec la magie noire.

— En ce qui touche les phénomènes de la suggestibilité, me disait le docteur Charcot lui-même, nous avons autant à redouter l'enthousiasme facile ou factice des ignorants que la négation obstinée des adversaires Pour la science, le danger est le même.

Trop de crédulité ou trop d'incrédulité, le péril est identique, qu'il s'agisse de la science ou du spiritisme.

Non seulement le spiritisme, en ouvrant aux pauvres vivants une sorte de perspective — la plupart du temps consolante — sur l'infini, donne un peu de bonheur furtif et de rêve passager à nos faiblesses, voilà pourquoi je l'absous, malgré ses escamotages; mais il a, tout comme la science pure, un catalogue de faits à son actif, très probants, paraît-il, et qu'on peut opposer à ceux qui nient sa puissance.

Je ne les ai jamais vus, ces faits, je le confesse à regret. Il ne me déplairait point de me prouver à moi-même qu'ils existent, mais le moyen? « Avez-vous des entrailles? disait autrefois Ravel à Grassot. Ah! Vous avez des entrailles! Eh bien! *montrez-les*! » Montrez-moi les faits probants qui feront tomber tous mes doutes. On m'a bien conté que, lorsque Napoléon III fit venir, vers 1857, le médium Dunglas Home aux Tuileries, non seulement le spirite évoqua pour l'empereur ce fantôme de la reine Hortense, mais fit tracer, dans l'ombre, par une main lumineuse, un nom et une date fatidiques. Et l'on ajoutait que Napoléon III devint si pâle en lisant cette date et ce nom qu'il ne voulut jamais, NEVER, O NEVER MORE, revoir

4.



Dunglas Home, et qu'il frissonnait lorsqu'on lui en parlait.

— Mais enfin, demandai-je à Henri Delaage, quelle date et quel nom la main lumineuse avait-elle écrits?

— Vous le saurez plus tard, répondait l'auteur de l'*Éternité dévoilée*.

Il me dirait aujourd'hui, s'il vivait, le bon Delaage, que la main traçait ce nom *Sedan* et cette date *1870*; mais il eût été bien, pour vaincre toute incrédulité, de nous révéler cet avenir dès 1857 — ne fût-ce que pour l'éviter. Il n'en restera pas moins acquis pour la petite histoire que le médium Dunglas Home prédit treize années d'avance la chute de l'Empire et peut-être quelque grave historien ramassera-t-il le fait dans la hotte aux vieilles anecdotes, comme H. Taine, si supérieur, l'a fait pour le fameux et romanesque souper où Jacques Cazotte prédit très dramatiquement toute la Révolution française. Anecdote d'almanach devenue feuillet d'un livre d'annales.

J'avais, jadis, exprimé à propos du spiritisme et des spirites, ce sentiment de doute un peu narquois et je demandais à M. Victorien Sardou ce qu'il pensait, en son for intérieur, de ces phénomènes. Je ne me doutais guère qu'il écrirait, un jour, une comédie intitulée *Spiritisme* et qu'il remettrait le spiritisme à la mode. M. Sardou n'était alors, en fait d'œuvres d'art spirites, que l'auteur d'un très extraordinaire dessin représentant la *Maison de Mozart dans la planète Jupiter*. Une merveille d'enchevêtrement de rinceaux et de rocailles. Un dessin qui déconcerte l'imagination et qui a dû demander (je le croyais,

du moins) des semaines de labeur à son auteur.

Que cela est loin! Et *Spiritisme* m'a rappelé ce passé, la causerie que notre ami, si merveilleusement enthousiasmé pour tout ce qui le passionne, que ce soit les Gueux de *Patrie* ou les dossiers de Labussière, continuait au courant de la plume, répondant — comme il eût parlé — à mes questions (et il me pardonnera de citer aujourd'hui cette curieuse confidence qui date bien de vingt ans) :

Mon cher ami,

... Quant au spiritisme, je vous dirais mieux en trois mots ce que j'en pense, que je ne le ferais ici en trois pages. Vous avez raison à moitié, et à moitié tort. Pardonnez-moi cette franchise de jugement. Il y a deux choses dans le spiritisme : des faits curieux, inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances et constatés, et puis ceux qui s'expliquent.

Les faits sont réels. Ceux qui s'expliquent appartiennent à trois catégories : il y a d'abord les spirites imbéciles ou ignorants ou fous, ceux qui évoquent Epaminondas et dont vous vous moquez justement ou qui croient à l'intervention du diable, bref, qui finissent par Charenton.

Il y a, *secundo*, les charlatans — à commencer par D... — les imposteurs de toutes sortes, les prophètes, les donneurs de consultations, les Davenport, les A. K... et *tutti quanti* !

Il y a enfin les savants qui croient expliquer tout par les jongleries, l'hallucination et les mouvements inconscients, comme MM. Chevreul et Faraday, et qui, ayant raison sur les (*un mot illisible*) des phénomènes qu'on leur signale et qui sont, en effet, hallucination ou jonglerie, ont tort néanmoins sur toute la série des faits primitifs, qu'ils ne se donnent pas la peine de voir et qui sont pourtant les plus sérieux. Ceux-là sont très coupables, car, par leur

fin de non recevoir opposée à des expérimentateurs sérieux (tels que Gasparin par exemple) et par leurs explications insuffisantes, ils ont abandonné le spiritisme à l'exploitation des charlatans de toute sorte et autorisé en même temps les AMATEURS sérieux à ne plus s'en occuper.

Il y a en dernier lieu l'observateur (mais il est rare) tel que moi qui, incrédule par étude, a bien dû reconnaître à la longue qu'il y avait là des faits rebelles à toute explication scientifique *actuelle* sans renoncer pour cela à les voir expliqués un jour, et qui dès lors s'est appliqué à discerner les faits, à les soumettre à quelque classification qui plus tard se convertira en loi. Ceux-là se tiennent à l'écart, comme je le fais, de toute coterie, de tout cénacle, de tous prophètes, de D... et du reste, et satisfaits de la conviction acquise, se bornent à voir dans le spiritisme l'aurore d'une vérité fort obscure encore qui trouvera quelque jour son Ampère comme les courants magnétiques, en déplorant que cette vérité périsse étouffée entre ces deux excès (comme je l'ai déjà dit et écrit) de la crédulité ignorante qui croit tout et de l'incrédulité savante qui ne croit rien. Ils trouvent dans leur conviction et leur conscience la force de braver le petit martyre du ridicule qui s'attache à la croyance qu'ils affichent, doublée de toutes les sottises qu'on ne manque pas de leur attribuer et ne jugent pas que la légende dont on les affuble mérite l'honneur d'une réfutation.

C'est ainsi que je n'ai jamais eu l'envie de démontrer à qui que ce soit que Molière ni Beaumarchais ne sont pour rien dans mes pièces. Il me semble que cela se voit de reste.

Quant aux *Maisons de Jupiter*, il faut demander aux bonnes gens qui me supposent convaincu de leur réalité, s'ils sont bien persuadés que Gulliver croyait à *Lilliput*, Campanella à la *Cité du Soleil*, et Thomas Morus à l'*Utopie*.

Ce qui est pourtant vrai, c'est que le dessin dont vous parlez a été *fait en moins de deux* (ou dix?) *heures*.

De l'origine, je ne donne pas quatre sous : mais le fait

— c'est une autre affaire. Et voilà tout le spiritisme en deux mots !

Mais je m'aperçois qu'en ne voulant rien dire j'en dis trop, qui n'est pas encore assez, et je termine en vous serrant affectueusement la main.

V. Sardou.

Victorien Sardou ne se doutait pas alors qu'il transporterait au théâtre les problèmes du spiritisme. Ou plutôt il en devait avoir déjà la pensée. Ce qu'il veut, il le veut bien. Ce qui le passionne, il faut que le public l'accepte. Les milieux qu'il a étudiés, il entend que la foule les connaisse. Il évoque Byzance sans le secours des tables et, il a beau dire, l'ardeur militante de Beaumarchais est en lui, et il écrirait, toute la vie, de merveilleux mémoires et des pages durables de polémique.

Quel extraordinaire journaliste ferait ce maître du théâtre ! C'est du journalisme et du meilleur, de la chronique, et de la plus entraînante, cette amusante, savante, entraînante conversation entre docteurs croyants ou incrédules au premier acte de *Spiritisme*. Le temps a marché depuis le jour où Sardou m'écrivait cette lettre affirmant ses convictions de spirite jadis pratiquant. Les William Crookes et les Lombroso sont venus à la rescousse, et le spiritisme n'est plus seulement préconisé par Allan Kardec. Et quand je pense que Sardou a trouvé le moyen d'attacher, de divertir le public par une véritable conférence scientifique, Parisot représentant le doute, et Davidson la croyance ! Il doit être bien heureux.



— Le problème est posé! disait-il hier fièrement. Vous allez voir qu'il aura remis les tables tournantes à la mode et qu'on fera des évocations avant peu dans les salons. Une occasion comme une autre d'éteindre les lampes et de jouer aux petits jeux! Les frères Isola en font bien d'autres et ne se donnent point pour des thaumaturges.

Mais il est certain que le spiritisme correspond à tout un impérieux besoin de la nature humaine, la soif du mystère, l'appétit de l'invisible. Et toutes les crises politiques et sociales ne se sont-elles point — chose curieuse — accompagnées de ces sortes de surexcitations mentales? Le baquet de Mesmer précède les passes magnétiques de Cagliostro et les *illuminés* travaillent dans l'ombre à la Révolution française. Je ne dis pas que les prophéties de mirliton de Mlle Couédon sont le prologue de l'avènement de M. Jaurès. Il n'en est pas moins vrai que la sibylle de la rue de Paradis est venue à son heure comme un phénomène nécessaire et inévitable.

Nous voulons de l'inconnu, n'en fût-il plus au monde et, comme il y en aura toujours, les baquets mesmériens et les fioles de Cagliostro rencontreront éternellement, sous une forme nouvelle, modifiée selon les temps, des clients et des croyants. La science est un puits dont on ne connaît pas encore le fond, mais ce qui est insondable, par exemple, c'est la crédulité humaine!

Sardou me répondra que c'est précisément là ce que dit son sceptique Parisot et il va me reprocher de ne point croire au spiritisme, malgré sa lettre du temps

passé et sa comédie datée d'hier. Non, je n'y crois pas. Je n'y crois pas encore. Je voudrais y croire. Je demande à voir. Saint Thomas était un positiviste qui entendait user de ses yeux pour regarder et de ses doigts pour toucher.

Qu'on me montre la corbeille pleine de roses allant arrêter la pendule; que je sente, dans l'ombre, cette main mystérieuse que notre ami Sully Prudhomme a vue, dit-il; que Musset et George Sand, évoqués, récrivent une page de *Lélia* ou une strophe des *Nuits* — et je me rends!

Mais je me rappelle encore ces soirées où les guéridons répondant à des questions sérieuses par des répliques ordurières, l'organisateur des soirées spirites nous disait bien vite :

— Ah! dame! on s'expose dans le monde des esprits, comme dans le nôtre, à de fâcheuses rencontres. Je reconnais qu'il y a des *esprits voyous*!

Et j'ajoute que, s'il m'était prouvé que les manifestations spirites sont possibles, je ne trouverais pas cela beaucoup plus stupéfiant que la puissance des rayons cathodiques qui, l'autre soir, me permettait de voir moi-même mes poumons respirer et mon cœur battre, dans une glace placée devant mes yeux. Au total, il ne faut rien nier de parti pris. L'impossibilité d'aujourd'hui sera peut-être la banalité de demain.

Seulement il faut conserver son sang-froid — et garder son esprit, même avec les esprits. Un pas de plus dans la curiosité, un bond dans l'inconnaissable et quand on n'est pas spécialement trempé pour ce



voyage dans l'inconnu, c'est la folie. — Je sais des savants qui, très nettement, diraient :

— En attendant, c'est la bêtise !

Pas avec cet admirable magicien qu'est Victorien Sardou, bien entendu.

V

L'Orient et les peintres orientalistes. — Une exposition d'*actualité*. — La Grèce et les Turcs. — Dimanche parisien. — Tableaux partout. — La vente Goncourt. — Les dessins du XVIII[e] siècle. — La mode. — Watteau et David. — Un achat du Louvre. — La caisse des musées. — Le Louvre gratuit. — Les *Orientales*. — Vieilles chansons, vieilles images. — Béranger. — Navarin. — Le chapitre des chapeaux. — Le centenaire du chapeau *haut de forme*. — Le feutre et la soie. — L'aventure d'Alphonse Karr. — Chapeaux d'hommes et chapeaux de femmes.

18 février.

Si jamais une exposition de peinture est arrivée à son heure, en pleine *actualité*, c'est l'exhibition des peintres orientalistes qui s'ouvrait hier. L'orientalisme et les *Orientales* (des *Orientales* corrigées et amendées), sont à l'ordre du jour. Les gravures d'autrefois, où l'on voit des héros grecs planter leurs étendards sur les forteresses turques, les lithographies de 1821, avec leurs portraits de Mavrocordatos, de Botzaris, de Canaris, debout sur son brûlot, les vieilles images de Missolonghi reparaissent aux vitrines des libraires,

et c'était tout à fait le moment de nous montrer les turbans et les burnous, tout le décor pittoresque de cet Orient qui semble présentement la poudrière de l'Europe.

Les tableaux des peintres deviennent ainsi les commentaires des dépêches de l'agence Havas et l'on apprend, à la fois, que les Hellènes ont débarqué en Crète et que feu Théodore Chassériau a reparu à Paris, avec ses cavaliers arabes.

L'Orient a toujours préoccupé nos artistes et nos diplomates. Decamps disait qu'on y prend un bain de soleil. Et quant à nos hommes d'État ils savent bien que — chaque nation, petite ou grande, ayant sa chimère — le rêve de tout citoyen grec est d'arborer quelque jour « l'étendard de la Croix sur la coupole de Sainte-Sophie ». La vue des toiles de Gérôme, de Guillaumet ou de Benjamin Constant soulève moins de problèmes redoutables que la fièvre patriotique du peuple hellène. C'est l'Orient tout près, supérieur encore à l'Orient-express. On a tôt fait de s'imprégner, en quelques minutes, de chaude couleur et de lumière.

Paris, du reste, a, pour le moment, comme une poussée d'art. Quelqu'un qui a visité, dimanche dernier, *fait* l'une après l'autre, toutes les expositions de tableaux ouvertes çà et là, au cercle Volney, au club de la rue Boissy-d'Anglas, me disait qu'on s'étouffait partout, dans une folie de curiosité. Et la vente Goncourt! Je suis entré, le soir du dernier jour de l'exposition, dans la vaste salle où les dessins, les sanguines, les pastels qui furent la parure du *grenier*

célèbre, avaient été réunis pour la dernière fois. Je ne crois pas avoir jamais respiré une plus lourde atmosphère. Des milliers et des milliers de gens avaient défilé — et haleté — là depuis le matin. On se sentait, dès l'entrée, saisi à la gorge par une sorte de strangulation et serré aux tempes par une migraine soudaine. Que de microbes dans l'air ambiant de ces œuvres exquises!

Mais les Fragonard exposés, les Moreau, les Chardin, les Baudouin valaient la visite et méritaient l'hémicranie. Des Anglais, des Américains, étaient venus de leur pays pour les voir. On peut dire que cette vente Goncourt aura été le couronnement de l'art galant et élégant du XVIIIe siècle. Elle en marque l'apogée. Après ces enchères-là, les Boucher, les Eisen et les Watteau ne retrouveront plus une pareille apothéose.

Que dirait le vieux David devant cette admiration effective, cette consécration argent comptant? Il se demanderait si le *rococo* a pour jamais détrôné l'antique et il douterait de ses Grecs et de ses Romains. Quand on pense que l'*Embarquement pour Cythère* fut longtemps accroché dans un couloir de l'École des beaux-arts et qu'il était d'habitude, pour les élèves de David, de jeter, en passant, au chef-d'œuvre de Watteau, des boulettes de papier mâché qui s'allaient coller, comme autant d'insultes matérielles, sur la délicieuse toile! Que sont devenues les œuvres des artistes qui outrageaient ainsi le maître des fêtes idéales? On n'a même point la ressource de leur jeter des boules de papier, et il serait malaisé sans doute

de les déterrer dans les greniers ou la poussière des musées de province.

Donc, Watteau, Boucher, Fragonard, Debucourt, les déshabillés, les chiffonnés, les coquets, les fripons, les égrillards et les spirituels ont triomphé une fois encore, opposant leur fantaisie sémillante à nos réalités cruelles. Ç'a été comme la consécration de la réputation de curieux et de maître-amateur que s'était faite Edmond de Goncourt. Les dessins de sa *Maison d'un artiste* ont soutenu, dans ce plein jour de la vente publique — qui est pour la valeur des œuvres d'art ce que le plein air est pour la beauté des femmes, — leur réputation déjà faite.

— Tous ces gens-là, disait un des chefs de l'École nouvelle, n'en sont pas moins d'abominables *chiqueurs!*

Ayez donc la grâce d'une nuque féminine, le soyeux d'un ruban bleu ou rose, le satiné d'un épiderme juvénile, l'esprit de toute une race, la nôtre, et de tout un siècle, le dix-huitième, pour que les révolutionnaires nouveaux, symbolistes ou réalistes, haussent les épaules devant vos gouaches, vos pastels et vos sanguines et disent dédaigneusement :

— C'est du *chic!*

Eh ! oui, du *chic*, mais cela a été la France et il est assez curieux de voir les Goncourt épris de cet art-là, eux que les réalités les plus poignantes, les plus tristes, les boulevards extérieurs de Bruant, les antres malsains de Glatigny, attiraient, donnant à leur phy-

sionomie littéraire un aspect singulièrement original et curieusement paradoxal.

— Goncourt? disait le peintre Degas, qui a de l'esprit *à pinces* comme Forain, son élève : en littérature, il me fait l'effet de danser un cavalier seul en tenant Marie-Antoinette d'une main et la fille Elisa de l'autre.

C'est de la main qui tenait Marie-Antoinette qu'il avait réuni, classé et catalogué toutes ces œuvres de choix aujourd'hui dispersées, achetées par l'un, emportées par l'autre. Chacune d'elles représentait une trouvaille, une sorte de chasse au dessin dans les cartons, les boîtes dédaignées, la pénombre des arrière-boutiques. Elles avaient été la joie et la vie de ce vieux garçon à la fois aimable et morose qui se consolait des hommes (lesquels l'honoraient, cependant) avec des gravures et des livres.

Maintenant, grain à grain, le *grenier* a été dispersé et toutes ces nymphes souriantes, ces grisettes aux galants casaquins, ces impures du temps passé, ces militaires bien campés dont il semblait qu'on entendît les refrains grivois, ces culbutes, ces escarpolettes, ces dormeuses, ces grandes dames à profils mutins de soubrettes, tous ces personnages d'un monde factice et tentateur qui avait l'air d'un vaste Opéra-Comique printanier, ces dessins que nous admirions encore dimanche, dans leurs cadres d'or et leurs entourages de papier bleuté, à travers la buée des haleines et des poussières du parquet — tout ce microcosme séduisant a pris la fuite et disparu comme une volée de perdreaux.

Du moins avons-nous pu les voir une dernière fois

et en même temps notre Louvre accrocher là quelque œuvre de choix, en passant.

On a refusé à ce pauvre Louvre la possibilité d'enrichir sa caisse, ou la caisse des Musées, en prélevant un droit d'entrée sur les visiteurs des galeries d'art. Je sais bien que la gratuité des musées est une des coquetteries et une des grâces de la France. Nous sommes, sur ce point, la nation hospitalière par essence. Rien n'est irritant comme dans les églises flamandes d'apercevoir ces Rubens et ces Van Dyck recouverts d'un voile qui ne se lève que moyennant une redevance payée au bedeau. Et dans combien de villes, chez combien de peuples faut-il débourser un peu de monnaie pour contempler les tableaux ou les marbres! Il est certain que la gratuité, le libre accès des chefs-d'œuvre, les portes de nos Louvres ouvertes toutes grandes à nos compatriotes, aux étrangers, à tout le monde, constituent une séduction de plus pour une ville comme Paris.

Mais nous avons subi depuis des années la tristesse des temps et nous devons compter avec nos ressources, et nos musées nationaux font piètre figure et semblent terriblement pauvres à côté d'amateurs comme M. Chauchard qui enlève d'assaut, sous le feu des enchères, la fameuse *Revue* de Moreau le Jeune. Il en est de nos épargnes pécuniaires comme de nos vieilles illusions généreuses : elles semblent entamées. Je ne crois pas qu'on rencontre encore dans nos campagnes beaucoup de ces images qui autrefois nous semblaient si héroïquement dramatiques et faisaient battre nos jeunes cœurs : Poniatowski, blessé, se noyant dans

l'Elster, Botzaris embrassant le colonel Fabvier...

Je parlais des *Orientales*. Relisez-les. Elles vous attendriront par leurs illusions ironiquement généreuses. Victor Hugo, aujourd'hui, ne comprendrait rien aux choses quotidiennes.

Vous ne comprenez rien, mère, à la politique...

Il rouvrirait, pensif, son vieux recueil d'autrefois et hocherait la tête en relisant ces vers de sa jeunesse, qui furent le coup de soleil de la nôtre :

En Grèce! en Grèce! Adieu vous tous! Il faut partir!

Et tous chantaient ainsi alors, tous pris de la belle fièvre hellénique, tandis que Delacroix peignait, tous, depuis le poète Lebrun jusqu'au voyageur J.-J. Ampère, jusqu'à Béranger pleurant le massacre de *Psara* et faisant dire aux Ottomans :

Exterminons une race invincible,
Les rois chrétiens ne la vengeront pas!

Temps lointains, chansons oubliées! Ironies de l'histoire! On massacre les Arméniens; à coups de matraque les cervelles sautent hors des crânes brisés; il y a tout un art pour cela; et nous laissons faire les *travailleurs* du pâle sultan. Mais quelques-uns se souviennent, portent des fleurs à Chénier. Et je n'oublie pas, moi, qu'en 1871, des volontaires grecs vinrent tomber à côté de nos mobilisés sur la neige de la France envahie.

Et j'ai passé, au coin du feu, ma soirée à relire les *Orientales* :

Canaris! Canaris! pleure!...



C'est Navarin. Espérons que le sort nous épargnera un Navarin à rebours.

Pendant ce temps, les esprits aimables, qui n'ont pas la curiosité ou le loisir de lire le *Livre jaune* — le plus intéressant de l'heure présente, à coup sûr, — discutent sur la forme des chapeaux. « Doit-on dire la forme ou la figure d'un chapeau ? » demande le philosophe de Molière. La question présente est plus pratique : doit-on, peut-on modifier la forme de nos chapeaux ?

C'est à propos du Centenaire du chapeau dit *haut de forme* que le point d'interrogation a été posé, et la plupart des personnes interrogées semblent avoir condamné la *figure* de ce *tube*, comme on dit, dont nous nous couvrons la tête. Alors n'est-il pas très simple de chercher à donner au chapeau masculin un aspect nouveau ?

Rien ne varie plus vite, notez bien, que ce chapeau *haut de forme* dont l'apparence semble immuable. Il suffit de retrouver aujourd'hui des photographies où réapparaissent les élégants du second Empire. M. de Morny, M. de Metternich, avec leurs énormes chapeaux, presque aussi hauts que ceux des docteurs moliéresques et vraiment faits pour évoquer l'idée du *tuyau de poêle*, comme la langue populaire baptisait ces coiffures. Mais, à présent même, chaque année, chaque semestre plutôt, la forme du chapeau masculin se modifie insensiblement : tantôt il est petit, évasé, tantôt droit comme un fût de colonne. Les

bords étaient plats, ils deviennent recourbés, ourlés comme une oreille. Ils étaient larges, les voici tout minces. Le chapeau avait des ailes, il n'a plus qu'un liséré. Mais il est toujours le chapeau haut de forme, le chapeau que je défie au sculpteur de faire accepter sur le crâne d'une statue, le chapeau qui semble ironique au point de vue pittoresque comparé aux feutres élégants des raffinés d'autrefois et même au lampion coquet, bien planté sur l'oreille du XVIII[e] siècle, cher aux Goncourt.

Je ne sais quel fantaisiste comparait l'homme moderne, en ses habits noirs, à une bouteille dont le chapeau haut de forme serait le bouchon. Encore les Turcs ont-ils sur ces vêtements sombres le fez qui les fait ressembler à une bouteille cachetée de rouge. Notre cachet, à nous, est noir. C'est une coiffure de pessimistes.

Mais nous y tenons. Seul, le chapeau haut de forme est accepté, semble convenable et, comme on dit, *habillé*. Bon pour la mer, le petit chapeau de feutre ou de paille, bon pour les jours d'été où le boulevard est vide et où il semble qu'une toilette un peu négligée signifie : « Vous savez, je suis à Paris, mais je n'y suis pas ! Je passe ! »

Il nous serait facile d'adopter un chapeau plus commode, plus léger, plus pittoresque. Nous nous en tiendrons au *tube* luisant et correct. Je me rappelle l'étonnement d'un de mes amis d'Espagne me voyant me promener en chapeau de voyage dans les rues de Madrid, et en été, *sub Jove crudo*.

— Oh ! mon cher, il faut ôter cela, prendre un



chapeau haut! Je n'oserais pas sortir avec vous!

Alphonse Karr a conté comment, invité dans un cercle de Belgique, il s'y présenta le chef couvert de sa coiffure ordinaire : un grand chapeau de feutre à larges bords, dit calabrais, qu'il portait à Nice et qu'il gardait lorsqu'il avait une audience de Victor-Emmanuel.

Invité à se rendre à la soirée du cercle, le romancier se présente à l *état nature*. Un huissier l'arrête au passage :

— Monsieur, on n'entre pas au cercle dans cette tenue !

— Quelle tenue ?

— Ce... ce chapeau, monsieur! C'est un chapeau de feutre!

— Parfaitement.

— Eh bien! on n'est pas reçu au cercle en chapeau de feutre!

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que, le chapeau haut de forme étant seul admissible, le chapeau de feutre est interdit.

— Alors, j'entrerai sans chapeau.

— Monsieur veut rire, on ne vient pas au cercle tête nue!

Alphonse Karr avait beau parlementer, la consigne était inflexible.

Alors, sur l'album du cercle, qu'il demanda, il écrivit, de sa plus belle, je veux dire de sa moins illisible écriture, la protestation et le P. P. C. que voici :

« Moi, Karr (Alphonse), homme de lettres français, je certifie avoir payé 32 fr. 50 le chapeau de feutre de

forme calabraise que j'avais mis pour me rendre à l'invitation du cercle de ***, tandis que les chapeaux de soie, seuls admis, varient de prix entre 14 et 20 francs. J'étais donc plus luxueusement et plus aristocratiquement coiffé que MM. les membres du cercle — et je constate que, si je suis moins formaliste, je paye mes chapeaux plus cher. En foi de quoi, j'ai signé : *A. Karr.* »

J'ignore si la leçon profita aux membres du cercle, mais elle n'a, jusqu'à présent, servi ni aux chapeliers ni à leurs clients. Nous continuerons à porter les chapeaux hauts de forme, à nous parer de ces demi-tuyaux, de ces quasi-cheminées noires, à y trouver des occasions de migraine — et nous célébrerons encore par surcroît le centenaire et nous fêterons l'apparition de cette forme de coiffure qui est bien la plus sotte dont se soit jamais affublé le sexe laid !

Il est vrai que les chapeaux du sexe faible !...

VI

Une séance académique. — Camille Doucet. — *D'un homme excellent et de la bonté dans la vie.* — Le marquis Costa de Beauregard. — Souvenir de l'année terrible. — Doucet et les Savoyards. — Un fonctionnaire galant homme. — La croix de chevalier de Félicien Mallefille. — Un ambassadeur de la République de 1848 en Portugal. — Souvenir personnel. — 1869. — *Raymond Lindey*. — M. Camille Doucet et la *Marseillaise*. — Un duo chez le directeur général des théâtres. — *Allons, enfants, de...* — Le secrétaire perpétuel et la jeunesse. — La Comédie française. — Lettres et souvenirs. — Les candidats. — Le *sonnet d'Oronte*. — L'ombre de Camille Doucet. — Une disparue : Malvina Blanchecotte. — *Impressions d'une femme*. — Une Marceline ouvrière. — Dernière chanson. — Demain les *confetti !*

25 février.

Au milieu des canonnades qui sont comme la contrebasse du fameux « concert européen », l'Académie française fera, demain, entendre un air de pipeaux, un de ces airs aimables qui consolent des coups de grosse caisse et des coups de tonnerre. On nous parlera, durant deux heures, d'un homme de lettres, d'un homme de théâtre — et d'un historien.

L'historien aura beau jeu: le portrait qu'il nous doit de M. Camille Doucet est de ceux qu'on a plaisir à tracer. *Camille Doucet ou de la Bonté en littérature*, c'est le titre que le marquis Costa de Beauregard pourrait donner à son discours. Doucet fut bon, d'une bonté pleine de finesse et qui n'était point dupe mais d'une bonté naturelle, très porté à obliger, à se dévouer, à se mettre en avant pour ceux qu'il aimait. Il ne faut pas croire que la bonté soit un moyen et une sorte d'arme dans la vie : il serait presque permis de dire que c'est un désavantage. Mauvaise cuirasse, la bonté. La politesse et la bonté passent fréquemment pour de la faiblesse, tandis que la brutalité du butor semble de la force, et la cruauté du méchant, ses morsures et son fiel prennent les apparences de la franchise. Et puis on ne craint pas l'homme bon ! On a tout à attendre et rien à redouter de lui ! On lui sait à peine gré de sa bonne grâce qui n'est, après tout, qu'un don de nature. Je me garde de la ronce et ne remercie pas la fleur. Tout au contraire, lorsque le malappris ou le bourru s'amende, par hasard, et pour une minute, l'étonnement que vous cause cette détente se traduit par des dithyrambes. Le moindre écart de brutalité paraît subitement délicieux. Goldini a célébré le *Bourru bienfaisant*. On célébrerait de même les bourrus malfaisants s'ils s'avisaient de faire trêve à leur maussaderie.

Camille Doucet n'était ni bourru, ni maussade et il voulait plaire. Il plaisait. Il avait, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'affabilité attirante. Il lui était agréable de trouver, non le *mot cruel*, mais le mot

aimable, et le marquis Costa de Beauregard, qui l'a peu fréquenté, l'a assez connu pour avoir gardé une preuve de cette politesse toute française.

L'auteur d'*Un homme d'autrefois* est fils de la Savoie, et c'est lui qui conduisit au feu, en 1870, les mobiles de ses montagnes. Le soir d'un des combats sur la Loire, un général prussien s'approchait d'un commandant blessé étendu sur un brancard improvisé et, le saluant militairement, lui disait :

— Monsieur, permettez-moi de vous faire compliment de vos soldats ! Ils ont été héroïques !

C'était en même temps les complimenter de leur chef. Ce blessé que saluait ainsi l'Allemand, était le marquis Costa de Beauregard, commandant des mobiles de la Savoie.

Eh bien ! c'est à lui que Camille Doucet répétait en souriant :

— Il ne faut pas nous en vouloir quand nous disons de quelqu'un : *C'est un Savoyard !* Nous voulons simplement dire : *C'est un Auvergnat !*

Doucet eût retourné le mot s'il eût parlé à notre ami Bardoux. Il avait le goût, le désir du propos caressant. Et, sous cette amabilité persistante et cette bonté non factice, quel tact, quelle pénétration et quelle raison aiguisée ! François Coppée le jugeait un jour ainsi : « Supposez Camille Doucet tout-puissant la veille de la guerre de 1870 : il eût trouvé moyen d'éviter la guerre ! » Et c'est vrai. Et je ne sais pas d'opinion qui résume plus complètement les qualités essentielles de cet homme qui fut un administrateur de premier ordre, un fonctionnaire ayant l'*esprit* et non l'*âme* du fonc-

tionnaire, un surintendant des théâtres tout à fait supérieur, ami des lettres, serviable et généreux pour les écrivains, et qui, entré avec une certaine fortune dans l'administration des beaux-arts, en sortit avec une fortune moindre parce que cet honnête et dévoué confrère, lorsqu'il s'agissait de soulager les misères dont il était le confident officiel, ajoutait de ses deniers ce que le budget de l'Etat ne lui permettait pas toujours de donner.

Voilà ce qu'il faut dire bien haut de ce galant et vaillant homme, maintenant que ces révélations ne peuvent plus attrister sa modestie et, je répète le mot, son inépuisable bonté.

Bonté active, bonté intelligente, bonté militante. Il la mettait en œuvre pour désarmer les adversaires du gouvernement qu'il servait. J'ai conté, au lendemain de sa mort, comment ce fut lui qui fit rendre à cette Comédie française, qu'il aimait tant, le drame de Victor Hugo, *Hernani*. Il y avait précisément attiré un républicain éclatant, l'auteur des *Sept enfants de Lara*, Félicien Mallefille qui y donna *le Cœur et la Dot* où Got jouait si drôlement un fanfaron mis au pied du mur, et devenant le plus poltron des hommes, le capitaine Baudrille.

Après le succès d'une autre pièce de Mallefille, toute petite, les *Deux Veuves*, Camille Doucet se mit en tête de décorer le vieux républicain romantique. Il le fit appeler dans son cabinet et lui dit souriant :

— Mon cher Mallefille, nous sommes, vous et moi,



citoyens d'une même république, celle des lettres. Il y a une institution nationale établie pour récompenser tous les talents, c'est la Légion d'honneur. L'auteur de *Glenarvon*, de *Randal* et de ces *Sceptiques* dont on parle déjà, mérite la croix depuis longtemps. Permettez-moi de l'attacher à votre boutonnière. Le gouvernement ne vous demande rien, ne vous impose rien et, si vous voulez tout mon sentiment, ce n'est pas le fonctionnaire de l'Empire qui veut vous faire chevalier de la Légion d'honneur — le ministre m'a donné carte blanche, — c'est votre confrère Camille Doucet qui vous prie d'accepter, de sa main, un bout de ruban. Vous n'allez pas me refuser cette joie!

— Soit, répondit Mallefille, de vous, mais de vous seul, je peux accepter. C'est convenu !

— Donnez-moi la main !

— De grand cœur !

— Demain, le décret paraîtra au *Moniteur* !

— Comme il vous plaira, dit Félicien Mallefille.

Il sortit du cabinet du directeur des théâtres et fit quelques pas dans l'antichambre, puis, tout à coup, rouvrant la porte et revenant à Camille Doucet :

— Ah ! pardon, mon cher ami, je réfléchis à une chose !

— Laquelle, mon cher Mallefille ?

— Vous oubliez peut-être que j'ai été, en 1848, ambassadeur de la République française près la cour de Portugal?

— Non, fit Doucet, je ne l'oublie pas. C'est même pour avoir trop fastueusement ou trop dignement, comme vous voudrez, représenté la République, et

presque à vos frais, que vous vous êtes endetté pour toute une partie de votre vie ! Je m'en souviens, on s'en souvient, mon cher Mallefille.

— Eh bien ! interrompit l'auteur des *Sept enfants de Lara*, voilà : j'accepte votre proposition, de confrère à confrère ; mais, comme un ancien ambassadeur de la République ne peut pas avoir dans la Légion un grade moindre que celui de commandeur, je veux la cravate rouge ou je ne veux rien. Au revoir, Doucet ! Au revoir, et merci !

Il est certain que Félicien Mallefille avait trouvé là un moyen original de refuser au fonctionnaire impérial une distinction qui ne tentait qu'à demi son républicanisme. Mais Doucet avait fait de son mieux, comme toujours, et voulait honorer le talent, le saluer et le consacrer, même chez un adversaire.

Il y eut un jour, où adversaire, moi aussi de ce même régime que Mallefille avait combattu, je me trouvai de même en présence du directeur des théâtres, qui m'avait fait demander au Louvre. Un drame de moi, *Raymond Lindey*, venait d'être, après la répétition générale, interdit par la censure. On y voyait Camille Desmoulins au Palais-Royal arborant la cocarde verte et un gentilhomme réfugié avec quelques Suisses blessés, dans une masure abandonnée, en pleine nuit du 10 Août. Au loin passaient les Marseillais entonnant l'hymne de Rouget de Lisle pendant que le défenseur de la royauté s'apprêtait à lutter encore, un tronçon d'épée à la main. Cette *Marseillaise* ainsi chantée dans la coulisse était tout justement une des causes de l'interdiction du drame.

Le directeur des théâtres me pria donc de venir causer de mon drame. Ce fut, je crois, la première fois que je vis Camille Doucet ; — la première fois, à coup sûr, que je lui parlai.

— Monsieur, me dit-il, enchanté de faire votre connaissance. J'ai lu votre pièce, naturellement. Elle est fort dramatique, intéressante. Permettez-moi une question. Pourquoi la faites-vous représenter sur un si petit théâtre ?

Il s'agissait des Menus-Plaisirs.

— C'est une pièce de la Porte-Saint-Martin, votre drame ! ajouta Camille Doucet. Il aura l'air étriqué, là-bas.

— Je le sais bien. Mais on se fait jouer où l'on peut. Je me rappelle le mot d'Eugène Delacroix : « On ne vous donne pas d'église à décorer ? ...Dessinez sur les murs de la rue ! »

— Je ne suis pas de cet avis. Il ne faut signer des fresques que lorsqu'elles peuvent être vues et bien vues. Permettez-moi de vous le dire, moi qui suis déjà vieux à vous qui êtes jeune : on est toujours trop pressé. Il faut savoir attendre. Mais enfin, ceci est votre affaire. La mienne est de vous demander d'enlever de votre tableau de la nuit du 10 Août cette *Marseillaise* qu'on entend dans le fond.

— C'est impossible, c'est la *Marseillaise* qui donne toute la couleur au tableau. Les Suisses pourchassés, entendent passer, chantant leur hymne, ceux qui les poursuivent. Là est l'émotion. Je ne parle pas seulement politique, je parle théâtre.

— Eh ! je le sais bien ! faisait Camille Doucet tour-

nant et retournant entre ses doigts mon manuscrit à couverture bleue.

Il me regardait, réfléchissait, reprenait le cahier, relisait, hochait la tête.

Tout à coup :

— Voyons, me dit-il, si je vous accordais de laisser jouer quelques mesures de la *Marseillaise* ? Oui... « *Allons enfants de...* » Et l'orchestre et les chœurs s'arrêteraient là ! Cela suffirait, je pense !

— Oh ! « *Allons enfants de...* » ce serait bien peu. C'est à peine si le public aurait le temps de saisir l'air, et les personnages sur la scène d'exprimer leur effroi. « *Allons enfants de...* » cela ne signifierait pas grand'chose.

— Soit. Eh bien ! je vous accorde encore *la patrie*. « *Allons enfants de la patrie !* » Là, vous avez non seulement quelques mesures, mais un vers, tout un vers :

Allons, enfants de la patrie !

Et Camille Doucet de le réciter (ma foi, je le compromets aujourd'hui), de le chanter, ce vers :

Allons, enfants de la patrie !

Tandis que je répliquais :

— Rien n'est possible si vous n'autorisez pas encore un vers, le suivant :

Le jour de gloire est arrivé !

— Oh ! oh !

Le visage de Camille Doucet, ce visage si mobile et



si fin, exprimait à la fois une hésitation inquiète et une tentation très libérale.

Cependant le fonctionnaire discutait, disputait le terrain :

— *Le jour de gloire est arrivé !* Diable, mais c'est la *Marseillaise* alors ! C'est presque toute la *Marseillaise* ! Je n'ai pas le droit d'autoriser la *Marseillaise*, et je l'autoriserais ? *Le jour de gloire est arrivé !* Non, non, c'est trop, beaucoup trop ! *Allons, enfants de la patrie* ne vous suffit pas ?

Et il reprenait, faisant sonner, pour mettre en valeur toute la portée de son autorisation, il reprenait en le scandant, en l'étalant, en lui donnant une largeur admirable :

Allons, enfants de la patrie !

— Mais c'est superbe, monsieur ! Mais cela à l'orchestre, suffira pour animer votre tableau !

Allons, enfants de la patrie !

Et moi :

— Non, il faut compléter la phrase :

Le jour de gloire est arrivé !

— *Allons, enfants de la patrie !* disait Doucet.

— *Le jour de gloire est arrivé !* répliquais-je.

Chacun de nous reprenait *son vers*, le détaillait, le récitait, le fredonnait, le louait, et je ne sais rien de plus plaisamment ironique, en vérité, que le duo de ce jeune homme et de ce haut dignitaire chantant ainsi, autour d'un bureau surchargé de papiers admi-

nistratifs à en-tête officiels, des fragments de la *Marseillaise*, dans ce palais du Louvre où le maréchal Vaillant présidait — très intelligemment, du reste — en qualité de ministre, à la destinée des beaux-arts. Musique de chambre. Première audition de l'*hymme des Marseillais*.

C'était pour Camille Doucet un acte de singulière audace que de permettre, de sa propre autorité, l'exécution de quelques mesures de la *Marseillaise*. « Je ne peux pas, vous comprenez, je ne peux pas la déchaîner jusqu'à sa dernière note. » Quelques mois après, je l'entendais jouer tout entière, un soir de juillet, dans un crépuscule d'orage, la marche révolutionnaire, par un régiment de ligne qui entraït à Metz et se massait, superbe de tenue, en apparence invincible, devant la statue de Fabert.

Officiellement alors l'Empire l'avait *déchaînée* jusqu'à son dernier couplet.

La vie devait me lier avec Camille Doucet d'une affection que je lui garderai jusqu'à la fin. On nous dira demain ce que fut ce charmant homme, dont le théâtre a quelque chose de Regnard et de Picard. Tous ceux qui l'ont connu, dans son intimidité séduisante, lui sont demeurés fidèles.

Lorsque Mme Camille Doucet publiera les notes que l'écrivain prenait chaque jour et qui doivent former les plus intéressants des *Mémoires* on aura le secret de ce cœur dévoué et de cet esprit alerte. Sous ses cheveux blancs, Camille Doucet était demeuré jeune et

ami des jeunes. J'en ai la preuve dans maintes lettres qu'il m'écrivait sur cette Comédie-Française qu'il avait failli administrer (il en fut un moment nommé administrateur, M. Perrin voulant quitter la rue Richelieu pour reprendre l'Opéra) et qu'il adorait.

Jamais il ne rencontrait Alexandre Dumas sans lui dire :

— Eh bien ! et la *Route de Thèbes* ? Vous savez que je ne veux pas mourir sans avoir vu la *Route de Thèbes* !

Combien de fois m'a-t-il répété :

— Quand remontez-vous *Patrie* ?

Mais, songeant aussi aux nouveaux, il m'écrivait souvent, comme en ce billet que je retrouve :

On m'assure que Dumas va être prêt.

Et Coppée ?

Et Richepin ?

Des vers, si vous pouvez ; des vers !

C'est *vieux jeu*, ce que je vous dis là ; mais ne vous y trompez pas : on rit volontiers de la grande littérature, on s'en effraye, on s'en ennuie d'avance ! Elle est trop verte ! Au fond, on l'estime, j'allais presque dire qu'on l'aime.

Chez vous surtout. *Miss Helyett* elle-même n'y réussirait pas !

« Et Coppée? Et Richepin? » Voyez-vous cet auteur dramatique, presque octogénaire, conseillant de battre le rappel des *jeunes* ! Il l'aimait, la jeunesse, il la conseillait, l'encourageait, l'appuyait.

Dans une lettre où il s'excusait de ne pouvoir assister, étant souffrant, au concours du Conservatoire, il me disait (juillet 1892) :

La vieillesse est le plus grand des maux, vous verrez cela dans une quarantaine d'années !

Vous le verrez même demain si notre cher Ambroise Thomas fait une apparition dans la loge du jury.

En revanche vous verrez la jeunesse sous toutes ses formes.

Que de lettres j'ai reçues pour les uns et pour les unes! Je ne suis plus de ce monde et ne vous recommande personne.

On lui recommandait, par contre, bien des gens et j'admirais toujours avec quel soin, quel souci de la justice, quel zèle, quelle conscience, quelle bonne grâce il accueillait tous les concurrents à tous les prix de l'Académie et comme en ses rapports annuels il s'attachait à parler de tous les lauréats. Oui, tous, il les citait tous, et ce dénombrement homérique nous pénétrait de stupeur. Camille Doucet entendait n'oublier personne. Il n'en faisait pas moins, très naturellement, des mécontents, et tout homme qui occupe une situation où il a pour tâche de servir les autres est l'otage des déceptions irritées et des colères et tient fabrique d'ingrats.

Toute la tâche délicate et malaisée du secrétaire perpétuel de l'Académie française tient, avec ses tristes mécomptes, dans cette lettre que M. Doucet m'adressait en réponse à un concurrent blessé qui entendait qu'on lui expliquât *nettement* pourquoi il n'avait pas été couronné. J'avais fait le possible, du reste, pour qu'il le fût. Il ne me l'a point pardonné :

Paris, 2 mai 1891.

Mon cher ami,

Si vous voyez M. X..., expliquez-lui qu'il est interdit au secrétaire perpétuel de répondre à des questions comme celle que contenait sa lettre.

Voilà pourquoi je me suis borné à lui envoyer ma carte quand il réclamait de moi *une réponse très nette* que sa fierté, disait-il, était en droit d'attendre.

Le premier devoir des candidats est de se soumettre au jugement de la Compagnie, qui ne peut les couronner tous. Ils sont libres de ne pas se présenter aux concours ; mais quand ils l'ont fait, ils n'ont pas à demander compte des décisions prises à leur égard.

C'est la loi!

128 candidats ont pris part, cette année, au concours Montyon.

L'Académie en a couronné 15.

Il y a donc 113 mécontents.

C'était à prévoir.

Et voyez-vous quelle tâche ce serait pour le pauvre secrétaire perpétuel s'il lui fallait expliquer à chacun de ces 113 mécontents, *par écrit*, pourquoi les 15 autres ont paru mériter la préférence!

On ne leur dit pas, à ces 113 : vos livres sont mauvais! On choisit ceux qui sont jugés les meilleurs, en regrettant que les ressources disponibles ne permettent pas d'en récompenser un plus grand nombre.

Leur fierté n'est donc pas en jeu et les vaincus n'ont rien perdu dans notre estime.

Nous les plaignons, à coup sûr; mais nous n'admettons pas qu'ils nous accusent.

Qu'ils nous maudissent, c'est bien assez.

Ils ont pour cela vingt-quatre heures...

Et même davantage.

Tout à vous,

CAMILLE DOUCET.

Et il est là tout entier, Camille Doucet, très aimable, très obligeant, mais très ferme, très précis et très juste. Sa diplomatie a toujours consisté à dire la vérité. Seulement il la disait en souriant. La franchise

n'est point le lot des seuls lourdauds qui sont aussi, très souvent, des courtisans du Danube.

Et comme cette lettre pourrait s'appliquer à d'autres refusés ! Le sonnet, le *sonnet d'Oronte* est *éternel* et je l'ai si souvent *entendu* jouer au naturel, la scène immortelle de Molière !

Je m'arrêterais longuement devant la souriante image de ce Parisien si fin et excellent. Mais le portrait de Doucet va être fait demain par celui qui lui succède et par M. Hervé, qui a apporté, dit-on, avec tout son talent, un soin parfait à cette tâche qui lui était chère. L'ombre de Camille Doucet sera là, sous la coupole de cet Institut qu'il aima tant. Et il me semblera le revoir, dressant au-dessus de l'assemblée académique sa tête blanche, promenant son regard vif, pétillant et gai, sur la réunion — et reconnaissant, çà et là, les amis chers, les comédiennes applaudies, se disant :

— Tous sont là ! Tous et toutes ! Excepté ceux que la mort a pris ! Allons, je ne suis pas oublié !

Je crois bien que Mme Malvina Blanchecotte, dont on annonce la disparition ce matin, eût sollicité de M. Boissier une place à la séance de demain. Camille Doucet devait lui avoir été utile, comme il le fut à tant d'autres. Est-elle morte, comme on le prétend? Elle travaillait dans son ombre, sans bruit, et depuis des années paraissait rayée du nombre des vivants. *Malvina Blanchecotte !* Ce nom ne dira rien à bien des gens. C'est pourtant celui d'un poète. Il y eut là une âme

vibrante et charmante. Ouvrière, je crois, et vivant de son aiguille, Mme Blanchecotte fut comme une seconde Marceline Desbordes-Valmore, la Desbordes-Valmore des pauvres. *Marceline*, *Malvina*, les deux prénoms ont la même lettre, qui n'est pas la première du mot *bonheur*.

Laborieuse et résignée, Mme Blanchecotte ne fut pas cependant une mélancolique. Ses poésies, *Rêves et Réalités*, que couronna l'Académie, sont pensives, plutôt tristes, mais, dans la vie, tout en songeant à ses rêves déçus, Malvina Blanchecotte regardait la réalité en souriant. Sainte-Beuve l'encourageait, Jules Levallois l'a célébrée dans une de ses chansons :

Je suis la douce Blanchecotte...

Douce ? Si l'on veut. Petite, causeuse, malicieuse, très spirituelle et très bonne. Elle a laissé un volume de pensées, de sensations et de portraits, où elle se retrouve tout entière : *Impressions d'une femme*. Et elle était restée très femme, en effet, cette femme de lettres, point *bas bleu*, souriante et consolée. Ses notules sentimentales sont vraiment féminines, avec une grâce attendrie.

C'est elle qui a dit : « Je ne crains que ceux que j'aime ; ceux-là seuls peuvent me faire souffrir ! »

Et encore :

« Une femme ne compte pas ceux qui l'aiment, elle compte ceux qu'elle aime. »

« Le meilleur usage qu'on puisse faire de son cœur c'est de ne pas s'en servir du tout. »

« Vous dites : « On ne m'a point aimé », votre procès est fait : vous n'avez jamais aimé ! »

« De deux maux une femme ne manque jamais de choisir... le pire ! »

« A une femme : « *Je vous aimerai toujours, je suis* « *à vous pour l'éternité.* » Combien cela dure-t-il, une éternité ? Est-ce une éternité bissextile ? »

Et ces *impressions d'une femme* se terminent par une chanson. La chanson qui finit tout !

Lon lon la ! les jours se passent
Vides, misérablement !
Lon lon la ! les cœurs se lassent
D'errer éternellement !
Toujours la même folie,
Les mêmes tristes amours,
Et toujours la même lie !
Lon lon la ! toujours ! toujours !

Lon lon la ! comme on se leurre
D'être ferme et d'être fier !
Lon lon la ! qu'on rie ou pleure,
Demain recommence hier !
Où l'on est tombé, l'on tombe !
Nous ne cessons d'être fous
Que les deux pieds sous la tombe !
Lon lon la ! dessous ! dessous !

Elle n'a jamais été folle, la petite Blanchecotte Ouvrière et poète, elle a travaillé, chanté, vécu une vie fière et pauvre. Lon lon la ! qu'on lui donne un dernier souvenir et qu'elle parte avec une épithète de Sainte-Beuve comme la fleur la plus précieuse de sa couronne mortuaire !

Et maintenant, tout au Carnaval, aux cortèges et aux *confetti* !

VII

Carnaval tu t'en vas ! — Mascarade d'hier. — Pourquoi l'homme se déguise. — La liberté sous le masque. — L'anonymat. — Lamartine et Béranger parmi la foule. — Un homme grave sous un faux nez. — Confession. — Victor Hugo et les gens graves. — Poupées et polichinelles. — Le *Monsieur qui passe.* — Grossièreté et idéal. — Le Parisien et la romance. — Chanteurs en plein vent. — *Amants.* — La fleur bleue. — Un poète et un peintre, Maurice Boukay et Jean Veber. — La retraite d'un souffleur. — Un lauréat de 1858. — Léautaud. — Fantômes du Conservatoire. — Le répertoire. — Les *Mémoires d'un souffleur.* — Thiron. — Une légende. — Le bon comédien. — L'esprit de Thiron. — Le dernier soir. — Alfred de Musset. — Une rectification.

4 mars.

Il est bien tard pour parler des cavalcades disparues. Toute la défroque du Carnaval, bœufs et travestissements, est aujourd'hui même vendue au plus offrant et dernier enchérisseur, et les petites Japonaises aux chevelures noires qu'un coup de gong féerique transformait en chrysanthèmes ont réintégré leurs tabourets de modèles ou leurs ateliers de couture. Adieu, les *Jours gras* ! Le peuple de Paris s'est

fort amusé de ces chars, et la mascarade, abolie pendant si longtemps, est redevenue un plaisir et comme un besoin de la foule.

Pourquoi l'homme, de temps en temps — et dans tous les temps, — a-t-il eu la tentation de se mettre sur le visage ce masque en carton qui dissimule sa figure et lui permet de passer inconnu à travers la cohue et les huées? Peut-être y a-t-il dans ce désir d'échapper à soi-même, de devenir en quelque sorte un autre personnage durant quelques heures, mieux qu'une satisfaction grossière, j'entends une espèce de joie particulière qui permet cette jouissance raffinée de dépouiller, pour un moment, son *moi* et d'être *un autre*, un errant quelconque, un anonyme, un invisible, un irresponsable, secouant sous le masque toutes les responsabilités de la vie courante. *Je voudrais être ce monsieur qui passe!* dit en soupirant le Fantasio de Musset.

Je comprends qu'on veuille être aussi ce masque impersonnel qui promène sa gravité bouffonne à travers les foules. Le besoin d'anonymat nous prend irrésistiblement à de certaines heures et je n'ai jamais lu sans émotion certaine page de Lamartine où le poète écroulé décrit la jouissance amère mais profonde qu'il ressentait parfois à passer, ignoré, avec Béranger, à travers les promeneurs pressés dont pas un,... pas un ne reconnaissait le tribun qui avait tenu la France dans sa main et le vieux chansonnier qui l'avait révolutionnée! Et Lamartine dépeint — avec quelle éloquence! — la sensation d'affranchissement que lui causent ces lentes causeries de deux passants pa

les foules où nulle tête ne se retourne ni ne salue...

Le masque précisément donne à l'homme cet anonymat qui le rend libre. Je sais un homme grave et que je nommerais volontiers s'il le permettait, un personnage ayant le droit, aux jours de cérémonies publiques, d'endosser l'habit vert de membre de l'Institut (et ce n'est pas un peintre, un peintre a des libertés qui n'étonnent point), je sais un curieux de sensations originales qui s'est promené, tout un soir de Mi-Carême sur les boulevards de Paris, un masque sur le visage et passant froidement, le chapeau sur la tête, à travers les lazzi et les confetti.

— Eh bien! me disait-il, rien n'est plus intéressant que de contempler la foule à travers les petits trous de ces yeux percés dans le carton : le monde prend aussitôt une physionomie nouvelle, inattendue. Le sentiment qu'on a de n'être plus *soi* dans cette cohue qui n'est plus elle, donne la sensation d'une bonne fortune d'un genre spécial. On dépouille, pour un moment, le *vieil homme* et on redevient un gamin, comme au bon temps. Cette petite cloison de carton mise entre votre visage et la vie suffit pour faire de vous un être en quelque sorte inédit. Tout ce qu'il y a de factice dans notre physionomie coutumière se détend soudain ; les grimaces mondaines tombent subitement et je crois même que les rides s'effacent. Il n'y a pas d'eau de Jouvence à découvrir parmi les ruisselets terrestres ; mais je connais un moyen certain de se rajeunir : c'est de mettre un masque, et peut-être la figure que se compose tout homme pour paraître ou gai, ou sérieux, ou aimable, ou menaçant, ou redoutable, ou enga-

geant est-elle, en réalité, le vrai masque qu'il se colle à la peau, tandis que le masque de cire ou de papier, le masque de Carnaval lui permet de reprendre, au contraire, sous le faux nez, le véritable visage que lui a donné la nature et que le *struggle for life* a déformé. Oui, le meilleur moyen de redevenir soi-même est peut-être tout simplement se masquer. Sous le masque, je n'ai plus à jouer la comédie de l'esprit, de la froideur ou de la douleur; mes traits peuvent prendre l'expression qui leur plaît, mes muscles se détendre, mes lèvres dépouiller leur rictus de sarcasme ou leur sourire de politesse. Plus d'hypocrisies de position ou d'humeur ! Nulle entrave imposée par la nécessité du *paroistre* ! L'individualité, la vérité, la liberté ! Vive le masque qui me rend à moi-même ! Je suis libre quand je suis masqué et, comme dit Ruy Blas,

Et je suis déguisé quand je suis autrement !

Chacun peut essayer du moyen que m'indiquait là ce personnage dont le nom étonnerait bien des gens. Cette théorie de la mascarade ramenant l'homme à son état de nature est parfaitement soutenable et elle explique le besoin de travestissements, d'évohés et de saturnales qui secoue les nerfs de la bête humaine trop civilisée, domptée jusqu'à l'excès, emprisonnée dans le décorum. Le carnaval est une soupape.

« Ce qui m'amuse, nous contait Victor Hugo, c'est parfois de prouver aux personnages les plus importants de l'Etat que nous avons beau faire, nous sommes et serons toujours de grands enfants. Exem-

ple : lorsque je reçois chez moi des ministres, des sénateurs, des hommes politiques, mon plaisir est de leur donner le spectacle que voici : je laisse vaguement sortir de mes poches quelque poupée vêtue de rose, quelque polichinelle étincelant et j'appelle mes petits-enfants qui ont bientôt aperçu les jouets émergeant à demi des poches du grand-père. Alors je me promène, tout en causant de choses graves, avec mes hôtes, et tandis que je marche à travers le salon, les mains avides des petits s'efforcent de tirer de ma vareuse les polichinelles, les poupées qui s'y montrent comme à la fenêtre. Et les personnages consulaires qui m'écoutent sont littéralement stupéfaits, et se demandent de qui se moque ce vieux poète qui parle de questions importantes tout en permettant à ses petits de faire ainsi la pêche aux pantins. C'est très *farce* (c'était son mot) et cela me distrait ! »

Il y a — savez-vous bien ? — toute une philosophie dans ce chapitre en action de l'*Art d'être grand-père*. Vieux souvenir qui me revenait hier en voyant défiler les chars ! Oui, l'homme est double et il est tenté avec raison de dénouer le masque spécial qu'inflige à chacun la vie courante et que la nécessité condamne à montrer. *Comediante ! Tragediante !* De là ce goût éternel des mascarades qui se traduit chez le peuple par les oripeaux, chez les gens du monde par ces bals travestis et ces dîners *à têtes* où l'on emprunte, pour un soir, la figure d'un personnage favori, Henri III ou Charlotte Corday, Buckingham ou Marie-Antoinette. Apre et impulsif besoin, je le répète, de s'évader de

soi-même. Transmigration d'un jour. Être le *monsieur qui passe*!

Il faut avouer que la foule n'y entend pas autant malice et s'amuse tout simplement pour s'amuser, sans remonter aux principes et aux causes. Elle a débondé pendant trois jours tout son tonneau de grosse gaieté. Serpentins et confetti, petits balais et cornets à bouquin, lourdes poussées brutales sous un ciel de printemps, jamais, tandis que se jouait en Orient quelque drame dont on ne s'occupait guère ces jours-ci, Paris n'a été plus fourmillant et plus fou. — Et — chose singulière — dans ce déchaînement des plaisanteries pataudes, dans ce débordement de drôleries de plaisantins en goguette, l'idéal, l'incoercible idéal, avait son asile aussi, son coin réservé, se maintenait, comme un dernier bataillon sacré, gardait sa place dans un refuge, devant l'Opéra noir de monde.

Ce peuple de Paris! Il aimera toujours, quoi qu'on fasse, le mélodrame au théâtre et la romance dans la rue. Il était piquant de voir, dans cette sorte de *gulf-stream* que dessinait, en ses courants, l'immense foule débordante, une sorte d'îlot formé par des chanteurs populaires qu'entouraient des jeunes gens, des commis, des grisettes, tenant à la main le cahier de deux sous que leur débitaient ces marchands ambulants de poésie populaire et de musique en plein vent.

Les fiacres s'amoncelaient, les omnibus s'entassaient, les bâtons blancs des gardiens de la paix apparaissaient vainement au-dessus des têtes ou devant les naseaux

des chevaux ; les confetti pleuvaient drus et tourbillonnaient comme une neige multicolore : — rien, ni les passants, ni les chevaux, ni les confetti, ni les agents, non, rien ne troublait ce *dernier carré* de l'idéal qui écoutait les chanteurs, hommes et femmes raclant du violon, chanter de leur voix gutturale et dolente — et qui reprenait en chœur, mélancoliquement, tendrement, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, parmi cette cohue de carnaval, la triste chanson des *Amants* — des amants qui se séparent et qui s'aiment encore et qui s'aiment toujours, comme ceux de Donnay :

> Allons, Ninon, pourquoi pleurer ?
> A quoi bon se désespérer
> Quand nos cœurs sont pleins de tendresse ?
> Puisque nous n'avons que vingt ans,
> Profitons de ces doux instants,
> Séchons nos larmes dans l'ivresse !

Et, dans la médiocrité de ces vers, dans le banal mais navrant *lamento* de cette musique, Bernerette, qui n'est point morte, Frédéric, qui vit toujours, trouvaient une consolation, une émotion, un battement de cœur ! Et cela se passait, en plein carnaval de Paris, devant l'Opéra, parmi les masques !

Ceux-là n'étaient point déguisés. Ceux-là chantaient l'éternelle romance que l'humanité écoutera toujours. Ceux-là protestaient peut-être contre Carnaval II, et, au lieu du *Char des Crêpes,* regardaient, les yeux blancs, le pan de ciel bleu où ils croyaient voir passer leurs rêves.

Ninon, l'idéale Ninon, Ninon, sœur de Ninette et de

Lisette, trouvait le moyen d'amener de petites larmes aux yeux des amoureux, tandis que la vue des cochons gigantesques rôtissant les cuisiniers pantagruéliquement embrochés amenait de gros rires aux lèvres des badauds.

Voilà ce que j'ai vu dans un coin de Paris, en pleine *frairie* parisienne, dans le brouhaha du Carnaval ; une petite fleur bleue, la romance à Madame poussant sur le pavé de bois, entre les confetti...

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule !

Ninon, Ninette, Manon, Manette et l'idéal, nous les retrouverons à la Chambre, puisque le nouveau député de Gray, M. Couyba n'est autre que *Maurice Boukay*, dont Mlle Reichenberg chantait si bien les délicieuses chansons d'amour ; nous les retrouvons chez Georges Petit dans tout un monde de féerie évoqué par le peintre Jean Veber, princesses à traînes lamées d'or, géants aux coutelas sinistres, paysages de rêve où les couchers de soleil mettent sur les horizons des baisers roses, mystiques Thaïs, apparitions et songes réalisés par le pinceau — et tout un monde falot aussi, à la Callot et à la Goya où Jean Veber donne à nos contemporains des aspects d'une vitalité puissamment caricaturale. C'est aussi de l'idéal, cette déformation des visages, ce grossissement qui devient la représentation même d'un caractère. J'ai passé devant ces dessins et ces toiles une heure charmée, loin des serpentins qui s'enroulaient aux arbres moins bleus et moins roses que les coins de Palestine



entrevus par Jean Veber. Nous aurons, ce soir, en fait de mysticisme, l'ouverture du Salon nouveau de la Rose+Croix. C'est un événement, et tout prend aujourd'hui une importance capitale, devient sujet à *interviews*. La retraite d'un souffleur donne lieu à des articles de journaux, tout comme s'il s'agissait de la disparition d'un sociétaire, et Léautaud, le bon Léautaud, l'honnête et loyal serviteur de la maison de Molière, qui vient de quitter la rue Richelieu, a été *interrogé*, comme jadis Ernest Renan, et comme Zola aujourd'hui.

Et il a raconté ses souvenirs aux reporters, l'excellent Léautaud qui emporte avec lui un peu des vieilles traditions de la Comédie. Il a rappelé ses années de théâtre, alors que, sortant du Conservatoire, il espérait, comme tant d'autres, la gloire, la fortune et le sociétariat, ce bâton de maréchal.

J'ouvre les registres du Conservatoire. *Concours de 1858*. Le premier prix de tragédie (hommes) est remporté par l'élève Godfrin ; le premier prix des femmes par Mlle Marie Royer. En comédie, c'est encore Marie Royer qui a le premier prix, et Provost, Eugène Provost, le fils du comédien éminent, remporte le premier prix des élèves-hommes. L'élève Léautaud, lui, n'a que le premier accessit, un certain Leménil enlevant le second prix. Leménil, Godfrin, Provost, Marie Royer, autant de morts ! Et quelles destinées diverses !

Mlle Ponsin, qui obtenait cette année-là — comme Léautaud — le premier accessit de comédie, devait épouser son camarade Provost et donner des leçons à

une jeune fille, élève aussi de Régnier, qui s'appelait Julia Regnault et allait être Mme Bartet. Morte, Marie Ponsin ; morte, Marie Royer. Godfrin, le tragique élève de Geffroy, a fini organisateur de *tournées*, comme tant d'autres, et Léautaud est devenu souffleur.

Souffleur ! Le martyre de l'art dramatique, disait Jules Janin. Souffleur, l'esclave du succès des autres ! Et de son passé plein d'illusions, de jeunes chimères, Léautaud ne gardait aucune amertume, faisant son devoir en bon serviteur qu'il était et ne songeant plus à remonter sur les planches où il reparut cependant un soir, dans *Hernani*, sans que personne le sût, un « conjuré » ne s'étant pas rendu, ce soir-là, au théâtre pour conspirer contre Charles-Quint. Avec quelle joie, Léautaud prononça-t-il, autre part que dans son trou, face au public, le fameux : *Per angusta* !...

C'était le *répertoire* vivant que Léautaud. Il savait toutes les traditions moliéresques, raciniennes, regnardesques. « Lisette est ici... Crispin se met à droite... Britannicus entre par le *côté cour*... On baisse la rampe *au cinq* quand Phèdre arrive pour mourir... » Et sa bonne voix, timbrée d'un accent d'Arverne, sortait de la boîte du souffleur, pendant les répétitions, pour donner telle indication utile, évoquer les mouvements de Samson, de Provost, de Monrose, de Beauvallet, ses maîtres, ses amis !

On dit que Léautaud veut écrire ses *Mémoires*, les *Mémoires d'un souffleur*. Ils seraient intéressants. Le bon souffleur en avait tant et tant vu en sa vie ! Il pourrait dicter ses souvenirs à son fils, qui est un poète de talent, donnant des sonnets aux jeunes

revues. Mais, s'il les écrit, qu'il passe sous silence, je l'en prie, cette fâcheuse anecdote sur Thiron qu'il a cru devoir rappeler et qui a attristé les amis et la famille du comédien excellent.

Ne se rappeler de toute une existence de souffleur que le grand soir où la toile fut baissée devant Thiron, jouant *l'Été de la Saint-Martin* en état d'ébriété, c'est un peu bien ironique, et n'évoquer de l'existence artistique si admirable de Thiron que ce souvenir désagréable, cela est blessant et injuste.

J'ai eu la bonne fortune de donner à Thiron ses dernières années de succès. Jamais je n'ai eu à lui reprocher le moindre retard dans son service d'artiste ou de semainier, jamais le moindre écart. On avait, autour de lui, malicieusement créé une légende qu'il payait cher. Ce gros petit homme, que George Sand a si drôlement caricaturé d'un dessin fantaisiste, était la courtoisie même, Français de ton et d'allure, le geste précis, la voix aigrelette.

Je ne sais pas d'homme plus spirituel que Thiron et, dans sa petite taille grassouillette, plus élégant, d'une coquetterie d'abbé de ruelles. Quelque succès qu'il ait obtenu, il valait mieux que sa destinée. Comédien de premier ordre, mais timide, sans intrigue, volontiers attristé, il laissait devant lui passer les importants. Il en souffrait, puis s'en consolait, en se vengeant par un mot. Il avait un esprit si vif et de si bon aloi !

C'est lui qui me répondait, dans une séance du comité où je plaidais la cause d'un auteur qui, dans une pièce mal venue, avait écrit une belle scène :

— Eh bien, je reçois *la scène* !

Je vois encore le pauvre homme lorsqu'il fut frappé, sur le théâtre même, d'une congestion en jouant les *Effrontés*, emporté jusqu'à sa voiture, la cravate défaite et le visage rouge... J'essayais de le rassurer, lui répétant que « ce ne serait rien, qu'un peu de repos suffirait... »

Il m'interrompit bien vite et, d'un geste exquis, élégant comme celui du marquis de la Seiglière, le malheureux, demi-mourant, me répondit, souriant :

— Oui, je sais... *Saignare, purgare, clysterium donare !*

Il finissait en Gaulois, en vrai comédien de Molière.

De ce coup terrible — qu'avait prévu l'œil pénétrant de Dumas lorsque nous répétions *Francillon* — Thiron ne mourut pas. Mais il ne reparut point sur la scène. Il me disait, lorsqu'il venait me voir :

— Je m'en attriste, mais après tout j'ai bien mes consolations. Songez donc : je n'entendrai plus la lecture des pièces de M. X... et je ne jouerai plus les pièces de M. Z... !

Si Léautaud les a entendus, il pourra mettre les noms dans ses *Mémoires*, maintenant qu'il n'est plus lié par le secret professionnel.

Mais qu'il rende à Thiron la justice due à ce galant homme et qu'il oublie l'aventure d'un soir qui pesa si lourdement sur la renommée du bon comédien et attrista si fort, durant tant d'années, l'excellent artiste.

Lorsqu'une légende se forme, lorsque l'anecdote d'une heure prend dans une existence humaine une

place démesurée, c'en est fait. On n'y échappe plus. On est le forçat de cette inoubliable minute. Lorsqu'il s'agit d'élever une statue à Musset, quelqu'un écrivit : « Mettra-t-on sur le socle qu'il fut un buveur d'absinthe? »

On trouvait spirituel le mot de Villemain, demandant des nouvelles du poète, absent à une séance de l'Institut, et répondant :

— C'est vrai, M. de Musset s'absinthe..., pardon..., *s'absente* toujours!

Et c'est ainsi que le plus douloureux et le plus poignant des poètes de l'amour fut pendant longtemps le buveur qui inspirait des *mots* aux ironistes. « Il y a de l'alcool dans ses vers », disait quelqu'un en parlant de l'auteur des *Nuits*. Musset avait répondu d'avance lorsqu'il s'écriait: « Il y a du sang dans mon encre! »

Il y avait aussi du sang, je veux dire du bon sang français dans le jeu alerte et pétillant de Thiron, et à sa mémoire applaudie, à son souvenir séduisant, le bon Léautaud, souffleur lauréat du Conservatoire, doit des excuses (1).

(1) Il les a faites avec beaucoup de bonne grâce, le très bon Léautaud.

VIII

Dans l'attente. — Les prophètes de dessert. — Un mot de François-Joseph. — De la nervosité moderne. — L'impatience trépidante. — S'il y avait la guerre! — La faute d'Édison. — Propos parisiens. — Le monument d'Alexandre Dumas fils et le centenaire d'Alfred de Vigny. — Un poète *distant*. — Victor Hugo et la foule. — La représentation d'un proverbe d'Alfred de Vigny au Palais-Royal. — 1858 et 1897. — *Quitte pour la peur!* — Chez le prince Napoléon, le soir de l'attentat d'Orsini. — Souvenir d'un témoin. — Une page de ***. — Le mot de la situation. — Paris et *Paris-Sport*, Athènes et *Paris-Vélo*. — Paris nouveau. — La vieille Europe. — *Quitte pour la peur!*

11 mars.

Les événements dont toute l'Europe se préoccupe ont fait surgir, à Paris, une race de gens que j'appellerai les *prophètes de dessert*! Ils officient entre la poire et le fromage et leurs prédictions sont arrosées de liqueurs variées. Généralement, ces prophètes sont pessimistes; ils prévoient de très loin les plus affreuses complications. On peut dire qu'ils ont le kummel triste.

Ils proposent des plans de campagne, supputent les chances de la petite armée grecque, calculent la force des Turcs, dont les pachas auraient peut-être pour collaborateurs anonymes des officiers de l'état-major allemand faisant là leurs premières armes, comme en sa jeunesse M. de Moltke, et, au total, grâce aux prophètes de dessert, prémices de la politique internationale, les digestions sont mélancoliques.

C'est que le moment n'est point gai. Bien heureux celui qui garde sa confiante belle humeur en de telles circonstances ! Qui donc nous contait l'autre jour que l'empereur d'Autriche, présentement en villégiature au bord de la mer bleue, lorsqu'un conseiller quelconque vint lui annoncer à Vienne ou à Schœnbrunn une grave nouvelle, aux conséquences redoutables, regarda un moment d'un œil calme le messager effrayé, puis lui dit doucement, pour le rassurer :

— Eh ! bon Dieu ! qu'est cela ? Nous en avons vu bien d'autres !

Le vieux souverain, tant de fois éprouvé par le sort, forcé de conquérir son empire par les armes à vingt ans et de le conserver par la prudence à soixante-dix, est un philosophe en son genre et, sans être aussi optimiste que Pangloss, il est devenu un peu fataliste. Nous devrions peut-être l'imiter un peu. Je suppose qu'il pense encore que tout s'arrangera et les *prophètes de dessert* ne vont pas troubler les repas de la villa du Cap-Martin.

Mais allez donc vous soucier des propos parisiens et des préoccupations du boulevard lorsque les télégrammes d'Athènes sont la seule littérature qui inté-



resse vraiment, à l'heure présente, les esprits un peu avertis ! Et plus ils sont fréquents, plus ils sont rapides, ces télégrammes, plus l'énervement qu'ils nous causent est violent et immédiat.

Ce qui se passe est la preuve la plus évidente de cette vérité médicale : nous vivons trop vite. Nous brûlons la vie. C'est un train fou qui nous emporte. Le moindre retard nous exaspère. Il faut être renseigné tout de suite, et sur toutes choses. Nous escomptons tout événement, toute probabilité, avec une rapidité effroyable. Dès qu'un ultimatum est parti, nous nous étonnons que la réponse ne soit pas arrivée et dès qu'il est repoussé nous sommes stupéfiés que la paix ne soit pas faite, en un clin d'œil, comme la guerre. Le télégraphe, le téléphone, le phonographe, en apportant leurs facilités à l'homme moderne, ont inoculé une maladie spéciale, l'*impatience trépidante*. Le sort nous garde d'une guerre quelconque ! Nous voudrions que, déclarée le matin, elle fût terminée le soir et tout général qui la ferait durer plus de vingt-quatre heures serait soupçonné de trahison.

L'esprit public pouvait supporter plus patiemment autrefois le manque de nouvelles, précisément parce que les nouvelles étaient plus rares, la seule gazette un peu fiévreuse étant ce fameux arbre de Cracovie autour duquel se réunissaient, au Palais-Royal, les prophètes amateurs et les tacticiens d'aventure. On supportait, du reste, des années de guerre, parce que ce n'était pas toute la nation, mais le soldat, l'homme de métier, *soldé* pour sa tâche de héros, qui se battait alors en Flandre ou en Piémont. « Parlez-moi

des guerres d'autrefois, s'écrie le marquis de la Seiglière, c'étaient des guerres ! La guerre de *Sept ans* ! la guerre de *Trente ans* ! Tandis que votre *Monsieur Bonaparte...* !

Et aujourd'hui, ces guerres de « monsieur Bonaparte » nous sembleraient elles-mêmes avoir des *longueurs*. Les bulletins de la Grande Armée paraîtraient fades et traînants comparés à une dépêche télégraphique. Nous ne sommes plus que des impatients. Une heure d'attente et l'épilepsie commence.

Impatients en politique, impatients en littérature, impatients en art, impressionnistes et impressionnables en toutes choses. Et c'est pourtant ce diable d'Edison et ses pareils qui en sont un peu cause ! Voyez-vous un courrier botté et essoufflé crevant des chevaux pour venir annoncer la victoire de Lens ? Et le coureur de Marathon arrivant à Athènes, sa branche de laurier à la main ? Pauvres gens ! Une sonnerie électrique et un coup de téléphone les remplacent avantageusement, et ces héros de légende ne sont plus que des retardataires, méprisés désormais comme des chevaux fourbus.

Donc, nous attendrons, moins anxieux que trépidants, mesurant nos préoccupations ou nos espoirs sur le cours de la Bourse et écoutant les prophètes de dessert, ces « majors de table d'hôte » de la carte d'Europe. Ils ont beau jeu à vaticiner, car je ne vois guère à Paris de gros événement bien passionnant. Le Centenaire du poète Alfred de Vigny, l'ouverture de la sou-

scription pour le monument d'Alexandre Dumas fils, l'éternelle discussion sur le volume des chapeaux féminins au théâtre, la protestation contre le legs Caillebotte ne sont que des sujets de conversation *à côté* et qui n'intéressent pas directement la foule.

Ils nous tiennent à cœur, du moins, et j'aurais voulu, par exemple, avec bien d'autres, que ce monument de Dumas fils nous fournît le prétexte de quelque représentation solennelle, éclatante, d'une sorte d'apothéose dont la représentation de fragments inédits de la *Route de Thèbes* nous eût apporté l'occasion toute naturelle ! Nous nous sommes heurtés à une impossibilité et nos regrets en sont très profonds.

On va donc s'occuper de la statue du maître disparu et on ouvrira en même temps la souscription pour Alfred de Vigny. Après cent ans, on peut bien élever un monument au poète des *Destinées*. La jeunesse littéraire témoigne pour cette gloire sans fracas d'un respect qu'elle ne garde pas toujours à de plus éclatants génies. Le marbre pur d'Alfred de Vigny n'a été honoré d'aucune injure. Vigny plaît aux nouveaux par sa froideur même, son port de tête, si je puis dire, et le goût tout naturel qu'il avait pour le symbole. C'est un symboliste hautain à taille d'ancêtre. Et puis il est *distant*, comme disent les jeunes. Il ne daigne pas descendre jusqu'à la foule. Il laisse le nombre, l'enthousiaste multitude à Victor Hugo.

Lorsque sonnera l'heure du Centenaire d'Hugo, l'émotion sera plus grande; mais l'hommage rendu à Vigny, cent ans après sa naissance, est juste et mérité.

La *Revue des Deux Mondes* publiait naguère une

Correspondance inédite d'Alfred de Vigny, où le poète s'excusait presque d'avoir écrit, pour le bénéfice d'une comédienne admirée et aimée (c'était Mme Dorval, la Kitty Bell, de *Chatterton*), une pièce en un acte, un proverbe, intitulé *Quitte pour la peur*. L'auteur de la *Maréchale d'Ancre* n'avait pas à plaider les circonstances atténuantes. Il est plus *lui* dans ce court dialogue que dans les grands drames où il veut disputer la palme à Victor Hugo. C'est du Crébillon supérieur que ce proverbe hardi dont Rose Chéri fit un succès au Gymnase et où, à travers le papotage du dix-huitième siècle, passe l'éclair de l'épée du poète qui put dire de soi-même, admirablement, avec fierté :

> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme,
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Ce proverbe, nous allons précisément le reprendre en souvenir de son auteur et pour en fêter le centenaire. Il a eu — chose curieuse — son application même un soir, dans l'histoire du second Empire, comme il aura — souhaitons-le — son actualité dans les présentes affaires d'Orient, et je voudrais que l'Europe pût dire en mars 1897 comme le prince Napoléon en janvier 1858: *Quitte pour la peur!*

Voici, du reste, l'histoire telle qu'elle m'est contée par un témoin, un des hommes de ce temps qui ont le plus vu, le mieux vu, et qui pourraient écrire avec le plus de charme leurs *Mémoires* (1). Le maréchal de Castellane dit quelques mots dans son *Journal* de cette

(1) C'est mon vieil ami Charles Edmond.

représentation du proverbe de Vigny au Palais-Royal. Mais c'est d'un écrivain vivant, d'un de nos plus chers amis, que je tiens l'anecdote. Et c'est lui qui parle.

Que se passait-il, à Paris, le soir du 14 janvier 1858 ? Le Palais-Royal, fier de sa façade, versait par ses fenêtres des torrents de lumière et faisait à la fois valoir jusqu'aux moindres détails de son élégante architecture. Des voitures de maître s'engouffraient, l'une après l'autre, sous la voûte du milieu de la cour. Des femmes enveloppées de leurs pelisses, la tête encapuchonnée de blanc, des hommes emmitouflés dans leurs fourrures gravissaient, couple après couple, le superbe escalier, perdu lui-même en un fouillis de végétation exotique.

Le prince Napoléon donnait une fête. Chose rare; le prince, d'ordinaire, n'aimait pas se déranger pour autrui et, par-dessus tout, évitait la foule. Mais, cette fois, il violentait ses goûts en pliant devant le caprice d'une femme qui, à cette époque, le gouvernait en pleine liberté, la femme étant veuve et lui-même n'étant pas encore marié.

Une fête, alors? Soit. Mais dénuée de valses et de quadrilles ; le prince n'admettait la danse que sur les planches de l'Opéra. Partout ailleurs, il la trouvait parfaitement ennuyeuse et même grotesque.

Une représentation théâtrale peut-être? Et pourquoi pas? L'idée était excellente, mais à la condition que la pièce fît uniquement briller le talent de l'éminente artiste de la Comédie française, que le public appréciait entre toutes, même quand elle jouait autre chose que du Marivaux.

Un aide de camp du prince, officier d'état-major, charmant et distingué de sa personne, amateur du théâtre de société, acteur irréprochable lui-même, fut chargé non seulement du choix de la pièce, mais encore du soin et du souci d'y jouer le rôle du *jeune premier*. Le rôle principal de la femme, comme de raison, fut confié à Mme Arnould-

Plessy, la Célimène idéale du Théâtre-Français. Et la grande coquette était ravie d'avoir pour protagoniste ce petit-fils du maréchal Jourdan qui, s'il eût abandonné la carrière militaire, eût été capable de gagner des grades sur la scène de la rue Richelieu.

Le choix de l'œuvre, Mme Plessy étant consultée, s'arrêta sur la pièce d'Alfred de Vigny, intitulée : *Quitte pour la peur*. Décors, costumes, mise en scène, tout marcha à souhait. L'auteur, discrètement flatté, câliné par cet hommage à sa littérature, surveillait lui-même les répétitions. Il daignait sourire. Point de *relâche* : la représentation eut lieu à jour fixe.

La salle fut comble. Un public bariolé comme l'était en général celui des deux empires napoléoniens. Au Palais-Royal, ce public apportait, en outre, certains éléments que l'on n'eût point retrouvés aux Tuileries. Sur la masse obligatoire des fonctionnaires, militaires ou civils, se détachaient là des figures dont aucune, certes, n'appartenait à la race française, et c'est bien ce qui constituait l'originalité du salon du prince. Des étrangers, pour la plupart très mal vus de leurs ambassades respectives, et cela non sans cause. Les exilés, les réfugiés, les épaves des diverses insurrections du vieux continent européen étaient particulièrement bien reçus au Palais-Royal. Ils étaient sûrs d'y trouver toujours appui, secours et bienveillant accueil. On y aimait à se tenir au courant des conspirations qui, par des voies souterraines, entretenaient l'action permanente du patriotisme italien, hongrois, polonais, voire du *home rule* irlandais.

Tout ce monde ne raffolait pas précisément de l'Empire ; il se contentait d'être bonapartiste à sa manière et espérait, au profit des races opprimées, le retour des belles tueries de Lodi, d'Arcole, de Marengo. Pour le moment, il remisait ses sombres préoccupations et, de bonne grâce, se laissait aller à jouir des splendeurs de la fête.

La pièce d'Alfred de Vigny touchait à son dénouement. Le troisième tableau était commencé. Le public se prépa-

rait à saluer d'un tonnerre d'applaudissements la gloire de l'auteur enchanté, lorsqu'une rumeur étrange qui montait de la rue et grossissait à chaque instant dans l'intérieur du palais, monta, en quelque sorte, le grand escalier, envahit la salle d'attente et pénétra jusqu'à la rampe du petit théâtre.

Des personnages effarés, sans se faire annoncer, se précipitaient vers la grande salle. Les mots : *attentat... bombes lancées sous le péristyle de l'Opéra... nombreuses victimes...* se heurtaient au milieu d'un premier effet de consternation.

Et l'empereur, l'empereur, en cette tuerie que devenait-il?

Il n'était pas question de l'impératrice.

Les réponses se croisaient ; c'était à qui paraîtrait le mieux informé.

— L'empereur, chuchotaient les uns, était à peine atteint. Une égratignure !

— Grièvement blessé, insinuaient les autres, en toute confidence.

— Mort à l'heure présente, assassiné, tué, comme le duc de Berry, affirmaient ceux des nouvellistes que leur humeur portait de préférence aux solutions tragiques.

— Quel est votre pressentiment? demanda alors en sourdine le fameux général hongrois Klapka en se penchant vers Prosper Mérimée.

— Je pressens, répliqua froidement l'auteur de *Colomba*, que l'affaire pourrait bien ajouter un épilogue à la pièce en ce moment jouée : « *Quitte pour la peur.* »

— Dieu vous entende! fit le Magyar, pour qui la guerre et le second Empire étaient les deux facteurs inséparables de l'histoire contemporaine.

De tous côtés, l'on cherchait en vain le maître de la maison. Il avait disparu. Sa place était indiquée ailleurs. Accompagné de ses deux officiers de service, le prince courait à l'Opéra.

Mais les invités, quel parti allaient-ils prendre? Que commandait l'étiquette? Qu'enseignait le protocole? On

délibéra par petits groupes. Diverses opinions se manifestèrent. La majorité penchait pour la débandade générale.

Il eût été curieux, durant ce trajet du Palais-Royal à l'Académie impériale de musique, de lire sous le crâne de Son Altesse les multiples préoccupations qui devaient pour le moment tracasser son cerveau. A-t-il échappé, se demandait-il, ou bien a-t-il succombé, le cousin des Tuileries? Et en cette dernière hypothèse, que va-t-il se passer? Il faudra voir, aviser, prendre un parti et surtout le prendre vite. Des complications peuvent éclater en Europe. Un bouleversement général serait à craindre ou plutôt à espérer. Notre armée est vaillante et parmi les jeunes généraux ce serait le diable si l'on n'en trouvait pas quelques-uns d'habiles. Au dehors, avec les éléments dont on dispose, il serait facile de mettre en branle deux ou trois insurrections nationales solides, prêtes à jouer le grand jeu. Le feu aux poudres alors! A la bonne heure! Et sur ce, la voiture s'arrêta devant le perron de l'Opéra.

Peu après, le prince Napoléon apparaissait au seuil du grand salon du Palais-Royal. L'œil calme, le sourire aux lèvres, avant d'ouvrir la bouche il avait déjà rassuré son monde.

— Un coup raté, dit-il, bien que machiné de façon infernale. Mais, dans les conspirations, telles du moins que les ont de tout temps pratiquées les maîtres en ces matières, les Italiens, les armes à feu sont toujours inférieures aux armes blanches.

C'est à peu de chose près le mot d'Edmond About à propos de l'assassin Verger : « Le poignard est l'arme de précision! » mot qui faillit faire supprimer du coup le *Figaro*.

— Donc, l'Empereur?... interrogea Cernuschi en suspendant au bout du mot toute la question.

— Lorsque je suis entré à l'Opéra, répliqua le prince, l'Empereur et l'Impératrice assistaient, de leur loge, au spectacle. Et nous n'allons pas, j'espère, interrompre le nôtre!... La consigne est de s'amuser, messieurs, l'Empereur y tient.

— Amusons-nous donc, conclut Mérimée avec cet air de

suprême indifférence qu'il affectait même aux obsèques de ses intimes amis!...

Et c'est ainsi que fut représenté, au Palais-Royal, le soir de l'attentat d'Orsini, la comédie en trois tableaux écrite jadis par le comte Alfred de Vigny pour la comédienne Marie Dorval, et que le Cercle de la rue Boissy-d'Anglas donnait naguère à ses invités, en attendant l'entrée de la pièce à la Comédie française.

Vigny, qui prenait volontiers des notes, a peut-être donné son impression en quelque feuillet de ses carnets sur cette variante de *Quitte pour la peur*. Mais M. Louis Ratisbonne n'eût point brûlé cette page, selon la volonté de l'auteur, qui le fit son héritier, et il nous l'eût conservée dans le *Journal d'un poète*.

Mais si le conteur dont j'ai cité cette *réminiscence*, comme disent les Anglais, si Charles Edmond voulait nous donner de son passé tout ce qui est intéressant, piquant et inconnu, quels *Mémoires* il laisserait! Et, âme haute et esprit fin, il n'aurait pas besoin — comme le voulait faire un homme oublié aujourd'hui, mais bien original, Bourgogne, ancien secrétaire du prince Napoléon — de leur donner pour titre (l'étiquette est d'ailleurs délicieuse) :

Mémoires pour nuire à l'histoire de mon temps !

Quitte pour la peur ! Ce sera le mot de la semaine, je pense. Mais, en ces sortes d'affaires politiques, il faut tout craindre, tout prévoir, et encore ne prévoit-

on rien, ou ce qu'on prévoit n'arrive-t-il point. Le grand premier rôle de la comédie humaine s'appelle l'*imprévu*.

Toujours est-il qu'on aura lu les journaux avec passion et même avec des passions diverses. Je voyais hier la foule se précipiter, dans le crépuscule tombant, vers un kiosque du boulevard des Italiens et se disputer des feuilles encore humides, des gazettes toutes fraîches. Je presse le pas à mon tour pour arracher ce journal si disputé qui, sans doute, apportait quelque dramatique nouvelle. Les Grecs et les Turcs avaient-ils livré bataille ? Le concert européen faisait-il entendre sa terrible *basse*, le canon ?... O déception ! O le proverbe de Vigny ! C'était le *Paris-Sport* que se disputaient les Parisiens, et leurs mains avides de dépêches nouvelles se tendaient vers un tout autre horizon que l'Acropole ! *Paris-Sport* !

Nous croyons volontiers que les angoisses des esprits pensifs arrêtent les spéculations des joueurs ou les distractions des désœuvrés. Nous songeons : *Athènes* et la réalité nous répond *Paris-Sport*. Et pourquoi point *Paris-Vélo* ? Oh ! il y a aussi *Paris-Vélo*, n'en doutez pas, *Paris-Vélo* qui passionne autant la foule que l'attitude du colonel Vassos. *Paris-Sport! Paris-Vélo!* C'est le Paris contemporain, cela, c'est le Paris nouveau, le Paris entraîné, le Paris américain, le Paris des bars et des vélodromes, le Paris des automobiles, des skatings et des yachtings, le Paris qui est au Paris d'autrefois ce que l'architecture de New-York est au Parthénon.

Mais c'est avec ce Paris qu'il faut vivre et, lui aussi,



lui particulièrement, me paraît être — comme la vieille Europe elle-même, « l'Europe, une *jeunesse qui en a tant fait* ! Et si *fatiguée* !... » dit le Vireloque de Gavarni — heureux d'avoir *répété* la pièce d'Alfred de Vigny : *Quitte pour la peur !*

IX

Un drame à allusions. — *A la vie, à la mort !* — Le général Boulanger au théâtre. — La *Revue nocturne* : Ombres et fantômes. — Les *Journées* du général. — Souvenirs d'hier. — Les disparus et les vivants. — Le commandant Driant. — Mme Tallien sur la scène et dans la salle. — L'homme qui voit son *double*. — Nouvelles de la semaine. — Le tzigane. — Le duel d'aujourd'hui. — Le tramway des Champs-Élysées. — Le baron Haussmann et son fantôme.

18 mars.

— Ce qui m'étonne, disait une femme d'esprit dont on a souvent cité le mot, c'est que ce que nous voyons tous les jours devienne de l'histoire !

Ce qui est plus étonnant, c'est que les événements auxquels nous assistons deviennent, devant nous, de la légende. Il me semblait, en écoutant le drame de M. Pierre Denis, l'autre soir, assister à une reprise ou plutôt à une transposition d'un vieux mélodrame sentimental de l'Ambigu qui fit pleurer nos pères, *Héloïse et Abeilard*. Des amants persécutés par la fatalité et séparés, puis réunis, par la mort ; un

comité tenant l'emploi des *troisièmes rôles* ; des tirades larmoyantes, des soupirs et des râles. « Ne meurs pas, Marguerite ! » — La *Dame aux camélias*, jouée par un Armand Duval en uniforme. — Le mélodrame est décidément dans le tempérament du public français, et comme me le faisait observer un très fin observateur, l'aventure du général Boulanger, j'entends son histoire même, ne fut qu'un mélodrame militaire et passionnel à l'usage de la foule. Au lieu d'une épopée, un roman du *Petit Journal*.

Et la voilà légende, cette étrange histoire ! Nous retrouvons à l'état de fantômes ou de mannequins de théâtre les vivants que nous avons connus, toutes les marionnettes humaines qui ont passé, passé sur les planches et disparu par quelque trappe depuis dix ans, — dix siècles ! Et, tandis qu'arrivaient successivement sur la scène du Nouveau-Théâtre les personnages de *A la vie, à la mort !* je me demandais, en contemplant ce défilé de personnalités dont on entrevoyait le visage à travers le masque, si je n'avais pas devant moi quelque rébus à deviner ou quelque cauchemar à subir.

Une satire de fin d'année tournée au tragique, une série d'articles de polémique mis à la scène, ou plutôt une revue du passé, une évocation de spectres, quelque chose comme le poème fameux de Zedlitz modernisé à l'usage des Parisiens d'aujourd'hui. La revue, la grande revue des ombres et des morts !

C'est la grande revue dernière
Que dans les Champs-Élysées
A l'heure de minuit
Passe le César trépassé !



Il ne fut pas César, celui qu'un comédien a, pour quelques soirs, fait revivre avec sa barbe blonde et son geste familier. Et, tandis que le décor du théâtre nous représentait l'inauguration du Cercle militaire avec ses uniformes étincelants, ses faisceaux de drapeaux, ses balcons illuminés, je revoyais — au son de cette poignante *Marche de Sidi-Brahim* jouée dans la coulisse — tout le mélodrame véritable que le drame de Pierre Denis évoquait soudain...

Une revue à Longchamp. Un homme en uniforme de général caracolant devant la foule. C'est *lui*. C'est son cheval noir. Il marche en tête de toute une armée, tandis que le héros de Tuyen-Quan, Dominé, passe inaperçu et correct, à la tête des soldats qu'il ramène d'Asie et que le général de Négrier, en bourgeois, est confondu avec le public dans quelque tribune. Et les acclamations retentissent, montent avec des roulements de tonnerre. Demain, la foule chantera, après Paulus, *En r'venant d'la r'vue !* et le général, qui a son Bucéphale, aura son Homère.

Puis, un dimanche à Paris, un jour d'élections. La foule est houleuse. On vote partout. Ce n'est pas le député d'une circonscription qu'il s'agit d'élire, c'est le député d'une ville. Et quelle ville ! Elle a la fièvre, la cité tumultueuse. Des milliers et des milliers, des millions de bulletins jonchent les pavés, traînent dans les ruisseaux comme d'énormes confetti carrés. Des agents électoraux passent dans des voitures, qui en lancent par paquets, de ces bulletins, aux promeneurs en criant un nom, un nom unique !... Aux portes des sections de vote, les électeurs jettent à terre les bulle-

tins de Jacques, le pauvre Jacques, et prennent les *siens*. *Il* sera nommé. C'est du délire. Le soir, son nom apparaîtra rayonnant sur les transparents des journaux, suivis de chiffres grossissant de minute en minute comme une irrésistible marée. C'est le mascaret du suffrage universel. Il monte avec fracas, il gronde. *Lui*, dans un restaurant du boulevard, entre la Madeleine vide et l'Élysée anxieux, il attend. On le pousse à quelque folie. Le général Malet n'eût pas hésité, quitte à commander lui-même le feu au peloton d'exécution. Lui ne bouge pas. On raconte qu'un homme dont la verve vaut la volonté aurait dit, tirant sa montre en regardant les fenêtres du restaurant : « Minuit cinq ! Depuis cinq minutes, *il* a perdu la partie ! » Légende aussi, peut-être. Mais, ici, la légende est la vérité.

Autre tableau, qui passe vite. Jersey, l'auberge de la *Pomme d'Or*, la chambre qui portera son nom désormais, et que les voyageurs se disputent. Et là-bas, à Sainte-Brelade, la petite maison blanche que les interprètes des agences Cook montrent en passant aux touristes. *Il* reçoit les reporters et les photographes. Il a les pieds sur le rocher, les bras croisés et, pensif devant les objectifs ou le crayon de Renouard ; il contemple, à l'horizon, la France. Il oublie. Il aime. C'est la partie idyllique du mélodrame. De temps à autre, un Français, venu en partie de plaisir par le bateau de Granville, chante sur le rivage le refrain des *Pioupious d'Auvergne* ; un ami qui vient de France lui conseille ardemment quelque coup de tête. « Ne suis-je pas bien logé ici ? dit-il à l'un d'eux. — Trop

bien, répond l'autre. » Il y a un point sur la côte, où, tour à tour, Napoléon III avant l'opération suprême et le prince impérial avant le Zoulouland ont songé à débarquer. C'est un petit village, près de Carteret, dont souvent le peintre Antoine Guillemet a saisi les horizons. Si le général arrivait là, soudain! Si de ce petit point ignoré du pays normand il regagnait le terrain perdu !... Mais les semaines fuient. A chaque crépuscule le canon du fort Montorgueil annonce qu'une journée est finie et *il* reste à Sainte-Brelade, écrivant et rêvant.

Maintenant, voici Bruxelles. Un appartement de l'hôtel Mengelle, une chambre dont il ne sort guère, se faisant monter là ses repas copieux. Toute la cohue parisienne y accourt et — illusion encore! — la gare du Midi n'est pas loin d'où l'on peut repartir *pour France* ! Puis les derniers jours tragiques, les regrets, la vision du passé — du passé d'hier : ce départ pour Clermont-Ferrand avec toute une multitude envahissant la gare, ces revues de Clermont-Ferrand et son épée de général, l'épée brisée, échangée contre une serviette de politicien, quels flots de pensées plus amères que les vagues qui battaient l'île anglo-normande ! Enfin, le drame suprême, le coup de pistolet final du joueur décavé ou de l'amoureux éperdu...

J'ai vu ce coin du cimetière d'Ixelles où, sous une même pierre, reposent les deux êtres qui ont voulu dormir sous cette inscription funéraire : *Georges et Marguerite*. Les couronnes des comités étaient nombreuses mais fanées, lorsque je visitai ce cimetière, dans la banlieue de Bruxelles. Non loin de là en cette

plaine blanchâtre, des détachements de soldats faisaient l'exercice. Et je n'oublierai jamais le son du tambour qui, par-dessus la muraille du *campo santo*, arrivait jusqu'à la tombe du soldat. Ironique roulement, vain appel de tambour qui — disait aussi une autre romance de théâtre — ne le réveillera plus !

Il y a des fatalités singulières. L'enseigne du cabaret le plus voisin du cimetière, une enseigne qu'il a pu voir, qu'il a dû voir avant de venir mourir là, au pied d'une tombe, porte cette inscription étrange et qui arrête brusquement la pensée : *Au Cheval Noir*. — Du cheval noir de Longchamp au cheval noir du cimetière d'Ixelles, c'est toute sa vie !

Et je pensais aussi, je pensais surtout, pendant que se déroulait la pièce de M. Pierre Denis, à ceux qu'il a aimés et qui survivent, à ceux qu'un tel spectacle navrerait et qui vont savoir en leur retraite ou leur solitude qu'on a traîné leur père sur la scène, qu'on l'a montré triomphant, exilé, amoureux, désolé — et allant mourir.

C'est surtout à celle des filles du général qui porte le nom d'un très vaillant soldat que je songeais. Elle est bien loin de notre Paris, et lui qui, hier encore, instruisait nos jeunes saint-cyriens qui l'aimaient, ne rêve, à la frontière de Tunisie, qu'à cette autre frontière dont nous ne parlons jamais. Il commande, là-bas, une troupe d'élite, un bataillon de zouaves. Il écrit, entre deux exercices, de patriotiques livres où il popularise l'idée de devoir en temps de guerre. Le

commandant Driant apprendra avec peine qu'on a présenté au public des *premières* un général ténorisant dont les amours ont fait pleurer Mme Quinson, la *Belle Meunière* que je regardais, tout près de moi, au balcon, brune et pensive sous sa pittoresque coiffure des femmes de Royat.

Héros de roman et même de romance, le général eût peut-être laissé le renom incontesté d'un soldat de premier ordre, si la politique ne s'en était mêlée et s'il n'avait pas adoré, le malheureux, cette *gloire en gros sous* qu'est la popularité !

Ah ! la singulière soirée que celle du Nouveau-Théâtre et quel mélancolique spectacle, le défilé de ces spectres, l'évocation de l'affaire Schnœbelé, les polémiques mortes ressuscitées, tous ces souvenirs d'angoisse et de colère ! Et comme j'envie le commandant Driant d'être si loin maintenant de toutes ces funèbres images, veillant sur ses troupiers et ne songeant qu'au drapeau !

Encore le général Boulanger est-il mort; mais ce doit être une singulière émotion de se voir passer vivant, entre deux portants de théâtre. L'apparition tient alors du fantastique. Le docteur Cabarrus racontait volontiers ce souvenir de sa jeunesse ; il entrait, un soir, avec celle qui après avoir été la femme de Tallien était devenue princesse de Chimay, dans un théâtre où l'on représentait un drame historique où évoluaient les acteurs, défunts pour la plupart, de la Révolution française. On avait dit à la princesse

qu'il était question là de Robespierre et de Danton, de Germinal, de Thermidor, du Directoire.

Comme elle entrait dans la baignoire qu'elle avait louée, le rideau était levé. La scène représentait un salon de réception, au Petit-Luxembourg, chez Barras, et, au moment même où, encore debout, la princesse regardait la scène, les acteurs, le décor tout illuminé, un huissier, d'une voix retentissante, annonçait sur le théâtre :

— La citoyenne Tallien !

La princesse de Chimay crut à un cauchemar. Elle regarda, un moment, cette femme qui s'avançait, là-bas, qui portait ses vêtements et qui lui ressemblait. Elle eut la sensation de voir ce que les anciens appelaient le *double*, le fantôme se montrant vivant et — ce que les thaumaturges nouveaux nomment aujourd'hui le *dédoublement de la personnalité* — et toute pâle, le sang au cœur, elle tomba de son long évanouie, dans la loge.

Voir son *double* ! Assister à ce spectacle : un être vivant qui agit là, sous vos traits, avec votre voix peut-être, cette insaisissable partie de votre *moi*, d'autant plus puissante et intime qu'elle est immatérielle, la *voix* — c'est, en vérité, une émotion troublante. Je comprends ce fantastique-là, ce fantastique fait de hasard, et l'être humain qui a vu ainsi *son double* doit mettre quelque bonne volonté à y trouver ce présage de mort qu'y devinait Maupassant, par exemple.

De tout ce qui s'est passé cette semaine, la soirée de *A la vie, à la mort* ! aura été l'événement typique. Le bout de l'an du boulangisme.



Puis les reporters ont déniché le tzigane Rigo, dont on signale la présence à Paris, comme s'il s'agissait d'un souverain de passage. D'autres ont *filé*, comme des agents très avertis, le chevalier Pini et son adversaire pour les voir croiser le fer.

— Il y a un duel, disait l'un d'eux, *et on ne m'a pas fait le service* !

Et tout cela a moins préoccupé Paris que ces bouts de rails déjà posés au rond-point des Champs-Elysées et ce *tramway* dont la possibilité a fait bondir les Parisiens qui, comme le *mondain* de Voltaire, savent ce qu'est le luxe et le goût pour une ville comme la nôtre. Où est le temps de notre jeunesse où nous poussions les hauts cris pour quelques touffes de lilas arrachées à la pépinière du Luxembourg? Où est l'heure des colères de Victor de Laprade contre les proscripteurs des arbres et des oiseaux ? O le tramway, l'odieux tramway, le tramway qui passe ! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen aussi d'en faire circuler un à travers le parc Monceau éventré, les fleurs arrachées et les squares envahis par les *correspondances*? Nous avons jadis tant crié contre les *triangulisations* du baron Haussmann ! Était-ce pour voir reparaître son fantôme et subir la *géométrie* que ses successeurs font à coups de rails et à coups de pioche?

C'est parce que j'adore Paris que j'ai peur de leur Paris nouveau.

X

Un procès tragique. — Deux chirurgiens. — Les opérations et les opérateurs. — Maladies à la mode, l'appendicite. — *Ovariotomanes.* — Les docteurs et l'opinion. — Une mort parisienne : Rodolphe Salis. — Le fondateur du *Chat-Noir.* — Un déménagement d'ombres. — Dernière rencontre. — Une lettre de Salis. — Le *Chat-Noir* et le cabaret de la *Pomme-de-Pin.* — Un disparu qu'on a oublié. — Lucien Biart. — M. Doumic. — Une campagne contre les *cabarets.* — La Fronde en 1897. — Georges Maillard. — La fin d'un journaliste.

25 mars.

Première représentation : le *Monde où l'on tue.* Le Palais de justice, au lieu d'une *cause grasse* qui serait de saison en temps de Mi-Carême, nous présente une *cause rouge.* Quelle boucherie ! Et quel spectacle ! Cette jeune femme étendue sur la table mal essuyée d'une salle à manger et qu'on charcute et qu'on découpe comme un poulet ! La farce énorme d'Hauteroche est dépassée et *Crispin médecin* brandissant furieusement son couteau de cuisine semble un fantastique précurseur de ces faiseurs d'*hara-kiri* armés de diplômes. Qui nous eût dit que le docteur Mirobolan s'échapperait tout

sanglant de notre répertoire comique pour courir ainsi le monde ?

Le procès Boisleux-de La Jarrige intéresse tout le public parce que nous avons tous la sensation que le fer du chirurgien peut nous atteindre, un jour ou l'autre. Et présentement, avec ce petit frisson sur la peau que donne l'approche de l'acier, nous ne voyons que des bourreaux dans ceux que nous réclamerons avidement comme des sauveurs. Oh! que les chirurgiens dans les conversations des dîners privés, au dessert et après le dessert vont, tous ces jours-ci, passer un mauvais quart d'heure !

Et pourquoi? Parce que des coureurs d'opérations taillent à tort et à travers dans la chair humaine. Mais toutes les professions ont leur bohème, hélas! et la chirurgie n'en est pas moins la grande adversaire de la mort. On l'appelle trop tard souvent, et lorsqu'au lieu du remède elle ne peut apporter qu'une autre sorte d'extrême-onction. Comptez pourtant combien d'êtres marqués pour la fin elle a remis sur pied en arrachant de leur corps le germe de décomposition! L'appendicite, qui semble une maladie à la mode, était chose inconnue alors qu'elle emportait tant de malades que sauve aujourd'hui une ouverture de ventre. L'ovariotomie est devenue de pratique courante, et le monde et la science ont également leurs *ovariotomanes*, qui ne travaillent point positivement à la repopulation de la France. Il n'en est pas moins vrai que l'opération, redoutable jadis, est devenue facile, pour ne pas dire courante, et il serait puéril, absurde, inique et ingrat de juger sur des spécimens étranges ceux qui, pour

parler comme Molière, ont l'admirable pouvoir et la terrible puissance — *virtutem et puissanciam* — *medicandi, purgandi, saignandi, perçandi, taillandi, coupandi...*

Et occidendi
Impunè per totam terram.

Ce qu'on peut dire, c'est que, dans la médecine comme dans tous les états, il y a une poussée ardente et un nombre disproportionné de postulants. Quel nombre incroyable de journalistes aujourd'hui! Quelle multiplicité d'avocats! Le Palais est envahi. On s'y dispute une cause comme les fourmis d'une fourmilière se disputent un fétu. El les peintres! Dénombrez les grains de sable de la mer. De là tous les krachs successifs de ces professions dites libérales où l'encombrement fait songer aux guichets des gares de chemins de fer les jours de fêtes carillonnées. On se bat pour partir, on s'étouffe pour un ticket, on s'écrase pour arriver jusqu'au wagon. Et le train part, envahi, pris d'assaut, complet, bondé — laissant des malheureux en gare.

Restés en gare! Ce sont ceux-là qui, après s'être bousculés pour trouver leur place et, las de demeurer oubliés, comme des colis ou des épaves, font alors tapage, frappent des pieds, cassent les vitres et se révoltent. Ils prennent d'assaut le train suivant, jouent des jambes et des poings, montent dans les wagons de marchandises ou se juchent avec les bestiaux. Pas d'hésitation. Il faut *arriver*. Arriver, comme les autres! Rattraper le train! Et peu importe que le compartiment soit sale et que le convoi risque un

accident ! L'*arriviste* n'a qu'une terreur, l'*arriviste* n'a qu'une horreur : rester en gare !

Et il arrive. Il arrive souvent même, comme les médecins de Mlle Thomson, à un *terminus* où il croyait bien ne toucher jamais.

Un des Parisiens qui, en ces derniers temps, chauffa la machine et mena le train à toute vapeur — mais en bon vivant — ce fut Salis, Rodolphe Salis, l'*aïeul*, comme on l'appelait à Montmartre. Un aïeul de quarante-cinq ans ! Mais un précurseur vieillit si rapidement aujourd'hui !

Il y a deux mois à peine qu'en passant devant le *Chat-Noir*, je vis Salis pour la dernière fois. Il procédait, en pleine rue Victor-Massé, au déménagement de son théâtre. Il emportait je ne sais où ses figurines, ses artistiques découpages de zinc, ses *ombres*, ses fameuses ombres !

Dans la voiture qui les allait mener loin de Paris, tous ces fantômes lilliputiens qui nous avaient émus dans l'apothéose de l'*Épopée* ou le mystère de la *Marche à l'Étoile* apparaissaient encore, noirs et cassés çà et là, avec les hauts plumets des grenadiers, les flammes des lances et les chapskas des lanciers rouges, le petit chapeau de Napoléon et aussi les longues théories des bergers en marche vers Bethléem et la petite étable. Je reconnaissais dans le pêle-mêle du déménagement et dans l'étrange promiscuité de l'exode de toutes ces ombres — hier si vivantes — les figurines de l'Enfant Prodigue, les cavaliers égyptiens

galopant devant le Sphinx immobile, et les silhouettes caricaturales de Parisiens connus et proches, le ventre de l'un, l'ours de l'autre, le nez d'un troisième... Tout ce microcosme, qui avait été la curiosité, la joie, l'ironie, l'enthousiasme de Paris, je le retrouvais là, entassé dans cet étrange char de Thespis qu'était la voiture de déménagement.

Et *adieu va !* C'était fini. Le *Chat-Noir* battait en retraite. Ce Lilliput fantaisiste et héroïque allait quitter la ville et courir le monde. Elles aussi, les ombres, faisaient une *tournée*, la dernière ! Et je regardais s'éloigner ces mille et un petits acteurs qui passaient naguère sous nos yeux dans les paysages de Rivière, tandis que la voix *prenante* de Fragerolle chantait. C'était vraiment quelque chose de spécial, de particulièrement artistique et de curieusement parisien qui partait. Une autre retraite de Russie ! Une nouvelle fuite en Égypte. La fin d'une maison d'art et de fantaisie. Un lendemain de caprice. Le fantôme du *Chat-Noir*. Les ombres des ombres !

— Oh ! vous me reverrez ! me dit Salis.

Et touchant du doigt un des petits bataillons de grognards découpés par Caran d'Ache :

— La garde meurt et ne se rend pas !

Il s'est rendu — et il est mort. Et je retrouve ce billet qu'il m'écrivait au lendemain de cette rencontre et qui le peint bien, ce rapin à tête de huguenot, narquois et grandiloquent :

Mon cher maître,

Vous avez été parmi les premiers à annoncer la venue du *Chat-Noir* sur la butte !



Vous connaissez son œuvre de bonne volonté, son admiration pour les aïeux divins qui ont fait de notre langue et de notre littérature la plus noble langue du monde — et cela nous fait cousins, révérence gardée — car, vous aussi, vous êtes parmi les altesses intellectuelles qui, avant nous et mieux que nous ne le pourrons faire, avez livré le bon combat contre les *snobs* du décadentisme et de la porcherie littéraire. Aussi ne voudriez-vous pas, par une ligne ou deux dans le journal le *Temps*, nous souhaiter bon voyage?

Cela nous porterait bonheur et ne serait pas pour nous faire du tort et diminuer notre prestige auprès de vos amis qui sont légion partout.

Excusez-moi, maître; mais la sympathie émue et ironique que vous avez montrée au pauvre Brichanteau m'autorise presque à vous demander ce service. Je suis une sorte de Brichanteau aussi; j'ai des admirateurs comme cela — et aussi des petits succès.

Bien à vous, maître.

RODOLPHE SALIS.

Je ne lui souhaitai pas *bon voyage*. J'attendais pour lui dire *bon retour*. Il faisait, pour ses *puppazzi*, ses poètes, ses bonshommes de zinc, ses acteurs découpés et articulés, de si beaux rêves! Il les logeait, par avance, dans un théâtre idéal, un Chat-Noir de féerie, au flanc de la Butte immortelle! Un souffle a passé sur ces ombres. Et je ne puis que donner un souvenir à ce novateur qui vraiment croyait combattre — et avait réellement combattu — pour la gaieté de France, la chanson d'amour ou de bataille et les vers des poètes, et qui meurt, comme Jules Jouy, à l'heure où Maurice Boukay entre à la chambre, où Caran d'Ache est populaire, où Maurice Donnay, triomphant, travaille pour la Comédie française et où le Chat-Noir

est entré dans l'histoire. Tel ce cabaret de la ***Pomme-de-Pin***, rue de la Juiverie, près de Notre-Dame, où Villon prit ses repues franches, où Rabelais avait, dit-on, écrit *Gargantua*, où Théophile avait passé et où Colletet, le poète crotté, se croyait l'égal des dieux, le verre à la main — un verre où les rimeurs buvaient le vin gaulois et non la bière bavaroise.

Cette mort de Salis, qui a pris les proportions d'un événement parisien, inspirait avant-hier à M. René Doumic des réflexions un peu amères. Il comparait le silence fait autour de la tombe récemment ouverte d'un écrivain de talent avec le bruit soulevé par la disparition du fondateur du *Chat-Noir*. M. Doumic a raison en principe : on est un peu bien indifférent aux modestes, assez clément aux tapageurs. Mais qu'y faire ? Lucien Biart (c'est de sa mort qu'il s'agissait) avait été le plus honnête et le plus loyal des confrères, un écrivain supérieur qui avait découvert certains coins inexplorés du Mexique, même après Gabriel Ferry, et qui en avait rapporté des nouvelles souvent comparables à celles de Mérimée. Puis Lucien Biart avait disparu de la scène, et quand on laisse le théâtre libre, qu'on soit publiciste ou comédien, on est promptement remplacé. Je crois bien que Lucien Biart avait souffert d'une névrose qui, en plein travail, en plein succès, lui avait fait tomber la plume des mains. Quand il l'avait reprise, il était débusqué. D'autres étaient venus qui avaient conquis la place. Et puis qui donc, en ce temps de mysticisme suc-

cédant au réalisme, s'inquiétait des *gauchos* mexicains et des romans des Terres Chaudes?

Lucien Biart s'était résigné et, sans tristesse, il regardait passer et grandir les nouveaux. On le rencontrait parfois souriant, aimable, avec sa figure fine et rase. Il continuait à rêver de son Mexique, et le public, qui connaissait Salis, ne le reconnaissait plus. Ce fut pourtant — et M. Doumic a eu raison de le dire — un rare et séduisant écrivain.

Mais, que voulez-vous? Salis incarnait un genre, personnifiait une époque. Il avait fait de son cabaret le point d'intersection de tous les mondes et quarts de monde. Ses *boniments* vengeaient parfois, dans leur drôlerie truculente, la conscience publique et le *gentilhomme* en sa bouffonnerie osait dire tout haut ce que tant d'autres pensaient tout bas. C'est bien ce qui fait la force de ces établissements qui sont comme la soupape nécessaire à l'humeur railleuse du bon public français.

Il paraît que les directeurs de théâtre ont voulu réclamer contre

Les cabarets chantant au coin des carrefours

l'intervention de la censure. Ils oublient que de tout temps la satire publique eut besoin de ces exutoires. A l'heure où le droit de réunion publique n'existait pas, les ouvriers avaient la goguette pour demander, par des refrains, les revendications qu'ils réclament aujourd'hui par des articles de loi. La chanson fut pendant longtemps le *journal parlé* du peuple. Et ces établissements où la satire ailée bat des ailes et pique

du bec, ces boîtes à musique, ces roulottes et ces tréteaux de Tabarin sont les parlottes artistiques où souffle, mais gai et bon enfant, l'éternel vent de Fronde qui siffle et sifflera toujours aux oreilles du Parisien.

Un vent de Fronde
A soufflé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin !

Il y a toujours un Mazarin en ce monde et il y aura toujours des mazarinades pour le fronder. Les poésies socialisto-chrétiennes du maigre Jean Rictus, les tabarinades exquises et mordantes de H. Fursy, les sons de cloche du *Carillon*, comme les refrains souvent tragiques en dépit de leur gaieté du pauvre Jules Jouy, sont la Fronde de ce temps, et mieux vaut qu'elle gronde encore dans le cabaret que dans la rue.

Il y eut longtemps à Londres, dans Soho, une sorte de cave où Nicholson, Juge et Jury, jugeait au jour le jour, en une sorte de liberté de saturnale, les hommes et les choses. Les faiseurs de revue de ces cabarets de la grande ville sont un peu les *Nicholson judge and jury* de notre Paris. Ils font de la chronique en action, ils mettent en scène les nouvelles à la main qui courent le monde. Ils passent au crible les petits scandales qui défrayent les propos courants. Ils complètent ou cassent les arrêts de justice. Ils recueillent, en leurs refrains de moralistes narquois et carnavalesques, les menus faits dont s'amuse ou s'irrite la foule. Et soyez sûrs que les déménagements de la belle Otero, les ventes successives de Mme de Pougy, les aventures du

tzigane en voyage et de Mme Rigo en colère, tout ce qui est la mousse irritée ou l'écume de notre vie parisienne, le cabaret s'en empare et de nos grandes colères ou de nos grandes catastrophes — le Panama et ses chutes *niagaresques* — fait de *petites chansons.*

C'est bien pourquoi il faut laisser dans leur liberté ces satiriques qui s'en vont, un refrain aux lèvres et le chapeau sur l'oreille, ainsi que Mimi Pinson avait son bonnet. On n'impose pas la censure aux moineaux francs! Et qu'importe qu'ils laissent tomber dans leur vol sur quelque front même vénérable la fiente qui est comme le rachat de leur frétillement et de leur gaieté!

Ils amusent, et tout est là, en ce bas monde. Et voilà pourquoi le turbulent Salis a eu plus d'oraisons funèbres que le pauvre Lucien Biart, et M. Doumic est assez perspicace pour ne pas s'en étonner et assez philosophe pour s'en consoler.

P.-S. — A quelques jours de là, j'ajoutais: « Laissez donc chanter les chansonniers et défiler les ombres chinoises! Que les théâtres donnent de bonnes pièces et que les cabarets riment d'alertes satires! Le théâtre, c'est le livre, et le cabaret, c'est le journalisme!

Il n'a pas grand'chose à railler aujourd'hui, le cabaret, et ce mot de journalisme me porte à donner un souvenir à un journaliste dont le suicide trop réel a fait moins de bruit que celui de tel baryton voulant mourir pour une « amie ». Georges Maillard, ainsi s'appelait ce pauvre garçon qui, las de ne pas trouver à placer sa *copie*, s'est logé une balle dans la tête.

Et il avait du talent! Nous avions débuté ensemble.

Il a des camarades devenus glorieux. Dans un petit hôtel de la rue de Navarin, il habitait un quatrième étage, écrivant, bâtissant des rêves. J'avais tout fait pour lui trouver un coin dans ce Paris où il ne faut ni tomber, ni vieillir. Il était fier. Autrefois, comme il portait haut sa tête blonde, aux moustaches militaires, Villemessant l'appelait *col-de-zinc*. Il en riait. Jusque devant la mort il a gardé cette attitude un peu hautaine.

— Comment n'a-t-il pas fait appel à ceux qui le connaissaient encore ? (Car « les jeunes générations » ne savent pas.)

Il y a un mois, son frère mourait, un officier de notre armée. Se sentant plus seul chaque jour, se disant que les plus dévoués de ses amis pouvaient l'aider et non le sauver, ayant horreur de la vie de hasard, des soirs lugubres, des réveils navrés, il en a fini. Les journalistes ne sont pas tous les favoris de la mode et de la fortune.

Un dimanche pluvieux. La traversée de rues populaires, de Clignancourt à Saint-Ouen, par le corbillard des pauvres ; les petites ouvrières qui se signent. Cinq ou six amis d'autrefois derrière le drap noir. Un coin de terre humide dans le cimetière lointain. Quelques petits bouquets de violettes fraîches sur la bière d'humble bois blanc. Pas de discours. Un adieu muet. Et c'est ainsi que disparaît un homme qui travailla toute sa vie, eut du talent et fut honnête.

Georges Maillard avait publié un volume de nouvelles d'une invention originale et d'une bonne langue, ferme et sobre. On ne le trouve plus chez les



libraires. Le titre en était : *Contes à ma sœur Anne.* Georges Maillard l'avait interrogé souvent, cette sœur Anne, mère des déceptions humaines. « Anne, ma sœur Anne!... » C'est parce qu'il ne vit rien venir qu'il en a fini par une balle.

Les catalogues de libraires porteront désormais cette indication à l'usage des curieux et des bibliophiles : « *Contes à ma sœur Anne*, un vol. in-18, par Georges Maillard. L'auteur de ces récits s'est suicidé. *Rare.* » Et le prix du volume sera majoré.

XI

Semaine sainte. — Le théâtre et la piété. — Drames sacrés et *actes de foi*. — Une représentation du *Christ* organisée par un prêtre. — Tableaux vivants. — Oberammergau à Paris. — Victor Hugo, père de l'église. — Le mysticisme de M. Jean Jaurès. — Un discours de Massillon et une thèse du député socialiste. — Cherchez le socialiste! — Le *travailleur* et le *pauvre*. — Le droit au labeur et le droit au repos. — Miss Clara Ward et le *Chemin de la Croix*. — Prédicateurs et chronique de carême. — Une comédienne qui disparaît. — Marie Lloyd. — Les débuts de 1863 et les débutantes d'autrefois. — Le répertoire. — Les sociétaires retraités. — Dernier salut.

15 avril.

Décidément le mysticisme est à la mode et les églises ont pour concurrentes les bodinières. On écoute du Massillon entre deux chansons d'Eugénie Buffet; les Évangiles sont découpés en tableaux vivants et le même public raffiné qui a besoin d'un décor de tibias pour mieux goûter la *Danse macabre* de Saint-Saëns croit faire un peu son salut en regardant une jolie fille représentant la vierge Marie ou

une grande artiste incarnant la Samaritaine. Nous revenons, semble-t-il, aux mystères du temps passé, à des mystères moins naïfs, accommodés au goût du jour, et, tandis que dans les petites villes espagnoles on va promener, par les rues, le corps du Christ, percé de coups et saignant de blessures horribles, on montrera aux Parisiennes le Sauveur apparaissant blond et doux, en sa robe écarlate, sur les planches des théâtres sanctifiés.

C'est une dévotion comme une autre et une réaction contre cette littérature flétrie, l'autre jour, par M. Bérenger. On se rachète comme on peut. Les lis blancs s'entr'ouvrent sur le terrain engraissé de gauloiseries ; les nimbes d'or entourent les fronts joyeux et — tel Jehan Fouquet peignant Agnès Sorel sous les traits de la Vierge — nos poètes passent doucement de la poudre de riz parfumée à l'encens sacré. Je ne sais pas ce que la foi, l'humble foi des bonnes gens crédules, peut avoir à gagner à ces plaisirs de raffinés, mais je constate, comme un des symptômes caractéristiques de la mobilité de ce temps, cette renaissance du mysticisme, née de la *Marche à l'Étoile* dans un cabaret de Montmartre.

Et l'église suit le théâtre à l'heure où le théâtre imite le sermon. Le curé de la paroisse de Notre-Dame-des-Champs a ouvert, rue Jean-Goujon, une sorte de spectacle nouveau où nous avons assisté à la Vie de Jésus mise, non en rondeaux mais en tableaux vivants. Une longue salle tendue de rouge, éclairée à l'électricité, toute une foule accourue et, là-bas, une scène drapée d'un rideau de pourpre qui s'entr'ouvre

pour laisser apparaître un tableau pieux, lorsque la cloche sainte, remplaçant ici le bâton du régisseur, a sonné les trois coups. C'est au profit des œuvres de Jeunesse que se déroule toute cette vie du Christ, depuis l'arrivée des Bergers et des Mages jusqu'à la Résurrection. Les figurants de ces scènes évangéliques sont des élèves de l'école et, entre deux morceaux d'Hændel ou de Gounod, le bon curé invite les spectateurs — j'allais dire les fidèles — réunis dans l'immense et longue salle à donner leur obole aux quêteuses qui tendent, comme à la messe, leur aumônière pour les pauvres gens. Il y a même, dans l'entr'acte, entre la vue de Jésus ressuscitant le fils de la veuve et l'entrée à Jérusalem le jour des Rameaux, une visite au buffet où l'on peut boire, pour cinquante centimes, un verre de champagne au profit des œuvres pieuses. Mes frères, à la santé des pauvres !

Voilà qui est tout à fait moderne et, comme on dit, très parisien. Les représentations sacrées gardent encore à Séville un caractère de piété farouche. A Paris, le néo-piétisme demeure aimable et le buffet, fourni de chocolat glacé, corrige heureusement ce que la Passion peut avoir de douloureux.

Je ne sais pas ce que la crédulité du charbonnier peut avoir à gagner ou à perdre à ces représentations mystiques, mais je sais bien que les acteurs qui, les jours saints venus, ne songeaient autrefois qu'à respirer le bon air printanier et à regarder l'herbe verdir et les bourgeons s'ouvrir, sur les bords de la Marne, ne rêvent maintenant que de jouer le Christ et de sanctifier leur Vendredi Saint en interprétant

drame sacré. Jésus est devenu l'*emploi* suprême, le rôle idéal et définitif qui tente le comédien, comme une création incontestablement supérieure; et *avoir été le Christ,* ne fût-ce qu'un soir, est une de ces perspectives fiévreuses qui hantent le sommeil de ces chasseurs de chimères. Qu'est-ce que le vieux Gobert jouant Napoléon comparé à X... représentant Jésus?

Victor Hugo, du reste, n'est-il pas devenu comme une sorte de père de l'Église et, parmi les tableaux de la Passion, entre le Golgotha et la Descente de croix, le curé de Notre-Dame-des-Champs (la première paroisse de l'écolier des Feuillantines), ne fait-il point réciter, rue Jean-Goujon, l'admirable *Barrabas* du poète?

Ernest Renan est mort trop tôt. Ce mouvement mystique l'eût charmé — charmé et entraîné. Il eût donné à la scène quelque tableau sacré plus réalisable que l'*Abbesse de Jouarre*. On me contait qu'un abbé très célèbre et très érudit, visitant, en Bretagne, la cure d'un brave ecclésiastique qui lui demandait le titre du meilleur ouvrage, du livre le plus religieux paru dans ce siècle, lui répondait :

— Ma foi, monsieur le curé, je crois bien que c'est la *Vie de Jésus*, de Renan!

Les drames sacrés, chemins de la croix, passions et mystères du Christ, sont religieux à peu près comme le *Jésus* de Renan ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont un retour à ce qu'il y a de primitif et de naïf en nous. La *vieille chanson* dont parlait M. Jean Jaurès nous berce encore, pareille à un Noël oublié, de son refrain qui nous semble sortir comme du fond des siècles. Les cloches de notre enfance, les

cloches que Chateaubriand fit réentendre parmi les furieuses mêlées de sa jeunesse, n'ont pas fini de tinter, et M. Jaurès, précisément, lorsqu'il écrivait sa thèse pour le doctorat ès lettres, les entendait encore vibrer, mélancoliques, poétiques et sonores...

Quelle ironie ! En cette semaine pieuse, en ces jours de recueillement et de carême, on pourrait aussi, dans cette thèse de l'orateur socialiste — qui date de six ans à peine — retrouver, comme dans Hugo des pages choisies pour la semaine sainte et M. Mounet-Sully, de sa belle voix, trouverait à lire dans : *De la réalité du monde sensible*, des morceaux éloquents comme du Massillon et compléter par un fragment de Jaurès le fameux « *Qui pourra se sauver ?* » du sermon sur le *Petit nombre des élus*.

Il semble même que M. Jaurès ait voulu protester, par avance, dans une page de son livre, contre ce qu'il appelle le *dilettantisme sentimental*. En parlant de l'évangélisme artistique de Tolstoï, on dirait qu'il s'en prend aux poètes des drames de semaine sainte. A ses yeux, le christianisme est partout et, au lieu d'être le lot des raffinés, des dilettantes et des *snobs* du mysticisme, il doit être, selon lui, l'attrait des multitudes, de l'innombrable foule des souffrants.

Est-ce dans le *Génie du Christianisme* que je trouve la description du *temple* immense que le Christ voulait construire ? Non, c'est dans la thèse de M. Jean Jaurès. Avant l'abbé Lemire, M. Jean Jaurès — écoutez-le — fut un socialiste chrétien : « Étranges chrétiens que ceux qui veulent goûter le recueillement et le mystère

des cathédrales en supprimant les murs de pierres et tout l'équilibre résistant où s'appuie l'élan du rêve! Étranges poètes que ceux qui sont comme gênés par la solidité brutale des grands chênes et qui voudraient tout de la forêt, la fraîcheur, le silence et les parfums, tout, sauf la forêt elle-même, car la forêt est aussi une architecture et aussi le ciel étoilé. »

Et M. Jaurès trouverait étranges aussi ces spectacles de la Passion où les étoiles qui guident les rois mages ne sont que des paillons cousus aux toiles peintes, où la *gloire* qui enveloppe la résurrection du Sauveur est de la lumière électrique, où les saintes femmes arrivent, maquillées, de la loge voisine, et où Pilate se lave les mains dans de l'eau de Lubin. J'imagine que les représentations plus rustiques d'Oberammergau ont un caractère moins littéraire sans doute, moins exquis si l'on veut, mais autrement saisissant, et lorsque nos paysans bretons se réunissent sur la lande, entre la mer grise et les genêts d'or, pour interpréter le mystère de sainte Trophime, sans doute ont-ils plus de recueillement, bien que le bourreau y soit représenté par un figurant portant une culotte de zouave.

Un moment, lorsque la *plaza de toros* de la rue Pergolèse fut définitivement condamnée et qu'on ne savait plus que faire de cette immense bâtisse improvisée là à coups de millions par un descendant de Christophe Colomb, un *impresario* eut l'idée de proposer d'y établir une succursale d'Oberammergau. On eût fait venir d'Allemagne toute la troupe de paysans voués à ces représentations sacrées, tous, depuis Jésus jusqu'à Madeleine, et Jean, et Joseph, et Pierre, et

Pilate, et Judas. On eût montré le crucifiement à la place même où Angel Pastor posait des banderilles au garot des taureaux. Mais l'impresario hésita. Il craignit pour les figurants d'Oberammergau le sort des premiers interprètes de Wagner. Et puis aussi le mysticisme et la religiosité n'étaient pas alors à l'ordre du jour !

La *plaza de toros* a disparu trop tôt. La curiosité et la mode y pousseraient aujourd'hui les Parisiens qui croient se sanctifier en croquant des bonbons et en écoutant des vers. Et qui sait, après tout? On fait ses pâques comme on peut, et la poésie est une religion comme une autre. Elle aussi rassemble, relie les âmes !

« Dans ma pauvre tête fatiguée, il y a Dieu ! » disait M. Jaurès en 1891. Dans le théâtre fatigué de *situations*, il y a peut-être, comme renouveau, l'*Évangile de la Sainte Enfance.* « Que le monde sera beau, s'écriait encore l'auteur de la *Réalité du monde sensible* (et ce n'est point par malice que je cite M. Jaurès parmi les orateurs sacrés), que le monde sera beau lorsque, en regardant à l'extrémité de la prairie le soleil mourir, l'homme sentira soudain, à un attendrissement étrange de son cœur et de ses yeux, qu'un reflet de la douce lampe de Jésus est mêlée à la lumière apaisée du soir ! »

Oui, mais moi qui ne suis, cette fois, qu'un spectateur, il me semble pourtant singulier que le sacré se mêle au profane et que la *douce lampe de Jésus* dont parle Jean Jaurès ne soit qu'une lampe Edison.

Quoi qu'il en soit, en ces anniversaires où réapparaît à la pensée l'image du Calvaire, il semble que l'exhibition de miss Clara Ward, jetant par-dessus les moulins sa couronne de princesse et donnant à Paris le spectacle de son « tableau vivant », devienne un plus violent défi, je ne dirai pas à la morale mais au simple décorum, et ce spectacle gras n'est pas un spectacle de carême. Les beaux vers d'Armand Silvestre et du *Chemin de la Croix* nous paraissent mieux de circonstance et Massillon redevient d'actualité.

Chose inattendue, en passant de Jaurès à Massillon, c'est le député socialiste qui nous paraît l'orateur chrétien et c'est le prêtre qui, brusquement, dans son sermon sur l'*Aumône*, nous fait entendre des paroles qui ressemblent à des revendications socialistes. Est-ce à Carmaux qu'a été jeté ce cri qui reproche aux riches leur dureté pour les pauvres, est-ce un tribun qui a mis dans la bouche de Lazare ces revendications irritées : « Que me reprochez-vous ? Je puis être un serviteur inutile : mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point ; *mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi* ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! le Seigneur jugera entre vous et moi ! »

Et c'est du pauvre que Massillon parle, c'est presque du mendiant et du chemineau, et Jaurès ne parlerait

que du travailleur. Mais l'auteur du *Sermon sur l'aumône* défend l'homme qui demande une obole avec autant d'âpreté que s'il s'agissait d'un ouvrier réclamant du travail. Il s'indigne contre la charité sèche et farouche, et parlant de ces misérables : « On leur reproche, dit-il, leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère et *en les secourant on achète* le droit de les insulter. »

Lui, précisément, du haut de la chaire, relève l'insulte, comme si déjà cette chaire sacrée était la libre tribune et, un siècle avant la revendication du *droit au travail*, il refuse aux riches indignes le *droit au repos*. Rien de plus singulier, encore un coup, que cette antithèse, rencontrée aujourd'hui comme au hasard de la lecture, de ce socialiste contemporain parlant comme un prêtre et de ce prédicateur du temps passé haussant la voix comme un tribun.

C'est que les questions éternelles seront toujours traitées de même par les esprits ardents, affamés de justice. Molière, sur ses planches, faisant donner l'aumône au pauvre par amour de l'*humanité* est, lui aussi, avant le temps, un socialiste en action, et je gagerais que plus d'un prédicateur, en cette semaine sacrée, le père Ollivier, les frères prêcheurs, le père Gémier, qui est dominicain, le père Terrade, qui est mariste, ou le père Moyse, qui est capucin, fera du socialisme en paroles, comme le théâtre fait à la même heure de la religion en alexandrins.

En vérité, l'heure est troublée et les lumières qui nous guident sont étrangement contrastées ou triste-





ment vacillantes. Cette double floraison de mysticisme esthétique et de curiosité morbide, cette sorte de danse macabre où l'ex-princesse de Chimay donne la main à la Samaritaine, ces cantiques répondant aux chansonnettes, la maréchale Booth nous menaçant de notre fin dernière tandis que le curé de Notre-Dame-des-Champs nous invite à l'*Ostension des mystères* de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en quatorze tableaux vivants, dans la grande salle du *Nouveau Bazar de la Charité*; les maisons hantées qui pullulent et les apparitions qui se succèdent, comme l'an dernier les prédictions de l'ange Gabriel; tout ce tohu-bohu artistico-religieux offrirait au moraliste, au psychologue, et j'ajouterai au médecin, un admirable et poignant sujet d'études.

Car il y a de la souffrance au fond de tous ces contrastes, comme il y a de la douleur dans toute fièvre. La société se tourne et se retourne sur sa couche, cherchant le frais ou le repos. Le riche sur son sommier, le pauvre sur son grabat, tous s'agitent. Et ni Jaurès ne console celui-ci, ni Massillon ne convertit celui-là.

Cependant le monde dure, la vie humaine s'accroît en sa moyenne, la science marche — et la petite lumière qui brille à la maison du bonheur, la *maison mirage*, apparaît toujours aussi lointaine, très lointaine. Peut-être tout simplement parce qu'elle n'est qu'une étoile de théâtre, un trou dans le rideau du fond, une fictive étoile du berger, une étoile qui n'existe pas !

On me pardonnera cette homélie. La saison en est

cause et les affiches de théâtre, marquées de ce *signe de la croix* dont un auteur anglais, W. Barrett, a fait, là-bas, un drame populaire, les affiches sacrées l'ont voulu. Chronique de carême. Une comédienne applaudie, qui débuta au temps où les actrices n'incarnaient pas les mystères sur la scène et se vouaient surtout à Molière, une charmante et aimable femme qui était la compagne dévouée d'un peintre célèbre, Mme Lloyd est morte, il y a deux jours, et on l'a incinérée ce matin au cimetière du Père-Lachaise.

Nulle cérémonie. On n'avait pas invité ceux qui furent pour la comédienne une sorte de famille et qui lui gardaient un fidèle souvenir. Mme Lloyd a voulu que personne ne suivît son convoi que ceux qui lui étaient le plus intimement chers. Elle avait laissé à la Comédie française, dont elle était sociétaire depuis 1881, le souvenir d'une artiste dévouée, fière d'appartenir à une grande maison, respectueuse de son devoir. Elle y avait débuté avec succès voilà trente-quatre ans, le 23 janvier 1863, dans Célimène — puis dans l'Isabelle de l'*École des maris*, et dans la Rosine du *Barbier de Séville*. Elle était grande, élancée, jolie, avec des yeux vifs et des cheveux bruns. Se costumant à ravir, elle portait fièrement, avec une belle prestance un peu hautaine, le costume Louis XIV.

Elle avait, du reste, un sens artistique très développé et, un moment, je l'avais priée de surveiller les costumes féminins du magasin de la Comédie, comme elle s'occupait, je crois, avec beaucoup de goût, des costumes des tableaux de M. Vibert. Je me rappelle



avec quel art elle avait habillé la reine qu'elle joua, après Agar, dans *Hamlet*. Lorsque la jolie Célimène d'autrefois, demeurée belle toujours, eut la coquetterie de changer d'emploi et de jouer dans *Tartuffe* Mme Pernelle elle-même, le costume que se composa Mme Lloyd, sa grande collerette blanche sur sa robe noire, la faisait ressembler à une grande et souriante bourgeoise de Franz Hals. C'était le costume traditionnel, le costume classique, mais arrangé de telle sorte qu'il paraissait original et devenait personnel.

Marie-Emilie Lloyd avait déjà joué, d'ailleurs, des reines et des princesses de tragédie, Josabeth d'*Athalie* et Andromaque en 1874, après avoir (ce sont les contrastes du théâtre) chanté la romance de Chérubin du *Mariage de Figaro* et la chanson d'Agathe des *Folies amoureuses*. Être applaudie dans Agathe à la fois et dans Andromaque, ce n'est pas chose commune. Mais Mme Lloyd appartenait à une génération d'artistes qui sortaient du Conservatoire sachant tout et les rôles les plus divers. A quelques exceptions près, que je pourrais citer, on est effrayé aujourd'hui du peu de *répertoire* que possèdent les artistes destinés cependant à jouer « le répertoire. » Je suis persuadé que Mme Lloyd en 1863 avait joué tour à tour Célimène, Isabelle et Rosine avec quelques répétitions, quelques raccords. Elle arrivait ayant tout appris.

Il y avait déjà cinq ans qu'elle avait pris sa retraite. Nous l'avions tous regrettée. Elle gardait bien, avec sa haute distinction et sa bonne grâce charmante, le ton de la maison. C'était vraiment de pied en cap, une grande dame. Mais Mme Lloyd préférait à cette vie de

bataille du théâtre l'autre foyer, celui qui donne le repos, la joie intime, le foyer où la bonne et charmante femme avait bien le droit d'espérer de longs jours souriants et paisibles.

Elle était là, heureuse et ne songeant plus à la Comédie, lorsque la mort l'a prise, brusquement, lui épargnant du moins les longues souffrances. Je l'avais vue il n'y a pas longtemps, revenant par hasard au théâtre, et je dis par hasard car, en effet, les artistes honoraires, les sociétaires retraités reparaissent rarement près de la scène où d'autres jouent leurs rôles, portent parfois leurs costumes, où il semble qu'ils ne doivent retrouver que les fantômes de leurs succès. Mme Lloyd pouvait y revenir, sûre d'y retrouver des mains tendues et des visages heureux de la revoir. Elle n'avait laissé, dans la vieille maison — comme autour d'elle, dans la paix de son foyer et de son bonheur — que des amitiés dévouées, et elle emporte l'estime émue et les regrets sincères de ceux qui ont connu son esprit, sa grâce aimable et sa bonté.



XII

Le *vernissage* et l'*avant-vernissage*. — Une invention nouvelle. — Les *avant-premières*. — Ceux qui vont *pour voir* et ceux qui vont pour *être vus*. — La veillée des armes. — Un dimanche au palais de l'Industrie. — Les derniers coups de pinceau — Antonin Mercié et le monument de Mme Carvalho. — Le concours hippique de l'Art. — Le déjeuner. — Comment vient le succès. — Les visiteurs en tenue de bains de mer. — Les répétitions générales. — Un document sur la bataille d'*Hernani*. — Victor Hugo : sa liste de combattants. — Le public des *répétitions*.

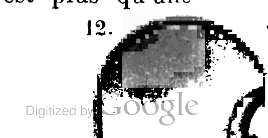
22 avril.

Vivre vite, vivre d'avance, brûler la route, arriver le premier, partir avant tous les autres, vouloir posséder non pas l'anneau fabuleux de Gygès, qui rendait invisible, mais quelque bague fantastique qui rendrait ubiquiste, être ici, là, ailleurs, partout et partout à la fois, en y devançant son prochain, c'est et ce sera de plus en plus la vie de l'homme moderne, et le journaliste de génie qui a inventé ce genre d'articles intitulé les *avant-premières* a mieux que personne compris

son époque. Il s'est, du reste, décerné un titre spécial en forgeant un affreux mot nouveau, l'*avant-premiériste*, pour dépasser et désoler ses confrères les *soiristes*.

Une avant-première ! Il n'y a plus aujourd'hui que des *avant-premières*. Le blé depuis longtemps se fauche en herbe et les oiseaux des nids n'ont plus le temps d'éclore. J'ai reçu, un jour, la demande d'un reporter qui me priait de le laisser pénétrer, le kodak à la main, dans la salle du comité de lecture de la Comédie pendant que l'auteur lirait sa pièce à ses juges. M. Pingard n'a-t-il pas été maintes fois sollicité par des dessinateurs voulant prendre les profils d'académiciens durant *une élection* ? Tout ce qui peut « être vu » n'intéresse plus. Il n'y a de curieux que « l'invisible. » Ce qui n'est pas du verjus ne semble aucunement digne d'être cueilli. Il faut devancer les événements pour rester dans l'actualité, et le « public des premières » en arrive à se regarder tristement comme un public de refusés.

Cette vieille institution du Vernissage si particulière et si gaie, cette bousculade annuelle qui était comme la cohue traditionnelle du 1er Mai parisien, voilà qu'elle n'est plus, en réalité, qu'un post-scriptum du grand jour officiel où le président et les ministres inaugurent solennellement le Salon ? Le *vernissage* a une *avant-première* comme toutes les *premières* aujourd'hui. Cette avant-première, c'est l'*Accrochage*. Qui n'a pas vu l'Accrochage n'a rien vu, qui n'a pas jugé le Salon tout entier, en bloc, avant son ouverture, n'est décidément pas *dans le train*. Le vernissage n'est plus qu'une



antique mode conservée par les provinciaux et les étrangers qui tiennent à se croire Parisiens.

Un provincial qui ne se rendrait pas aux Champs-Élysées pour déjeuner, pour déguster, entre un coup d'œil à la peinture et une visite à la sculpture, l'inévitable saumon sauce verte, se regarderait comme attardé et déshonoré. Il y a des officiers russes au fond de leurs garnisons de Sibérie, qui rêvent, à l'heure présente — comme nous pourrions rêver nous-mêmes des contes des *Mille et une nuits* — de la véranda du restaurant et de la sauce verte du vernissage. Sauce verte, arbres verts. C'est le début du printemps de Paris.

Et le vernissage, encore un coup, a son *avant-vernissage* comme les *premières* ont leurs *avant-premières*. On y va encore par habitude, mais on a l'air d'un attardé. « Comment, *vous*, vous n'étiez pas à la répétition générale ? » Ce *vous* est à la fois un hommage et une raillerie. Il y a quelque défaveur dans cette seule constatation, vous faites partie du bon public qui n'assiste au spectacle qu'aux jours où tout le monde y peut prendre place. Vous n'êtes pas des éternels privilégiés, des invités inévitables, des élus catalogués, de l'élite sacrée, de la crème choisie, vous êtes évincé du *tout Paris*, vous devenez un citoyen quelconque, un passant, un anonyme, une unité dans un total, un numéro au guichet, vous n'êtes rien n'étant pas un *avant-premiériste* !

•

Mais cette véritable avant-première, c'est dimanche, entre l'ouverture officielle et le vernissage habituel,

qu'elle a eu lieu, dans la demi-solitude du palais de l'Industrie, mordu déjà par la pioche des démolisseurs. Là, vraiment, dans ces salles à peu près vides, dans le jardin presque désert, peintres et sculpteurs donnaient à leurs œuvres ce dernier coup de pinceau, ce dernier coup de ciseau qui est pour les œuvres d'art ce que sont les *raccords* de la dernière heure pour une pièce de théâtre.

J'ai passé deux heures délicieuses dans cette sorte de silence et j'ai noté plus d'un tableau touchant — tableau vivant — joué devant ces tableaux encadrés. Ah! ce n'était pas le bruissement, la cohue, le tohu-bohu, le frou-frou, le tapage du lendemain! Tandis que les voitures des courses d'Auteuil roulaient dans l'avenue les artistes apportaient à leur œuvre le *coup de fion* final qui est comme la parure suprême de la fiancée avant la présentation décisive. Sous le plein jour du Salon elle paraît souvent si pâle l'œuvre amoureusement caressée dans la discrète et clémente lumière de l'atelier! Alors ici ou là, vite un coup de brosse, et je regardais l'autre jour, un vieux peintre médaillé — grognard des batailles passées — hochant la tête devant sa toile qui ne le satisfaisait plus, en ce jour cru, et tâchant alors de la monter de ton, tout en poussant de grands soupirs inutiles: « Elle est blafarde, ma figure, disait-il. Sont-ce mes yeux ou les reflets de mon atelier qui sont mauvais? »

Que de petits drames pareils dans ces dernières heures du *vernissage* intime et comme à huis clos! Que de battements de cœur et aussi que de tempêtes sous les crânes! Le jardin de la sculpture est surtout

empli de groupes faits pour attirer l'attention émue du romancier, du peintre de mœurs. Pendant que les horticulteurs achèvent, eux aussi, le *vernissage* des massifs, disposant en corbeilles les pots de fleurs multicolores, les statuaires travaillent encore pour donner à leurs marbres, aux figures de bronze, le lustre définitif. C'est avec des caresses d'amoureux qu'ils enlèvent les poussières, passent sur les membres froids des étoffes de laine, retouchent les plâtres qu'on apporte parfois encore à la dernière heure enveloppés de toiles blanches — tels des cadavres sous les plis des linceuls.

Et toute la famille du *pauvre sculpteur* — pour parler comme la complainte — est là parfois, la femme aidant à cette dernière toilette, l'enfant regardant avec admiration l'œuvre du père dressée sur le piédestal. Là-haut, dans les salles de peinture, roulent les échelles doubles. Ici, les tabourets et les échafaudages servent à atteindre les figures géantes, et c'est sur quelque plate-forme que le sculpteur travaille encore, à côté de la compagne qui l'encourage. Tant d'espoirs tiennent dans les mains de pierre de ces statues. Si l'on vendait la figure, dès le *vernissage* ? Si la Ville en voulait? Si l'État passait par là? Et le Jury ? Si l'on décrochait la médaille d'honneur ?

Quelquefois, auprès d'une jolie figure nue nous apparaît le fin visage du modèle qui a posé. Et le regard féminin qui enveloppe la statue est aussi inquiet, aussi ému que celui de l'artiste lui-même! La collaboratrice, qui a donné sa beauté, a des palpitations d'angoisse, comme l'artiste qui a cru donner son génie.

Cependant des rivaux passent, des yeux narquois ou hostiles se posent sur l'œuvre exposée. Il n'est pas bon que l'auteur puisse entendre.

— Si ce n'était pas signé X..., murmure un de ces passants agressifs, on ne regarderait même pas *çà* !

Puis, ici ou là, c'est quelque *modèle* qui se cherche soi-même, homme célèbre ou comédienne à la mode, — ou encore une veuve de mort illustre et qui surveille le monument à inaugurer bientôt. J'ai vu, devant l'admirable tombeau de Mme Miolan Carvalho, M. Carvalho tout ému, ne se lassant pas de regarder l'image de marbre de la disparue que le ciseau de Mercié fait réapparaître. Et un petit homme robuste et actif était là, debout, juché sur le marbre même, donnant à la chevelure épandue un dernier coup de râpe — tandis que la figure de la grande artiste, par une sorte d'immatérialisation de la matière, semblait s'envoler comme le soupir de la chanteuse :

Ange pur *et mélodieux* !

— Je vous y prends, dis-je à Antonin Mercié, qui, jusqu'à la dernière minute touchait, là, à ce chef-d'œuvre.

— Oui, répondit-il, souriant, c'est pour montrer que c'est moi qui l'ai fait !

Vraiment, pour l'amateur qui veut regarder le Salon à son aise, rien ne vaut cette veille d'ouverture, cette sorte de veillée des armes. Demain appartiendra à la foule. Ce jour-là, discret et désert, est tout à ceux qui tiennent à voir et ne cherchent pas à être vus. Car



c'est pour la galerie, non pour les œuvres d'art, qu'on se rend au vernissage. On ne jette même pas, en traversant les Champs-Élysées, un coup d'œil aux marronniers reverdis et dont les cônes de blanches fleurs donnent la réplique aux globes neufs posés sur les ifs des becs de gaz; non, ce délicieux paysage parisien, tout vert, tout gai, tout rajeuni, les allées sablées, les massifs d'arbustes, les ormes moins hâtifs, les ballons d'enfant oscillant au-dessus des lilas, sur les touffes de fleurs nouvelles, comme d'autres énormes fleurs mouvantes, rondes, rouges, bleues ou jaunes; ces affiches polychromes des cafés chantants *revernis*, eux aussi, et fourmillant de renouveau; toute cette gaieté et cette flambée de vie qui va du coupé dont les roues étincellent en passant au galop à la lente voiture aux chèvres traînant les tout petits, le Parisien et la Parisienne qui se rendent au vernissage ne voient rien de tout cela, ne remarquent rien, ne regardent point et passent. Vite, vite, le *reporter* mondain est là-bas qui prend en note les noms des visiteurs en évidence! Si nous arrivions trop tard pour être jeté sur son carnet! Si demain le *block-notes* contenait la description du chapeau de Mme A... et ne disait pas un mot du nôtre!

On regardera le printemps une autre fois. Les lilas fleuriront pour les badauds. Les marronniers peuvent attendre. C'est le vernissage seul qui importe, le vernissage qui est au snobisme contemporain ce qu'était Longchamp autrefois pour les élégances choisies. Oui, vite, vite, on nous attend, le reporter nous guette. Allons nous montrer!

Et c'est en cet état d'esprit qu'on s'en va voir les tableaux nouveaux. « Temple de l'Art », dit M. Prudhomme. « Courtille de l'Art », répondrait Yvette Guilbert dans quelque couplet de *Pessima*. Saluts et poussées, frôlements, compliments, coups de chapeaux et coups de coudes, poignées de mains, exclamations, reconnaissances, tous les sentiments disparates et les cris les plus divers. Les *professional beauties* montrant leur figure plus ou moins faite ou défaite. Les peintres courant de salle en salle et cherchant naïvement cette explosion instinctive de bravos et ces sourires aimables qui sont comme la constatation même du succès. Tels des auteurs dramatiques qui, au lieu de se tenir tremblants derrière la toile de fond ou les portants, se précipiteraient dans les couloirs du théâtre, fendant le flot du public et des critiques.

Des groupes devant les tableaux à sujets, des discussions devant les portraits de gens connus, des étouffements devant les peintures sentimentales promises à la chromolithographie ou aux reproductions photographiques. Et, tout à coup, parmi cette foule élégante où les comédiennes en rupture de répétitions coudoient les petits ou grêles modèles à bandeaux plats botticellistes, dans cette cohue, ces poussées et cette poussière, quelque bon cri naïf rappelant à ces figurants de la délicieuse pantomime annuelle que la bête humaine a ses droits — un « *Je meurs de faim, moi!* » qui n'a rien d'esthétique, mais qui donne brusquement le signal du départ pour le restaurant voisin.

Et alors, le coude à coude singulier et les contrastes



du déjeuner turbulent et gai, sous la grande tente de toile rayée où dans la serre au velum tendu avec la vue des rhododendrons dont les feuilles, elles aussi, sous le soleil, montrent au dehors leur *vernissage* printanier; et les coupés là-bas qui passent, les cavaliers sous les arbres, les piétons qui se hâtent, leur *livret* relié de toile grise entre leurs doigts. Tableau de genre qui, cette fois, est presque devenu un tableau d'histoire — car où sera le déjeuner du vernissage l'an prochain?

Et pareil à l'ancien café Procope — *le café*, comme dit Beaumarchais, où se forgeaient les réputations et les succès pendant les entr'actes de la Comédie — *c'est le foyer* de la comédie artistique de notre fin de siècle, ce Ledoyen où, entre les hors-d'œuvre et le dessert, l'exposant peut voir, calculer par le nombre des saluts et des *shake hands*, le succès qu'il a obtenu. Les débutants aux chapeaux à bords plats, les rapins et les tailleurs de pierre ne déjeunent pas là, et parfois, pauvres gens qui mettront peut-être au clou leur médaille, s'ils l'obtiennent, n'ont pas déjeuné du tout; mais les arrivés sont présents et les *arrivistes* et les snobs, et ces fourriers de la mode qui vont toujours à l'avant-garde, arborant avant tous la cravate nouvelle et le chapeau de forme inédite, et ceux-là, cette année, avaient — soit dit en passant — inventé de traiter le vernissage comme une *garden party* moins *priée*, une sorte de fête d'été dans le casino de quelque plage à la mode. Les feutres gris pliés en deux et les bottines de cuir rouge mettaient, cette fois, leur note de *déshabillé* plein de désinvolture dans ce tableau parisien.

Et le feutre mou du sculpteur et sa vareuse à la bonne franquette m'ont semblé moins choquants que ce laisser-aller de bains de mer.

Mais quoi ! liberté complète ! Et le ton est de se regarder, à Paris, après l'Hippique — sauf les jours de courses et de Grand-Prix — comme dans une station d'été. On va au *vernissage* comme on irait en voyage. Je n'y ai pas encore vu costumes de bicyclistes. Ils s'y montreront peut-être l'an prochain. Le *Salon* finira aussi par n'être plus que la *kermesse*. Il est déjà à demi conquis par les peintres étrangers, tempéraments plus jeunes ou plus robustes, qui ont commencé par nous demander des leçons et qui finiront par nous en donner, si nous n'y prenons garde. Il sera tout à fait internationalisé quand on y entrera, ainsi qu'on y arrive déjà, en petit chapeau et en tenue de plage, comme on se rendrait sur la jetée de Dieppe ou sur les *planches* de Trouville.

Autre genre de vernissage, une *répétition générale*. Je prends, ces notes sous l'avalanche de lettres que l'annonce de toute répétition générale future fait tomber sur la tête d'un directeur de théâtre. Toute répétition et tout *vernissage* sont devenus des sports, et la quantité est innombrable de spectateurs qui veulent avoir tout en avant le public, l'humble public patient et corvéable.

Je crois bien décidément que ce qui nuit le plus aux plaisirs de Paris, c'est le fameux *Tout-Paris*. Cette élite a toutes les qualités de grâce et d'esprit sans



avoir la vertu suprême, qui est, au delà comme en deçà de la rampe, la vie même du théâtre, je veux dire la naïveté. Je reviens de Londres, où j'ai voulu voir en moins de temps possible le plus de choses et d'œuvres nouvelles. Nous croyons aimer le théâtre, quelle fatuité ! Nous n'avons pas pour lui cette passion sincère et un peu aveugle, comme toute passion, que lui garde le public anglais. Ce public-là, visiblement, va écouter un drame ou une comédie non pour critiquer, mais pour s'amuser. Il n'a point, comme nos Parisiens, ce que j'appellerai le *snobisme de la blague* et, snobs pour snobs, j'aime mieux les braves gens qui y vont, comme on dit chez nous, bon jeu, bon argent.

Il était curieux de voir, samedi dernier, dans le Strand, les portes des théâtres après huit heures du soir. Presque partout, comme les étiquettes de nos omnibus portant le mot *complet*, de grandes pancartes de bois placées à l'entrée des théâtres indiquaient au public que telles ou telles places étaient combles. *Stalls full. Upper circle full.* Et, voulant entrer çà et là, dans quelque salle où se jouait, soit une opérette comme *the French Maid* ou *the Girl Circus*, soit une comédie ou un drame comme à Adelphi ou au Lyceum, je me heurtais à cet avertissement joyeux pour le théâtre, un peu ironique pour le public : *House full* ! Maison pleine !

Je crois bien que le théâtre à Londres, sauf les grandes exceptions artistiques, souffre de la concurrence terrible des cafés-concerts, et tel mime italien qui imite tour à tour dans un *music-hall* les

compositeurs illustres, Donizetti, Wagner, Rossini, Gounod, Mascagni ou M. Sullivan conduisant leur orchestre (rien de plus original, du reste, que ces évocations qui rendent une vie saisissante à des spectres), attire le public autant et plus que pourrait le faire Shakespeare. Mais il n'en est pas moins vrai que les théâtres sont envahis, que la foule s'y porte avec entrain et que les salles pleines sont chez nos voisins non pas l'exception mais la généralité.

Je croirais volontiers que cette vogue continue tient surtout à ce que le public juge les spectacles par lui-même et ne se laisse guère influencer par les questions personnelles. Il ne va pas voir telle ou telle pièce parce qu'elle appartient à telle ou telle école, mais parce qu'il aime le théâtre et qu'il l'aime au point de tout absorber, avec une curiosité un peu gloutonne. Je ne crois pas (je me trompe peut-être) que la foule se laisse là-bas influencer par ce *public de la veille* qui démolit ou surfait par avance une œuvre nouvelle et qui déclare qu'*il faut* ou qu'*il ne faut pas* avoir vu la pièce en question. Le public anglais a gardé ce don précieux de l'ingénuité qui ne gâte pas le plaisir qu'on se veut donner. Il a, comme tout autre, le don d'analyse, de critique et même de raillerie (c'est le pays de l'*humour*), mais il le subordonne à ce sentiment tout particulier et très simple : la joie d'aller « s'amuser pour s'amuser ». Aussi comme il écoute ! Comme il s'émeut ! Comme il rit, comme il pleure ! Quelles explosions de gaieté large, pareille à celle qui secoue le ventre de Falstaff ! Quelle sincérité dans les larmes !



Je peux bien dire tout bas qu'une partie du public de notre cher Paris se rend au théâtre — comme au *Salon* — pour s'y montrer. La meilleure partie du spectacle, pour bien des gens, des Parisiens et surtout des Parisiennes, est celui qu'on offre soi-même aux autres. « Ce qui me plaît surtout, au théâtre, me disait une charmante femme, c'est *la salle.* » Elle lorgne volontiers parce qu'elle sait qu'elle a tout à gagner à être lorgnée. Combien d'autres lui ressemblent (non pas physiquement) et pensent de même!

On tient moins — je l'ai dit souvent — à aller à quelque cérémonie très courue qu'à pouvoir dire qu'on y était. C'est ce qui fait le prix de ces répétitions générales d'où l'on sort en condamnant ou en exaltant d'avance la pièce que le *vulgum pecus* ne connaît pas encore. Aussi quelles ruses pour assister à ces huis clos où se pressent douze cents personnes ! Quelles étonnantes raisons imaginées et trouvées !

« Je suis en deuil, monsieur, et le profond chagrin que j'éprouve ne me permet pas de me montrer en public. Ne pourriez-vous me trouver une baignoire obscure d'où je pourrais avoir le plaisir d'écouter sans me montrer l'œuvre nouvelle? »

C'est la raison la plus souvent mise en avant : le deuil. Il serait malséant d'aller à la comédie le soir, mais, dans la journée, l'inconvénient est moindre. Une répétition générale?... C'est un spectacle *demi-deuil.*

Après la raison morale, la raison matérielle, le prétexte de la santé :

« Mon médecin me défend de me coucher trop tard.

Je ne voudrais cependant point partir sans avoir vu la pièce de M. X... (la plupart du temps c'est *la pièce de mon ami M. X...*) et je vous saurais gré de me réserver une loge pour cette répétition. Je n'aurais pas, du reste, l'indiscrétion de vous demander quoi que ce soit, pour une représentation ordinaire. »

Les clients et amateurs des répétitions générales se figurent, en effet, qu'en demandant un coin quelconque pour une représentation où les bureaux de location sont clos, ils ne demandent rien du tout. Or, le malheureux auteur, accablé autant que le directeur, de sollicitations pareilles, les comédiens qui jouent dans la pièce, assiégés de prières, de supplications tournant facilement à l'aigre, ne peuvent arriver à satisfaire leurs amis les plus intimes — et les indifférents, croyant peut-être que les salles sont en caoutchouc et peuvent s'élargir à volonté, continuent à faire valoir leurs droits à l'invitation en donnant encore des prétextes comme celui-ci :

— *J'aime tant le théâtre!*

ou comme cet autre :

— *Depuis dix ans, je n'ai pas manqué une seule répétition générale!*

Une des traditions de la Comédie française, que m'a contée le bon vieux chef machiniste Devoir, retiré aujourd'hui et si bien nommé, est celle de la répétition générale d'*Adrienne Lecouvreur* : la salle entière plongée dans l'ombre; au fond du parterre, une unique lampe à huile donnant l'impression d'un œil



rouge qui regarderait et — derrière la rampe — les comédiens. Puis, aux fauteuils d'orchestre, seuls, les auteurs, Scribe et M. Legouvé, avec, de temps à autre, Samson qui venait s'asseoir auprès d'eux, lorsque, jouant dans la pièce le rôle du prince de Bouillon, il n'était pas en scène.

C'est devant ce petit public, à peine visible dans les ténèbres de la salle, que le drame se répétait généralement, *décors, costumes et accessoires*, comme dit le bulletin. Au dernier acte, lorsque Rachel mima, râla la mort d'Adrienne, MM. Legouvé, Scribe et Samson étaient pâles comme s'ils eussent réellement assisté à une agonie que la demi-obscurité rendait plus poignante et dramatique encore.

Voilà toute l'assistance de la répétition d'une grande pièce, autrefois. M. Legouvé pourrait me dire si le brave Devoir m'a exactement renseigné. Mais ce qui est certain, c'est qu'au temps jadis l'auteur avait, pour ses répétitions et ses *premières*, des ressources que les nécessités des *services* actuels ne lui laissent plus. Il est déjà fort difficile au public, au bon public dont nous dépendons tous et qui fait notre réputation à la fois et notre fortune, il lui est presque impossible d'assister aux premières représentations comme je pouvais le faire, avec quelque patience, dans ma jeunesse, en me présentant au guichet. Quant à l'auteur, il voudrait aujourd'hui composer une réunion d'amis, *faire sa salle*, comme on dit, que matériellement il ne le pourrait plus. Tout est pris d'avance, mathématiquement, et toute œuvre médiocre est officiellement soumise au jugement d'un public identique, se retrou-

vant inévitablement à la même place, sans les adjonctions, les alluvions d'un autre public qui, par sa diversité, apporterait une physionomie, une vie inattendues à la représentation.

Je sais bien que les amis, un soir de première, deviennent immédiatement *public*, font, par un phénomène intellectuel très singulier, partie intégrante du grand jury, et jugent autant qu'ils écoutent. « Les amis? disait un auteur dramatique chevronné. Je les connais : leurs cœurs battent quelquefois, leurs mains jamais! »

Boutade d'un dramaturge mécontent. Il n'en est pas moins vrai que, telles que les salles sont composées et constituées par les mœurs nouvelles, la célèbre *bataille d'Hernani*, par exemple, serait impossible dans les conditions où Victor Hugo la livra.

M. Paul Meurice vient, tout justement, de faire don, aux Archives de la Comédie française, d'un précieux document qu'il m'apportait naguère sous une enveloppe où il avait, de sa main, mis cette suscription : « *Bataille d'Hernani. Liste des combattants.* » Rien n'est plus curieux que ces deux feuillets écrits sur un papier jauni — par Mme Victor Hugo, je suppose — et annotés par Victor Hugo lui-même. Tous les noms glorieux de la génération de 1830 s'y retrouvent, comme dans le *Château du Souvenir*, de Gautier :

Les vaillants de dix-huit cent trente,
Je les revois tels que jadis.
Comme les pirates d'Otrante,
Nous étions cent, nous sommes dix.

Ils ne sont même plus dix, et tous ceux qui figurent sur le vieux papier, véritable page de notre histoire littéraire, ont leurs noms aujourd'hui gravés sur des pierres, je ne sais où, quelque part.

Mais l'auteur d'*Hernani* les énumère tous en ces feuillets, les groupe tous et — détail intéressant — les divise en ce qu'il appelle des *tribus*. Tel un consul romain organisant ses troupes en phalanges. Il y a la tribu *Pétrus Borel* et la tribu *Joseph Bouchardy*. Pétrus Borel le Lycanthrope et Bouchardy au Cœur de Salpêtre ! Il y a la tribu de l'*atelier d'architecture de Duban* et la tribu des camarades de Jehan du Seigneur. Que de noms illustres ! Et Victor Hugo place ses combattants à la façon d'un général postant ses sentinelles et ses éclaireurs. Le plan de la première d'*Hernani* est vraiment tracé comme un plan de bataille. Auguste Maquet — *Augustus Mac Keat* — conduit une tribu. Pétrus Borel est au parterre ; au parterre Jean Gigoux, à côté du critique d'art Laviron, qui se fera plus tard tuer en 1849 à Rome, auprès des défenseurs de la ville. Barye est au parterre, non loin de « Philothée O'Neddy », l'auteur de *Feu et Flammes*, qui deviendra l'imprimeur Dondey-Dupré. Les poètes montent aux galeries, aux troisièmes loges, dans les *bonnets d'évêque*.

Où est Théophile Gautier? Sous les combles. Victor Hugo lui a donné *vingt-sept places*, que le poète d'*Albertus* a distribuées à sa tribu spéciale. Et ceci me rappelle du bon et grand Gautier un acte exquis dont il m'est doux de fixer le souvenir. J'allais donner ma première pièce à l'Ambigu. J'étais tout jeune. Théophile Gautier, qui témoignait volontiers aux débutants

une bienveillance particulière et qui avait été déjà charmant pour moi, tenait à assister à cette première et, par je ne sais quelle erreur de la direction, qui croyait l'illustre critique en Russie, les places de son *service* habituel n'étaient point parvenues au domicile de Gautier, à Neuilly.

Le feuilletonniste du *Moniteur* réclama son service à la dernière heure et vint lui-même au contrôle. Il était trop tard. Les places du *service* habituel avaient été louées. Il ne restait rien pour cette *première*, rien que de mauvaises places, oh! très mauvaises places! à la seconde galerie.

Gautier était un maître admirable, un critique tout-puissant, un grand poète. Il ne se fâcha pas, il sourit au contrôleur qui lui parlait de le hucher là-haut, presque parmi les *titis*.

— Si vous n'avez que ça, donnez-moi vos *secondes galeries*! dit-il. Cela me rappellera ma jeunesse!

Et c'est ainsi que Théo, l'écrivain magistral, assista, en des stalles exécrables de cet Ambigu, à la *première* d'un débutant qu'il honora le lendemain d'un maître feuilleton — je le relisais avec émotion récemment, — sans se souvenir du juchoir d'où on lui avait fait écouter la *Famille des Gueux*.

Je regarde cet autographe de Hugo : la bataille d'*Hernani*. Le poète, fait, avec soin, le total du *service* dont il peut disposer, des troupes qu'il peut lancer dans la mêlée. Il a 285 *parterres*, 100 amphithéâtres, 10 *secondes*



galeries — et de plus 126 places, non désignées sur sa liste, mais auxquelles il ajoute cette indication : 126

Th. Gautier	27
Gérard la B. (c'est Gérard de Nerval). .	25
Paul Foucher	11
De Roche.	14
	203

Et des noms oubliés, comme Célestin Nanteuil. Plus de deux cents places ! Aujourd'hui, il serait difficile, impossible de promettre à l'auteur d'*Hernani* de livrer le combat dans ces conditions. Et la simple constatation de la différence des temps, ainsi marquée par des chiffres, ces chiffres d'une éloquence irréfutable, amènerait bien des réflexions.

XIII

La catastrophe d'hier. — Paris en deuil. — Au palais de l'Industrie. — Les cadavres. — Zumbo. — Les martyres de la charité. — *Le cœur de Paris.* — *La Passion.* — L'incendie de l'ambassade d'Autriche. — Victimes du devoir. — Le réveil de Paris.

6 mai.

C'est la « mort à Paris », aujourd'hui. Paris terrifié est en deuil. L'épouvantable catastrophe d'hier jette sur le printemps qui fleurit un lugubre voile noir. Quel spectacle hier, autour du palais de l'Industrie et dans le dépôt funèbre où l'on avait aligné les cadavres! Quelles scènes tragiques, pendant que les coupés remontaient, comme aux autres beaux soirs de mai, l'avenue des Champs-Élysées pour aller au Bois! Quels tableaux pendant que, tassée à l'abord des portes d'entrée où, d'un côté, on allait reconnaître les morts et de l'autre on prenait connaissance de la liste des sauvés ou des *condamnés,* la foule pouvait voir, à



travers les marronniers en fleurs, les illuminations joyeuses des cafés-concerts, et entendre presque par-dessus la rumeur des chars, l'ironique musique des orchestres voisins.

Quelle antithèse ! Les refrains de Polin d'un côté et ce charnier de l'autre, cette vision macabre, infernale, les corps à demi carbonisés et tordus, les tas de chiffons humains au-dessus desquels se penchent les agents munis de torches, les parents étranglés d'angoisse, des coiffes blanches de sœurs de charité. Et, la lumière rouge des braseros, les lueurs et les gouttelettes des flambeaux de résine, les corps à demi entrevus sous ces clartés vacillantes, les aspects terribles d'eaux-fortes de Goya de toutes ces créatures vivantes quelques heures auparavant et maintenant réduites à cet état qui n'a de nom dans aucune langue, comme dit l'orateur sacré. Je ne sais rien de plus atroce que ces scènes dont des groupes de plâtre — Rouget de l'Isle debout et je ne sais quel cuirassier blanc assis — étaient, en ce dépôt de la sculpture devenu une Morgue, les témoins ironiquement muets.

J'ai vu les morts de Sedan, de Champigny et de Buzenval. J'ai entrevu, dans la salle de la mairie de la rue Drouot, quelques morts arrachés à l'incendie de l'Opéra-Comique. Ces atroces visions n'étaient rien comparées à celle que donnait, cette nuit, la salle des cadavres au palais de l'Industrie — ce palais de l'Industrie dont l'histoire semblait terminée avec le Salon de cette année, et qui ajoute, en manière de post-scriptum, cet affreux chapitre à ses annales ! Il y

a au musée de Florence des scènes en cire, des figurines d'un sculpteur sicilien nommé Zumbo, pestes, tremblement de terre, massacres, fin du monde, qui, par leurs épouvantes, leurs horreurs d'un réalisme fantastique, donnent seules l'impression qui se dégage de ces tas de morts en paquets. Oui, devant ces cadavres arrachés au brasier, je songeais à ces sinistres chefs-d'œuvre de Zumbo.

Et ces haillons, ces débris, ces restes à demi calcinés, ces pauvres créatures dont les corps transparaissaient comme sous une gaze noire, sous les vêtements consumés, étaient des femmes, des filles, des mères ! Elles s'étaient parées il y avait quatre heures à peine, pour porter leur obole au Bazar de la Charité. Ces collets garnis de dentelles, ces boas légers, tout ce luxe exquis de la Parisienne, ces étoffes printanières et gaies devaient être pour elles comme le *san benito* dont on entourait les victimes des *quemaderos*. Elles étaient joyeuses, elles étaient heureuses ! Elles allaient à la grande fête qui plaît au cœur des femmes ; celle où l'on donne, où l'on secourt, où l'on console !

L'Opéra-Comique brûlait au lendemain d'une représentation de charité : la représentation d'une revue de M. de Massa : *Cœur de Paris*. C'est pendant un battement du « cœur de Paris » que le Bazar de la Charité a pris feu. — Ce grand hangar où je voyais s'engouffrer, avec une seule issue, il y a trois semaines, la foule accourue pour assister aux tableaux vivants de la *Passion de Jésus-Christ*. La Passion ! C'est hier qu'on l'a jouée, hélas ! Et ces draperies, ces tentures du bazar, ces décors du vieux Paris, comptoirs pitto-

resques, boutiques à auvents, et les enseignes joyeuses, le *Lyon d'or*, la *Truie qui file*, le cadre ingénieux et charmant qui donnait du piquant à la kermesse où roulait l'or — pour les pauvres, — tout a été un aliment, un adjuvant du désastre. On songe à cette catastrophe qui s'abattit ainsi, pendant un bal, sur l'ambassade d'Autriche, courut de même le long des tentures, enveloppa de feu les danseurs et d'où Napoléon arracha Marie-Louise, dans ses bras.

Encore à l'hôtel Schwarzenberg accourait-on pour le plaisir. Au Bazar de la Charité, on venait pour le devoir. Un devoir souriant, un devoir aimable. La femme est tout naturellement une sœur de charité qui tantôt porte la bure et tantôt la soie. Vendeuses et acheteuses, toutes avaient le même but, la même confiance et le même sourire, et ils s'enrichissaient les comptoirs des visiteuses! Une étincelle a tout consumé. Le fléau a passé sur ce hangar de la rue Jean-Goujon et en a fait un cimetière, une terre noire d'où sort une étouffante odeur de mort. C'est une des plus sombres tristesses, ce sera un des souvenirs les plus atroces de Paris.

Hier, en apprenant l'étendue du désastre — à huit heures et demie, — je téléphonais au semainier de la Comédie de faire relâche. Mais la foule était entrée, la salle attendait et les spectateurs, la plupart étrangers, étaient à leurs places. Il y avait (ou il devait y avoir une représentation de charité encore (les Parisiennes se prodiguent lorsqu'il s'agit des pauvres), au Cirque Molier, et le même public qui, dans le jour, portait ses billets de banque rue Jean-Goujon, voulait aller



donner son argent rue Benouville. La Comédie a joué, mais, ce soir, elle ferme ses portes. Elle a eu ses anxiétés dans la terrible soirée d'hier. Elle a sa part dans ce deuil d'une ville. Elle gardera, comme Paris lui-même, ce grand Paris si vibrant et si bon, la mémoire de ceux et de celles qui ne sont plus — les victimes du devoir de bonté, les martyres de la charité !

Dans quel état d'esprit s'est réveillé Paris, ce matin, et combien de visites, çà et là, d'interrogations anxieuses, de fébriles sonneries de téléphone ! Tout le monde a un ami, s'il n'a pas un parent dans cette foule et peut-être parmi ces morts. Il en a entendu des exclamations diverses, des cris de douleur ou de joie, le téléphone parisien ! — « J'étais sortie du bazar à trois heures ! J'allais y entrer quand le feu a pris ! — Et Mme A...? — Sauvée ! — Et Mme B...? — Morte ! » Quels affreux dialogues transmis ainsi mécaniquement par l'instrument implacable où se sont collées, où se posent encore tant de lèvres tremblantes !

Imaginez donc des tragédies modernes comparables à celles-là, à cet incendie qui est pour la haute société parisienne ce qu'est l'horrible coup de grisou pour les mineurs que l'explosion défigure, couche dans la terre, qui brûle et calcine comme les pauvres mortes étendues sur les planches du palais des Champs-Élysées !

Et le soleil est beau ce matin, sur les arbres, les verts marronniers d'où les fleurs tombent une à une, comme des larmes blanches ! Et la journée printanière éclaire l'avenue riante, la place de la Concorde, blanche et gaie, le coin le plus aimable de Paris,



tandis — éternelle antithèse humaine, férocité de la vie qui continue et de la nature qui regarde — tandis que, rue Jean-Goujon, on déblaye encore le champ du martyre et que, derrière les planches, salle 8, dans le *campo santo* improvisé, on interroge, on fouille, on retourne, on reconnaît toujours des cadavres, et que les faces pâles des vivants se penchent, terrifiées, sur les visages bouffis ou carbonisés des pauvres morts!

XIV

LE DUC D'AUMALE

8 mai.

La mort, qui nous frappait au cœur hier, aujourd'hui nous frappe au front.

Il y a quelques semaines, au dîner Bixio, le duc d'Aumale, avec une éloquence poignante, élevant le ton de la causerie jusqu'à celui de l'histoire, nous parlait de la France, de la France d'autrefois, du service rendu à la patrie par le souverain qui avait donné à Paris ses fortifications, à la frontière du Nord la Belgique, permettant ainsi de sauver l'honneur après d'affreux désastres — et, la voix enflammée, la parole vibrante, il s'était exprimé avec une telle véhémence de patriote et de soldat que nous n'avions pu nous empêcher d'échanger des regards anxieux, et que M. de Vogüé disait à M. Bardoux : « Il y a là la fièvre et l'au-delà de la mort ! »

Et cette même impression saisissante, je la retrouvais à cette séance de l'Académie où, nous lisant les notes de son père sur les condamnations à mort soumises au droit de grâce du roi, il arrivait aux lignes simples et tragiques où Louis-Philippe laissait la vie aux condamnés en mémoire du duc d'Orléans, expirant à Neuilly. A ce moment, la voix mâle et ferme du lecteur nous semblait comme strangulée par l'émotion, et nous partagions tous le sentiment qui faisait trembler ce fils — un soldat — parlant de son père et de son frère.

C'est un bon Français qui meurt, un esprit d'élite et un grand cœur. Je l'ai entendu, au lendemain de Sedan, à Bruxelles, pousser un cri de patriotique indignation qui ressemblait à un appel de clairon de 92. Nul homme n'aima plus profondément sa patrie et ne mérita mieux de la servir. Ce fut un lettré dans toute l'exquisité du terme, un soldat dans toute la force généreuse du mot. On se demande ce qu'un tacticien de cette valeur, un cerveau de cette nature eût fait si la destinée lui eût mis en main le sort d'une armée défendant la frontière. Il y avait, il y aura toujours un vent et un rayonnement de victoire dans le souvenir de cette prise de la Smala où une poignée de braves gens chargèrent une foule, une horde, et qui faisait dire au colonel Charras : « Pour tenter pareille folie, il fallait être Français, avoir le diable au ventre et avoir vingt ans! » Le duc d'Aumale était très fier de ce jugement du républicain mettant éternellement devant la postérité un prince à l'ordre du jour.

Mais le sort voulait que, ne pouvant faire de l'his-

toire, le duc d'Aumale se résignât à l'écrire. Il avait, je crois, commencé des *Mémoires* : il tenait surtout à achever son *Histoire de la maison de Condé*. Il maniait la plume puisqu'il ne pouvait plus tenir l'épée. Avec quelle conscience, quel pittoresque et quel amour il contait les grands jours des victoires françaises ! Tant de souvenirs se pressent à la nouvelle de cette mort du Français de France qui savait peut-être le plus de choses et les contait avec le plus de charme ! Un seul sentiment, celui de la douleur et du respect, me vient aujourd'hui. Le duc d'Aumale se caractérisait lui-même en quelque sorte lorsqu'il disait à ceux qui venaient à Chantilly, d'où la politique était chassée : « Ici on ne parle que de la littérature, de l'art et de l'armée ! »

Il était, en toutes choses, averti et muni. A l'Académie, lorsque le nom d'un poète du temps passé, souvent connu des seuls érudits spéciaux, arrivait dans la discussion du Dictionnaire, non seulement le duc donnait telle citation cherchée, mais répondait parfois : « Et je possède à Chantilly le manuscrit original ! » Son style, comme sa parole, avait l'alacrité vaillante des soldats en marche rapide. « Vous étiez né fantassin, disait à l'historien des *Zouaves* et des *Chasseurs à pied* son ancien précepteur, M. Cuvillier-Fleury, en le recevant à l'Académie française. *In pedite robur.* » Il avait surtout l'invincible résistance de la race. Jamais il ne désespéra. Le pessimisme lui était hostile comme tout ce qui n'était pas français. Il rappelait bien haut le cri de la patrie au lendemain d'Azincourt, et je me rappelle le mot qu'il me disait,

avec un sourire fier dans sa moustache militaire, au lendemain de 1870-71 :

« La France est cassée, mais les morceaux en sont bons ! »

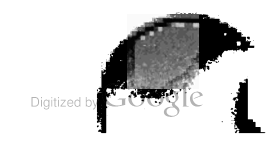
C'est une grande figure française qui disparaît dans la noire fumée de ces jours de deuil.

Je ne sais pourquoi il me semble que la nouvelle de la catastrophe de la rue Jean-Goujon a dû frapper le prince au cœur. Il n'y a pas seulement, parmi les victimes, la duchesse d'Alençon, sa parente, il y avait des amis, le général Munier qui, si je ne me trompe, devait, sous ses ordres, défendre la frontière devant Besançon, en 1875; cette charmante Mme d'Avenel et la baronne de Saint-Didier que nous vîmes, l'accompagnant et l'écoutant, dans ces galeries de Chantilly où chaque œuvre avait son histoire, chaque tableau, chaque objet d'art sa légende, collection unique au monde et que la générosité du prince français a donnée à l'Institut de France, c'est-à-dire à la France même.

Les tristes nouvelles de Paris ont dû le foudroyer, en cette Sicile où il nous disait, en partant, qu'il allait se reposer dans les bois d'orangers et les buissons de roses. La foule, aujourd'hui, contemplera avec émotion le portrait mélancolique du duc d'Aumale, pensif, sur le banc de pierre où l'a assis Benjamin Constant, dans l'espèce de paysage anglais qui fait songer à la fois aux allées de Chantilly et aux parcs de l'exil. Ce sera le dernier portrait du fils de France. M. Henri Lavedan disait naguère au maître peintre : « Que ne l'avez-vous représenté assis à sa table de travail, dans un fond de tableau héroïque et symbolique : les pis-

tolets de Condé et les drapeaux de Rocroy encadrés en son château dans la galerie des Batailles et faisant une auréole à ce général inutilisé devenu un homme de lettres militant! » Oui, c'eût été là un portrait digne du modèle et du peintre, un portrait d'histoire. Glorieuse destinée inachevée, noble vie faite de grands devoirs généreusement remplis, de chevaleresques dévouements — l'adieu à l'armée et le sacrifice à la patrie au lendemain de la République de 1848, — d'héroïsmes simples accomplis avec une bonne grâce gauloise, de profonds deuils intimes supportés en soldat. Existence tout entière consacrée à ce qui est la vie même de la France : les lettres, sa gloire ; l'art, son lustre ; l'armée, sa force — et couronnée enfin par cette donation historique de tout un coin de patrie, trésor inappréciable, faite à la patrie tout entière.

Il y avait un grand cœur de héros, au château de Chantilly, un cœur qui ne battait plus depuis deux siècles, le cœur silencieux, enfermé dans la chapelle. Il y en aura un autre sous la même voûte, un cœur qui palpitait encore hier à toute noble cause : — celui du duc d'Aumale, si, au lieu de reposer dans la chapelle de Dreux, l'écrivain qui honora l'Académie et l'Institut de France est couché dans le château qu'il releva de ses ruines et s'il dort, soldat d'Afrique, près du cœur du grand Condé, le soldat de Rocroy.



XV

Souvenirs du mardi 4 mai. — Paris et les funérailles. — La charité. — Le discours du père Ollivier. — Qu'en penserait l'abbé Perreyve? — Une des victimes. — Elise Blonska. — Une humble parmi les mondaines. — Le duc d'Aumale. — Souvenirs et causeries. — Louis-Philippe et Danton. — Une visite à Pétion. — Le 4 septembre 1870 à l'*Hôtel de Flandre*, à Bruxelles. — Le duc d'Aumale et Sedan. — 1848! — Le duc amateur de théâtre. — Le doyen des abonnés de la Comédie. — Le vieux Théâtre-Français. — Delacroix et Cuvillier-Fleury. — Classiques et romantiques. — Le loyer de la Comédie. — Les *semainiers* chez le roi. — 1871. — M. Got et la Comédie française à Londres. — L'intervention du duc d'Aumale. — Les comédiens à Chantilly. — La troupe du grand Condé. — Une oraison funèbre à venir.

13 mai.

J'étais étonné de ne pas voir en toutes ces catastrophes l'ange Gabriel, qui, volontiers, comme on sait, prédit les malheurs de fort loin. L'ange ne s'est pas fait attendre, et par la bouche de Mlle Couédon, il a parlé et vaticiné. Un reporter a recueilli et imprimé l'oracle ; Mlle Couédon déclare que ce n'est

point fini et que notre « mollesse et notre incurie » nous condamnent à subir bien d'autres épreuves. Attendons.

— La justice divine est-elle satisfaite? Non. *Ce n'est encore qu'un avertissement.*

Ainsi s'exprime la *voyante* dont on pourrait, je pense, modérer l'intempérance de langage. Mais quoi! c'est un peu là cette doctrine du père Ollivier déclarant que les martyres de la rue Jean-Goujon ne sont que des victimes expiatoires. La mansuétude fait défaut à l'ange Gabriel comme au dominicain, et Mlle Couédon s'érige sévèrement en justicière. Les mondains ou plutôt les mondaines (car le désastre est tout féminin, et il y a eu fort peu d'hommes enveloppés dans le sinistre) ne trouvent pas grâce devant elle. Mais était-ce donc une « mondaine » cette pauvre et dévouée Blonska dont M. Francisque Sarcey évoquait hier la touchante silhouette et qui, n'ayant à elle que tout juste ce qu'il fallait pour vivre, donnait aux pauvres ce qu'elle pouvait, çà et là, recueillir et ce qu'elle gagnait elle-même?

Je ne vois pas trop ce que l'ange Gabriel eût châtié en elle si ce n'est la libre pensée qui fut le guide et la force de cette exquise créature saluée, au cimetière Montparnasse, d'un poignant adieu de M. Clémenceau, très pâle et très ému. Élise Blonska était une sorte de sœur de charité laïque. Elle appelait cette charité de l'*altruisme*, voilà tout. Si nous ne discutions jamais, en ce monde, que sur de pareils vocables!

Elle ne disputait aux pauvres qu'elle secourait qu'une somme légère, 200 francs, qu'elle avait



toujours, comme une épargne, mise de côté, entre les mains d'un ami, afin de ne rien demander à personne pour se faire enterrer. Oui, toute sa fortune. Le reste était aux souffrants.

Et le dimanche qui précéda l'incendie du Bazar de la Charité, elle dit au docteur Ch. Letourneau :

— J'avais pris sur mes 200 francs 100 francs pour les pauvres. Je les remets et je suis en règle : les 200 francs de mes *funérailles* sont complets.

Elle riait du mot, voulant disparaître comme elle avait vécu, simplement, sans bruit. Deux jours après, elle était brûlée vive. Le moine de Notre-Dame croit-il qu'elle eût à expier son luxe? A moins que, comme Polonius tué par hasard, la pauvre fille n'expiât le luxe des autres.

On rappellera longtemps les souvenirs de ce jour de deuil. Tout près de la tombe où Élise Blonska repose, côte à côte avec une amie russe qui fut une grande âme, Mme Nikitine, collaboratrice de la *Nouvelle Revue* (elle y signait E. Gendre, de son nom de jeune fille et Lavrof dit un adieu sur sa tombe) — un jeune homme en deuil et dont le désespoir navrait, se tenait à mes côtés, comme effaré encore de la tragédie qu'il venait de traverser :

— Mardi matin, me dit-il lentement, je déjeunais avec quatre personnes qui étaient brûlées mardi soir.

C'était M. Schlumberger. Sa mère tenait le comptoir pour les aveugles où Blonska a péri et, avec elle, la mère, la sœur et une cousine de M. Schlumberger. Que dire de pareilles atrocités? La pensée s'arrête subitement, comme devant un gouffre. J'ai salué avec

respect cet homme qui, dans sa douleur, songeait encore à accompagner les restes de la pauvre créature en quelque sorte anonyme en son dévouement et son sacrifice et à qui des membres de la colonie russe apportaient des fleurs.

— Eh! nous eût-elle dit, de sa petite voix railleuse, avec son fatalisme ou plutôt sa vitalité slave, c'est le passé, cela! Rappelez-vous le cri de Gœthe, qui doit être le mot d'ordre de la vie : « *En avant*, *par delà les tombeaux !* »

La vie, tout naturellement, reprend sa marche et je sais des Parisiens qui sont allés aux champs cueillir sous le soleil les aubépines destinées à ces tombes. Les dîners priés sont retardés de quelques jours, mais on les donne. On ne danse plus, çà et là, mais on dansera encore. Les cavalcades sont reculées d'un mois, mais elles traverseront Paris. Les théâtres achèvent leur saison ou préparent leurs pièces attendues. Après tous ces fantômes, le *Vaisseau Fantôme*! Pourvu que la *voyante* ne trouve pas à cette manifestation inévitable et nécessaire de la continuité de la vie une cause de nouveaux châtiments et le père Ollivier un prétexte à de nouveaux tonnerres oratoires, dont les grondements eussent étonné un Lacordaire et attristé un Henri Perreyve!

Même à l'orateur religieux, investi du droit de tout dire en vertu de son caractère sacré, il faut le tact, celui qu'a montré, sans parler du cœur, M. Barthou, le ministre de l'intérieur. Je ne sais si, comme on l'annonce,

15

le cardinal Perraud prononcera, dans la chaire de Saint-Germain-des-Prés, l'oraison funèbre du duc d'Aumale. Nous aurions là un admirable modèle d'éloquence, et le *royal confrère*, comme disait Victor Hugo, serait célébré d'une façon digne de lui.

C'est — j'y reviens — de l'histoire vivante qui disparaît avec ce prince dont la prodigieuse mémoire était toujours ouverte, pareille à une encyclopédie, à ceux qui l'interrogeaient. Avec une verve et une précision singulière, le duc d'Aumale racontait ses souvenirs de jeunesse et ceux de son père, d'une façon inoubliable. Il fallait l'entendre à Chantilly, dans sa bibliothèque, causer, tout en bourrant sa pipe, et évoquer le passé en témoin juste et véridique ou en héritier plein de certitude de telles ou telles traditions encore vivantes, grâce à lui. Il semblait alors, en vérité, un homme d'un autre âge, lui qui se mêlait avec une curiosité si active au mouvement parisien, à la vie de l'art et du théâtre. Il avait connu tous les survivants de la Révolution et de l'Empire, les soldats de Wagram et de Waterloo et, sur les conventionnels qu'avait fréquentés son père, sur les généraux de Napoléon qui lui avaient fait son éducation militaire, il conservait des souvenirs d'un pittoresque intérêt, qu'il rappelait volontiers, voulant les écrire peut-être.

Et toujours — avec une sorte de prédilection qu'expliquait son amour pour le *drapeau chéri* — il revenait plus spécialement aux « réminiscences » de la Révolution française. Il contait la visite de son père à Danton, après Valmy, le jeune duc ayant été chargé

par Dumouriez de venir porter à Paris la nouvelle de la victoire.

— Jeune homme, lui disait le tribun de sa voix tonnante, vous avez le tort de trop parler. Depuis hier que vous êtes à Paris, vous avez commis des imprudences et dit des bêtises. Ne vous mêlez donc pas de politique, et laissez-nous faire cette besogne. Elle n'est pas commode, mais c'est pour que ni vous ni moi ne soyons pendus que nous travaillons. Ne vous occupez pas de ce qui ne vous regarde pas, et retournez à l'armée!

On voulait nommer le duc de Chartres gouverneur de Strasbourg. Il réclama, désirant conserver un commandement actif. On le laissa rejoindre Dumouriez.

Il y avait aussi une entrevue du jeune duc avec Pétion, fort intéressante. Le futur roi Louis-Philippe quittait, un moment, ses troupes, à la veille du procès du roi, pour venir supplier le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, son père, de ne pas voter dans l'affaire de Louis XVI.

Le jeune prince connaissait et aimait Pétion. Il alla droit à lui, voulant le consulter, renforcer sa propre opinion de celle d'un patriote de cette autorité.

Le beau Pétion était en train de se raser, dans sa mansarde, devant un morceau de miroir cassé.

— Vous me demandez ce que doit faire votre père? dit Pétion. Je suis d'avis que le duc d'Orléans ne doit pas voter!

Après avoir appris à son père l'opinion du maire de Paris, Louis-Philippe repartit pour l'armée.

Dans la galerie de Chantilly, le duc d'Aumale gardait — et montrait — parmi les merveilles d'art d'une



collection unique, un vieux petit tableau d'Hippolyte Bellangé, représentant un officier des grenadiers de la République, un porte-drapeau entraînant ses hommes en agitant le tricolore au-dessus de son feutre bossué. C'était son *premier tableau*, celui qu'il avait acheté jadis sur ses économies de jeune homme et qu'il avait acquis à cause du drapeau, de ce drapeau aux trois couleurs sous lequel il devait dormir, à Zucco, et, couché, aller de sa demeure à Palerme, porté par les bonnes gens de Sicile.

— 200 francs, disait-il. Je l'ai payé avec mes *semaines* !

Toute la politique, je dirai tout l'amour du duc d'Aumale, ce drapeau les symbolisait et le prince était le fidèle du tableau et du *tricolore* de Bellangé depuis le jour où, enfant, à Neuilly, il se couchait à terre avec ses frères pour entendre, l'oreille collée au sol, la vibration des coups de canon, ainsi qu'ils avaient entendu si souvent répéter par Gérard que celui-ci, à plat ventre, interrogeait la terre pour s'assurer et répéter, répéter dix fois à Grouchy immobile qu'on se battait au loin, là-bas. Où ? A Hougoumont, à Mont-Saint-Jean !

Dois-je rappeler un souvenir qui m'est personnel? Le 4 septembre 1870, j'étais à Bruxelles et je revenais du champ de bataille de Sedan, lorsqu'à l'*Hôtel de Flandre*, où ils étaient descendus, il nous fut donné de voir le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Chartres. Je n'ai rien oublié de cette journée pleine d'angoisses et de douleur, ce dimanche pendant lequel nous attendions des nouvelles de Paris, et nous donnions des renseignements sur l'affreux spectacle

vu, à quelques heures de là, en cette terre française où les princes, alors exilés, ne pouvaient pénétrer. M. Antonin Proust était avec nous.

J'ai présentes encore à la pensée la tristesse et la colère du duc d'Aumale, parlant de ces armées françaises vaincues, mal commandées, livrées au cercle de canons de M. de Moltke. Et l'impatience du duc de Chartres répétant : « Je ne suis pas un prétendant, moi, je ne suis qu'un soldat et je ne demande qu'une chose, à rentrer en France et à me faire casser la tête pour mon pays ! » Et le regard mélancolique du prince de Joinville, hochant la tête devant tous ces atroces malheurs !

Le duc d'Aumale s'animait et retrouvait un éclair de joie lorsqu'il racontait l'épisode de Wissembourg, le brave général Pellé, remplaçant le général Douai, faisant mettre les drapeaux au centre de la division décimée, et battant ainsi en retraite, sous les balles.

— On dirait, répétait le duc d'Aumale, un épisode de Valmy !

Tout à coup, dans une poignante explosion de désespoir, arpentant à grands pas la chambre d'hôtel où nous nous trouvions :

— Quelle horreur ! dit-il violemment. Certains chefs dont je n'aurais pas voulu pour clouer ce tapis ! Et la nation, la nation comme l'armée, conduite ainsi à un coupe-gorge ! Un peuple qui pendant dix-huit ans supporte cela ! Un peuple qui a fait 89, qui a fait 92, qui a fait 1830...

Il hésita un moment ou plutôt il n'hésita pas, il frappa dans ses mains et, comme sautant une sorte de

fossé, avec une expression superbe et la voix vibrante :

— Qui a fait 48 !

Il oubliait tout, il ne se souvenait que de la France ! Il ne voyait que le drapeau, le *drapeau chéri*, le tricolore du petit tableau de Bellangé. Et je ne sais pas de cri d'indignation patriotique plus poignant que celui-là.

Le duc d'Aumale m'apparaît encore sous un jour plus particulier, et ce n'est pas un des côtés les moins originaux de sa physionomie que celui d'amateur d'art et de théâtre. Il me disait souvent avec sa bonne grâce habituelle :

— Je suis le doyen de vos abonnés !

Il aimait profondément la Comédie française et il en rappelait, en des causeries pleines de verve, tels souvenirs qui échappaient même aux plus anciens de nos sociétaires. Il se revoyait étant enfant, traversant, pour se rendre dans la loge royale — alors placée au centre du théâtre, formant le milieu des premières loges, — le couloir qui sert aujourd'hui de communication entre la salle et le foyer, et que décorent des bustes, portraits de comédiens ou de comédiennes, et des tableaux. En ce temps-là, c'était un corridor où, sur des banquettes, demeuraient assis les figurants attendant le moment d'entrer en scène, et le jeune duc éprouvait un sentiment de curiosité à la fois et de respect à la vue de ces guerriers casqués, grecs ou romains, sommeillant à demi derrière leurs boucliers ou se mouchant, tout en s'appuyant sur leurs lances.

A dire vrai, la curiosité et l'étonnement aussi domi-

naient le respect chez l'élève de M. Cuvillier-Fleury. Comme son aîné le duc d'Orléans et comme ses frères, le jeune prince était plus volontiers romantique que classique, et c'était à la table du roi, dans les causeries de famille, des discussions littéraires où, en fils du XVIIIe siècle, Louis-Philippe tenait volontiers pour les tragédies de Voltaire tandis que les jeunes gens prenaient parti pour Victor Hugo et les drames d'Alexandre Dumas.

— Quand on donnera *Zaïre* ou *Mérope*, répondait le roi, vous verrez la supériorité du *répertoire !*

En ces années mêmes, le duc d'Aumale, allant se promener le matin au bois de Boulogne avec son précepteur, y faisait d'ordinaire la rencontre d'un cavalier à l'air maussade et frileux — l'œil superbe — qui, en compagnie de Cuvillier-Fleury, cheminait sous les arbres et célébrait à haute voix les mérites d'Horace tout en fulminant contre Victor Hugo. Et ce passionné du poète latin, ce *traditionnel* forcené, militant et violent, était — chose extraordinaire ! — le peintre admirable de la *Barricade*, de la *Barque du Dante* et des *Deux Foscari*, Eugène Delacroix, byronien par la palette, classique par le cerveau.

Le duc d'Aumale se rappelait encore Benjamin Constant, avec sa chevelure frisée, se rencontrant dans le cabinet de Louis-Philippe avec les *semainiers* de la Comédie française venant demander au roi du crédit pour le payement de leur loyer arriéré. Le Théâtre-Français faisant partie du Palais-Royal, qui appartenait à la famille d'Orléans, Louis-Philippe se trouvait être le propriétaire de ses comédiens ordinaires

et ils n'étaient pas riches alors, ces comédiens illustres. Quelques-uns, comme Samson, demandaient à quitter la Comédie pour aller jouer au théâtre du Palais-Royal, afin de pouvoir subvenir aux besoins de leur famille, et ils étaient condamnés, par arrêt de justice, à rentrer au bercail, à reprendre leur rang dans la société.

Louis-Philippe répondait aux *semainiers* :

— Donnez-moi de bonnes pièces, messieurs, je vous donne quittance de votre loyer !

Que demandait Benjamin Constant lui qui jouait aussi, mais jouait d'une autre manière que Samson ?

Et il y eut une heure où la Comédie française, si prospère aujourd'hui, se trouva près de sa fin. C'était au lendemain de la guerre. Durant le siège, les sociétaires à part entière s'étaient contentés de toucher 80 francs, 100 francs au maximum, pour payer aux pensionnaires et aux employés tous les appointements au-dessous de 3000 francs. Ils imitaient en cela leurs anciens, les Desmousseaux, les Provost, les Geffroy, qui, à la fin de l'année, lorsqu'il n'y avait pas de bénéfices, point de *partage*, rapportaient une partie de leurs émoluments à la caisse pour solder le petit personnel du théâtre. Nobles souvenirs de l'histoire d'une glorieuse institution.

Mais cet esprit de sacrifice était déjà quelque peu atténué en mars 1871, lorsque M. Got eut l'idée d'aller gagner à Londres, avec une délégation de ses camarades, l'argent qui manquait à la caisse à peu près vide de Paris. Pour toute fortune, pour toute ressource, la Comédie française avait alors 12267 francs. Il fallait se hâter. Déjà quelques sociétaires — un

surtout, non des moindres — parlaient de *liquidation*. Liquider, rendre à la liberté et à l'aventure cette troupe compacte dont Paris était si fier! « Si nous devions continuer ainsi, écrivait M. Got, déjà doyen, dans un rapport au Comité, la patience échapperait devant les besoins, beaucoup d'entre nous iraient chercher à vivre ailleurs — *ils en parlent déjà* — et la Comédie française *serait finie*. »

Et l'éminent comédien, bravement, avec le peu d'argent que pouvait avancer sur ses 2267 francs la caisse du théâtre à Paris, pour chercher des ressources en Angleterre, durant la Commune, se lançait comme au hasard, louait avec Bressant la salle de l'Opéra-Comique à Londres, et nourrissait, en quelque sorte, la troupe parisienne et les employés de la rue Richelieu, condamnés ici à des recettes dérisoires devant des salles vides, et les sauvait avec les représentations *londoniennes* et les œuvres de Molière, de Beaumarchais, de Musset et de Dumas père.

M. Got a écrit ces souvenirs dans une série de notes publiées par M. d'Heylli, sous le titre de *la Comédie française à Londres*, et si notre cher doyen, qui nous doit ses *Mémoires* et qui laissera par là un maître livre (j'en connais des fragments tout à fait supérieurs), si M. Got dit tout ce qu'il a tenté, supporté, osé dans cette campagne de 1871, à Londres, je ne crois pas me tromper en laissant deviner qu'au premier rang de ceux qui lui rendirent, là-bas, la tâche moins lourde, fut le duc d'Aumale. Le duc, se souvenant du temps où son père faisait remise de leur dette aux comédiens français, apportait à son tour son aide à l'antique

maison qu'il avait tant aimée, qu'il ne devait jamais cesser d'aimer.

Et puis une intervention matérielle, ce n'est pas tout ! Le duc d'Aumale avait, pour cette troupe choisie, des amabilités qui séduisaient et touchaient. Il s'intéressait à toute œuvre nouvelle, à un début, à une reprise, comparant le présent au passé, parlant de ce passé avec des émotions attendries, mais qui ne le rendaient aucunement injuste envers *aujourd'hui*, se préoccupant de toute manifestation nouvelle, me demandant, par exemple, pourquoi dans *Grisélidis* je n'avais pas copié les costumes sur la suite des peintures de la Royal Academy de Londres, disant à M. Mounet-Sully que, le jour où il jouerait Othello, il le faudrait costumer, non pas en Turc, mais en Vénitien, le More étant commandant des galères de la sérénissime république. Il y a à Chantilly, entre autres merveilles, une délicieuse terre cuite de Tanagra, sous vitrine, une figurine drapée avec un art exquis. C'est le duc d'Aumale qui l'indiquait à Mlle Bartet, lorsque l'artiste étudiait son rôle d'*Antigone*.

Il avait vu les contemporaines de Mlle Mars et il me parlait de l'incomparable valeur de Mlle Reichenberg dans Agnès. Il avait vu jouer du Sedaine par les plus illustres et rien ne lui semblait plus parfait que Mme Barretta dans cette Victorine qu'a fait revivre Mme Sand. Un jour, il y eut fête à Chantilly, qui plut infiniment au *doyen des abonnés* de la Comédie. Ce fut lorsqu'il invita les sociétaires à visiter, après déjeuner, le château qu'il venait de léguer à la France. Tous revinrent enchantés de son hospitalité sans

hauteur, de son accueil d'une courtoisie charmante.

— *Monsieur le prince* avait sa troupe, me dit-il quelques jours après, et la Comédie française a pu vraisemblablement se croire chez elle. Et notez même que la troupe de Condé ne jouait pas seulement à Chantilly, mais en Normandie, en Picardie, en Flandre. Et le vainqueur de Rocroy ne pouvait arrêter ces *tournées* !

— Tâchez, ajoutait-il en souriant, de faire ce qu'il n'a pas fait !

Je me laisserais aller très loin sur la pente des souvenirs. Il faut pourtant que je m'arrête. Ce sont là de petits traits d'une existence à la fois glorieuse et attristée. Ce qu'il faudra dire et redire, quand on reviendra sur cette mémoire, c'est que, chez le duc d'Aumale, le style et la manière d'être, tout en lui fut de clarté. « Un Français non de l'ancien régime, mais de l'ancien temps », le mot, écrit ce matin, est juste et définitif. L'armée le saluera de son épée, le jour des funérailles, et plus tard l'Académie le saluera de la parole. Il y aura, du moins, du haut de la chaire, un verbe qui ne semblera pas dater de Dominique et de la guerre des Albigeois !



XVI

La vie reprend, la *séance continue.* — Parisiennes d'autrefois et Parisiennes d'aujourd'hui.— Une exposition de portraits de femmes et d'enfants. — La beauté anglaise. — Mistress Cuthbert. — L'école anglaise et les Nattier au quai Malaquais. — Les idées toutes formulées et les *petits paquets tout faits.* — Le livre des *snobs.* — *Paris-Parisien.* — Ce qu'il faut savoir et ce qu'il faut dire. — Peintres et causeurs. — En quoi consiste le *chic parisien.* — Il y a Paris et Paris. — L'âme parisienne. — Paris qu'on éventre. — La place Vendôme. — Une bouteille géante. — La rue de Rivoli polychrome. — Le *café de Madrid.* — Les cafés au XVIIIe siècle et sous le second Empire. — Un mot de Clément Duvernois.

19 mai.

Je voudrais pourtant échapper au souvenir de ce mois de mai voilé de deuil. La vie reprend, la « *séance continue* ». Les couturières et les modistes revoient leurs clientes, un peu effarées encore, et peut-être le Grand-Prix de Paris sera-t-il un prix comme les autres, avec un peu plus de violet et de mauve. Je regardais précisément, le jour même de la catastrophe de la rue Jean-Goujon, nos jolies Parisiennes d'aujourd'hui

arrêtées devant ces portraits de femmes et d'enfants que la Société philanthropique expose encore pendant quelques jours au quai Malaquais. C'est aussi une œuvre de luxe, et une bonne œuvre, au profit des œuvres de misère, asiles de nuit, fourneaux et dispensaires. Nos Parisiennes, d'un charme si vivant, avec ces toilettes un peu surchargées d'aujourd'hui, contemplaient, lorgnaient, discutaient ces portraits féminins offerts là à leur curiosité. Il y en avait peut-être, parmi elles, qui, s'arrêtant un moment à l'École des beaux-arts, allaient, tout à l'heure, courir en acheteuses — et en victimes — au Bazar de la Charité !

Rien n'était plus exquis, du reste, que ce spectacle : ces jeunes femmes, élégantes, jolies, s'arrêtant là devant ces portraits d'aïeules et échangeant leurs observations sur les modes et les *genres de beauté* d'autrefois. Telles ces délicieuses *parisinettes* d'Helleu, les cheveux relevés sur la nuque et appuyées sur leur ombrelle, se penchant pour voir de plus près un dessin de Watteau ou une terre cuite de Tanagra.

Je dois reconnaître que l'école française — sauf parmi nos maîtres modernes peut-être — semble un peu compassée et quasi théâtrale comparée à ces éclatants portraits féminins de l'école anglaise où les Reynolds, les Gainsborough et les Lawrence ont rendu avec une maîtrise incomparable, une liberté d'exécution singulière, le teint, le regard, les mouvements de la femme. Elles me semblaient aussi vivantes, en réalité, que leurs visiteuses parisiennes, ces belles Anglaises qui, du fond de leurs cadres, laissent tomber sur nous leurs regards clairs : mistress Fischer,

lady Eden, Dorothy Bland, lady Price ou cette éclatante mistress Cuthbert dont François Coppée se déclarait publiquement amoureux fou, l'autre jour.

Elle est admirable, en effet, cette mistress Cuthbert, de Lawrence, et je ne crois pas que, depuis mistress Siddons, il nous ait été donné de contempler pareil exemplaire de beauté anglaise. Nous ne connaissons pas assez les peintres anglais. Notre Louvre, très pauvre en maîtres espagnols, est indigent en maîtres de la Grande-Bretagne. Lady Richard Wallace vient de léguer à l'Angleterre l'incomparable collection formée par lord Hertford et continuée par sir Richard. C'est un trésor sans prix, un musée complet qui formera, du reste, une annexe tout à fait indépendante de la National Gallery. Il est à regretter que lady Wallace, qui était Française, n'ait pas distrait de cette réunion de chefs-d'œuvre les tableaux de l'École anglaise et ne les ait point donnés au Louvre. L'Angleterre est fort riche en œuvres de ses fils et nos galeries nationales n'en ont pas ou presque pas.

J'avais vu ce portrait de mistress Cuthbert chez M. Sedelmeyer et j'ai retrouvé, à l'exposition du quai Malaquais, mon impression première. C'est un chef-d'œuvre de grâce et de liberté dans l'exécution : le modelé des bras, le regard mouillé, la vie de cette chair féminine donnent la sensation d'une œuvre faite en souriant dans la joie d'un hymne à la beauté. Ils sont terriblement affectés et compassés, nos peintres galants du XVIIIe siècle, Drouais, Nattier, comparés à ces poètes de la femme. Je ne parle pas des classiques et solennels Mignard ou Largillière, je parle des plus

français des peintres galants ou, comme on voudra, des plus galants de nos peintres français, Watteau étant absent. Leurs modèles deviennent sous leur pinceau des comédiennes jouant un rôle, des danseuses fardées, le rouge à la joue, toutes prêtes à entrer en scène pour quelque ballet mythologique. Et rien ne marque plus nettement ce qu'il y a de mode et de voulu dans la beauté.

Il en est un peu de la beauté, quand elle n'est pas absolue, comme de l'esprit. Il y a l'esprit du jour — l'esprit qui passe et l'esprit qui dure. La beauté a aussi ses paradoxes, si je puis dire, qui plaisent un moment, séduisent même plus violemment qu'une vérité, mais s'effacent comme une fusée. Et l'esprit a ses *déjeuners de soleil.*

Les cheveux roux sont une beauté aujourd'hui. Ils ne semblaient pas constituer une supériorité autrefois. La beauté du temps de Louis XIV, c'est l'opulence du corsage ; au temps de Louis XV, la beauté rêvée est une sorte de grâce piquante et un peu morbide comme celle de la pâle et élégante Pompadour. Il est vrai que le corps potelé d'une du Barry rétablit l'équilibre. Quoi de plus différent que l'idéal d'amour d'un beau colonel de l'Empire et celui d'un poète livide de 1830? Un cavalier de Lasalle recherchera comme *type* le contraire du rêve élégiaque d'un Antony. Nous en sommes à présent aux maigreurs du *botticellisme*, et les fantômes de Ghirlandajo et de Filippo Lippi passent dans les rêves des poètes.

Au XVIII[e] siècle, la femme n'est point du tout une vision, une âme ; elle est une poupée très parée, très

poudrée et très peinte, et on prendrait, encore une fois, les duchesses de Van Loo et les marquises de Nattier pour des figurantes, d'ailleurs agréables, pomponnées, maquillées, un peu dévêtues et prêtes à affronter la rampe. Des princesses ou déesses d'opéra !

Je ne retrouve point la femme en ces figures pâlies, ces visages aux lèvres carminées où le regard seul, spirituel ou perçant — jamais rêveur, — semble vivant. La femme, c'est l'école anglaise qui l'a comprise, avec toute sa grâce, son charme, sa langueur, l'expansion de sa beauté, de son sourire, ou la séduction de sa mélancolie. Les plus séduisantes de nos Françaises c'étaient ces Parisiennes qui, l'autre jour, allaient d'un cadre à l'autre, avec des rapidités de papillons se posant au hasard.

Prudhon soutient notre renommée, sans doute, et aussi David, malgré sa froideur, et le vieil Ingres, dont la belle esquisse, la *Comtesse d'Haussonville*, est là. Nos contemporains, Élie Delaunay, avec ses deux portraits supérieurs, *Madame Toulmouche* et *Madame Bizet*, Baudry, dont le *Robert Fould* enfant est un morceau incomparable, Chaplin, qui fut précisément un Anglais de Paris, luttent avec ces éclatants rivaux de l'école britannique. Mais les séduisantes Anglaises effacent tout, emportent tout, et je comprends Coppée, revenant toujours à cette mistress Cuthbert.

Un amateur fort riche, M. de Angarica, qui, pendant longtemps, eut la fantaisie de posséder la plus rare collection de cigares de haut prix qu'on pût trouver, a acheté ce portrait 200 000 francs tout

juste. Le pendant existe, M. Cuthbert, et il est probable qu'on le rapportera d'Angleterre ; mais les portraits d'hommes (et il faut en prendre notre part) se vendent moins cher que les portraits féminins, et je doute que M. Cuthbert atteigne le prix de sa femme. Cette belle, cette incomparable mistress Cuthbert, est la grand'mère d'une de nos Parisiennes les plus charmantes, et qui, voyant son aïeule chez M. Sedelmeyer, a regretté vivement que le sort l'ait privée de ce précieux souvenir de famille.

Il y a aussi des portraits d'enfants parmi ces portraits de femmes où les manolas de Goya font pendant à la mélancolique duchesse de Vallombrosa dont le regard semble attristé déjà de la mort de son fils. Le roi de Rome (par Lawrence encore) est ici, beau comme un petit dieu, et je n'ai jamais mieux compris le mot qui définit ces petits : « L'enfant ? Moitié fleur, moitié fruit ! »

C'est un peu ainsi que le peint Franz Hals, lui-même. L'enfant, avec lui, le beau baby joufflu, devient une sorte de grosse pomme vivante avec des rouges violents sur la joue et des rires de tirelire. Quel maître que ce roi de Haarlem, un Velazquez flamand, un Velazquez cadet aussi vivant mais moins gentilhomme ! Et quand je pense qu'il y a peu d'années, il était non pas ignoré, ce Franz Hals, mais méprisé. On n'en parlait pas, on n'en voulait pas. Pour quelques centaines de francs on avait un Franz Hals qui, aujourd'hui, en vaudrait trente mille. Allons, ce n'est pas seulement la beauté et l'esprit qui ont leurs modes, c'est l'art aussi, et — grand Dieu ! — ce sont toutes

les œuvres humaines, depuis le meuble de l'ébéniste jusqu'aux drames des poëtes. Manet faisait, tous les ans, un voyage à Haarlem pour rendre visite à Franz Hals et il rentrait en disant :

— J'ai salué le père.

On le salue aussi, quai Malaquais.

Mais l'exposition va fermer et ces portraits réunis un moment et qui — si les œuvres d'art ont leur vie propre — doivent échanger de si étranges dialogues entre eux, la nuit, la *Reine Margot* de Clouet dialoguant, je suppose, avec la *Madame Danton* de Boilly — ces portraits qui nous ont donné, pendant un moment, l'illusion de spectres de beauté revenant au monde pour nous sourire, vont reprendre leurs places dans la pénombre des galeries particulières. On ne les reverra plus que de loin en loin, lors des exhibitions spéciales, peut-être dans quelque galerie rétrospective en 1900.

Et, malgré la tristesse de Paris, ce concours de jolies femmes et de babys a été un des agréments de ce lugubre printemps. Voilà qu'aujourd'hui s'ouvre une exhibition toute différente, une exposition canine. Là, encore, la mode existe et — l'expression est à sa place — montre sa griffe. Il y a des chiens à l'ordre du jour et des chiens démodés. Les grands danois, qui sont fort décoratifs, et les chiens japonais, qui sont fort laids — petits et bizarres comme les arbres nains cultivés par les jardiniers d'Yeddo, — ont remplacé les braves chiens français, les pauvres bons caniches qui jouent au loto comme les chevaux russes du cirque Molier épelaient l'alphabet et, pour être

dans le train, ce fameux train qui emporte tout, il faut sacrifier à ces magots d'Asie les griffons et les fox-terriers.

Sachez, du reste, que les « chiens de l'année » sont le *scotch terrier* et le *fox-toy-bulldog.* Hâtez-vous de vous en procurer si vous voulez être à la mode. L'an prochain, ce sera fini. Le genre de chien qu'on *doit* avoir aura changé.

Je trouve ce précieux renseignement dans le *Paris-Parisien* de 1897, une sorte de guide pratique où l'on enseigne tout *ce qu'il faut voir* et *ce qu'il faut savoir* à Paris, une sorte de *vade mecum* à l'usage des *snobs*, un *Dictionnaire de l'usage* du Paris parisien, où tout est classé, étiqueté, défini, formulé, et qui mâche les opinions littéraires, artistiques, mondaines, politiques à la rigueur, dont les badauds ont besoin.

Le snobisme avait besoin de cette Bible portative. Le *Tout-Paris* des notoriétés avait son annuaire. Le Tout-Paris des gens qui aiment les idées toutes faites aura le sien. C'est ce que le fantaisiste Chavette, comparant les opinions de la foule à ces paquets de tabac qu'on achète à prix fixe appelait *les petits paquets tout faits.*

Et c'est extraordinaire ce qu'on peut trouver dans « les petits paquets tout faits » du *Paris-Parisien.* Vous y apprendrez, par exemple, que les chiens les plus célèbres du moment sont *Ali*, le danois bleu de la duchesse d'Uzès, les terriers blancs de MM. Terry, les terriers jaunes de la baronne Alphonse de Rothschild, *Miss*, le toutou de Poméranie de la comtesse de Bergues, sans compter *Flic* et *Flac*, les chiens russes de Mme Sarah Bernhardt.



Veut-on avoir, avant la fermeture des Salons, des opinions toutes mâchées, comme pour l'exposition canine ? Ce singulier livre, encyclopédie des badauds, donne exactement à qui le feuillette la phrase toute préparée et qu'il *faut dire*, sous peine de n'être point *Parisien* :

Jean Béraud. Peinture élégante. Grand succès de public.
Besnard. Très moderne.
Rosa Bonheur. S'habille toujours en homme avec autorisation de la police. Bœufs, chevaux. Ses plus belles toiles sont en Amérique.

Oui, voilà tout ce que le *Paris-Parisien* trouve à dire de cette George Sand du pinceau.

Léon Bonnat. Portraits officiels et de célébrités ; solidité de facture.
Carolus Duran. Peintre des mondaines riches ; virtuose du pinceau.
Benjamin Constant. Classique oriental ; portraitiste excellent.
Henner. Recherche des finesses de ton et de modelé des corps nus sur fond de bitume avec coins de bleu clair. Ensembles harmonieux et poétiques.
Jules Lefebvre. Beaux morceaux d'académie.

Et sur toutes les célébrités de la littérature et du théâtre, comme sur celles de la peinture, le *libretto* donne aux *snobs* une définition toute faite, un jugement tout formulé, la phrase banale et usée comme un vieux sou qu'on répétera dans un salon, au dîner, au five o'clock et qui fera dire : « Vraiment, voilà un causeur averti sur toutes choses ! »

Dans les règles du *chic parisien*, le livre en question, enseignant ce qui ne s'enseigne pas, se fait professeur

de *parisianisme*, comme certains universitaires se font professeurs d'*éloquence*. Il indique tout ce qu'il faut faire pour être *dans le train* ou du *dernier bateau*. Le *chic parisien* consiste, paraît-il, à mépriser la politique et à aimer le théâtre, à mépriser également les journalistes tout en restant « bien avec eux pour leur demander de petits services », à avoir un modèle de chapeau et *une fleur* à soi, à porter les pantalons trop longs mais retroussés, à faire semblant d'avoir tout lu et dire quand on parle d'un livre, au hasard : *Il y a des passages intéressants*, à avoir l'air de connaître tout le monde, à coudoyers les poètes symbolistes et à lire les *Revues des jeunes*, à dîner beaucoup en ville, à faire une grande partie de sa correspondance en *petits bleus*, télégrammes avec monogrammes, à savoir parler des *primitifs* en peinture, de Nietzsche en philosophie, d'Ibsen en littérature, de César Franck en musique, à *blaguer* les vieux airs et les alexandrins de *nos pères* et à fuir les expansions sentimentales. Ainsi s'exprime ce guide plein de *petits paquets tout faits* qui a cependant d'assez jolis conseils à donner aux gens — par exemple :

A Paris, il faut oublier certaines choses qu'on connaît bien et avoir l'air de savoir les choses qu'on ne comprend pas.

Ne jamais dire le vrai mot pour des choses un peu méprisables. Un menteur n'est qu'un *blagueur* ; une femme qui trompe son mari *s'amuse* ; une escroquerie est une *indélicatesse*.

On voit ce qu'est ce manuel du parfait Parisien qui nous renseigne à la fois sur l'âge de nos

comédiennes et sur les obligations usuelles. Il nous peint notre Paris si complexe et si charmant non pas tel qu'il est en réalité, mais tel que l'étranger se le figure, avec ce je ne sais quoi de superficiel et de décevant. C'est vraiment comme le roman de Thackeray, le *Livre des snobs*. C'est du *snobisme* de poche. Lorsqu'on veut faire un tableau de Paris, le Paris bruyant, tout d'apparat et de surface, est le seul qu'on étudie. On s'en tient au Paris que tout le monde voit, on néglige le Paris qu'on ne voit pas et c'est cependant, pour être exact, le vrai Paris que celui-là, le Paris en travail, la grande ruche anonyme et merveilleuse.

Ne jamais être exact à un rendez-vous (l'autre sera toujours en retard), porter une belle bague au petit doigt — pas de chaîne de montre, — avoir une opinion sur tout; connaître les dessous des événements parisiens; avoir, comme je le disais tout à l'heure, un tout petit chien très cher ou un grand danois; revêtir des vêtements (les hommes) qui, tout en étant neufs et soignés, aient l'air d'avoir été portés; ne compter sur l'exécution des engagements pris qu'au moins huit jours après la date fixée; se plaindre d'avoir trop d'obligations mondaines; avoir été à Bayreuth ou y vouloir aller l'année prochaine; ne pas se plaindre de ses rhumatismes mais de ses névralgies; bibeloter; dénicher les antiquités; couper quelques pages des livres des amis; savoir rire, se montrer au Bois; ne manquer ni les représentations des cercles, ni les garden parties des ambassades — le *Paris-Parisien* ne voit rien au delà et ne conseille rien de plus au Parisien éprouvé.

Je crois bien, sans surfaire Paris, qu'il y a cependant autre chose en lui et chez lui que ces bulles de savon. Mais tel on le présente là aux snobs de tous pays, tel on se le figure quand on ne le connaît pas dans ses moelles, et je dirai dans son âme. Et cette âme n'a pas toujours l'occasion de se manifester. La catastrophe de la rue Jean-Goujon l'a montrée dans toute sa beauté, en un grand élan de pitié, faisant précisément contraste avec ce qu'avait pu avoir d'*essentiellement parisien* l'égotisme de certaines personnalités masculines dont on parle tout bas.

Mais ce Paris du snobisme n'est point le Paris de nos rêves. Et j'ai peur, à parler franc, qu'il ne détrône pourtant notre Paris à nous. « N'avez-vous point remarqué, me disait un des Parisiens les plus fins et les moins *snobs* que je connaisse, l'envahissement de la place Vendôme, la noble et admirable place Vendôme, par les grandes lettres d'or des enseignes? Ce coin de Paris, qui est comme un morceau de Versailles, au cœur de la cité même, n'avait jusqu'ici, au fronton de ses hôtels dessinés par Mansard, que deux enseignes très correctes : l'*Hôtel du Rhin*, où logea Louis-Napoléon à la veille de l'Empire, l'*Hôtel Bristol*, où descendit le roi de Grèce, à la veille de la guerre. Et ces noms, gravés sans *tirer l'œil*, ne dérangeaient pas plus l'harmonie sévère de la place que les inscriptions mêmes du ministère de la justice ou de l'état-major de la place de Paris, logé dans l'ancienne demeure du maréchal d'Estrées. Mais voilà que les modistes, les



marchands d'antiquités étalent leurs grandes lettres dorées aux fenêtres, voilà qu'un hôtel-restaurant bâti sur le modèle du Savoy de Londres et qui porte le même nom, semble éventrer tout un côté de la place, et les grands hôtels où Mansard, le président Hénault, Vergniaud, Marie-Joseph Chénier, vécurent tour à tour vont avoir pour voisin quelque restaurant à la mode où le *Paris-Parisien* du snobisme amènera son tapage et ses mœurs. »

Je sais bien qu'on ne peut empêcher ni les fleuves de couler ni les automobiles de marcher. Mais cette invasion de notre Paris par un Paris américain, ce coin de *yankéisme* enfoncé dans la grande ville du goût et de l'harmonie, ces gares prenant possession de nos rues, et ces rues mêmes, transformées, modifiées, défigurées, nous donnent un Paris inattendu qui ne gagne pas en beauté. Il y a quelque part une bouteille énorme, une bouteille géante, une bouteille colossale qui se dresse sur les toits, annonce gigantesque de quelque liqueur bizarre ou de quelque encre nouvelle : on ne voit qu'elle à l'horizon, elle se dresse sur le ciel de Paris comme le symbole même du Paris renouvelé !

Les négociants qui ont loué les boutiques de la rue de Rivoli ne s'avisent-ils point, par exemple, de peindre de diverses couleurs les colonnes qui, sous les arcades, font face à leurs magasins ? Il s'agit évidemment de faire reconnaître de loin la maison par les clients d'habitude. Et voilà les colonnes peintes les unes en rouge, les autres en vert. Le bariolage est déjà commencé. On a, çà et là, maquillé la pierre. Au

lieu de cette rue de Rivoli, aux colonnes d'un gris blanc, imaginez une rue de Rivoli polychrome aux couleurs variées et hurlantes. On nous en menace. Elle va surgir, barbare et singulière, avec des tons de chrome, de cobalt ou de carmin. Elle est inévitable. Elle apparaît déjà, pareille à une vieille femme avec des plaques de rouge sur les joues.

Ainsi chaque jour modifie la Ville, en emporte un fragment, remplace un café élégant par une taverne, un cabaret de luxe par un bar. Tel coin historique s'effrite. Le *café de Madrid*, qui fut pour toute une génération, celle de la jeunesse combattant l'Empire, ce que le *café Procope* avait été pour les *jeunes* du XVIIIe siècle, va n'être plus bientôt qu'un souvenir, et il serait intéressant de montrer, précisément, l'influence des cafés sur les mœurs, la part prise par le *caffé*, comme on disait jadis, aux révolutions littéraires et politiques. Les cafés furent des clubs assis où, les réunions publiques étant interdites, on se retrouvait pour causer, répéter tout bas ce qu'on ne pouvait imprimer en France et ce que les correspondants du *Journal de Genève* ou de l'*Indépendance belge* faisaient connaître à l'étranger et par l'étranger.

Les cafés furent une puissance à l'heure où la parole n'était pas libre. On me contait ce mot narquois de Clément Duvernois essayant de convertir à sa théorie de l'*empire libéral* un de ses vieux amis, républicain modéré, mais ferme dans ses convictions. Le futur ministre de Napoléon III lui vantait les mérites de la Constitution nouvelle, la bonne volonté de l'em-



pereur renonçant à ses prérogatives, faisant appel à la nation.

— Tout cela est bel et bon, interrompit l'*irréconciliable*, mais que diraient nos amis qui ne comprendraient pas, et que ferais-je s'ils me blâmaient, comme ils en auraient le droit ?

— Eh ! fit Clément Duvernois, parbleu, *tu changerais de café !*

Le temps a marché ! Aujourd'hui, on change de brasserie.

XVII

Une tragédienne italienne à Paris. — Éléonora Duse et Alexandre Dumas fils. — La *Princesse de Bagdad*. — Aimée Desclée. — Les jeux de scène trouvés par l'artiste. — La *Dame aux camélias* à Londres. — Mlle Bartet et la Duse. — Souvenir de théâtre. — Les *Ricordi* de Salvini et son jugement sur Éléonora Duse. — Mme Ristori. — La « femme moderne ». — Deux Parisiens d'aujourd'hui : H. Meilhac et le prince de Sagan. — Une femme d'autrefois : Mme Cuvillier-Fleury. — Le duc d'Aumale à la cour de Charles-Albert. — Le progrès. — Les romans de Feuillet et les futurs romans d'amour. — Les cochers et l'automobilisme. — Les gondoliers de Venise et les bateaux à vapeur. — Une chanson de Béranger. — Tous les meetings n'y feront rien. — La vie moderne et Paris futur.

27 mai.

La première fois que j'entendis parler de l'admirable actrice qui se montrera dans peu de jours à Paris, ce fut par Alexandre Dumas fils. Il venait de donner, à la Comédie française, la *Princesse de Bagdad* qui avait soulevé des tempêtes et, avec cet amour de la combativité qu'il eut toute sa vie, il rêvait déjà d'une revanche éclatante avec une comédienne nouvelle et



précisément avec celle qui venait de faire en Italie un succès enthousiaste de cette œuvre malmenée tout d'abord par le public parisien.

— Il y a là-bas, nous disait-il, une femme de génie qui a trouvé, dans le dernier acte de ma pièce, des mouvements que je n'avais même pas soupçonnés et qui, paraît-il, a vraiment fait une création à elle de ce personnage de Lionnette, si bravement, si fièrement joué chez nous par cette belle Croizette. Par exemple, lorsque l'amant maltraite l'enfant du mari devant la mère, l'actrice italienne a une façon de mettre brusquement sa main sur la tête de son fils et de regarder Nourvady avec une telle expression de méprisante colère que l'effet est irrésistible. Et c'est la Duse qui a trouvé cela : oui, le geste qui modifie, explique, fait acclamer une scène!

Dumas, lorsqu'il parlait de son théâtre, revenait toujours à la Duse avec un évident plaisir. Il savait qu'il avait, *là-bas*, comme il disait, une interprète de choix, toute pétrie pour incarner ses rêves. Que de fois, revenant à cette fameuse *Route de Thèbes*, pour laquelle il cherchait une comédienne réalisant toute la complexité de son personnage inquiétant, il me disait, se paralysant lui-même, hélas ! dans son travail parce qu'il souhaitait une interprète spéciale : « Ah! parbleu, si j'avais la Duse !... »

La connaissait-il, cette Eleonora Duse qui nous jouera, sinon la *Princesse de Bagdad*, du moins la *Femme de Claude!* L'avait-il vue, écoutée, comme jadis cette Aimée Desclée qu'il alla, avec Montigny, entendre à Bruxelles et ramena à Paris pour lui faire

jouer *Diane de Lys*? C'est en Italie, précisément que Desclée, quittant Paris avec une réputation assez médiocre, un talent des plus minces, s'était formée, avait eu la conscience même de son génie, l'avait développé sous l'influence d'un comédien intelligent, d'une sorte d'artiste à la George Sand qui l'avait à la fois aimée et guidée, révélant en quelque sorte cette femme à elle-même. On a publié une correspondance des plus intéressantes entre Alexandre Dumas et Aimée Desclée. Il doit en exister une, non moins remarquable, entre Eleonora Duse et l'auteur de la *Dame aux camélias*.

Dumas écrivait beaucoup, menant de front maintes correspondances des plus curieuses.

« J'ai, disait-il en riant, la facilité de travail de mon père et pour ne pas être accusé, comme lui, de trop produire, je trompe mon appétit dans mes lettres et je *tire à la ligne* avec mes amis. » La Duse doit avoir de lui de capitales causeries sur le théâtre et sur l'art. Mais elle les gardera avec ce soin jaloux et cette timidité presque farouche qui sont à la fois la caractéristique et le charme de sa nature pensive, nerveuse, un peu repliée et mélancolique.

J'ai là son portrait, publié dans une étude d'Enrico Ferri, député au Parlement italien, sur la *Physionomie nerveuse des femmes artistes*, et que la *Revue des Revues* nous a donné récemment. Il y a dans ce profil de la Duse une expression exquise de douceur triste, de passion contenue, je ne sais quoi de réfléchi et de tendre. Ce qui fait en elle la puissance de l'artiste, comme aussi la séduction de la femme, c'est cette simpli-

cité, cette douceur, cette sorte de pensée languide où la révolte couve, où apparaît, douloureux et pénétrant, un fond de souffrance.

Je ne sais pas de comédienne moins comédienne que celle-là. Il me souvient d'être allé l'entendre à Londres, il y a quatre ans. J'avais pour voisine immédiate, à ma droite, la créatrice inimitable de *Francillon*, aussi curieuse que moi de voir enfin la *tragediante* italienne. Eleonora Duse jouait, ce soir-là, la *Dame aux camélias*. Elle apparut, toute simple (le mot est celui que je répéterai toujours en parlant d'elle), point maquillée, en femme qui, tout à l'heure, lorsqu'elle versera de vraies larmes, ne craindra pas d'avoir les narines légèrement rougies ; elle vint, parla de cette voix prenante à laquelle la sonorité de la langue italienne ajoute un charme de musique, et tout de suite, par cette force irrésistible et immédiate qui s'appellerait, si elle avait un nom, le *je ne sais quoi*, je me sentis conquis, venant voir une actrice et trouvant « une femme ».

Au premier acte de la *Dame aux camélias*, Marguerite Gautier, en pleine fête, a, comme on sait, une syncope, un malaise léger qui interrompt brusquement le souper et décèle, dès l'exposition, le mal implacable dont mourra la pauvre fille. Mlle Bartet avait totalement oublié ce *jeu de scène* et l'expression de souffrance, l'étourdissement et la soudaine pâleur de la Duse furent tels que l'artiste admirable, devenue simple spectatrice, me dit vivement, toute navrée :

— Ah! mon Dieu, elle est malade!... On ne va pas continuer, et moi qui joue demain je ne pour-

rai pas revenir la voir!... Je n'ai pas de chance!

Quel plus bel éloge d'un art fait de naturel absolu que celui-là ? Une actrice telle que Mlle Bartet, toute de vérité, de sensibilité exquise, de sincérité, elle aussi, oubliant la pièce, le « jeu de scène », le procédé, l'art, pour se laisser prendre à la vérité poignante de l'attitude, du geste, de la voix, pour croire à un malaise subit non pas du personnage mis sur le théâtre, mais de la comédienne qui le représente! La Duse a sans aucun doute ignoré ce triomphe intime et discret : elle n'en a peut-être pas eu de plus grand.

Et je me rappelle encore avec quelle modestie vraie, point jouée, sincèrement touchée, Mme Eleonora Duse nous reçut, en sa loge du petit théâtre où, dans la salle, elle attirait *tout Londres* et où derrière la toile, elle se blottissait, solitaire, pendant les entr'actes. Elle n'a pas dû oublier cette visite de Mlle Bartet, aussi profondément émue que la Duse était émouvante. C'est là que je vis combien la comédienne qui venait de me donner une sensation de vérité si puissante était, dans la coulisse — dans la vie, — identique à ce qu'on la voyait et la devinait sur les planches. Il me semblait que, vraiment, je parlais là à un être meurtri par une souffrance qui n'était point une douleur de théâtre. Je ne crois pas que celle-là soit de l'avis du *Paradoxe du comédien*. Diderot la ferait sourire. Elle vit ses rôles, elle ne les joue pas.

Enrico Ferri dit de la Duse que « son génie est un reflet merveilleusement fidèle du *nervosisme de notre fin de siècle* ». Elle passe, en effet, volontiers de Dumas



à Ibsen, tout en étant fidèle au génie populaire et franc du Vénitien Goldoni. Ce qui est certain, c'est que cette femme à l'âme profonde se soucie d'abord de son propre jugement avant de rechercher les bravos de la foule. Il n'y avait rien d'affecté, aucune fausse modestie, mais, au contraire, beaucoup d'émotion sincère et, encore une fois, de timidité charmante dans la façon dont elle recevait les chaleureux éloges de Mlle Bartet et les miens et dont elle répondait, confuse, avec sa voix musicale :

— Vous me dites tout cela parce que vous êtes chez moi et que les Français sont polis, mais de vos bonnes paroles je ne prends que la moitié! Et encore !...

Le tragédien Tommaso Salvini, que Paris n'a pas oublié, qui fut ici un Othello de premier ordre et se montra si poignant, si sublime de douleur — Zola s'en souvient — dans la *Morte civile*, Salvini qui, en dépit de l'âge, vient encore de triompher chez lui en jouant *Moïse* — a laissé tout un volume de *Souvenirs et Impressions*. Sur les artistes les plus divers, Salvini donne son opinion, en brave homme qu'il est, ami loyal de la vérité. Il a vu Irving en Angleterre, Edwin Booth en Amérique, Mounet-Sully, Got, Coquelin, Sarah Bernhardt en France. Il les étudie, dans ses *Ricordi, Aneddoti ed Impressioni*. Il n'a garde d'oublier la Duse. Il lui reproche de s'être, avec sa fine intelligence, créé une forme de récitation toute spéciale applicable seulement à certains rôles « privilégiés ». Je traduis son jugement. « L'amour contrarié, la jalousie, la rancœur, la colère, le reproche des torts réciproques », lorsque ces sentiments divers arrivent

à l'intensité de la douleur, trouvent dans Eleonora Duse une interprète admirable. Mais le tragédien, habitué à Shakespeare ou même à Alfieri, reproche à l'artiste de manquer de grandeur dans les personnages qui réclament de la majesté. Et puis, dit-il, son répertoire est étroit, peu nombreux. Le reproche de Salvini s'adresse ici moins à la Duse qu'au théâtre actuel lui-même. La Duse est une moderne, une interprète singulièrement affinée et vivante du *féminisme* contemporain. Cette femme souffrante, agitée, révoltée — esclave qui se plaint ou qui se venge, — que les Dumas et les Ibsen ont étudiée et que leurs jeunes et glorieux successeurs analysent encore et font applaudir et vivre, la Duse en exprime toutes les criantes douleurs avec une rare acuité, avec cette sincérité quasi naïve et irrésistible que j'applaudissais dans la *Dame aux camélias*.

Elle est de son temps et elle incarne les créatures de son temps, voilà ce que Salvini n'a pas assez dit, ce que l'éminent tragédien n'a pas voulu comprendre peut-être. La Duse remédie chaque jour de son mieux à *l'angustia del suo repertorio*. Elle va jouer les *Tenailles*, puis la *Loi de l'homme* sans doute, puis le *Passé*. Elle nous apporte une nouveauté de M. d'Annunzio. Elle joue cette *Seconde Madame Tanqueray*, de Pinero, qui révéla en Angleterre une actrice singulièrement attachante, mélange de passion italienne précisément et de grâce britannique, la très séduisante, agitée, attirante et douloureuse mistress Patrick Campbell. Ainsi Salvini pourrait trouver quelque variété aux créations de la Duse. L'auteur des *Ricordi*, Tommaso Salvini, a



d'ailleurs, entre sa compatriote et Mme Sarah Bernhardt, un parallèle, dans le goût classique d'autrefois, qu'on pourra lire en son livre et que je ne trouve équitable ni pour l'artiste italienne ni pour la grande tragédienne française.

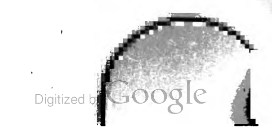
Et que la Duse — à qui Adélaïde Ristori, ce matin même, rend hommage en répétant qu'elle incarne la *femme contemporaine* — soit la bienvenue ! Elle nous donne l'occasion de parler d'art, d'art pur, de théâtre ; elle nous apporte des émotions nouvelles, elle nous permet d'oublier un peu, avec des sensations inédites, si je puis dire, les tristesses d'hier, les préoccupations du moment, tout ce qui n'est pas la vie idéale qui s'agite *entre cour et jardin*. Elle sera un nouvel élément de curiosité pour ces Parisiens qui réclameraient volontiers non pas seulement une idée par jour, comme Girardin, mais une *première* quotidienne.

Deux de ces Parisiens-là, fort aimés et de toutes les fêtes, préoccupent leurs amis à l'heure où j'écris: le prince de Sagan, qui n'est pas seulement le plus élégant, mais encore le plus obligeant des hommes, le plus courtois et le plus serviable, et Henri Meilhac, pris d'un refroidissement au sortir d'un ballet des Folies - Marigny, Pauvre Meilhac ! Va-t'-il disparaître ?

La société parisienne vient de perdre une femme d'une intelligence supérieure et d'un charmant esprit, qui avait été une des plus jolies personnes du Château, comme on disait du temps de Louis-Philippe. C'est Mme Cuvillier-Fleury, la veuve du critique aca-

démicien qui fut le précepteur du duc d'Aumale. Elle avait soixante-dix-sept ans, et je crois bien que la mort du prince lui a causé une émotion dont elle n'est pas revenue. Elle vivait, à Passy, dans un logis tout peuplé de souvenirs: les livres de son mari, les images des guerres d'Afrique. Le duc d'Aumale, bien souvent, allait la voir et, fidèle à la mémoire de son ancien précepteur, évoquait le passé, sa jeunesse, ses voyages, alors qu'il *débutait* à la cour de Piémont et que Cuvillier-Fleury écrivait de Turin à la reine Marie-Amélie: « Le duc d'Aumale aura été un aussi bon ambassadeur que M. le duc de Dalmatie. »

Mme Cuvillier-Fleury avait bien voulu me confier, lorsqu'à l'Académie française j'eus l'honneur de succéder à son mari, ces lettres ou plutôt ces pages d'un Journal de voyage qui constituent un véritable document historique, et je relisais, l'autre jour, cette description d'un dîner de gala au palais Carignan, où Charles-Albert et son fils Victor-Emmanuel apparaissent caractérisés d'une touche rapide et vivante. Déjà le chef de la maison de Savoie, en octobre 1843, songe à combattre. « Mgr le duc d'Aumale, écrit Cuvillier-Fleury à la reine, était à la gauche du roi, qui avait à sa droite la duchesse de Savoie, en face de Sa Majesté le prince héréditaire, ayant à droite et à gauche le prince de Carignan et le duc de Lucques. Le duc de Gênes était à la gauche du duc d'Aumale. Le roi a constamment causé avec Son Altesse royale et sur le ton le plus bienveillant. Il lui a dit cette phrase que le prince s'est rappelée, qu'il nous a répétée le soir, et dont le sens ne lui semblait pas très



clair : *Je serais fort heureux de combattre encore à vos côtés.* Cela dit à propos des souvenirs de confraternité militaire que Sa Majesté paraît avoir conservés de ses anciennes relations avec notre armée. »

Le sens est bien net cependant, et déjà le futur soldat de Novare pense à tirer l'épée du fourreau. Mme Cuvillier-Fleury vivait parmi ces souvenirs. Sœur d'un diplomate éminent, M. Thouvenel, dont l'intelligence nous eût épargné bien des malheurs si elle eût été plus écoutée, cette femme d'un autre temps, avec sa bonne grâce et son esprit, savait causer comme on ne cause plus, j'entends d'une façon toute particulière, ne visant jamais à l'effet, d'un ton exquis fait d'une mélancolique bonté. Elle avait partagé, avec un souriant courage, toutes les épreuves de son mari, emportant, en 1848, dans son corsage, les diamants des princesses quittant les Tuileries, accompagnant, à la fin de sa vie, son mari presque aveugle, aux séances de l'Académie, l'attendant au bas de l'escalier, près des bustes de marbre, pour le reconduire en son cottage de l'avenue Raphaël, où le vieux bibliophile retrouvait les livres dont il pouvait encore toucher les reliures, mais qu'il ne pouvait plus lire...

Lui disparu, Mme Cuvillier-Fleury ne vécut que de sa mémoire, consolée par le dévouement de sa fille, Mme Victor Tiby, et l'affection de ses petits-enfants. C'est une aimable figure féminine qui disparaît et que je salue avec respect, une de ces vieilles femmes demeurées séduisantes qui gardent jusqu'à la fin le sourire délicieux de leur vingtième année et dont les cheveux blancs rappellent cette comparaison avec la

fleur de l'amandier que trouvait Musset devant le bonhomme Nodier.

Il y aura toujours des femmes exquises, il n'y en aura peut-être plus d'une certaine sorte. Tout se transforme, et le roman et l'histoire, à la fois, se modifient peu à peu ou plutôt très vite. Ne voyez-vous pas combien tout se précipite? C'en est fait: voilà cinq cents voitures automobiles que va lancer une compagnie renonçant, non pas aux cochers, mais aux chevaux. Les promenades sentimentales où un Octave Feuillet faisait chevaucher, sous bois, ses héros parlant d'amour entre deux temps de galop sembleront avant peu aussi préhistoriques que les romans à la Walter Scott s'ouvrant au coin d'une cheminée, devant quelque poularde rôtissant aux sarments d'un feu clair. Le roman actuel a pour véhicule la bicyclette et la voiture automobile.

Et les cochers protestent! Les cochers et les selliers, et les bourreliers, et les fabricants de mors, et tous les artisans des industries qui vivent du cheval, du cheval réduit avant peu à n'être plus qu'un enjeu de steeple-chases ou un instrument de guerre. Ils protestent, les cochers, comme les gondoliers de Venise se sont révoltés contre les *gondoles-omnibus* des hôtels et les bateaux à vapeur du Grand Canal, comme aussi, jadis, les entrepreneurs de diligences ont protesté contre les chemins de fer. A quoi bon? *Go ahead!* Le progrès marche. Arrêtez donc un train lancé à toute vitesse!

Je ne dis point que Paris sans chevaux, Paris *auto-*

mobilisé sera plus pittoresque, je dis qu'il est inévitable qu'il ne devienne sillonné de ces voitures rapides, fort commodes après tout et économiques. L'inéluctable loi est là. Les cochers changeront de nom, ils deviendront des chauffeurs. On les appelle déjà, dans le langage parisien courant, des *moblots*. Ce sont les mobilisés de la paix. Tous les meetings n'y feront rien. Les bateliers du temps de Papin brisaient sa machine à naviguer et les bateaux à vapeur n'en ont pas moins vaincu les navires à voiles. L'omnibus se change en tramway, le pas du cheval semble traînant et lent, comparé à la traction électrique. Le téléphone paraît impatientant dès qu'il nous fait attendre une minute. Au galop ! c'est la devise.

Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite,
Au galop,
Monde falot !

C'est du Béranger, ne vous déplaise. Et le vieillard, que la fébrilité de son époque étonnait déjà, serait fort surpris de la rapidité trépidante du nôtre. Il assurait que, fouettés par le temps, sans pitié pour l'âme, pour la pensée, pour les amours, nous cueillons en boutons les roses et les grappes en verjus, ne faisant jamais de pauses

Que pour changer de chevaux !

Et ce n'est plus même de chevaux que nous changeons, rapidement au jour la journée, c'est de bicy-

clettes et de voitures à vapeur. Nous hâtons la course, nous consumons la vie comme du charbon et les escarbilles jonchent la route si lestement parcourue, que nous apercevons à peine le paysage que nous *brûlons* et les passants que nous risquons de renverser. Nous *arrivons* plus vivement, c'est entendu. Mais la vieille, l'éternelle question se pose : « En sommes-nous plus heureux ? » Ceci, comme disait Buffon, qui n'était pas toujours solennel, est une *autre paire de manches*. Il faut nous répéter que le bonheur n'est pas devant nous mais en nous et que, pour le trouver au haut du chemin, il faut l'emporter avec soi, qu'on l'ait en croupe si l'on monte à cheval, ou devant soi, comme une provision de voyage, si l'on est à bicyclette ou en automobile.

Et tous les meetings des cochers n'y feront rien. Le char du progrès ressemble à celui de Jaggernaut. Il écrase tous ceux qu'il rencontre. Et, de plus, il est à vapeur !

XVIII

Une tragédienne italienne et une comédienne française. — Mme Arnould-Plessy. — Ce qui reste d'une actrice applaudie. — Le passé de Célimène. — Les années de retraite. — Le comte de Cavour et Mme Plessy à la veille de la guerre d'Italie. — Les comédiennes et l'histoire. — Le foyer de la Comédie et l'oratoire de la princesse Clotilde. — Mlle Plessy à quatorze ans. — Une citation de Camille Doucet. — Le professeur Samson. — La retraite. — L'adieu de Sully Prudhomme. — Les étoiles nouvelles. — Mme Plessy, Mlle Reichenberg et Mlle Barretta. — Une lettre d'adieu. — Souvenirs d'un maître du théâtre. — Un mot de Scribe. — Gloires de la scène ! — Une actrice *humaine*. — La Duse. — La nature et la tradition. — La vie parisienne. — Une lettre de M. Werestchagine. — Le général Skobelef et la rue Jean-Goujon.

3 juin.

Une tragédienne étrangère qui conquiert Paris, une comédienne qui, loin de Paris achève une existence glorieuse jadis ; c'est l'éternel jeu de bascule de la vie courante.

Je n'ai connu Mme Arnould-Plessy que comme spectateur et elle avait depuis dix ans quitté la Comédie française lorsque j'y suis entré. Mais son souvenir et

ses traditions y sont encore vivants et on parlera longtemps, dans la Maison, de ces serviteurs illustres dont le public ne s'inquiète plus guère, après la retraite battue, et que les nouvelles générations oublient. L'ingratitude est une des nécessités de la vie de l'art. Si la foule demeurait éternellement fidèle au passé, que deviendraient les talents nouveaux ? Chaque époque a ses comédiens, ses artistes, ses romanciers, ses poètes spéciaux. Tout se renouvelle. « Je n'ai pas encore vu, me disait un jour M. Grévy — précisément à propos de la Comédie française — qu'une nouvelle année n'ait point son printemps. »

Mme Arnould-Plessy en était depuis longtemps à l'hiver, et celle qui avait jadis incarné Araminte et Célimène demeurait, depuis des années, étendue sur sa chaise-longue, paralysée et regardant de sa fenêtre la petite chapelle où elle savait qu'elle reposerait un jour. Elle y dort maintenant. Qui eût jamais reconnu dans cette vieille femme résignée à la douleur la grande dame de théâtre qui, jadis, maniait avec une grâce souveraine l'éventail de la coquette idéale ? Elle ne parlait plus du théâtre. La vie fiévreuse, passée entre la rampe et la toile de fond, lui semblait quelque chose de vague et de lointain, comme un rêve. Elle se souvenait d'une actrice qui avait autrefois vécu d'une existence de triomphe, et qui portait son nom. Mais cette fille de Molière et de Marivaux était-ce bien elle ? Toute sa vie lui semblait concentrée maintenant dans la pensée de l'*au-delà* et, comme cette exquise Marguerite Thuillier qui fut la petite Fadette de George Sand et la Mimi mourante de Mürger, elle ne pensait qu'à

Dieu. La religion avait, pour elle, remplacé le théâtre.

C'est une existence singulière que celle de ces reines d'un royaume de planches et de toiles peintes souvent prêtes à l'abdication. Il n'est pas rare qu'elles se dégoûtent de la scène et qu'elles éprouvent une sorte d'amère volupté à oublier tout ce qui fut leur orgueil et leurs joies. L'*autrefois* leur semble inutile, comme enveloppé d'une brume : le laurier fantôme. Si l'on publiait les lettres que Mme Arnould-Plessy échangeait soit avec Mme Sand, soit avec Mme Cuvillier-Fleury — dont la mort a dû la frapper, — on aurait, sur un tel sujet, l'éloquente confession d'une âme.

Mme Plessy avait été, du reste, non seulement une comédienne admirable mais une femme supérieure, très capable de jouer un grand rôle autre part qu'au théâtre et qui, précisément, l'avait joué, ce rôle important. Lorsque M. de Cavour, passant de son rêve d'unité italienne à la réalisation de ses espoirs, venait à Paris pour recruter des dévouements à sa patrie, engager plus avant Napoléon III, il se servait de Mme Plessy, dont l'influence était grande sur le prince Napoléon et, par elle, poussait le prince à obtenir de son cousin des promesses plus formelles. Quelque dramaturge de l'avenir écrira peut-être une comédie, qui sera curieuse, sur l'intervention d'une belle comédienne dans les projets d'un grand homme d'État, les destinées d'une nation et l'unification d'un grand peuple.

« On se sert de tout ce qu'on rencontre, écrivait alors, après une entrevue avec Mme Arnould-Plessy, Cavour a un ami, et l'incomparable Célimène joue son per-

sonnage dans le drame italien qui ne sera pas seulement, je pense, une *commedia dell' arte.* »

A cette date, c'est, pour l'homme d'État, l'alliée Célimène qui est *incomparable.* Très peu d'années après, pour le roi Victor-Emmanuel, c'est le 3e zouaves, le régiment dont on le nomma caporal, qui sera l'*impareggiabile* ; mais Araminte aura — secret amusant de l'histoire — marivaudé le prologue du fait d'armes de Palestro.

Il y aurait vraiment à écrire un chapitre spécial sur l'intervention des belles comédiennes dans les affaires de l'État. Au dix-huitième siècle, au dix-neuvième siècle elles ont eu leur part en nos aventures. Mais je crois bien que jamais influence ne fut plus déterminée qu'en cette circonstance où Cavour se servait d'un éventail de théâtre pour dissimuler ou murmurer à demi-voix ses projets, noblement ambitieux, comme, plus tard, il eut recours encore à un moyen de dramaturge, d'impresario, pour arrêter, en le blessant au pied, Garibaldi à Aspromonte.

Il y a, au Palais-Royal, dans les bâtiments qui appartiennent au Conseil d'État et qui donneraient à la Comédie, si on les lui accordait, tout l'espace voulu pour établir un inestimable musée, ouvert au public, une salle d'exposition de toutes les œuvres d'art qu'elle ne sait où accrocher, faute de place ; il y a un petit bâtiment, une chapelle dont on peut, du dehors, en passant, remarquer les vitraux décorés des armes de Savoie. C'est l'oratoire que s'était fait construire la princesse Clotilde et où, toute seule, elle allait écouter la messe et prier. Or, par une ironie singulière, l'autel



de l'oratoire est adossé au mur qui sépare de cette chapelle le foyer des artistes de la Comédie française. Entre le retrait où priait la princesse et la salle célèbre où tant de comédiennes illustres ont passé, une muraille s'élève ; mais, d'un côté de cette muraille, dans le foyer de la Comédie, l'*incomparable* Célimène pouvait jouer de l'éventail, sourire aux madrigaux princiers ou mondains, régner de par le droit du talent et de la beauté, tandis — quelle vivante antithèse ! — que la fille de Victor-Emmanuel, agenouillée, à quelques centimètres de là, laissait, solitaire, monter sa prière vers Dieu.

Et les années ont passé qui ont rapproché, confondu les oraisons, changé les tirades de la comédienne applaudie en prières aussi, et dans sa retraite de l'Abbaye du Quartier, en Bourgogne, Mme Arnould-Plessy n'avait plus, hier encore que d'ardentes pensées religieuses. Elle est morte comme une martyre. Qui écrira, si elle ne l'a fait elle-même, la crise de cette âme pensive et haute? Je revois encore l'admirable femme, le soir de sa représentation de retraite. Elle avait, quatre ans auparavant, lu, pour les adieux de l'excellent Régnier, huit vers qu'elle avait piqués sur son éventail qui, cette fois, tremblait d'émotion. Le lundi 8 mai 1876, elle vint, à son tour, saluer une dernière fois le public, et ses adieux, elles les fit elle-même en récitant des vers écrits pour elle par M. Sully Prudhomme.

Elle avait, ce soir-là, joué une dernière fois Clorinde de l'*Aventurière* avec Mlle Tholer jouant Célie, Célimène du *Misanthrope* avec M. Maubant dans Alceste et

la comtesse du *Legs* de Marivaux avec M. Coquelin dans le marquis, M. Prudhon dans le chevalier, Mlle Dinah Félix dans Lisette et Mlle Lloyd dans Hortense, Mme Vibert-Lloyd, dont on vend aujourd'hui les costumes de théâtre, les tableaux, les souvenirs, l'exemplaire de Regnard jadis obtenu comme prix de comédie au concours du Conservatoire. Après le *Legs*, Mme Plessy apparut, très émue, entourée de toute la Comédie française.

Je l'entends encore, de sa voix au timbre musical, un peu chantante — légèrement étranglée, cette fois, — dire les vers du poète :

La douleur de l'adieu m'est par vous embellie,
Mais, en abandonnant cette scène à jamais,
Pourrais-je déserter comme un toit qu'on oublie,
Sans un mot de tendresse et de mélancolie,
Sans filial soupir, la maison que j'aimais ?

Elle avait auprès d'elle, à sa droite et à sa gauche, deux jeunes filles qui la contemplaient, fort émues elles-mêmes, et qui étaient l'une Mlle Reichenberg et l'autre Mlle Blanche Barretta. Elle dit, en promettant de revenir, qu'elle viendrait applaudir, à son tour, les talents nouveaux :

Du moins je viendrai voir au travers de mon voile
Si l'ancien feu sacré luit toujours sur l'autel,
Et, palpitante encore aux frissons de la toile,
Applaudir avec vous plus d'un lever d'étoile,
Car la France est féconde et l'art est immortel.

Et, sa haute taille se dressant entre celle qui jouait — et joue encore — si délicieusement Agnès et celle qui venait de rendre avec tout son charme l'idéale

Victorine de Sedaine et de George Sand, Mme Plessy prit par la main Mlle Reichenberg et Mlle Barretta et les présenta au public en parlant du « lever des étoiles », associant à son triomphe suprême, à l'acclamation dernière, les jeunes visages de celles qui l'écoutaient et l'admiraient une fois encore...

Puis ce fut tout. La disparition, le silence, quelques leçons encore données çà et là, la maladie, la paralysie, le départ, les dernières pensées profondes, là-bas, avec la vue de la chapelle du repos et quelques rares amitiés dévouées. La fin d'une comédienne, le post-scriptum d'une existence de gloire qui avait si tôt commencé !

Je trouve dans un vieux journal de théâtre à peu près ignoré et rare, la *Galerie théâtrale*, de Bance, ces quelques lignes consacrées, en 1832 ou 1833, à celle qui vient de mourir et à Samson, son professeur : « Il est grandement question de rouvrir l'école de déclamation. Samson y reprendrait la place de professeur qu'il a déjà occupée et dont il est assurément très digne. Puisse-t-il faire beaucoup d'élèves comme Mlle Plessie (*sic*), petite fille de quatorze ans, qui révèle les plus heureuses dispositions. Elle exerce son jeune talent sur le théâtre de la rue de Lancry et surprend tous les spectateurs par une maturité, une grâce, une intelligence surnaturelle. Quelle reconnaissance on doit au professeur de cette petite merveille qui promet une grande gloire à la Comédie française ! »

Et le critique qui désignait ainsi à l'attention de la Comédie l'enfant que Samson, le professeur de Rachel, avait présentée tout d'abord dans le salon de son cama-

rade Firmin, le rédacteur de la *Gazette théâtrale*, qui saluait la *petite merveille* jouant *Valérie* — le rôle de Mlle Mars, rue de Lancry, sur le théâtre d'*Amusements dramatiques*, — n'était autre que Camille Doucet, faisant là ses premières armes de journaliste et montrant déjà la sûreté de son goût et son amour du théâtre.

J'ai sous les yeux le portrait de la *petite merveille* à ses débuts. Mlle Plessy a déjà, sur la lithographie d'autrefois, le sourire un peu énigmatique, à la Joconde, qui séduira dans Mme Arnould-Plessy. Elle porte les bandeaux plats que le caprice a remis à la mode aujourd'hui. Elle est charmante en sa toilette simple. Et, poétique, elle semble triste. Je ne dis pas que je trouve déjà dans sa mélancolie le secret de la fin de sa vie. Mais il faut noter cette particularité singulière : son père était un moine défroqué qui, après 1789, quittant le couvent, s'était fait comédien. Et Célimène, pour un peu, jetant l'éventail aux orties, se serait faite religieuse en ses dernières années. Ressouvenirs ataviques! Fatigue, à un moment donné, de cette vie de théâtre, si lourde, si chargée de déceptions, de jalousies et de résistances à vaincre, de rivalités perfides, de déceptions et de rancœurs, même pour les victorieuses qui ne redoutent point de rivales et se troublent pourtant à la première ride!.. Mme Plessy, femme d'un esprit supérieur, ne se troublait, elle, que devant l'infini; mais, en aspirant à la tranquillité silencieuse d'une vie nouvelle, elle emportait encore le souvenir des années de gloire et, à l'heure même où le rideau de la Comédie se baissait sur sa représentation dernière, elle adressait à ses camarades — à ceux qu'elle avait eus



jadis pour associés — à la Maison qu'elle avait délaissée, un moment, pour y retrouver, un jour, un asile, elle écrivait cette lettre en quelque sorte testamentaire que le public devait connaître aujourd'hui :

Lundi 8 mai 1876.

L'adieu public ne me suffit pas.

Je veux vous dire, à vous, mes compagnons de travail, le sentiment de reconnaissance que j'emporte, qui vivra dans mon cœur tant que mon cœur battra. J'ai été malade en 1868 ; un chagrin, un trouble moral m'auraient tuée. Les médecins le disaient, vous le saviez. Je n'ai reçu de vous, dans cette circonstance, que des marques d'attachement. Vous m'avez sans cesse soutenue, en me disant, en me faisant dire : « Soyez en paix, nous vous attendons ! »

Vous avez fait passer en moi une espérance que vous n'aviez peut-être pas, qui m'a soutenue, vivifiée, et je vous suis revenue après une année entière d'un repos que vous n'avez jamais cherché à abréger.

Vous saviez, nous savions travailler les uns pour les autres : c'est l'esprit de notre société, c'est la tradition laissée par Molière.

Je vous serre les mains.

Je vous remercie.

ARNOULD-PLESSY.

Et la tradition est toujours la même au logis et les artistes malades peuvent goûter le repos, recouvrer la santé pendant que les compagnons travaillent pour eux. Et cet « esprit de la société », comme dit Mme Plessy, en est aussi son honneur. Mais il était bon de constater que ce fut là la pensée suprême de la grande artiste saluée par M. Francisque Sarcey d'un si éloquent adieu.

J'ai voulu, sur la comédienne disparue, avoir l'avis d'un homme de théâtre qui lui a confié plus d'un rôle et qui pouvait la définir après l'avoir jugée.

Il me répondait hier, en souriant :

— A quoi bon parler d'elle? On ne la connaît plus. Elle méprisait le bruit; la mort lui a été une délivrance. Paix à sa mémoire! Je l'ai beaucoup étudiée, c'est vrai. Je l'admirais infiniment. Elle a eu des soirs admirables, uniques. Mais tantôt, selon ses nerfs, elle faisait durer une pièce dix minutes de plus, tantôt dix minutes de moins. Elle pressait ou ralentissait le mouvement selon son humeur. Mais quelle voix! Et quelle grâce! Bien des actrices n'ont qu'un bras, le bras droit, dont elles se servent uniquement. Mme Plessy, elle, avait aussi un bras gauche. Elle était l'harmonie même. Et puis, comme dirait un comédien, elle avait l'*abatage*, et, comme dirait un académicien, elle avait l'*envergure*. Trop de gestes parfois et de maniéré, sans doute. Scribe disait d'elle : *Elle nage le dialogue!* C'est la plus fine critique qu'on ait faite de son jeu. Mais elle fut la digne héritière de Mlle Mars, et souvent elle égala Mlle Mars elle-même!

Ainsi fut cette femme que de rares et fidèles amis ont accompagnée aujourd'hui dans la petite chapelle de ce coin de Bourgogne où elle dormira, enfin délivrée, à côté de son frère.

Qu'est-ce que ces gloires de théâtre dont on ne se souvient plus après des années et qui disparaissent avec les derniers témoins des succès passés? Du moins,

comédiens et comédiennes absorbent-ils en un soir plus de joies et d'émotions que les poètes et les peintres eux-mêmes dans toute leur carrière, et cette Duse, qui vient de conquérir Paris hier, qui lui a donné une émotion si profonde, doit être heureuse ce matin.

— Il faudrait, disait-elle gentiment, très troublée de paraître devant un public nouveau, il faudrait pouvoir ne jouer devant personne !

Oui, j'entends, « pour soi-même », comme on écrirait un livre pour qu'il contînt notre secret d'âme et qu'il ne fût pas connu des indifférents. Mais la volupté d'être compris a bien son charme, et c'est plaisir de gagner une bataille, une de ces batailles d'art surtout où il n'y a que des victorieux et point de vaincus.

Quelqu'un me disait, tout en applaudissant Mme Duse :

— Elle est admirable, mais, que voulez-vous? je n'entends pas l'italien!

Soit. Mais vous entendez l'*humain*. Et, à un certain degré, l'art semble parler cette langue universelle que les réformateurs rêvent de trouver et d'établir de par le monde. En cela l'apparition de l'artiste italienne aura été des plus heureuses et je crois que cette élève de la nature, comme on l'a appelée, aura une influence grande sur celles de nos jeunes comédiennes qui en subiront le charme et sauront y trouver leur profit. Je ne parle pas de nos artistes acclamées qui sont en pleine possession de leurs dons, de leur pouvoir. Le passage d'Aimée Desclée dans le théâtre moderne, ce passage trop rapide (la touchante et irrésis-

tible comédienne joua quatre ou cinq rôles tout au plus et disparut) laissa cependant des traces si profondes que l'art de jouer en fut comme transformé. On ne joue plus la comédie, depuis Desclée, comme on la jouait avant elle. On la joue comme Marie Dorval jouait le drame, au naturel. Il est probable qu'Eléonora Duse, dont la sensibilité féminine est si extraordinaire, laissera des souvenirs et des indications aussi puissants, une trace nouvelle. Et je conseillerai volontiers à nos professeurs de dire à leurs élèves : « Si vous voulez savoir comment on *vit* un personnage, allez voir la Duse! » Absolument comme M. Got, autrefois, conseillait à ceux qui suivaient sa classe d'entrer, en passant, le soir, à l'Alcazar du faubourg Poissonnière, et répétait :

— Voulez-vous savoir comment on prononce? Allez en face et écoutez Thérésa!

Il ne s'agit ici que d'une opinion personnelle, d'une opinion de spectateur. Volontiers l'exprimerais-je officiellement, et quand je demandais, avec Victor Hugo et bien d'autres, une chaire pour Mlle Fargueil, qui fut aussi une vibrante et une ardente comédienne, je savais bien ce que je souhaitais. Aujourd'hui, une femme supérieure pose la question et nous force à réfléchir sur les traditions et la nature dans l'art, sur le paradoxe du comédien, sur ce qui nous émeut et nous trouble ; elle rouvre les discussions éternelles que la psychologie, la physiologie et l'esthétique réunies ne résoudront peut-être jamais. Je signale le plaisir que j'en éprouve.

Demain, nous reviendrons à la vie courante, à ce



qui est la préoccupation d'un autre Paris, plus nombreux et moins choisi, au Grand-Prix, à la Grande Semaine, à la Fête des fleurs, à cette promenade de la Vachalcade qui nous ramène, en juin, les gaietés bruyantes de la Mi-Carême, à l'exaltation de la Muse de Montmartre et au triomphe de Mimi Pinson. Aujourd'hui, une tragédienne qui passe et une comédienne qui meurt — l'art qui palpite et l'art souverain de la tradition — m'ont arrêté, un moment, et il y a comme une malice du hasard dans ce rapprochement forcé entre Marguerite Gautier aux camélias trempés de larmes et Araminte à l'éventail léger et aux froissements furtifs...

Et voici, qu'à propos de la rue Jean Goujon, il m'arrive une lettre intéressante. Elle me vient de Moscou, elle est signée du peintre Werestchagine et elle me parle du général Skobelef.

Moscou, 25 mai 1897.

Mon cher ami,

Comme causeur bien informé et comme ami de cœur, vous savez que c'est dans la rue Jean-Goujon — aujourd'hui tristement célèbre — que vivait la famille Skobelef, dont le dernier représentant masculin, Michel, là, dans son petit cabinet de travail *en bleu*, a médité beaucoup de ce qui fit son nom si illustre.

Ne croyez-vous pas qu'en souvenir de ce nom, d'un talent militaire de premier ordre, on pourrait mettre une petite plaque commémorative sur le numéro 16 de la rue Jean-Goujon ?

Tout à vous,

W. Werestchagine.

J'ai renvoyé la lettre de l'artiste russe au Comité des inscriptions parisiennes. Skobelef, le héros, le général

blanc fut, en effet, un penseur, comme Dragomirof.

Ne pourrait-on pas mettre sur la plaque : *Ici le général Skobelef, en écrivant ses instructions militaires, songea à son pays et à la France*?

Le Comité des Inscriptions n'a pas été de cet avis.



XIX

Paris l'été. — La vie en plein air. — L'air à Paris. — Les repas libres. — La rue et les boulevards. — Autrefois et aujourd'hui. — Les Parisiens casaniers devenus les Parisiens nomades. — La joie de s'échapper. — Les *émiettés*. — Pourquoi peut-être les chefs-d'œuvre sont-ils rares. — Nos aïeux. — Les Anglais et l'univers. — Un mot d'un Guernésiais à M. Édouard Lockroy. — La race anglo-saxonne. — Pratiques et romanesques. — Un petit roman sentimental dans une annonce de journal. — Le chapelet de 1855. — Depuis quarante-deux ans ! — Romans de cape et d'épée. — A propos de duels. — Les jours d'été. — Revolver et vitriol. — Une variante à la *Dame aux Camélias*. — Un père qui *défigure*. — A-t-il séparé Armand de Marguerite ?

10 juin.

Ce n'est pas encore l'heure des malles, mais c'est le moment où le Parisien songe à les boucler. Si l'on voulait établir la différence absolue qui existe entre le Parisien d'autrefois et celui d'aujourd'hui, on dirait, sans crainte d'erreur, que le Parisien de jadis était obstinément casanier et que le Parisien actuel est volontiers nomade. Il aimait tout en son vieux

Paris, jusqu'aux verrues, comme Montaigne, jusqu'aux senteurs des ruisseaux, comme Mme de Staël : il a maintenant une soif ardente d'imprévu, de nouveauté et — je ne l'en blâme pas — un appétit de grand air.

— On ne sait pas assez, disait Mme Geoffrin à d'Alembert, qu'il n'y a point de meilleur air que Paris !

Elle n'était pas difficile, ou du moins Tronchin ne lui avait pas — et pour cause — enseigné la théorie et la crainte des microbes.

L'air, autrefois raréfié dans les sombres rues étroites, dans les appartements obscurs, est ce que l'habitant du Paris nouveau recherche avec le plus d'avidité, buvant la vie par les poumons et l'absorbant par tous les pores. Paris, qui se cloîtrait en son *home*, pour qui Batignolles ou le Pré-Saint-Gervais étaient la campagne, Paris vit en plein air à présent, et dès qu'il peut dîner, non dans un restaurant, mais à la porte, il éprouve à ces repas assaisonnés de verdure une volupté toute particulière, comparable à celle du prisonnier évadé. Plus de cabinets particuliers, de salle commune, plus de murailles ! Sous la véranda rayée ou sous les marronniers à peine défleuris l'appétit s'aiguise et la gaieté part en fusées.

Il n'est que Paris pour ces repas libres et qui n'ont rien de spartiate. Les boulevards ou les coins de rues envahis par les tables aux nappes blanches, le plein air des tête-à-tête et des coude-à-coude aux Champs-Élysées prennent aux jours d'été des aspects élégamment pittoresques qui ne ressemblent à aucune ville

du monde. Londres avec toute sa majesté, Vienne et le laisser-aller de son Prater n'ont pas ce caractère de bonne grâce aimable. La place Saint-Marc, où, le soir, en égratignant des sorbets on regarde tour à tour les architectures et les étoiles, tout en écoutant des musiques, n'a pas plus d'agrément et ne donne pas mieux la sensation d'une halte heureuse dans notre vie précipitée, notre existence inutilement cursive.

C'est à l'heure où l'on va fuir Paris (la remarque n'est pas nouvelle) qu'il serait intelligent d'y venir et que la jolie ville devient séduisante. Elle a tour à tour des aspects de cité en fête, avec ses cabarets qui chantent et ses lumières qui luisent dans les massifs des Champs-Élysées et des visions de mystère, avec ses promeneurs nocturnes qui passent lentement, humant l'air du soir comme les ombres du Prado ou de la Rambla.

De l'air ! de l'air ! Paris en est avide et c'est ce qui lui fait déserter les passages où l'on étouffe, les pauvres passages discrédités, pour les squares où l'on a du moins l'illusion de cette villégiature à laquelle aspirent avidement les Parisiens des générations nouvelles. Il semble, en effet, antédiluvien, le Parisien mollusque, le Parisien fossile qui se donnait pour joie suprême d'aller — en train de plaisir — *voir la mer* ! Quand on pense qu'un voyage au Havre était un événement, il y quarante ans, et qu'un Parisien pur-sang, un bourgeois de Paris, retour de Londres, semblait aussi intéressant et aussi brave qu'un explorateur qui revient aujourd'hui du Thibet !

Le besoin de villégiature est, du reste, une des con-

séquences de la surexcitation de notre vie nouvelle. Au temps où M. Dupont songeait à rédiger ses dernières volontés avant de se rendre à Romainville, l'existence était autrement calme et simple et saine qu'aujourd'hui. Un hiver, aujourd'hui, pour le Parisien qui a des relations, compte double, comme une campagne. Lorsque arrive la *grande semaine*, l'heure où sonne la cloche du Grand-Prix, le Parisien, fourbu, n'a plus qu'une idée : se gorger de coca Mariani et se mettre au vert. Il n'en peut plus ; s'il était Richard III, il donnerait son royaume non pour un cheval — fût-il *Solitaire* — mais pour un hamac. Oh ! le repos, les champs, la mer, la villa, la solitude, le silence !

Je me suis souvent demandé pourquoi tant de gens, d'une intelligence supérieure et même d'un talent infini, ne donnaient pas toute leur mesure, ne se résumaient pas dans un livre, une pièce de théâtre, un tableau, un volume de philosophie. C'est que la vie, telle que nous la supportons, est trop compliquée, surchargée de devoirs, émiettée. Voilà le mot, le nom que nous pourrions donner aux Parisiens de l'époque présente : ce sont des *émiettés*.

Anémiés ? non. Ils bravent impunément mille tâches ou plaisirs disparates qui eussent harassé leurs pères, plus robustes. Où l'aïeul serait sur le flanc, le descendant résiste et, éperonné, va encore. Affaiblis ? non, *Émiettés* certainement.

C'est le siècle des *émiettés*.

Les enterrements — qui sont les véritables occasions de réunions parisiennes, — les mariages, les visites,



les dîners priés, se multipliant d'une manière extraordinaire, il est impossible de satisfaire aux exigences mondaines sans s'« émietter » et cette progression constante des petits devoirs, tout en enlevant à la vie même l'intimité qui en fait le prix et qui en est le charme, impose de façon tyrannique l'émiettement qui empêche la concentration nécessaire aux œuvres solides, condamne l'artiste moderne aux choses rapides, écrites ou peintes, à côté du frac noir qui attend, de la cravate blanche et du carton quotidien d'invitation.

Les aïeux, Corneille dans son logis de la rue de la Pie, Racine, avaient — sans compter leur génie — tout leur temps à eux; et l'étoffe de la vie, qui pour nous est légère comme une écharpe de *Liberty*, était pour eux solide et forte comme un drap bien tramé. De là la plénitude de leur génie. Le factice du monde ne les absorbait pas, l'émiettement n'était point leur vice. Ils se réunissaient parfois entre eux en bonnes gens et parlaient sans façon des choses éternelle autour d'un saupiquet ou d'un vin vieux...

Oh ! temps nerveux, irritable et suractif des *émiettés* ! Tu n'en seras pas moins grand, du reste ! Par parcelles et comme par miettes, ce siècle aura été admirable. « Le *grand siècle*, messieurs !... Je parle du *dix-huitième* », disait Michelet. Et peut-être notre siècle, avec toutes ses fièvres, ses déboires, ses banqueroutes, ses désastres, sera-t-il vraiment le *grand siècle* !... Le grand siècle de la menue monnaie, à coup sûr. Il aura émietté le lingot, mais le lingot est là. Et encore aura-t-il eu ses bénédictins aussi et ses fidèles

du labeur caché, continu et comme sacré — ces admirables *pastoriens*, par exemple, qui se font une vie d'autrefois dans la vie même d'aujourd'hui et qui ne sortent de leur laboratoire — j'allais dire de leur cellule — que pour donner au monde étonné — et pas assez étonné et assez reconnaissant encore — une découverte nouvelle !

Ceux-là doivent se préoccuper fort peu de la *grande semaine* et de la victoire de *Solitaire* à Auteuil et des départs pour les villégiatures. Mais précisément ce sont eux qui ont donné à Paris ce goût de l'existence en plein air, cet appétit de l'atmosphère libre. Ces *concentrés* sauvent, par l'hygiène, l'existence des *émiettés*.

Quant aux voyageurs, j'entends ceux qui vont plus loin que Saint-Cloud et qui prennent l'air autrement que sur la terrasse des *Ambassadeurs*, nous ne saurions trop les honorer et les célébrer aussi. Il y a, Dieu merci ! toute une race nouvelle de Français qui ne croient plus que le monde finit à la frontière. Si le goût de la villégiature est devenu très parisien, l'amour des vastes découvertes s'est fait très patriotique. Le roman d'aventures a changé de cadre : d'Artagnan n'est plus mousquetaire, il est explorateur.

Tout d'abord, nous avons été surpris de cette modification dans notre humeur nationale, comme nous sommes et serons toujours étonnés de toute nouveauté, qu'elle se manifeste dans les caractères ou dans les œuvres. Le Français qui sortait de France, comme le Parisien qui franchissait l'octroi de Paris, était une exception. Nous sommes des sentimentaux et les

mères françaises poussent les hauts cris lorsque leurs fils proclament leur ferme volonté de courir le monde — moins périlleux que le demi-monde.

Que ne prenons-nous exemple sur les Anglais ! M. Édouard Lockroy me contait, un jour, avec son esprit habituel, cette délicieuse anecdote qu'il faisait plus amusante encore. Il avait pour voisin à Guernesey un brave homme dont le visage joyeux ne reflétait que le bonheur de vivre. C'était un Anglais de pure race établi avec sa famille dans l'île normande. Un jour, il rencontra ce voisin qui lui parut moins alerte et résolu que de coutume.

— Vous est-il arrivé quelque chose de désagréable ? demanda M. Lockroy.

— Non, mais j'ai conduit ce matin mon fils aîné au bateau et le voilà parti pour l'Australie !

Et machinalement le père regardait, à l'horizon, la vaste mer...

— Consolez-vous, lui dit M. Lockroy, vous le reverrez, il reviendra !

Mais le père, se redressant brusquement :

— Non, monsieur Lockroy, j'espère bien que non ! Il ne reviendra pas ! S'il revenait, c'est *qu'il aurait fait de mauvaises affaires!*

Le mot est sublime. Tout l'esprit de la race est là ! Nous ne consentirions jamais à ce qu'un enfant allât pour toujours à Sydney, dût-il y être à jamais heureux et riche. Peut-être est-ce bien parce que nous aimons nos fils un peu pour eux et beaucoup pour nous. Affaire de tempérament. Le sentiment est un des dieux lares du foyer français. On n'y a que plus

de mérite peut-être à y enseigner le devoir en famille.

Mais qu'ils se moquent bien de l'*émiettement* ceux qui, au péril de la mer et de la vie, vont chercher fortune — et bonheur — au bout du monde lorsque cette fortune, la plupart des gens croient la trouver au coin du carrefour et se figurent que le bonheur court les rues !...

Notez que tout ce que peut avoir de bon sens pratique — et, en apparence, un peu sec — la réponse de ce brave habitant de Guernesey n'empêche point la race anglaise d'être sentimentale à ses heures. Je dirai même volontiers qu'elle a plus de sentimentalisme que telle nation un peu nerveuse et très gouailleuse dont les *emballements* sont non seulement tempérés mais coupés par la froide ironie.

Le roman sentimental est encore le roman anglo-saxon. J'en trouvais la preuve hier dans un dernier numéro du *Western Morning News* où se rencontre cette simple annonce, grosse de souvenirs, de sous-entendus, de psychologie très particulière, et dont les trois petites lignes font rêver :

Le gentleman qui, au moment de partir pour la guerre de Crimée, a donné un chapelet à une dame, à Cremyll-Beach, est prié d'envoyer son adresse à Mme M...

La guerre de Crimée! Le départ pour Inkermann, pour la chevauchée sanglante de Balaklava! Il date de quarante-deux ans, ce souvenir, et depuis quarante-



deux ans, Mme M... conserve pieusement le chapelet de celui qui, s'embarquant pour l'inconnu, lui disait en lui tendant le collier aux grains de grosseurs diverses : « Quand vous prierez, priez pour moi ! » — Depuis quarante-deux ans, cette femme pense à celui qu'emportait le bateau vers les tragiques aventures !

Pourquoi n'a-t-elle pas plus tôt demandé de ses nouvelles? Pourquoi a-t-elle attendu près d'un demi-siècle pour revenir sur ce passé — par la voie des journaux? A quelle obsession dernière a-t-elle cédé en envoyant l'annonce au *Western Morning News*? Sentant que la mort venait, a-t-elle voulu revoir celui pour lequel, en ces années lointaines, elle a dit, récité tant de *Pater* et tant d'*Ave*? Quel sentiment touchant et triste a fait retourner cette âme vers cette vision d'autrefois, ensevelie dans la brume?

Il y a là tout un problème tendre et touchant. On devine quelque doux roman, encore atténué, et les adieux de ce soldat qui part et de cette femme, aujourd'hui vieillie, et ne voulant pas mourir sans avoir revu le « gentleman de Cremyll-Beach », font songer aux adieux de Hinda au Guèbre, dans le poème de Thomas Moore. Le petit roman sentimental de 1855-97 est de la même inspiration.

Et qu'est-il devenu, le passant, le partant, l'absent de 1855? Disparu, sinon oublié! Vit-il encore? N'est-il pas de ceux dont le squelette anonyme blanchit, là-bas, dans les ossuaires? Où est-il tombé, dans la tranchée, la nuit — ou, à l'assaut du Redan, en plein soleil? Le chapelet égrené sous les doigts de Mme M... a-t-il été inutile au soldat de Crimée? Et s'il vit — s'il

vit, a-t-il encore des yeux pour lire l'annonce du journal, jetée ainsi comme au hasard, de par le monde? N'est-il pas quelque vieillard ignoré dans quelque coin de campagne ou quelque petite ville d'Angleterre? Saura-t-il jamais que la dame de Cremyll-Beach s'inquiète encore de lui, priant pour lui, et voudrait le revoir?

Envoyer son adresse!

La vieille dame ne doute de rien, dans sa foi profonde ou dans son espoir suprême. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, j'ai raison de dire que voilà tout un roman, et très touchant, et très sentimental, et très anglais, en trois lignes d'une gazette. Le rosaire de l'inconnu fait songer à quelque *novel* de Rhoda Broughton et le titre en serait tout trouvé : non pas « Pour une fleur », mais *Pour un chapelet.* Ce qui n'empêche pas le roman d'être pratique, lui aussi, puisqu'il se noue, se renoue — et se dénouera peut-être — par une petite annonce, entre une réclame pour un bijou du Jubilé de la Reine ou une boîte de *Beecham's pills.*

Où les Anglais trouveraient que nous en sommes toujours au roman d'aventure à la d'Artagnan, plume et flamberge au vent, c'est en lisant tous ces noms célèbres, Georges Hugo, Henri de Régnier, Émile Ollivier, Robert de Montesquiou, de Heredià, qui se heurtent en des polémiques où les droits de l'histoire, ceux de la poésie et ceux des propos mondains ont fait naître des conflits regrettables.

Propos de femmes et pages d'écrivains, les uns et les autres ont fini par des froissements d'épées. On n'a rien à dire lorsque ces rencontres se produisent, sinon, je le répète, à les regretter. La *galerie* ne comprend point et les amis déplorent ces passes d'armes et d'adjectifs. Et désormais sera-t-il donc bien décidé que de ce lugubre drame de la rue Jean-Goujon, dont le souvenir fait encore trembler la pitié, il ne sera sorti — avec d'admirables dévouements — que des paroles de colère, et les salons vont-ils faire suite à la chaire et à la tribune ?

Ces *émiettés* que sont les Parisiens d'aujourd'hui sont aussi des surexcités et le calme n'est pas précisément leur vertu maîtresse. Chacun est juge en sa propre cause, sans doute, mais un peu de sérénité ne messiérait pas. Je l'eusse d'autant plus souhaitée que j'aime ces jeunes hommes de talents supérieurs et de noms illustres. Lombroso remarquait que les contestations, comme les révolutions, sont plus fréquentes dans les mois d'été. Camille Desmoulins parlait des *jours caniculaires du faubourg Antoine*. On pourrait aujourd'hui noter les jours *caniculaires* du boulevard parisien. A lire les faits divers de ce matin, l'influence du mois de juin se fait sentir, à n'en pas douter. Coups de revolver aux Halles, coups de revolver à la gare de l'Est, revolver encore rue de Sambre-et-Meuse, et, rue Gluck — ô musique de Gluck ! — vitriol jeté par un père à la face d'une *bar-maid* dont il voulait détacher son fils, follement amoureux de cette fille.

Voyez-vous cet autre *père Duval* modifiant la



fameuse scène avec Marguerite Gautier et remplaçant les admonestations par l'acide sulfurique?

Fruits tragiques de l'été! Et c'est peut-être encore l'influence de ces chaudes journées de juin.

— Elle ne lui résistait pas assez, je l'ai défigurée! a répondu, ou à peu près, le père justicier, qui avait lu *Antony* avant de *vitrioler* la malheureuse.

Cette variante à la *Dame aux Camélias* paraîtra assez sauvage et lâche. Le vitriol est généralement l'arme des grisettes affolées. C'est aussi le demi-meurtre des amoureuses du demi-monde. Il est, comme le poison, une arme féminine. « *Il nous faudrait du poison, mais — vous allez rire! — je n'en ai pas sur moi!* » dit la Tisbé à Angelo dans le drame de Victor Hugo.

Mais si les pères se mettent à jeter du vitriol au front des demoiselles de bar qui séduisent les jeunes Armand Duval en leur versant du whiskey, le crime passionnel connaîtra un genre spécial et tout nouveau: celui du moraliste violent qui s'en prend à la cause du mal, la beauté.

— Mon fils la trouve belle; je l'enlaidis et il ne l'aimera plus!

La solution est des plus simples. Non, vraiment non, le bon père Duval n'aurait pas trouvé ce dénouement-là. Je ne crois pas, du reste, que les critiques du Palais de justice, les *lundistes* de la Cour d'assises approuvent beaucoup et adoptent — malgré notre goût pour le *théâtre cruel* — la version nouvelle. Celle de Dumas fils valait mieux. Et lui qui, précisément, fit campagne contre les vitrioleuses et les *Femmes qui tuent* — tout en expliquant leur violence — ajouterait un

post-scriptum à sa brochure, les *Pères qui vitriolisent.*

Et pourvu (la passion a de ces anomalies), pourvu que le jeune amoureux, en voyant ravagée par l'acide sulfurique sa maîtresse, Mlle Renée X..., ne réponde pas à ce Duval au vitriol (et tout est possible) :

— Je vous remercie, mon père! Je l'aimais déjà beaucoup : mais je la préfère comme ça !

XX

Un Parisien de la *Vie à Paris*. — Souvenirs sur Henri Meilhac. Un article de M. Maurice Talmeyr : *Meilhac ou l'homme heureux*. — Qu'est-ce qu'un homme heureux? — Le succès fait illusion. — Les dernières années. — Une pièce projetée. — *Un Aventurier au XVIIIe siècle*. — Beaumarchais et Meilhac. — *Grosse Fortune*. — Le discours sur les prix de vertu. — Dernier rêve. — Où se trouve le bonheur. — M. Ludovic Halévy — La revanche de *Grosse Fortune*. — Le drame de l'argent.

22 juillet.

Je ne me doutais guère, lorsque je me divertissais, l'autre soir à Stockholm, à une représentation de la *Belle Hélène* — *Shœna Helena* — jouée un peu comme s'il se fût agi des *Erinnyes,* — je ne croyais pas qu'à cette heure même le pauvre Meilhac venait de mourir. — Est-il trop tard pour parler de lui, en ce coin spécial où l'on cause de la vie parisienne? J'ai lu, tout à l'heure, dans un de ces articles d'âpre morale, publiés par cet attirant et impitoyable Maurice Talmeyr, que M. Henri Meilhac fut, toute sa vie, le type même de l'*homme heureux*. On semble toujours heureux



lorsqu'on a le succès et qu'on paraît avoir la fortune. Le Parisien a des bonheurs de surface et des joies d'apparence qui lui créent beaucoup plus d'envieux qu'ils ne lui assurent de joies. Ce n'est pas l'homme sans chemise du conte, mais l'homme à chemise brodée qui, pour la foule, est l'homme heureux.

Meilhac était un *heureux*, paraissait un *heureux*, parce qu'on l'applaudissait, que son théâtre, malgré les années, gardait sa vogue, que sa place était marquée à toutes les premières et qu'il ne se donnait point de ballet nouveau dans un coin de Paris qu'il ne fût là pour lorgner la danseuse. Sa dernière sortie nocturne aura été une visite au *Chevalier aux Fleurs*. Mais je ne crois pas que le Meilhac essentiellement Parisien que nous avons connu et que ses amis de la chronique ont rendu légendaire fût tout à fait l'homme heureux, le voluptueux obstiné, le satisfait impénitent qu'on a voulu nous montrer. Il y a chez ces rieurs un fonds caché de mélancolie que connaissent ceux-là seuls qui ont le secret de leur vie.

Et Meilhac n'était pas un rieur, comme par exemple, le bon Labiche qui resta de si belle humeur, même devant la mort, l'accepta et s'en moqua bravement. Meilhac était un ironiste à la Gavarni, une sorte de bourru sentimental qui se sentait dupe, se savait même parfaitement dupe et prenait son parti des déceptions humaines, des fourberies féminines et de ses propres illusions, en faisant des mots. De ses passions ou, si vous voulez, de ses passionnettes, souvent douloureuses — les panaris ont leurs fièvres, — Meilhac faisait, en manière d'épitaphes, de petites

phrases courtes et profondes. Il y avait, depuis longtemps, un La Rochefoucauld et un La Bruyère dans le railleur alerte qui jadis, avec le dessinateur Damourette, avait signé des croquis dignes, encore une fois, de Gavarni dans le *Journal amusant*.

Mais les ironistes, qui de la vie prennent, je ne dirai pas le miel seul — car ce qu'ils en recueillent est plus souvent amer, — ont besoin de ne pas vieillir. Il semble qu'un Meilhac doive être toujours jeune. J'ai vu, dans son jardinet des environs de l'avenue du Bois, ce Gavarni vaincu par l'âge. Il avait l'air d'un Faust avant le rajeunissement, avec l'esprit d'un Méphisto aimable, mais sans eau de Jouvence. Meilhac était moins rembrandtesque. Il conservait son allure d'officier en retraite, un peu voûté, lent, mais retrouvant toute sa verve narquoise lorsqu'il parlait à ses amis. D'ailleurs, triste en réalité comme un vieux garçon sans famille, cet *homme heureux*, ce sybarite qu'on s'imagine éternellement attablé chez Durand et regardant sans nul souci couler la vie.

Les affections sincères qui lui restaient ne le consolaient point de sa goutte et ne lui faisaient pas oublier les désillusions dont il se fût moqué s'il se fût agi d'un personnage de son théâtre. J'ajoute que, dans les derniers temps de son existence, le maître exquis d'un art si français, était violemment préoccupé d'une évolution qu'il sentait nécessaire et que les dernières résistances rencontrées l'avaient fort découragé.

— J'éprouve le besoin de donner quelque chose de tout à fait nouveau, me disait-il, de très inattendu...

— Et quoi donc?

— Je vais vous surprendre : une pièce historique, à la Dumas père.

— Vous?

— Moi, l'auteur de l'*Autographe*. Parfaitement. Mais non pas un drame, non : une comédie. Une comédie d'aventures, à la *Clavijo*, une pièce gaie. Et Beaumarchais en sera le héros avec cet aventurier aimable dont le marquis d'Aragon a publié la correspondance si étonnante, le prince de Nassau-Siegen...

— Le marin?

— Justement. Beaumarchais et le prince de Nassau, le XVIII[e] siècle, de jolis costumes, une pièce amusante... Ce sera le bouquet de mon feu d'artifice!

Ainsi me parlait-il lorsqu'il se reprenait à l'idée de combattre encore. Mais l'aventure de *Grosse Fortune* l'avait fort atteint et attristé. Il me fit grand'peine à cette époque et devant le résultat il devint songeur, presque morne. Il m'écrivait alors, voici plus d'une année :

« J'annonce à tout le monde que j'en ai assez, que je renonce au théâtre. Ce n'est pas tout à fait exact, je vous dis, à vous, la vraie vérité. Je vais rester un an sans rien donner. Dans un an, et même un peu plus tôt, je vous remettrai la pièce gaie que j'ai promise à la Comédie dans des jours meilleurs. Si elle nous paraît bonne nous la ferons lire; si le comité l'accepte *avec enthousiasme* nous la ferons jouer; si elle réussit nous pourrons continuer : si elle tombe je donnerai définitivement ma démission et je me contenterai de *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ* — n'oublions pas que nous sommes de l'Académie!... »

Il ne l'oubliait jamais, cet ironique Meilhac, et même une de ses joies — sa dernière joie — aura été d'avoir eu la tâche et l'honneur de faire ce discours sur les prix de vertu qui revient à chacun de nous, à tour de rôle. Meilhac était tout fier de remplir ce devoir. Il l'avait sollicité, lui qui ne demandait rien et ne sollicitait personne. Il lui plaisait de mettre tout son talent et son esprit au service de ce délicieux paradoxe : l'éloge de la vertu fait par lui, Meilhac, le Parisien acharné, moins sceptique qu'il ne le paraissait, du reste. L'Académie y perdra une page entre toutes piquante, comme on dit. Meilhac eût pu se contenter d'affirmer qu'il avait toujours loué et préconisé la vertu à sa façon : en rendant le vice parfaitement ridicule. Le vieux céladon du *Roi Candaule*, en une scène douloureuse comme du Balzac, est là pour le prouver. Mais il semblait à Henri Meilhac que ce discours sur les *prix de vertu* lui fût — je vais dire un gros mot — comme une sorte de réhabilitation. Le célibataire endurci, le boulevardier acharné, bravant les revues de fin d'année, allait faire amende honorable à tout ce qu'il y a de dévoué, de caché, de déchirant, de méconnu et d'admirable dans la vie de Paris. Il se promettait une belle journée, une sorte de narquoise confession publique et, prenant sa tâche tout à fait au sérieux, je ne sais pas si la perspective de cette *œuvre à faire* ne lui a pas plus fatigué le cerveau que cette fameuse comédie sur Beaumarchais et l'aventurier du XVIIIe siècle, le prince de Nassau-Siegen, dont il parlait beaucoup et qu'il n'écrivait point.

Oui, le public aura perdu là une séance académique

originale et singulièrement attirante : la *dernière* de Meilhac! Il eût apporté dans la rédaction de ce rapport son espèce de philosophie résignée et de pessimisme à la fois bougon et consolé. Il eût autrement, cette fois, que dans *Barbe-Bleue*, salué des rosières. Je suis certain qu'on eût vu là quel esprit pensif, érudit non seulement de la vie, mais des livres, était cet *homme heureux* aux longues songeries solitaires.

Bien souvent j'ai surpris en lui de ces profonds retours sur soi-même ou sur son temps, et si Meilhac eût été de ceux qui *se livrent*, il eût pu conter bien des souvenirs, confier bien des impressions par lui notées au passage. Ludovic Halévy, qui, frère par le succès de l'auteur dramatique, a cherché et trouvé le bonheur très loin des terres promises où Meilhac abordait, qui l'a trouvé là, tout près, où il n'est pas plus facile souvent de le rencontrer : dans le foyer sacré, Halévy ou Louis Ganderax pourrait dire ce qu'il y avait en Meilhac, *sous* le railleur et l'apparent sceptique. Je l'ai vu, moi, très attristé des grossissements que le public exigeait en art, ou auxquels il s'est habitué, et prenant précisément pour point de départ donné à ses regrets, son œuvre même, une de ses pièces.

— Mon cher ami, me disait-il au fond de ma loge d'habitude, pendant la répétition générale d'une de ses pièces, voilà un mot qui vient de faire rire — beaucoup rire? Eh bien, j'ai hésité longtemps à le mettre, puis à le laisser. Et, il y a quinze ans, je n'aurais pas osé le risquer sur la scène des Variétés.

Et il appuyait alors sur cette constatation qui le désolait : les *effets* devenant plus *gros* qu'autrefois, la

foule, devant les reprises, s'amusant surtout aux plaisanteries qui avaient semblé exagérées jadis, et, dans les pièces nouvelles, allant droit aux détails qu'on eût passés sous silence et les soulignant aujourd'hui de ses bravos ou de ses rires !

— Il y a diminution dans la qualité même de l'esprit. Ce qui est fin paraît trop fin, et ce qui semblait gros ne paraît pas du tout trop gros!

Il partait de là pour tracer un tableau assez mélancolique des déformations du goût, des hydropisies de l'esprit, si je puis dire, le sel de cuisine remplaçant généralement le sel attique et le Parisien, à peu près noyé dans l'alluvion internationale, se contentant de drôleries qui eussent autrefois paru vulgaires. Aller des piqûres de guêpes d'un Gavarni aux tabarinades semblait à Henri Meilhac un mouvement de recul. Il n'osait pas, dans *Grosse Fortune*, risquer le costume du gentleman-jockey. Ce fut une des joies de la pièce. « Allons, j'avais tort, disait-il. On ne compte jamais assez sur la naïveté du public. »

Était-ce une manière de misanthropie née des déceptions, ces dernières années ? Je l'ignore. Mais il faut noter au passage cette constatation d'une sorte de maladie de l'esprit par un homme qui fut essentiellement un homme d'esprit et, en outre, un docteur ès gaieté fort capable de guérir les autres de cette contagion de grossièreté.

Et l'on voit que cet *homme heureux* et volontiers généreux, avec une sorte de cordialité bourrue, regardait plus loin que les Folies-Bergère et n'était pas précisément le satisfait béat que sont parfois

des gens de plus grave et solennelle apparence.

Le tort de sa dernière pièce, qui lui causa de lourds soucis, c'était son titre. Il l'avait appelée *Grosse Fortune*. C'était là vraiment une alléchante étiquette. Il y a tout un drame — et quel drame! — dans ces deux mots : grosse fortune! On attendait une satire, un tableau violent, un regard jeté par Meilhac, avec son acuité ordinaire, sur le monde si étrangement mêlé, polymorphe et polyglotte, des spéculateurs et des *rastaquouères* (le nom vient d'une pièce de lui, le *Brésilien*). Et Meilhac, qui d'ailleurs n'aimait l'argent que pour les plaisirs raffinés qu'il lui demandait, gimblettes d'amour ou trésors de bibliophile, bouquets, bonbons ou éditions *princeps*, Meilhac s'était contenté d'une petite étude parisienne à fleur de peau, avec une sorte d'idylle aimable comme fond de tableau, un roman de la *Bibliothèque rose* volontairement écrit par une émule de Mme de Ségur.

Grosse Fortune ! Qu'était cette pièce, comparée aux tragédies publiques et privées où l'argent joue le principal rôle? Que pouvait apporter de curiosité et d'inattendu une comédie quelconque à des spectateurs que tient en haleine, depuis des années, un impresario tel que Cornelius Herz doublé d'un metteur en scène comme Arton? Tout devait naturellement paraître fade à côté du Panama. Mercadet même, aujourd'hui, semblerait un pauvre diable d'homme d'affaires, un courtier subalterne et d'inventions médiocres. Qu'est-ce que l'invention du retour de son associé comparée aux tours de passe-passe de ses successeurs! Les grosses fortunes des milliardaires

yankees font et feront, de plus en plus, paraître pitoyables les richesses qui stupéfiaient nos pères. Le drame de l'argent est devenu quelque chose de colossal et d'international et, pour en représenter les divers acteurs, il faudrait des comédiens à tailles de Titans. L'argent a, dans le monde moderne, remplacé la fatalité antique.

— L'argent! J'ai parlé de l'argent, s'écriait un jour, en plein Collège de France, l'éloquent et original Philarète Chasles. J'ai dit l'*Argent* et vous ne vous êtes pas tous levés pour saluer votre maître!

La satire de Meilhac n'avait pas la virulence attendue et là, comme en matière d'esprit, il dut voir qu'il y avait non pas seulement un grossissement mais un grandissement nécessaire. « J'avais cru qu'un bol de lait frais aurait désaltéré le public, me disait-il. Non, il veut autre chose. »

Cette *autre chose*, Meilhac l'eût-il donnée dans cette œuvre projetée où Beaumarchais, le grand manieur d'écus et d'esprit de la fin d'un siècle, eût apparu sous son double aspect de satirique révolutionnaire et de tripoteur génial? Meilhac voulait reprendre, sous une autre forme, plus acérée, son drame mal venu de l'Argent. C'est le dernier rêve qu'il aura vécu, et j'imagine qu'il voulait utiliser en cette œuvre toutes les observations qu'il avait pu faire sur les incidents plus ou moins réels, romanesques ou légendaires de ces dernières années. Je ne m'imagine pas très bien l'auteur de la *Petite Marquise* s'attaquant à un tel sujet; mais ce songe lui a donné — avec le fameux discours académique qu'il devait prononcer en



novembre prochain — ses dernières joies, ses suprêmes illusions de succès, et c'est quelque chose que d'avoir, jusqu'à la fin, une chimère, et de compter, même après tant d'œuvres achevées où les chefs-d'œuvre ne manquent pas, sur l'œuvre définitive qui sera le couronnement de la vie, après le grand repos.

Le repos est venu avant l'œuvre. Et ce travailleur de tant d'années, *homme heureux*, au dire de M. Talmeyr, mais en réalité homme laborieux et simplement payé de ses peines, qui furent des plaisirs pour le public, a vécu sur deux illusions dernières : un drame d'aventure et une causerie sur les prix de vertu.

XXI

Les vieux monuments. — A bas les pierres ! — Démolitions et démolisseurs. — La tour Limbert à Avignon, l'église Saint-Pierre de Montmartre à Paris. — L'opinion de Victor Hugo. — Paris inconnu. — Un voyage à Montmartre. — Charles Monselet. — La place du Tertre. — L'église et le Calvaire. — La tour du télégraphe. — Un souvenir de Chappe. — Le Calvaire. — Idylles montmartroises. — Un cimetière inconnu. — Le tombeau de Bougainville. — Le Sacré-Cœur. — Objets de piété. — *La Sauvegarde*. — Fourvières à Paris. — Restaurants de pèlerins. — Un jardin historique. — La rue de la Barre et la rue des Rosiers. — Le mur des fusillés. — Vision du passé. — Le soir au Bois.

25 juillet.

Démolissons !... N'y a-t-il pas quelque coin de France où l'on puisse trouver encore un vieux monument à démolir ?...

On démolit la tour Limbert à Avignon et les Avignonnais regretteront un jour d'avoir touché à cette ceinture murale qui donnait à leur cité un caractère unique au monde. Pourquoi ne démolirait-on point les donjons de Carcassonne et les murailles d'Aigues-

Mortes? Avec cette manie de tout détruire, on arrivera à une uniformité attristante qui finira par donner à toutes les villes du monde le même aspect, une identique apparence de vaste ennui dans le grandiose.

Le grandiose, c'est l'ennemi du grand. Et toutes les municipalités du monde sont atteintes de cette maladie du grandiose. Oh! les immensités, les déserts de pierre de cette jolie ville de Vienne qui ressemblait jadis à une gaie brasserie toute chantante et dansante au bord du Danube et qui est devenue une sorte de gigantesque Versailles bâti par quelque Yankee mégalomane! Et Rome, avec ses vieux ponts sur le Tibre, remplacés par des ponts de fonte, pittoresques comme des passerelles de railways et dont, pourtant, les Italiens sont si fiers! Les tours du vieux Bâle et les murs du cimetière, avec ses fresques fameuses, démolis! Démolitions partout! Les villes étouffent, paraît-il, dans leurs corsets de pierre, et, dût l'archéologie et l'art en souffrir, elles réclament de l'air et de l'espace. Alors arrive le terrassier qui, d'un coup de pioche, abat le monument, détruit le passé, comme le manieur de cognée coupait à sa base les arbres de la liberté, comme le jardinier arrache les herbes séchées. Démolissons! Faisons de tous les souvenirs des décombres, de tous les monuments des gravats, de tout ce qui fut la vie d'autrefois de la poussière qu'emporte le vent.

Ah! si Victor Hugo était là! S'il était là, toujours prêt à crier contre le vandalisme, à réclamer l'abolition de la peine de mort pour les monuments, à répéter

son fameux mot : « Quand démolira-t-on les démolisseurs ? »

C'était, l'an dernier, après une de ces très agréables séances du jury de la ville de Paris, dans cette salle Lobau, à l'Hôtel de ville, où, tout en écoutant de la musique, le regard pouvait aller des viriles peintures de Jean-Paul Laurens, les *Maillotins*, *Étienne Marcel*, *Lafayette recevant le roi*, à ce clair horizon parisien, entrevu au delà du quai, par-dessus la cime des arbres : les dentelures de Notre-Dame, la vieille tour de Saint-Étienne-du-Mont, la coupole du Panthéon... Quelques mots prononcés par un conseiller municipal me frappèrent : « L'église Saint-Pierre de Montmartre... La commission... Murs à abattre... »

De quoi s'agissait-il ? Je m'informai. Que va-t-on démolir ?

Il est question de jeter bas, pour la reconstruire à mi-côte de la colline, la vieille église de Saint-Pierre, toute noire, mordue par le temps et qui, là-haut, près de la masse blanche de la gigantesque église neuve, a l'air de l'humble et triste loge du concierge du Sacré-Cœur.

L'église Saint-Pierre de Montmartre ! Elle est, elle aussi, pleine de souvenirs. Nous y avons conduit plus d'un ami de nos jeunes années qui habitait là-haut, et un jour — il y a longtemps, — parmi les Parisiens réunis là, autour du cercueil d'un écrivain de talent, oublié aujourd'hui, Alphonse Duchesne, l'auteur, avec Delvau, des *Lettres de Junius*, le vieux curé de Montmartre découvrit sous son voile noir une actrice célèbre qui avait fait là sa première communion et qui lui disait :



— Monsieur le curé, vous rappelez-vous?

Et vous-même vous rappelez-vous, aujourd'hui, Anna Judic ou Céline Chaumont, car je ne sais laquelle de vous deux était là, peut-être toutes les deux, qui sait?

J'avais donc été frappé par les paroles du très aimable conseiller municipal, M. Levraud et j'ai voulu revoir, avant qu'on pense à l'abattre, la vieille église paroissiale dans ce coin de Montmartre qui est une des curiosités de Paris. On va bien loin pour trouver des raretés moins précieuses. Qui écrira les *Voyages d'un Parisien à la découverte de Paris*?

Monselet l'a tenté, ce voyage ; mais il s'est arrêté à moitié chemin ou plutôt il est allé trop loin. De *Montmartre à Séville!* Pourquoi Séville quand il n'avait pas encore fini de *découvrir* Montmartre, le Montmartre des moulins à vent et du peintre Michel, leur Don Quichotte?

Par un de ces matins d'été, j'ai gravi la colline en suivant la rue Drevet, la rue Gabrielle, la rue du Calvaire — ces rues grimpantes comme des ruelles de la Croix-Rousse, ou des *calles* de Fontarabie, — avec leurs raides escaliers, leurs femmes accroupies sur le pas des portes (on s'y croirait parfois à Capri), leurs aspects d'*autrefois* et de *très loin* ; — et, tout à coup, après cette ascension, ces raidillons franchis, j'arrive à la place du Tertre, paisible et quasi déserte avec ses maisons du temps passé et ses acacias centenaires. Qu'on y est loin, loin de Paris à une demi-heure du

boulevard! Un seul détail donnera l'idée de la distance : des adolescents blêmes et maigres sont là, qui ont tendu, d'un arbre à l'autre, une corde raide, en pente, et sous l'œil d'un professeur, font des exercices d'acrobatie, sans balancier. « Doucement!... de l'équilibre!... Bien... » Ils sont trois : le maître et deux élèves. Des enfants regardent, mais non surpris, trouvant tout simple ce spectacle, fréquent sans doute, de ces saltimbanques répétant, prenant leur leçon de danse de corde sous les acacias, en plein vent!

La vieille mairie de Montmartre est là, tout près, sur cette place, portant une inscription où se lit la date de sa fondation en cette antique maison qui ressemble à une ferme de village : 1790. A deux pas est l'église Saint-Pierre... Mais je regarde encore, avant d'entrer, la place du Tertre, où une poignée de dragons, en 1814, quelques centaines de cavaliers mêlés à des polytechniciens tinrent tête à des milliers de Russes escaladant la butte. Et, à cet endroit même, peut-être mille ans auparavant, le comte Eudes, le futur roi de France, avait résisté de même aux Normands avec quelques Parisiens armés.

Voici l'église paroissiale. A l'intérieur, rien de remarquable. Ce n'est pas, bien qu'elle soit très vieille, l'église même qui est curieuse; mais, derrière, la chapelle. Et, une grille ouverte, le gardien conduit en ce coin où furent enterrées les abbesses, et qu'on appelait, qu'on appelle peut-être encore le *Chœur des Dames*.

Des poutrelles énormes en soutiennent les murailles qui s'écroulent. On dirait d'un grenier éventré, d'une cave abandonnée. Des colonnes de marbre s'élèvent,



avec leurs chapiteaux corinthiens. Elles ont la grâce exquise des choses antiques. Proviennent-elles du temple païen de Mars ou de Mercure — *mons Mercurii* ou *mons Martis* — qu'on assure avoir été bâti là?

Je n'en sais rien. Je ne cherche pas. Il y a toute une société spéciale d'érudits chargée d'élucider ces questions et qui a fondé un recueil officiel, déjà volumineux, le *Vieux Montmartre*. Moi je ne suis qu'un passant qui regarde.

Mais, dans un angle, une construction m'attire, une sorte de tourelle carrée qui semble bâtie simplement en torchis. C'est, encastrée dans ces vestiges antiques, l'ancienne tour du télégraphe aérien de Montmartre, le télégraphe aux grands gestes disloqués, de Chappe, le télégraphe qui annonça aux Parisiens la victoire de Valmy... Elle est découronnée de ses instruments, la tourelle, mais l'escalier intérieur existe encore et on pourrait gravir les marches que montait le télégraphiste primitif forcé tant de fois de scinder une dépêche par cette constatation décevante : *Interrompu par le brouillard.*

Comme je suis là, étudiant tour à tour les colonnes de marbre et la tour de plâtre, un prêtre, le camail sur l'épaule, entre, salue de la barrette, et cause, me prenant pour un des membres de la commission qui doit bientôt prononcer sur le sort de la vieille église. Il est spirituel, fin parleur et d'accueil agréable.

J'avoue qu'il est moins préoccupé que moi de la disparition de la vieille église. Le passant voit en

archéologue et en curieux. Lui, connaît le fort et le faible de l'édifice. Le faible surtout. Il me montre au dehors, à côté des fenêtres romanes, les pierres effritées et qui tombent, les poutres arc-boutées qui soutiennent les murailles branlantes, les lézardes, ces rides que le temps met aux monuments comme à des faces humaines.

Et, en effet, pareille à une vieille sur ses béquilles, l'église Saint-Pierre s'appuie, chancelante, sur ces étais de bois.

Elle n'abritera plus, dans l'avenir, beaucoup de communiantes, ô Judic, ô Céline Chaumont !

Le Calvaire est là tout près, un calvaire sans art, avec un *Christ et les larrons* en terre cuite, *Jésus sur la croix*, *les Larrons sur le T*, sortant d'un fouillis d'herbes et d'arbustes. Figures médiocrement modelées au XVIII[e] siècle et qui n'ont ni l'accent ni le pittoresque des calvaires de pierre grise de notre Bretagne. Mais quoi ! ce Calvaire de Montmartre est plus près de nos curiosités que le granit de Plougastel !

Au fond du jardin quasi abandonné du Calvaire on a placé, dans une grotte, un tombeau de Jésus. L'entrée grillée ressemble à une porte de cave. La grille poussée, le corps nu du Christ apparaît, étendu sur une tombe, à portée de la main. La sculpture ici est d'un meilleur aspect. Le cadavre a du caractère. Quelques dévotes fleurs sont jetées sur lui. On a grillé le tombeau parce que les Montmartrois, les jours de fêtes, en faisaient volontiers une salle à manger. Ils apportaient des pliants dans la grotte, des charcuteries, du vin clair et le tombeau devenait une

guinguette, abritait des églogues. Béranger, avant 1830, venait souvent avec Thiers, Mignet et Charlet, dîner au cabaret à Montmartre. Je doute qu'il ait jamais vidé bouteille à côté du Christ mort, et chanté là ce *Dieu des bonnes gens* que Renan lui a tant reproché.

Je vous jure que ce coin de Paris vaut le voyage. J'ai fait l'ascension du Vésuve et celle du pic du Midi. Même après celles-là, l'ascension de Montmartre a son prix. A l'ombre de l'église brune dorment, en un cimetière fermé, des morts qui ont cherché, là-haut, le repos. Je ne sais rien de plus poétique, vraiment, que ce *campo santo* où les arbustes croissent en liberté au-dessus des pierres verdies de mousse, brisées par la gelée des hivers. Cimetière clos et qu'un gardien, logé sur la place du Tertre, ouvre aux curiosités des touristes, au pèlerinage des souvenirs. *O le bel endroit pour naître!* disait le bon Janin en parlant de sa ville de Saint-Étienne. On répéterait volontiers, en regardant ces tombes poétiquement enveloppées d'ombres dans le cimetière inconnu : *O le bel endroit pour dormir!*

Chateaubriand, errant là, par hasard, eût aussi volontiers choisi, pour y placer son tombeau, ce coin de terre que le rocher décoratif, le piédestal du Grand-Bé. Et, de là-haut, il eût dominé aussi une mer houleuse, une mer immense, une mer humaine, Paris! Ceux qui sont là ont porté des noms illustres aussi : il y a des Breteuil, des d'Houdetot, des Swetchine, ensevelis, dans le petit cimetière pareil à un jardin envahi d'herbes folles. Et, tout contre

l'église, un nom me frappe sur une pierre tombale : *Bougainville.*

Bougainville, chef d'escadre et maréchal de camp des armées de terre! L'homme qui découvrit Tahiti — ce paradis de Loti, — le Parisien qui se lança à travers les îles alors quasi fabuleuses du Pacifique, arrachant leur secret à ces pays de rêve, le géographe du détroit de Magellan, le Français qui connaissait les mers du Sud comme ses contemporains les salons de Paris, c'est là qu'il a trouvé le repos, qu'il s'est étendu, en son suaire, ainsi qu'en un hamac, après tant de traversées, de périls et d'orages! Ce petit, tout petit cimetière de Montmartre, nous deviendrait encore sacré quand il ne contiendrait que la dépouille du navigateur qui agrandit à travers le monde le renom de la France et, après avoir cherché à pénétrer l'immensité de l'univers, trouva là, sous l'herbe verte, — l'infini...

Il y a d'autres tombes tout près, mises à nu dans les fouilles de l'église. Ce sont des tombes mérovingiennes. Auges de pierre grise marquées au monogramme du Christ, comme celles des premiers chrétiens. En les déterrant, les ouvriers les ont brisées, sans savoir, malgré les avertissements du curé. On les a transportées au musée Carnavalet, ce Louvre des débris de Paris. Quant aux squelettes, ils ont pris le chemin des catacombes. Ils reposent, sous la ville vivante, dans le grand ossuaire des siècles. Ossements anonymes.

J'étais, sur cette terrasse de Saint-Pierre, qui est comme un Monte-Pincio minuscule, trop près du Sacré-Cœur pour ne pas donner un coup d'œil à la

nouvelle église. Des pierres énormes s'ajoutent, là-haut, aux tours cyclopéennes qui montent, montent à l'horizon. C'est là comme une immense citadelle blanche. Et, à son ombre, ce n'est plus un petit cimetière qui dort, c'est une sorte de petite ville spéciale qui grandit, des industries pieuses qui se forment. Toute la colline, de ce côté, semble une vaste sacristie. On se croirait à Lourdes ou à Fourvières.

Trois panoramas sont bâtis là, promettant l'un la vue des Lieux saints, l'autre celle de Jérusalem, la troisième les Croisades, la représentation de l'assaut donné à la ville par Godefroy de Bouillon. Des boutiques de sainteté, des débits d'objets de piété prospèrent dans les ruelles grimpantes : vendeurs de cierges et de bibelots de sacristie, statuettes de saints, réductions de la *Savoyarde*, figurines de saint Antoine de Padoue, le plus à la mode des bienheureux, roses de Jéricho, petites chapelles et petits chapelets... Le tableau est singulier, inattendu. Je m'arrête, çà et là, devant ces boutiques où la *Savoyarde* devient tour à tour la sonnette d'un encrier, un presse-papier ou un joujou.

Et les restaurants populaires, où font halte les pèlerinages, sont nombreux aussi, avec leurs enseignes alléchantes. Ils ouvrent leurs portes toutes grandes et, comme à Lourdes, on aperçoit les longues, les immenses tables de bois où prennent leur repas les pèlerins, aux grands jours des neuvaines. J'entre, rue de la Barre, dans un de ceux qui me semblent le plus caractéristiques. Des bannières roses ou bleues sont



suspendues aux toits des hangars bâtis dans un grand jardin en pente qui dévale, par l'autre versant de la butte, vers la banlieue, aperçue dans les fonds. Des inscriptions pieuses, une statue de saint Joseph, des guirlandes de papier vert, ornent ces baraquements où, par milliers, doivent s'asseoir les pèlerins en appétit. Et, tout à coup, en regardant ce jardin, ces bâtiments improvisés, pareils à des maisons de bois américaines, un ressouvenir subit me monte au cerveau... Ce coin de terre, je le reconnais! Ce jardin je l'ai déjà vu!

— Où sommes-nous ici?

Ce portail de la rue de la Barre a porté un autre numéro, jadis. Cette rue s'est appelée *rue des Rosiers*, oui, rue des Rosiers, et c'est là qu'eut lieu le drame sanglant. Ce jardin, c'est celui où ont été poussés contre la muraille Clément-Thomas et le général Lecomte et, plus tard, Varlin, le fédéré...

Et il est toujours là, le mur, le long mur blanc qui suit le revers de la butte! Je le retrouve derrière une baraque de restaurant. A la place où se sont tenus debout les fusillés il y a encore les mouchetures des balles. Elles sont là, étoilant le plâtre. Dans ces trous sinistres où l'on peut mettre le doigt on sentirait encore des rondelles de plomb. Il existe une terrible lithographie faite d'après nature par André Gill le soir même de l'assassinat des généraux. Le dessinateur montre, aplatis et face contre terre, le long de ce mur blanc, le général Lecomte et Clément-Thomas dont le chapeau a roulé à quelques pas en avant. J'ai revu le dessin lugubre, la scène farouche — et aussi la poussée



du malheureux Varlin vers la muraille, — en regardant ce jardin de meurtre qui, chose ironique, appartenait à Eugène Scribe et où l'on chante maintenant des cantiques entre deux repas...

Oh! l'histoire! Le jardin de la rue des Rosiers devenu le restaurant en plein vent des pèlerinages, est-il beaucoup d'antithèses pareilles dans la turbulente chronique de Paris? (1)

Le Sacré-Cœur, avec sa vie particulière si curieuse — un monde dans un monde, — vaudrait une étude à part. Je n'ai pris aujourd'hui de Montmartre que l'aspect extérieur, donnant un souvenir à la vieille église paroissiale, puisqu'elle va disparaître... Faites donc ce voyage et, le soir, vous croirez avoir rêvé en vous retrouvant, par quelque beau ciel clair, dans l'avenue des Acacias où filent les voitures avec leurs gros yeux mouvants semblables à des lampyres, où les lanternes de papier des bicyclettes donnent la sensation de quelque fête tonkinoise ou japonaise, tandis qu'au-dessous des masses sombres des arbres montent là-bas, au loin, pour retomber en grappes lumineuses, les fusées bleues, vertes ou rouges de la kermesse de Neuilly.

Au fond des allées sombres brillent des lueurs indistinctes. Un air de mystère enveloppe le Bois. Mais, le ciel, là-haut, est plein d'étoiles et, à travers

(1) M. Maurice Albert a, depuis cette causerie, prononcé à la distribution des prix du collège Rollin, un bien joli discours qu'il faut lire sur Montmartre, *le Calvaire et le vieux Montmartre*.

les arbres, quelques bouffées des airs de la *Gran Via* vous arrivent joués, derrière les arbres par les tziganes de la Cascade qui, elle aussi, bruit doucement dans l'ombre fraîche. C'est délicieux. Et qu'on est loin du petit cimetière où Bougainville a achevé son tour du monde!

XXII

A Pézenas ! — Paris, les Parisiens et les voyages. — Les affiches tentatrices. — Partir ! Ne pas partir ! — Pourquoi l'homme moderne sort-il de son *home* ? — L'univers n'est plus qu'une province. — Sujets de causeries internationales. — Le voyage du président en Russie et le retour du prince Henri d'Orléans. — L'assassinat de M. Canovas del Castillo. — Coups de revolver parmi les petites *questions d'été*. — Les interrogatoires des comédiens. — Les dessous du théâtre. — Auguste Lacaussade. — Un secrétaire de Sainte-Beuve. — Roi d'autrefois. — Un des collaborateurs du siège de Paris : Charles Murat. — Bourgeois de jadis. — Les luttes de 1869. — Premières réunions publiques, — Tirard, Méline, Chéron, Murat. — Les travailleurs de l'aube devenus *vieilles barbes*. — Toujours les voyages ! — Un comédien qui revient du Midi.

12 août.

Je regrette profondément de n'avoir pu faire le voyage de Pézenas et assister à ces brillantes fêtes de Molière, où du moins, officiellement, on a porté un toast de remerciement à la Comédie française. Elle le méritait bien. Je dirai quelque jour tout ce que représentent de labeur acharné pour une troupe d'artistes ces expéditions diverses et quel surcroît de travail j'ai dû

imposer à nos comédiens. Quelques-uns, fort malades, ont été contraints de revenir à Paris combler les vides et jouer leurs rôles, en dépit de l'ordonnance du médecin. D'autres sont maintenant arrêtés en route et souffrants. Et, dimanche, on interrogeait avec anxiété les *indicateurs* pour savoir si les trains rapides permettraient de jouer Molière à Paris tandis qu'on l'applaudissait dans l'Hérault.

Il y aura sans doute un instructif tableau à faire et des chiffres gros de réflexion à donner. Mais la Comédie est là pour remplir son devoir et elle l'a fait de son mieux, selon sa coutume. Il était juste cependant que quelqu'un voulût bien — publiquement — le constater quelque part.

Paris, qui n'a pas de statues à inaugurer et dont la saison est finie, comme celle des lilas, Paris est vide, paraît-il, et je ne m'en étonnerais qu'à demi, toutes les tentations et les *attractions* étant maintenant « hors des murs ». A regarder les murailles parisiennes, on se sent, en effet, rapidement pris d'un singulier appétit de voyage, d'une nostalgie de nouveauté, d'un besoin de changement et d'horizons nouveaux. L'imagerie courante, les affiches polychromes multiplient, pour ceux qu'une nécessité quelconque attache au trottoir de leur rue coutumière, les séductions et les mélancolies. C'est un art tout particulier que cet art nouveau qui consiste à caresser par les yeux les imaginations voyageuses. Tout est fait là pour vous tenter : depuis ces jolis tableaux d'Eugène Bourgeois qui, dans la gare Saint-Lazare, vous mettent l'eau de la mer à la bouche, impressions de plages, paysages des côtes



de Normandie ou de Bretagne que Dumas fils admirait si fort et dont il voulait se faire une collection à Marly, jusqu'à ces multiples affiches où les schlliteurs des Vosges, les baigneuses de Trouville, les Bretonnes en coiffes blanches, les guides pyrénéens à bérets de laine, les Cancalaises aux pieds nus, les fleurs roses et les torrents de l'Engadine, les montagnards d'Auvergne, les châteaux brûlés de soleil de Montpellier-le-Vieil, tout le personnel et tous les décors de la côte, de la montagne et de la forêt se réunissent pour répéter au Parisien prisonnier qu'il est des coins de terre où l'on est libre, où l'on va devant soi sans se heurter aux préoccupations d'habitude, des rochers de granit que bat la mer rageuse ou des plages de sable fin où elle vient s'étendre comme une dormeuse sur un tapis.

Partir ! pouvoir partir ! trouver sous quelque touffe d'arbre ou quelque creux de rocher un coin perdu où songer à son aise, oublier la tâche quotidienne ou rêver, dans la solitude bénie, aux tristesses inévitables ! Je crois bien que ce songe est celui d'un nombre considérable de pauvres gens qui, en échappant au souci du jour, espèrent en même temps s'échapper à eux-mêmes. Le voyage est non seulement une occasion de fuir, mais un moyen de se fuir. On emporte bien le chagrin dans sa réalité, mais il est au fond. « Il n'est souci que la mer n'enlève », disent les marins.

Voilà bien pourquoi, de plus en plus, à l'heure où nous en sommes, les Parisiens font leurs malles.

Ce n'est plus seulement une mode, c'est un besoin. Habitude du déplacement, nervosisme, nécessité de

s'agiter sous prétexte de se reposer, humeur trépidante, sentiment de malaise qui fait qu'on se tourne et se retourne dans l'espoir d'une sensation meilleure, ou bien — ce qui est plus vrai — conviction née des incessantes curiosités de la vie nouvelle : à savoir que l'homme n'est point né pour croupir en son ruisseau et que le monde, le vaste monde, le sollicite et l'appelle, ne dût-il en apercevoir qu'une parcelle et n'en étudier qu'une motte de terre inconnue. Toutes ces causes diverses font que nous ne restons décidément plus en place et que le chemin de fer, le sleeping où l'on dort et le wagon-bar où l'on dîne accaparent de plus en plus une partie de notre existence.

C'est un calcul à faire. Le moindre touriste d'aujourd'hui dévore plus de chemin en dix ans qu'autrefois, dans le même laps de temps, le capitaine Cook ou M. de la Pérouse. Il fait ce chemin par fragments, de Paris à la Celle-Saint-Cloud et de Saint-Germain à Beuzeval, à Vichy ou à Aix-les-Bains; mais, en additionnant les kilomètres parcourus au bout du compte, le total est formidable et l'on peut dire que ce siècle sera surtout celui des voyages et des voyageurs.

Donc on part, ou plutôt on est parti. Il n'y a plus, grâce à ces déplacements, de point central absorbant, dans l'univers, l'attention publique et la centralisant. La diffusion des intérêts fait que tout événement, quel qu'il soit, semble devenir *international*. Le voyage du président à Saint-Pétersbourg va remettre encore les choses russes à la mode, et le retour du prince Henri



d'Orléans attendant les témoins du général Albertone, paraît, lui, mettre aux prises deux amours-propres, celui de braves officiers dont on a touché la plaie saignante encore, celui d'un jeune prince que l'entraînement du reportage a éperonné et que les protestations ont piqué au vif. Et l'assassinat de M. Canovas del Castillo, ce bruyant rappel des fureurs de l'anarchie, éclatant là violemment dans le silence des villégiatures et le vide des *questions d'été*, n'est-ce pas encore une sorte de drame qui émeut et met en éveil toutes les nations à la fois ?

« Les guerres, disait ce Napoléon Ier que Béranger appelait si étrangement « le plus grand *poète* du siècle », les guerres entre les peuples ne seront bientôt plus que des guerres civiles. »

Les événements, je le répète, deviendront de plus en plus *internationaux*. On le voit bien par cette mort d'un homme d'État tombant sous le revolver d'un anarchiste. Tout semblait paisible à Paris. On n'y parlait que des chansons des cigaliers, des *tuyaux* des courses pour la *grande semaine*, des chevaux engagés à Dieppe et des steeple-chases de Trouville; on avait inventé, pour les jours de chaleur, le jeu souriant des questionnaires adressés aux acteurs, aux actrices :

« Avez-vous eu beaucoup de bonnes fortunes au théâtre ? Combien de déclarations recevez-vous, en moyenne, par jour ? Êtes-vous satisfait de la saison dernière ? Que pensez-vous de la Duse et de son influence sur l'art français ?

Et nos comédiens, nos comédiennes, les uns ennuyés, les autres flattés, ceux-ci un peu bougons,

ceux-là assez fiers de rédiger le bulletin des *Victoires et conquêtes*, de répondre de leur mieux aux questions passablement indiscrètes des enquêteurs, — devins intelligents des vanités humaines, — et ce petit jeu des *points d'interrogation* de suffire parfaitement à des lecteurs caniculaires qui ont autre chose que des traités de philosophie à lire dans leurs hamacs, lorsque brusquement la nouvelle du meurtre de M. Canovas détourne les esprits de ces parfilages et rappelle à tous qu'il y a dans la comédie moderne des inattendus tragiques et, dans le théâtre du monde d'obscurs *troisièmes dessous* où s'agitent des passions farouches.

Et Paris, comme Madrid, s'émeut. Paris, cependant habitué à ne s'inquiéter que des émotions boulevardières, Paris, qui laisse partir sans lui donner un souvenir digne d'une existence laborieuse un poète de talent, Auguste Lacaussade, esprit distingué devenu, en ces dernières années, un esprit chagrin, mais qui avait bien le droit de se plaindre un peu des tristesses de l'oubli. « Il ne fait pas bon mourir en été, disait Edmond de Goncourt. On n'a personne à son enterrement. » Lacaussade eût-il disparu en hiver, dans la *saison* des grandes *premières* et des grandes *dernières*, les générations nouvelles eussent à peine salué le départ de celui dont Sainte-Beuve disait qu'il avait « mieux que personne compris la nature tropicale et rendu dans ses vers les sentiments d'époux, de patriote et de fils ». Mais il était d'un autre temps, Auguste Lacaussade ! Sait-on qu'il avait connu Mickiewicz et traduit Ossian ? Un homme qui a traduit Ossian est-il encore de ce siècle ?



Lacaussade fut, comme Octave Lacroix, comme M. Jules Levallois, comme M. Jules Troubat, un des secrétaires de Sainte-Beuve, et je crois bien que l'admirable critique lui dut plus d'une recherche lorsqu'il commença ses fameuses *Causeries du lundi.* Lacaussade avait, comme lui, commencé par être médecin, carabin tout au moins, avant de publier des poésies. Peut-être cette communauté de débuts avait-elle inspiré à Sainte-Beuve une sympathie qui, je crois bien, ne se démentit pas. Créole comme Lecomte de Liste, Lacaussade arrivait de l'île Bourbon pour passer ses examens d'internat lorsqu'il s'arrêta en route, fit du journalisme, de la littérature et des vers. Mais la destinée du disciple ne devait pas égaler celle du maître, de ce merveilleux Sainte-Beuve que Mme de Girardin appelait *Werther carabin* et qui fut le grand *prosecteur* de la critique du XIXe siècle.

Lacaussade fut cependant, à son heure, une puissance. Il dirigea la *Revue européenne*, fondée par M. de Calonne, et la *Revue européenne*, en son temps, eut son éclat et son pouvoir. Les sénateurs de l'Empire portaient des articles à Lacaussade, faisaient la cour à Lacaussade, attendaient l'opinion de Lacaussade. Il pouvait dire, à son tour, comme cet acteur de province : « Et moi aussi j'ai été roi ! »

Il ne se souvenait plus de cette royauté défunte. Il a donné à son dernier recueil ce titre un peu attristé d'*Epaves* et, épave lui-même d'un passé littéraire qui fut glorieux, il se survivait et promenait ses désillusions à travers les littératures nouvelles, plus préoccupées, à coup sûr, de Verlaine que de Mickiewicz.

Dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve, aucune lettre à Lacaussade ne figure : je ne sais pourquoi. L'illustre critique avait dû cependant en adresser plus d'une à celui qui avait été un moment, et par deux fois, son dévoué collaborateur. Peut-être là-dessus Auguste Lacaussade laisse-t-il des souvenirs. Ils seraient intéressants, à coup sûr, bien qu'un peu amers, je suppose, et *parce qu*'un peu amers, pourrais-je dire, les confessions de ce genre étant la revanche des vaincus.

Je ne crois pas que M. Charles Murat, qui fut un des maires adjoints du siège de Paris et qu'une lente maladie de cœur vient d'emporter, ait laissé de notes sur cette période de sa vie, bien remplie et historique dans sa modestie et sa simplicité. Ce fut un de ces Parisiens d'autrefois qui unissaient le goût de l'art et celui des lettres à un culte militant pour la politique, un de ces bons citoyens, très dévoués, qui *font les autres* et ne réclament rien, n'espèrent rien pour eux-mêmes. La tâche n'était pas aisée de ces maires de Paris qui avaient à nourrir la grande ville, à la diriger, à la calmer, et qui se préoccupaient à la fois de l'ennemi à arrêter, de l'approvisionnement à économiser, des vivres à distribuer et à rationner, des mécontentements à calmer, des émeutes à contenir. Tout cela est loin maintenant. On n'y songe plus. Paris a repris sa vie lumineuse. Mais ceux qui ont vécu ces heures sombres ne les oublieront jamais.

Rien n'est plus dramatique, plus poignant, plus

effrayant dans l'éloquence pleine d'angoisse de ses chiffres, que le tableau tracé par M. Denormandie en un livre définitif des ressources alimentaires, chaque jour diminuées, du pauvre grand Paris affamé. Charles Murat les avait partagées, ces angoisses; il avait, comme le vaillant et charmant M. Denormandie lutté pour conserver le blé, la farine qui pouvait durer jusqu'à la délivrance.

Chaque jour emporte un de ces modestes collaborateurs de la grande tâche nationale. Je rencontre, de temps à autre, un des adjoints de Tirard à la mairie du deuxième arrondissement, l'excellent Chéron, et nous nous rappelons parfois ces jours navrés, ces jours de fièvre :

— Vous souvenez-vous du 31 octobre? Tirard à son poste, dirigeant les bataillons sur l'Hôtel de Ville?

— Vous rappelez-vous la sortie du 19 janvier?

Charles Murat était précisément des intimes amis de Tirard, et, bijoutier rue des Archives, il travaillait comme lui à l'avènement du gouvernement de liberté qu'il souhaitait avec l'ardeur de ces temps d'espoir. Elle était rayonnante alors, notre République idéale! Et nous étions jeunes! Lorsqu'elle vint, Charles Murat ne lui demanda ni place ni faveur. Il était heureux du succès de ceux de ses anciens compagnons de route qui arrivaient à ces honneurs enviés, durement payés par le labeur et les injustices de chaque jour. Pierre Tirard était président du conseil, M. Jules Méline allait l'être. La gloire des autres suffisait à Murat, qui demeurait, dans la conversation intime, le bon conseiller et l'ami dévoué des premières heures.

Les tapageurs et les profiteurs ignorent le dévouement de ces ouvriers de l'aube et qui luttaient déjà au péril de leur liberté ou de leur fortune, alors que ceux qui les traitent aujourd'hui de burgraves étaient encore sur les bancs du collège ou débutaient dans les fonctions impériales, qu'ils ont reniées depuis. *Républicains de la veille!* C'est un titre que réclament souvent bien des avidités qui n'ont aucun droit à s'en parer. C'est aussi une appellation ironique dont les partis bafouent volontiers ceux qu'ils nomment les *vieilles barbes*. Il faut pourtant saluer comme de nobles exemplaires d'hommes ceux qui ont ainsi *fait les autres* et sont demeurés fidèles à leur rêve jusqu'au dernier jour.

Il est facile aujourd'hui, très facile, de parler haut, d'agir à sa guise et de tout dire. A l'heure du réveil de l'opinion, lorsque des bourgeois de Paris comme Charles Murat, las du joug, voulant lutter pour leurs idées, cherchaient le plus humble local pour une réunion publique, ils ne le trouvaient pas. On avait peur. Et des négociants du quartier, comme le fabricant de chaudronnerie Chavagnat, offraient leurs magasins, au risque d'être mal notés du commissaire et délaissés de leurs clients. On se réunissait où l'on pouvait; on installait une tribune parmi les poêlons et les bassines de cuivre. Et Bancel venait parler là, parler de la liberté, réclamer les droits contestés alors et dont on use et abuse aujourd'hui tout à son aise. Le brave Chavagnat avait un fils aveugle et qui faisait de la musique. Savez-vous quelle fut la seule faveur qu'il réclama de la République, qu'il avait travaillé à appeler, du fond de son magasin de chaudronnerie?



Il demanda à Pierre Tirard, devenu ministre, de faire entendre aux Parisiens la musique de son fils.

— Qu'à cela ne tienne! dit Tirard, toujours généreux et actif.

Et il donna une soirée musicale au ministère des finances, invita la presse et paya de ses deniers l'audition d'un opéra du jeune Chavagnat, qui valait du reste la peine d'être applaudi et qui le fut.

On pourrait écrire l'histoire de ce groupe d'amis, de bourgeois, lettrés et libéraux, qui eurent une véritable influence sur la politique parisienne et se montrèrent particulièrement courageux, intelligemment zélés aux heures difficiles. Le siège de Paris, encore une fois, ne connut pas d'administrateurs plus dévoués et plus habiles. Et c'est une consolation pour ceux qui survivent, pour les fils de ces braves gens disparus, de voir en quelle estime les tenaient ceux qui les ont connus et d'entendre redire quelle reconnaissance est due à ces travailleurs de la première heure qui furent dans leur vie privée des travailleurs de toutes les heures.

Les amis de Charles Murat sont morts, ou presque tous, qui auraient pu lui apporter ce témoignage : Tirard, Spuller, l'an dernier; — et M. Méline, retenu à Luxeuil, vient d'envoyer à M. Georges Murat un télégramme dicté par son cœur. Il m'est doux de donner ce souvenir, de payer cette dette d'affection à l'ami qui s'en va, au nom des amis qui sont partis.

Et la vie continue! Elle continue, active, fiévreuse, avec ces autres départs pour les eaux, les villégiatures,

le calme, le repos, que les éternelles affiches tentatrices rendent ironiques lorsqu'on ne peut profiter des heures de vacances. Oh! les beaux dolmens bretons se détachant, mystérieux, sur un fond presque saignant de soleil couchant! La jolie paysanne normande filant sa quenouille auprès de ses moutons laineux! Le beau lac bleu où se mire le ciel d'Evian! Et cette autre affiche : Genève avec ses limpides eaux indigo, telle une grande ville blanche se mirant dans un gigantesque baquet de blanchisseuse! Et cette autre encore : une *corrida* d'Espagne, avec des Espagnoles de romance agitant leurs éventails à la vue du picador qui passe, lance en arrêt! Et cette autre : un noble gardien de la Tour de Londres en son légendaire costume du temps de Henri VIII! Et ce beau horse-guard qui caracole et incarne, pour le voyageur curieux et la voyageuse séduite, la vaste Cité de Londres!

Et les prospectus alléchants qu'on vous tend à l'entrée des gares, qu'on trouve encartés dans la *Revue* de quinzaine, pliés dans le roman nouveau, les grands voyages pittoresques : *Voyage au pays des Croisades*, *Voyage en croisière à la suite du Président de la République*. Jérusalem ici, là Moscou. Le Kremlin d'un côté, le mont des Oliviers de l'autre. Oh! les heureuses gens qui peuvent fuir le boulevard, aller, à leur gré, au pays des souvenirs, au pays des toreros, des chevaliers, des moujiks ou des cigales!

Je viens de recevoir la visite d'un de nos comédiens les plus aimés, qui revient précisément de ce Midi où je n'ai pas eu la joie de pouvoir rester.

— Eh bien ! lui dis-je, vous avez eu du succès? Vous devez être content?

Il est enchanté du public.

— On vous a bien reçu, vos camarades et vous ?

Je n'oublierai ni son sourire ni son mot :

— Dans ce pays du ciel clair et du *gai parler*, contrée bénie où les paroles exquises semblent couler toutes seules des lèvres, comme toutes seules poussent de la terre les fleurs embaumées, nous n'avons trouvé personne — je dis personne — pour adresser un mot de remerciement à un comédien, personne pour offrir un brin de fleurette à une comédienne !

Et voilà en quoi les voyages sont utiles. L'excellent sociétaire ne revenait pas, j'ajoute cela bien vite, de la pittoresque et aimable cité de Pézenas en Hérault !

XXIII

A propos des fêtes russes. — Un projet de voyage à Pétersbourg de quelques comédiens français. — Le Théâtre-Français en Russie. — Catherine II et l'Ermitage. — 1812. — Aventures des acteurs français pendant l'incendie de Moscou et la retraite de Russie. — Les *Souvenirs d'une actrice*, de Louise Fusil, et les *Souvenirs du baron de Bourgoing*. — Une soubrette et une jeune première dans les bagages. — Le décret de Moscou et le palais Petrovsky. — L'orpheline russe. — Nadèje Fusil. — *Yelva*, M. Scribe et l'alliance russe. — Deux nations. — Paris à Pétersbourg. — Le procès du Bazar de la Charité. — Panique et fatalité. — Le *deuil* et la *saison*. — Dormez, les morts ! — Victor Hugo et les *Contemplations*. — Le poète qui console.

26 août.

Nos comédiens avaient eu l'idée d'aller donner en Russie, pendant les admirables fêtes dont l'écho arrive jusqu'à nous et nous émeut si profondément, une représentation extraordinaire. Projet singulier, car ce qui pouvait le plus séduire M. Félix Faure en Russie, c'était ce qui porte essentiellement le cachet russe, et le président de la République aura été plus heureux



sans doute d'écouter la *Vie pour le tsar* qu'il ne l'eût été d'entendre une comédie de Molière ou un proverbe de Musset. Mais il y a chez les acteurs français une telle reconnaissance pour la Russie, qui depuis si longtemps les accueille et les applaudit, qu'ils eussent voulu témoigner leur gratitude d'une manière spéciale.

— Nous aimons beaucoup la Comédie française chez nous! me faisait l'honneur de me dire l'empereur de Russie lors de la représentation de gala du mois d'octobre dernier.

Et j'avais eu plaisir à rappeler, ce soir-là, que tel des joyaux de notre répertoire, *Un caprice*, par exemple, ce badinage exquis demeuré populaire dans les pays du Nord et que je voyais encore affiché naguère à Trondjem — le *Caprice*, d'Alfred de Musset, — avait été rapporté de Russie comme un diamant enveloppé de fourrures dans le manchon de Mme Allan. Comme les légendes sont mensongères! Ce fut bien Mme Allan, en effet, qui mit à Paris le *Caprice* à la mode; mais la comédienne n'avait fait que suivre l'exemple d'une grande dame russe, la comtesse Eudoxie Rostopchine, née Sarschkof, qui, très lettrée, très artiste, avait eu la première l'idée de représenter le proverbe de Musset — et de le jouer elle-même.

Rendons à César ce qui appartient à César. Mme Allan allait quitter Pétersbourg lorsque la comtesse Rostopchine *monta* chez elle le *Caprice*, et c'est en écoutant la grande dame que la comédienne vit tout ce qu'une artiste pouvait tirer du rôle exquis de Mme de Léris. Représentation charmante, donnée dans le grand salon de la comtesse, au premier étage de la maison

Bezobrazof, quai Fontanka, et qui montre quel goût a toujours gardé la société russe pour les œuvres dramatiques françaises depuis que la grande Catherine écrivait des comédies comme la *Fête de Mme de Gragnon*, l'*Antichambre d'un grand seigneur*, des satires contre le luxe, *O Temps !* — et, pour le théâtre de l'Ermitage, des proverbes comme *Il n'y a pas de mal sans bien*.

La comtesse Eudoxie Rostopchine était la mère d'une femme supérieure, aujourd'hui ambassadrice à Paris, qui joint la bonne grâce la plus exquise à un esprit tout à fait remarquable, Mme la comtesse Tornielli, femme de l'éminent représentant de l'Italie à Paris. C'est Mme la comtesse Tornielli, dont la causerie est vraiment un charme, qui a bien voulu, jadis, m'indiquer ce détail curieux de l'histoire de notre littérature dramatique et réclamer pour sa mère l'honneur d'avoir introduit en France les proverbes de Musset.

La comtesse Rostopchine fut donc, en réalité, la « première Mme de Léris ». Mathilde, du *Caprice*, était représentée par la princesse Julie Gagarine, et ce fut le lieutenant de la garde à cheval Albédinsky, mort il y a quelque vingt ans vice-roi de Pologne, qui joua M. de Chavigny. Le metteur en scène, chez la comtesse, n'était autre que M. Allan, le mari de Mme Allan, et l'effet de la soirée fut tel que lorsque Mme Allan donna, au théâtre Michel, sa représentation d'adieu, son mari lui conseilla d'afficher *Un Caprice* et de jouer Mme de Léris.

Et Mme Allan fut si délicieuse dans cette Mme de Léris, elle y eut un tel succès que, quelques mois après, lorsqu'elle se montra sur la scène de la Comédie

française, elle demanda à y jouer le *Caprice* et y trouva l'occasion d'un triomphe pareil à celui qu'elle venait d'obtenir en Russie. Mais — voyez la destinée! — ôtez à Mme Allan la bonne fortune d'avoir assisté à cette représentation du *Caprice* chez la comtesse Rostopchine et — qui sait? — peut-être rapportait-elle elle une toute autre pièce que celle de Musset dans son fameux « manchon ».

La comtesse Rostopchine ne se contentait point, du reste, d'être une comédienne de salon; elle fut un poète russe d'un rare talent à l'heure glorieuse de Pouchkine et de Lermontof. Lamartinienne, avec quelques petites échappées vers Musset, ce fut elle qui, la première, déclara le théâtre d'Alfred de Musset parfaitement *jouable* — et le prouva. Elle devait être une bien jolie Mme de Léris, si je m'en rapporte au portrait que me font d'elle ceux qui l'ont vue en ce temps-là : très belle avec des traits réguliers, très vive en même temps, brune avec une blancheur rosée de blonde, des yeux de *cerises noires très mûres*, comme on dit en Russie, petite de taille et mince. La princesse Gagarine, qui jouait Mathilde de Chavigny, était blonde, au contraire, d'un blond cendré clair, toute blanche et rose, potelée, plutôt grande et fort élégante, avec de délicieux yeux bleus étonnés de myope, une voix très douce, une Mathilde idéale en sa tendresse un peu mélancolique. Quant au lieutenant de la garde Albédinsky, brun, élancé, avec un beau type oriental du Caucase, il évoluait élégamment entre ces deux créatures si différentes et si charmantes.

— Je vois encore, nous disait Mme la comtesse

Tornielli, toute fière (avec raison) de constater que sa mère a *découvert* Musset — je vois encore, dans mes visions et mes souvenirs d'enfant, ma mère en robe de velours mauve framboise et la princesse Gagarine en soie bleu ciel, toutes deux fort à leur avantage dans ces toilettes dont les couleurs allaient si bien à leur genre distinct de beauté. Elles étaient fort bien ensemble, s'admiraient réciproquement, et Mme de Léris et Mme de Chavigny ne se jalousaient nullement.

Hélas! de ces trois *créateurs* du *Caprice* de Musset à Saint-Pétersbourg, de ces trois interprètes choisis, la seule princesse Gagarine vit encore et vient à Paris tous les printemps, logeant alors chez sa sœur cadette, Mme Henry Baring!

Et l'an dernier, un de nos amis, M. X..., lui demandant la date de cette fameuse première représentation du *Caprice* dans le grand salon du quai Fontanka, la princesse Gagarine répondait :

— Je ne sais pas... Je ne me souviens pas!

Elle paraissait même (ce qui est incroyable) avoir tout à fait oublié qu'entre la comtesse Rostopchine et le lieutenant Albédinsky elle avait été Mathilde de Chavigny —*O temps!* comme disait la grande Catherine. — Avoir été la première Mathilde et ne pas s'en souvenir!

Voilà donc un point d'histoire établi et le mérite de l'*importation* de Musset rendu à qui de droit. Nos comédiens n'avaient pas à aller jouer, durant ces



fêtes, un répertoire que les Russes connaissent aussi bien que nous.

Ah! si le Président de la République eût visité Moscou, quelle belle occasion, pour ceux qui parlent si souvent du « décret de Moscou » sans l'avoir étudié, d'en demander la revision, ne fût-ce que pour avoir l'occasion d'ajouter quelques articles aux milliers de feuilletons et de brochures écrits sur un pareil sujet!

Ce qui est piquant et ce qui prouve à quel point les Russes aiment notre littérature dramatique, notre théâtre, c'est que, pendant l'année 1812 même, les comédiens français jouaient encore à Saint-Pétersbourg le répertoire de la Comédie française. Les troupes de Napoléon Ier passaient le Niémen et la troupe de Mlle Georges continuait à jouer des tragédies. La seule façon de protester contre l'envahisseur fut, pour elle, de substituer à l'*Iphigénie* de Racine le *Dmitri Donskoy* d'Ozérof. Ce ne fut — chose incroyable! — que deux mois après la bataille de la Moskowa que, le 12 novembre, Mlle Georges joua pour la dernière fois et joua *Mérope*.

Alexandre licencia, « vu les circonstances présentes », la troupe française, *inutile*, dit-il, congédia tous les acteurs et toutes les actrices des théâtres français de Saint-Pétersbourg et de Moscou en leur payant intégralement leurs émoluments et leurs pensions et, nous apprend M. Pierre de Corvin qui a publié un intéressant premier volume sur le *Théâtre en Russie*, les comédiens purent à leur gré quitter la Russie ou y rester incognito, surtout à Pétersbourg.

A Moscou, ce fut plus difficile. Louise Fusil, dans

ses *Souvenirs d'une actrice*, nous conte ce que les malheureux comédiens eurent à souffrir avant l'arrivée des Français, pendant l'incendie et durant la retraite. Et je lisais hier dans les *Souvenirs militaires du baron de Bourgoing*, que M. Pierre de Bourgoing a extraits, avec beaucoup de science et de goût, des volumes de son grand-oncle, les aventures de cette Mme André, la jeune première du théâtre de Moscou, et de Mme Anthony, la soubrette, à travers les horreurs de la ville embrasée et les affres de l'épouvantable retraite si bien peinte par Werestchagin :

Après la plaine blanche, une autre plaine blanche!

Napoléon les avait, un moment, fait jouer à Moscou sur le petit théâtre du palais Pozniakof, grande rue Nikitskaïa, dépourvu de tout décor, comme les pauvres comédiens : Adnet, ancien grand premier rôle de la Porte-Saint-Martin, Saint-Clair, Bellecour, etc., étaient dépourvus de tout costume. « Plus de robes ni de souliers pour les femmes, dit Louise Fusil, plus d'habits ni de bottes pour les hommes, point de clous pour les décorations, point d'huile pour les lampes, et ainsi du reste. »

Cependant le comte de Bausset, nommé par l'empereur directeur des beaux-arts, exigeait qu'on ouvrît le plus promptement possible le théâtre de société devenu le Théâtre Napoléon de Moscou. On drapa les loges, le brocart des palais pillés, les statues et les vases, les bronzes du palais des tsars ornèrent la salle improvisée. Pour lustre, le théâtre eut une énorme lampe d'argent massif décrochée d'une basilique. Et

c'est ainsi que, le 17 octobre, les « comédiens français » affichaient l'*ouverture* avec le *Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, et l'*Amant auteur et valet*, un acte de Céran. L'orchestre était formé des musiciens de la garde. Le prix des places variait de cinq roubles à un rouble ou à un franc. On joua onze fois, jusqu'au 31 octobre. Les acteurs, qui, au moment de l'entrée des Français à Moscou, marchaient pieds nus ou traînaient des accoutrements fantastiques, Adnet, coiffé d'un bonnet de police et entièrement nu sous un vieux manteau militaire ramassé dans la rue, le jeune premier vêtu d'une soutane de séminariste, la directrice, Mme Burcet, vêtue d'une veste rouge doublée de peaux de lapins, sans jupe, avec le bonnet de velours de Marie Stuart sur la tête —; les acteurs, autorisés par le comte Dumas à puiser dans les coffres des boyards, représentaient maintenant les *Trois sultanes* ou le *Mariage de Figaro* avec des vêtements brochés d'or, des étoles byzantines, des brocarts et des fourrures d'une valeur inappréciable, mais pas de linge : des étoffes dignes des épaules d'une tsarine, mais pas de chemise.

On voit la pauvre Louise Fusil, arrivée, toute pimpante, à Saint-Pétersbourg avec ces trois parures, alors d'un grand luxe et qui coûtaient fort cher : un châle de Cachemire, un voile d'Angleterre et un chapeau de paille d'Italie, et errante à travers les débris de la Grande Armée après avoir chanté des romances sentimentales devant Napoléon, au palais Petrovsky où l'empereur s'était réfugié, croyant le Kremlin miné.

S'imagine-t-on l'empereur écoutant des couplets

naïvement chevaleresques tandis que la *ville sainte* est en flammes?

> Je reviendrai ceint d'un double laurier!
> Un amant que l'amour inspire
> Du troubadour sait accorder la lyre
> Et diriger la lance du guerrier!

C'est dans ce *palais du parc de Pierre*, au palais Petrovsky, que Napoléon Ier signa, le 15 octobre, le *décret de Moscou* qu'a depuis complété et aboli en partie le décret de 1850.

Et cette signature est tout ce qui reste de la colossale et folle aventure qu'a si admirablement contée l'auteur de *la Guerre et la Paix* et si tragiquement peinte Werestchagin, ce Tolstoï de la palette — un des plus éloquents apôtres de « la paix » que je connaisse et qui, comme tel, mériterait plus que personne le prix Nobel — et qui l'aura, j'espère.

Je ne sais pourquoi, tandis que les artistes du corps de ballet franco-russe échangent entre eux des dépêches, ma pensée se reporte vers ces comédiens et comédiennes qui revinrent en France comme ils purent, après le désastre. Quel tragique *roman comique*! Le baron de Bourgoing conte l'aventure des deux jolies Françaises, Mmes André et Anthony, qui faisaient, avec leurs maris, partie de l'entourage du général comte de Laborde, le père de l'érudit secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts actuel. Mme André, avec le joli sourire de ses vingt-deux ans, soutenait le moral des officiers, et autour des feux de bivouac on l'appelait encore *princesse*. Elle était, il y avait si peu de temps, Bérénice et Junie! Mme Anthony, moins



résignée, se demandait pourquoi elle avait, avec son mari, tenté la fortune à Moscou. Les officiers leur abandonnaient leurs pelisses, leur faisaient place au bivouac. L'une et l'autre, la soubrette et la jeune première, purent, dit le baron de Bourgoing, revoir la France.

Mais Louise Fusil nous donne le bilan des pertes de la petite troupe qui joua un moment au Théâtre Napoléon de Moscou. Le jeune premier, les jambes gelées, mourut de faim sur la neige ; un autre se noya au passage de la Bérézina avec sa femme et sa fille. La directrice, Mme Burcet, conduisait une voiture où trois de ses pensionnaires s'étaient blotties. En chemin, les chevaux moururent. Les quatre femmes furent recueillies sur un caisson par des artilleurs. Attaquée par des cosaques, une des actrices, Mlle Périgny, jeune première, reçut une contusion dont elle mourut ; les autres purent rentrer à Paris, après combien d'épreuves !

Louise Fusil, sauvée comme Mme Burcet, et Mme Adnet, eut, en outre, cette joie de sauver de la mort par le froid, de recueillir dans la débâcle une petite fille russe abandonnée. Elle l'adopta, l'éleva et, après lui avoir donné le nom de *Nadèje* (Espérance), elle dirigea ses études vers le théâtre et la fit entrer à la Comédie française alors que Nadèje avait quinze ans. Nadèje Fusil y réussit, paraît-il. Je la retrouve cependant bientôt au Gymnase, où, à côté de Léontine Fay, elle crée la petite Moscovite Fœdora dans *Yelva ou l'Orpheline russe*, de Scribe. Et déjà, dans cette pièce, oui, dès 1828, un des personnages, un seigneur

russe que jouait Gontier, disait, aux applaudissements de tout le public parisien, au comte Alfred de Césanne :

— Si je puis jamais être utile à Yelva ou à vous, monsieur le comte, *vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité la France et la Russie peuvent se donner la main !*

Au théâtre de Madame, Eugène Scribe a devancé les manifestations des *Danichef*.

Nadèje Fusil ne vécut pas longtemps. Une impression de froid la saisit un soir, en sortant du théâtre — à Rouen, je crois, — et l'orpheline russe mourut de la poitrine, à vingt ans.

> Elle est aux cieux, la douce fleur des neiges,
> Elle se fond au bord de son printemps...

C'est Mme Desbordes-Valmore qui chanta cette mort si prompte, et les vers de Marceline furent gravés sur le tombeau de Nadiédja.

Les comédiens français n'ont plus de ces sinistres retours de Russie, et ils sont loin les jours sombres dont je parle ! Cette Russie, qui écoutait nos pièces même en 1812, est la seule nation qui ait un Théâtre-Français et des acteurs français à demeure. Une cordialité instinctive entre la race slave et la race gauloise avait survécu à ces journées légendaires, et jamais, historiquement, on ne vit deux peuples fraterniser plus complètement, de tête et de cœur que la Russie aujourd'hui et la France. Spectacle inoubliable. Tout disparaît devant ce grand fait éclatant, et la vie

de Paris, l'attention de Paris, les yeux et l'âme de Paris, sont à Saint-Pétersbourg.

Qu'est-ce que nos préoccupations en quelque sorte rétrospectives — comme l'affaire du Bazar de la Charité qu'on jugeait hier — comparées à cette manifestation extraordinaire, *symbolique*, comme on l'a dit de tous côtés?

Il faut cependant s'arrêter devant ce procès.

On a donc remué encore ces cendres lugubres que nous vîmes sur l'emplacement du Bazar incendié, avec leur macabre mélange de bibelots cassés, de poupées en lambeaux, d'images à demi brûlées et de bouteilles de liqueurs ou de champagne ironiquement intactes. Il fallait trouver un coupable ou des coupables dans ce désastre. L'opinion le voulait ainsi. Est-ce le cinématographe? est-ce une allumette chimique? D'où est partie l'étincelle qui a embrasé tout ce décor de kermesse? Les interrogatoires nous l'ont dit; mais l'arrêt, trop sévère s'il s'agit d'imprudents, trop doux s'il s'agit de coupables, équivaut-il à la réalité dans son horreur?

Le coupable? On pourrait dire *la* coupable, ce fut la panique, la flamme immobilisant certaines victimes hypnotisées ou poussant les autres vers des issues où l'encombrement devait condamner les malheureuses créatures entassées là à une mort certaine. On ne saura jamais ce qu'est l'affolement d'une foule. Il y a eu vingt-sept ans voilà quelques jours, on pouvait savoir, le matin de Gravelotte, ce qu'était la panique des *mercantis* après la surprise des dragons du général de Forton. Au lendemain de Solférino, on vit un spectacle

plus extraordinaire encore : des soldats victorieux pris soudain de panique et, pendant un moment, se préoccupant plus d'eux-mêmes que des blessés de la veille abandonnés sur la route. Episode presque unique dans l'histoire des armées triomphantes. Mais quand le nervosisme atteint une foule, qu'elle soit en uniforme ou en toilette de gala, un vent de panique semble souffler.

Ce n'était point sans cause que fuyaient les malheureux du Bazar de la Charité. Mais, encore une fois *la fatalité*, dont on abusait autrefois dans les drames romantiques comme dans les tragédies classiques, aura été la grande coupable de cette abominable journée que la curiosité publique vient de revivre. Elle commençait à être oubliée. La *saison*, la fameuse *saison* qui devait être supprimée, perdue par ce deuil, ressemblait à toutes les autres, avec autant de courses de chevaux et de réceptions au bord de la mer. Que si, çà et là, quelque plage mondaine semblait moins peuplée qu'à l'ordinaire et, en apparence, désertée, ce n'était pas qu'elle fût officiellement endeuillée, mais c'est que les hôtels, devenus plus luxueux, étaient aussi devenus plus chers et que le public n'est point sot et sait calculer, même son luxe.

Non, la catastrophe sinistre qui avait fait battre le cœur de Paris s'estompait comme tous les tristes souvenirs humains. Et n'est-il pas bon que la vie continue et que les morts, du fond de leur repos, laissent la fièvre, la lutte et la douleur aux vivants ? L'acte d'accusation lu par le greffier, les questions du président, les *racontars* poignants des témoins, ont



remis l'épouvantable spectacle en mémoire, et je ne crois pas que feuilleton dramatique de romancier remueur d'horreurs soit plus navrant que celui-là. Puis les dépêches de Péterhof ont laissé bien loin dans l'ombre les souvenirs de la catastrophe dont la fumée s'est envolée. Pauvres disparus du jour d'effroi — de ces minutes sauvages, au supplice rapide mais terrifiant — peut-être eussiez-vous mieux aimé dormir en paix sans qu'on vînt étaler encore vos terreurs, vos souffrances, vos tortures et vos agonies !

Rappelez-vous, dans l'admirable partie des *Contemplations* qui s'appelle *Pauca Meæ*, la pièce que Victor Hugo a intitulée *A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt*. On en pourrait graver les derniers vers sur le monument promis aux victimes de la rue Jean-Goujon :

Les morts gisent couchés sous nos pieds, dans la terre.
Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois!
C'est ton ange expiré, c'est ton père et ta mère;
Ne les attristons pas par l'ironie amère :
Comme à travers un rêve ils entendent nos voix !

Et — pour chercher ces vers — j'ai repris un volume du poète, et ce volume, consolant et beau, je l'ai relu tout entier. Je sais que les jeunes critiques reprochent à Victor Hugo de manquer de philosophie et de science et que celui qu'un esthète anarchiste appelait un jour le *grand garde national* passe, aux yeux des poètes du pédantisme, pour le chantre sonore des grandes banalités. Je le sais, je le sais. Mais je sais aussi que lorsque la vie ouvre en nous une de ces plaies par où

sort le sang même de notre être, c'est dans Victor que le blessé trouvera, pour apaiser sa douleur, le plus d'émotion profonde et le plus d'humanité. Qu'est-ce que les sarcasmes de Byron, les sanglots de Musset, les soupirs de Lamartine, les tristesses de Vigny, comparés à son verbe pénétrant? Victor Hugo n'a pas seulement des chants pour toutes les gloires, comme il l'a dit, des larmes pour tous les deuils; il a du baume pour toutes les blessures, et la musique de son vers, si simple et d'un sentiment que comprendrait tout homme qui l'écoute, apaise doucement la souffrance en montrant au blessé la nécessité de la douleur, la brièveté des jours, l'égalité des hommes devant les épreuves inévitables — et, avec une ferveur d'apôtre, fait entendre plus que personne le mot qui console, détend, fait couler des larmes et les essuie. Oui, en fermant ce livre harmonieux, ouvert, pour y copier une strophe, la pensée qui me reste est celle-ci: Victor Hugo, qui s'appelait le Contemplateur, est mieux que cela: le Consolateur.



XXIV

La *journée du retour*. — **Fête nationale improvisée. — L'Alliance. — La foule. — L'image d'un journal russe. — Le pain et le sel. — Une halte de bûcherons et un pavoisement en forêt. — Psychologie de la foule. — Les passants et les rues. — Le *mot* du jour. — Un portrait du tzar. — Les chanteurs populaires et les vendeurs de bibelots. — Une *question*. — Les spectateurs d'une matinée gratuite et l'*Hymne russe*. — L'esprit et le silence de Gavroche.**

2 septembre.

Ce grand Paris a eu un beau jour. Journée d'espoir, d'illusion, de joie. Une halte d'union et de fraternité. Rien de plus pittoresque et de plus gai que cette place de l'Opéra toute pavoisée, la grande avenue criblée de drapeaux multicolores, les boulevards parés des couleurs françaises et des pavillons russes. Et tout cela improvisé, jailli de terre, dans un de ces irrésistibles élans que rien ne peut réglementer et que rien ne saurait empêcher. *Spes !* Le mot est venu sur toutes les lèvres et s'est trouvé gravé sur tous les

écussons. On ne raisonne pas avec les battements de cœur.

J'ai là un élégant journal illustré qui m'est envoyé de Russie et qui, rédigé pour la circonstance en français et en russe, contient, avec les portraits de quelques-uns de nos plus distingués confrères, de fort aimables vers dédiés au journal le *Temps* et à celui qui écrit ces lignes. Ce journal hebdomadaire, *Chout* — le *Fou* — avait représenté, en une jolie gravure polychrome, sur sa première page, la Russie, en costume national, apportant à M. Félix Faure le pain et le sel traditionnels de l'hospitalité slave, avec ces vers — vers français rimés par un Russe — au-dessous de l'image coloriée devenue bien vite populaire :

Heureuse de voir s'accomplir
Cet événement mémorable
Qui fait hautement ressortir
L'union ferme, inaltérable,
Où s'exprime le sentiment
De deux grands peuples pacifiques,
La Russie offre au président
Le pain et le sel symboliques.

C'est le pain et le sel que la Russie offrait au président à son arrivée à Cronstadt, c'est l'expression de sa reconnaissance et de sa joie que les Parisiens lui ont offerte à son retour parmi eux. Et, au delà de Paris, le sentiment de gratitude est le même. Dans la banlieue, aux maisons de campagne des petits bourgeois, aux fenêtres des ouvriers, flottent depuis hier dans le soleil des drapeaux deux fois tricolores — puisque les couleurs du drapeau russe sont les mêmes que les



couleurs de France. Et quoi de plus touchant que d'apercevoir, dans un coin de bois perdu — là-bas, parmi les arbres, au haut d'une masure de paysan — quelque petit drapeau isolé qui dit l'espérance et la fierté d'un de ces *anonymes*, fils de la foule dont la patrie est faite.

J'ai pour voisins dans la forêt qui, de l'autre côté de la route, longe le jardinet où je vais l'été, des bûcherons qui ont, ces mois derniers, fait à travers bois leur tâche cruelle. Ils ont coupé les hêtres, abattu les chênes, saigné les arbres, taillé, troué, changé les branches bruissantes vertes de feuilles et pleines de nids en fagots à brûler, débités, rangés en tas géométriques. C'est leur métier et c'était l'ordre. Les pauvres gens ont bâti, improvisé pour les mois que durera leur besogne une hutte où ils vivent, à ras de terre, avec une porte en planches, une vitre pour toute ouverture et une cheminée en brique par où s'échappe la fumée, comme l'haleine du pauvre logis. Mais comme il y a là une femme et que le rêve ne perd jamais ses droits, autour de la cahute on voit des géraniums et des roses. Les fleurs égayent de leur poésie et de leur couleur cette pauvre maison de labeur et de misère, et les pigeons voisins viennent voleter encore sur le toit de zinc et de toile goudronnée et réjouir la masure de leurs ailes blanches. Or, ce matin, au-dessus des rosiers et parmi les pigeons étonnés, j'ai vu, sur l'humble toit, un petit drapeau tricolore. Les pauvres bûcherons à demi ignorés de tous, ont tenu à pavoiser, eux aussi, en l'honneur de l'*alliance*, du président, du *jour du*

retour, leur pauvre cabane perdue dans un coin de forêt. Personne ne le verra que moi, peut-être, ce drapeau qui sourit au-dessus du toit, parmi les arbres abattus par les cognées; mais eux l'ont vu et, pendant ces heures où Paris, fiévreux, enthousiaste, acclamait, saluait il ne savait quel souriant et consolant *avenir*, les bûcherons sans nom contemplaient ces trois couleurs qui symbolisaient le devoir et la patrie comme le pain et le sel, dont parlait le rimeur du *Chout*, symbolisaient l'hospitalité.

Et je suis resté pensif devant ce petit drapeau de mes voisins les bûcherons de Viroflay, drapeau qui est comme le lointain salut du paysan de France à ces humbles, naïfs et admirables moujiks de Russie acclamant naguère nos matelots, nos couleurs, les soldats et le représentant de notre France.

Il y a eu ainsi jusqu'au fond des hameaux, il y a eu, hier, communion entre deux grands peuples. Et le pavoisement de la masure misérable avec son drapeau tricolore clapotant parmi les roses grimpantes, c'est bien peut-être ce qui m'a paru le plus touchant et le plus significatif dans l'émouvant spectacle que j'ai vu.

La foule est ingénieuse aussi en ses inventions subtiles, et l'esprit de Paris se retrouve dans les inscriptions de ces cartouches qui portent l'étrange et amusant calcul mathématique : $1 + 1 = 3$. Qui a trouvé cela? Gavroche peut-être, Gavroche qui passe et jette en courant le *mot* d'une situation le plus naturellement du monde, Gavroche qui réclame l'Hymne

russe à nos musiques et s'en va avenue de l'Opéra saluer le portrait du tsar en pied, œuvre d'un peintre russe exposée chez un marchand de tableaux, Gavroche qui est partout, dans la rue, autour des mâts enrubannés, au théâtre pendant la représentation gratuite et qui, *cocardier* en diable, fête avec gaieté l'*alliance*, cette alliance qu'il défendra peut-être quelque jour, quand le gamin aura endossé la capote et mis le sac au dos.

Un psychologue aurait fort à faire à analyser les sentiments de la foule pendant la journée d'hier; il y trouverait évidemment des sentiments très complexes, pacifiques à la fois et *chauvins*, emballés et défiants, gros de chimères et cependant pleins de raison; il y verrait surtout une explosion de générosité, de patriotisme et de confiance. C'est un cordial que nous venons de boire. Nous sommes tour à tour trop illusionnés et trop désespérés. Nous avons le défaut grave de perdre trop facilement la foi en notre destinée. Il nous faut le succès pour être vraiment nous-mêmes. « Le Français a besoin d'être victorieux pour vaincre », a-t-on dit. Ce qui est certain, c'est qu'il a besoin de croire pour vivre. Les désolés, les énervés, les déliquescents, les précieux de la sensation rare eussent fait à la longue de ce pays-ci une nation de buveurs d'oubli et comme d'artistes éthéromanes. Ces grands courants de joie — et même d'illusion — populaire ont cela de bon qu'ils font circuler le sang d'un peuple et que le système musculaire reprend le pas sur les nerfs trop tendus. On redevient naïf, on redevient enfant, on redevient crédule. On se console,

avec des bibelots et des inscriptions. On se redresse en accrochant, çà et là, des drapeaux.

Nous n'avons pas, depuis un quart de siècle, vécu de journée plus réconfortante. L'avenir, sans doute, est au destin. Il a cassé les ailes à bien des rêves! Qui sait ce qu'il nous réserve ?... Le présent, du moins, aura donné à ceux qui gardent encore, attristés du passé, le souvenir des années funestes, l'impression lumineuse d'une aube, une sensation d'aurore — et de quelque chose de rose et de doux après une longue et sombre nuit.

Il ne faudrait pourtant pas aller trop loin dans l'optimisme ou du moins dans la forme, dans l'expression de notre optimisme. Ne trouvais-je pas, tout à l'heure, dans un journal, ce singulier raisonnement : « La France se dépeuple, la natalité y diminue ; en revanche, elle augmente en Russie. En faisant des enfants, les Russes nous feront des soldats ! » La chanson de Thérésa est plus logique et je crois bien que le mieux, en ce cas, est de ne point compter sur autrui et de faire nos soldats nous-mêmes. Je note le trait simplement pour marquer en quel sentiment de confiance se trouve la nation française au 1er septembre 1897. Tout le monde — et l'Europe fait partie de ce « tout le monde » — sent bien qu'en fallût-il rabattre de notre allégresse, l'histoire a enregistré une *date* nouvelle et qu'il y a quelque chose de changé — d'arrangé, dirions-nous—sur la terre où nous vivons.

Bûcheron du pays de France, Jacques Bonhomme trop souvent dupe, sur ta pauvre masure de torchis, tu as bien fait d'arborer en hâte les trois couleurs de ton drapeau!



Il est bon, les jours de fête publique, de se mêler aux passants, d'interroger les gens assemblés, de savoir ce que pense ce « monsieur tout le monde » qui nous juge, les uns et les autres. Les groupes étaient intéressants, hier, à étudier. Partout un calme singulier et, pour tout dire, une dignité réelle. Point de cris. Çà et là des racleurs de violon, des chanteurs de chansons ; au milieu d'un cercle curieux et recueilli quelque ténor populaire égrenant les couplets d'une romance improvisée, *Tsar et Président*, qui se chante sur l'air tant de fois entendu dans le plein vent des boulevards extérieurs, la *France guerrière*. « Tsar et Président ! » On s'approche, on écoute. La romance dit le chef élu traité « à l'égal des potentats », conte le voyage historique, dit la pensée de la France suivant là-bas, à Peterhof, le président. Et la foule reprend au refrain : *Le président ! le président !*

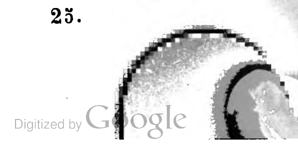
Plus loin un vendeur de *questions* débite des paquets de cartons où l'empèreur Nicolas II et M. Félix Faure sont représentés se tendant la main. Les deux personnages, dessinés en silhouettes, semblent assez éloignés l'un de l'autre. « *Cherchez la Russie et la France s'embrassant* », dit la *question*. Et rien n'est plus simple : il suffit d'approcher de ses yeux les deux figurines. L'espèce de strabisme que donne le carton ainsi vu de près semble immédiatement confondre le président et le tsar dans une accolade. C'est le joujou ingénieux de la journée.

Et les fiacres traversent et fendent cette foule compacte d'où ne sort pas une réclamation — qui regarde, sur la place de l'Opéra, l'estrade tendue de pourpre

aux crépines d'or, les soldats de l'infanterie de marine, les étrangers, les curieux. Mais l'impression la plus vive que m'ait donnée la foule, c'est, à la Comédie française, dans cette salle bondée de l'orchestre à l'amphithéâtre, avec douze spectateurs dans des loges de six places, ce public populaire de la Matinée gratuite où, chose à noter, dominaient les uniformes, les pantalons rouges — oui, c'est l'espèce de sentiment, de respect religieux qui, sans qu'un mot ait été dit, sans qu'un geste ait été fait, poussait tous ces spectateurs à se lever, d'instinct, en même temps, dès les premières mesures de l'Hymne russe.

Ce n'était ni le décor qui leur causait cette émotion immédiate ni la mise en scène qui les impressionnait. Non : l'Hymne russe était joué, derrière la toile, par les musiciens de la garde républicaine qui ne pouvaient montrer, le rideau levé, leur uniforme que la salle eût acclamé ; rien ne parlait aux yeux de cette foule, tout — ou plutôt le moindre accent de l'air qu'évoque l'âme même de la Russie — parlait à son cœur. Et ce fut, pour les comédiens qui regardaient la salle par les trous du rideau une sensation profonde et émouvante que cet autre spectacle que leur donnaient les spectateurs : près de deux mille Français et Françaises écoutant debout, respectueusement, l'hymne de la nation amie et se levant d'un mouvement unanime comme pour envoyer par delà l'espace une pensée et un hommage au peuple allié et à son souverain.

Gavroche n'était plus là — ou, s'il y était, il ne cherchait plus le *mot* : silencieux, il saluait ce je ne



sais quoi de mystérieux qui plane et qui semble, à de certaines heures, sortir, par un instinct quasi religieux, de l'âme obscure de la foule.

Maintenant, la *journée du retour* est un souvenir, le souvenir de nobles heures d'union et d'espérance. « Allons travailler ! » comme dit un personnage de Dumas.

XXV

La rentrée. — Soirs d'automne. — Ce que pense Paris. — La question Chauvin. — Une femme au Palais. — Portia. — *Avocates* et doctoresses. — L'hôpital et la cour d'assises. — Et les huis clos ? — Ce que devient le foyer. — Cher Maître. — Le *Marchand de Venise*. — Les littérateurs et la politique. — Lamartine à la Chambre. — M. d'Annunzio *candidat* de la Beauté. — Artistes et politiciens. — Balzac candidat et Balzac *prophète*. — Henri Rivière littérateur. — Un soldat : Bourbaki. — Chanson de turcos. — De l'Algérie à l'armée de l'Est. — Une dépêche de M. de Freycinet. — Un *souvenir* de M. Ph. de Massa. — Un mourant. — La vieille armée.

23 septembre.

Je crois bien que c'est la rentrée. Le temps est dur à la campagne pour les Parisiens qui s'obstinent à humer le froid sous leurs grands arbres, et, lorsqu'ils rentrent au cottage par quelque train du soir, dans la nuit, le long des chemins noirs, ils aperçoivent par-dessus les collines, dans le ciel gros de nuages, une large lueur rougeâtre — là-bas, l'haleine et la clarté, la réverbération des lumières du grand Paris. Ce



Paris qui illumine l'horizon, il se ranime, il les rappelle.

Ils vont y revenir, aller au théâtre, dîner en ville, reprendre le collier d'habitude, tirer le licol et se harasser jusqu'à l'an prochain. Ils se préoccuperont plus de la *Souris grise*, l'opérette posthume de M. Chivot, un très aimable homme, que des chevauchées sanglantes de Samory, ou de ce roi de Siam Chulalongkorn qui a été, un moment, la curiosité de Paris. Ils causeront de « la nouvelle affaire La Jarrige » et de la question des sages-femmes, des doctoresses et des avocates. C'est même le premier sujet de discussion mis sur le tapis.

— Les femmes parlent beaucoup et il en est qui parlent bien ; pourquoi celles qui savent parler n'exerceraient-elles point le métier d'avocat, tout comme les hommes ?

La question est claire. Mlle Jeanne Chauvin, qui est docteur en droit, vient de la poser au conseil de l'ordre en lui réclamant son inscription au tableau. Elle veut plaider, exercer sa profession, tirer parti de sa science juridique et, tout d'abord, il semble qu'il n'y ait aucun doute sur la légitimité de sa réclamation. Et, en vérité, il n'y en a point. « C'est mon droit », dit-elle. Elle en appelle à tous les *féministes* et elle attend la décision du conseil.

On se doute bien du tapage que fait l'aventure. Nous avons déjà trop d'avocats, et le barreau va-t-il être envahi maintenant par les avocates ? Portia va-t-elle se dresser, en sa robe, et demander, la toque à la main, qu'il plaise à la Cour de remettre à huitaine

l'affaire du marchand de Venise ? *Shylock contre Antonio*. Je ne sais pourquoi — peut-être bien parce que nous avons tous encore en nous un peu de l'humeur bourgeoise de ce diable de Molière, la raison et le génie mêmes, — mais il me paraît qu'une femme avocat est un peu, malgré son mérite, une anomalie, un personnage aimable de comédie. Les revues de fin d'années, en leurs grosses et grasses plaisanteries, vont évidemment s'amuser de l'épisode de Mlle Chauvin. Elles auront le public pour elles.

On s'imagine fort bien une femme médecin, la femme est là pour soigner, pour consoler, pour sauver. Sa fonction, c'est la pitié. Elle peut non seulement veiller au chevet du malade mais disputer par son dévouement et sa science le moribond à la mort. Encore beaucoup de femmes répugneront-elles toujours à choisir des sages-femmes pour se faire soigner et la force souvent fera-t-elle défaut aux doctoresses dans certaines opérations qui exigent du chirurgien non seulement le coup d'œil scientifique mais la robustesse musculaire. Mais enfin, donner des soins est le lot de la femme. Mère, sœur, femme ou fille elle est toujours un peu sœur de charité. Si c'est une sœur de charité qui a ses diplômes, tant mieux. Elle ajoute le sourire au remède et ses petites mains n'ont pas besoin de s'être exercées à l'amphithéâtre pour redresser un oreiller, border un lit, replier un drap, donner une potion, au besoin faire une ordonnance. Les *remèdes de bonnes femmes* n'étaient pas à dédaigner autrefois. Les « bonnes femmes » aujourd'hui ont bien le droit d'étudier les livres et de se faire doctoresses,



avocats ou avocates, c'est (pourquoi cela ?) tout autre chose. Il semble que la femme n'ait pas tout le sang-froid voulu pour discuter un texte de loi, et cet être, mobile et passionné, me paraît peu fait pour garder la gravité juridique.

Mais l'avocat n'est point nécessairement grave. Il s'émeut, il se passionne, il fait passer sa conviction — et tout justement sa passion — dans l'esprit des jurés et des juges. Se passionner, c'est le lot de la femme, et si, passionnée, elle devient éloquente, c'est un avocat irrésistible !

Peut-être. Je vois bien ce que quelques femmes peuvent gagner à devenir avocates, je vois surtout ce que *la femme* y peut perdre. Et quand je dis la femme, je dis la famille, je dis le foyer. On ne parle plus de ce pauvre foyer familial où les grands-pères autrefois vieillissaient en regardant aux montants de la cheminée les encoches qu'ils avaient faites, jadis, pour marquer, année par année, la taille des petits. Le foyer, c'était comme le nid même de l'idée de patrie, ou plutôt la patrie était le foyer agrandi. On n'a plus qu'un désir, maintenant, c'est de le fuir. Je ne veux pas prendre parti contre la bicyclette, mais il est certain qu'avec elle le foyer court les routes sous la forme d'un ménage plus ou moins élégamment costumé, travesti, tandis que les enfants restent à la garde de la femme de chambre ou de la portière. Ah ! le foyer d'autrefois ! On en a fait un foyer automobile !

Et le cercle, en haut, le cabaret, en bas, ont déjà cependant assez radicalement séparé les sexes. Lorsque la femme exercera la profession dévolue à l'homme,

quand, au lieu de lui rendre la maison heureuse, elle la remplira de clients et de paperasses, je me demande, sans jouer les Chrysales, ce que deviendra le peu qui nous reste de ce doux refuge si étrangement éventré, émietté, démoli : le foyer de famille.

J'ajoute qu'il est des cas où le métier d'avocat pourrait (ou *pourra*, car nous vivons en un temps où tout arrive et même très vite) être assez embarrassant pour la femme qui l'exercera. Il est certain qu'en dépit des mœurs libres, des demi-vierges et des demi-hommes, l'attrait le plus exquis et le charme le plus doux de la femme, c'est la pudeur. J'imagine une jeune *avocate* plaidant dans une de ces affaires d'attentat aux mœurs qui exigent impérieusement le huis clos. On connaît le vieux mot du président : « Que toutes les honnêtes femmes sortent; les autres ont la permission de rester. » Il ne pourra plus être dit. Il y aura là, à la barre, une femme qui restera quand les autres sortiront et qui, en vertu de la coupe de sa robe, pourra assister à l'étalage et même remuer des ordures dont la justice épargne la vue ou l'audition aux autres femmes — d'ailleurs désolées et déçues.

Quelle attitude pour l'*avocate* devant le jury ! Il est des dépositions (j'en ai entendu étant juré) qui gênent même les douze auditeurs officiels. Au tribunal, comme au théâtre, on a, en effet, ayant des voisins, la *pudeur des autres*. L'avocate, si elle est jeune, si elle est jolie — et même n'étant ni jeune ni jolie, mais étant femme, — devra se composer une physionomie particulière. Elle devra, après les leçons de droit, prendre des leçons de maintien. Toutes les sanies de l'hôpital ou

de l'amphithéâtre ne sont rien pour l'élève en médecine femme. Ce qui est hideux c'est cette clinique morale : le tribunal, la cour d'assises. Une femme peut, en se dévouant, aller droit au charnier ; je ne la vois pas descendant à l'égout devant témoin.

Mais tout devient réalité, encore une fois, tout, même l'impossible, et jamais le mot de M. de Talleyrand n'a été plus vrai qu'aujourd'hui. Le temps n'est donc peut-être pas loin où l'on ira consulter un avocat et où on lui donnera du *cher maître*, en regrettant peut-être tout bas de ne pouvoir ajouter : « Chère maîtresse ». Portia, la Portia de Shakespeare peut nous apparaître bientôt non plus au Lyceum sous les traits d'Ellen Terry, mais au Palais de justice. Le voici venir « ce jeune docteur de Rome nommé Balthazar » qui, dit la lettre de Bellario lue à la Cour de justice vénitienne par Nerissa déguisée en clerc, mérite que « les années dont il est privé ne le privent pas de l'estime des juges ». — « Jamais on n'a vu, écrit Bellario, si jeune corps avec une tête si vieille. » Et c'est Portia, en sa robe d'un rouge superbe, c'est Portia qui, devant les magistrats, représente la pitié, l'éternelle pitié — vertu féminine, — Portia qui invoque la clémence, comme la maréchale Booth invite à la prière et miss Maud Gonne à la bataille.

— Oui, me disait fort joliment une femme d'esprit, Portia plaide bien, mais dans une comédie, et Portia n'écrirait pas le *Marchand de Venise*.

Il y a toute une théorie — et aussi peut-être toute

une réponse à Mlle Chauvin (d'ailleurs fort légitimement armée de son droit) — dans cette objection d'une Parisienne. Et même lorsqu'elle aura la science, Portia aura-t-elle ce qu'un révolutionnaire, qui n'était pas orateur, on le devine à son mot, appelait l'*aristocratie du poumon*? Ne nous hâtons point cependant de parquer les sexes, pas plus que les individus, dans une spécialité comme on les enfermerait dans une prison.

Je vois, par exemple, qu'on s'est fort occupé, ces jours-ci, à propos du manifeste politico-esthétique de M. Gabriel d'Annunzio d'une question toujours pendante, souvent agitée : à savoir si les gens de lettres, les romanciers, les poètes, les tempéraments d'artistes, sont capables de manier les affaires publiques, de servir leur pays autrement que par la plume, en un mot de faire de la politique. Les politiciens patentés ne sont pas de cet avis. Volontiers traiteraient-ils ces nouveaux venus comme en certains ateliers les ouvriers traitent les apprentis à qui ils reprochent de venir manger leur pain et comme les élèves de l'École des beaux-arts ont brutalement un jour traité les femmes.

M. d'Annunzio a non seulement écrit l'*Intrus*, qui est un beau livre, il vient d'être regardé comme un intrus par les politiciens de son pays. Ceux-ci ne comprennent guère qu'un poète vienne réclamer pour une nation, même quand elle a produit Raphaël et Vinci, un retour à l'idéal de Beauté. La profession de foi du député esthète leur a paru un inadmissible paradoxe. Je crois bien que M. d'Annunzio serait réélu par toutes les femmes, soudain flattées, si les femmes étaient électrices comme elles sont déjà doctoresses et s'il

leur disait : *Je suis le candidat de la beauté!* Mais la Chambre italienne validerait-elle son élection?

Il y a entre l'homme qui fait de la politique une profession, le politicien, et l'homme qui en fait un beau rêve, un fossé difficile à combler. « Songes creux! » disent les gens réputés pratiques, en parlant de tels ou tels écrivains qui apportent à un Parlement le concours de leur talent et le rayonnement de leur renommée.

— Où siégerez-vous? demandait-on à Lamartine, lorsqu'il fut élu pour la première fois.

Le poète répondit : « Au plafond. »

J'aime assez les députés qui peuvent siéger au plafond. Soyons sincères, nous en manquons un peu. Ce n'est pas l'idéal qui perdra nos Chambres et les rêves ne battent pas des ailes autour de la buvette. Peut-être s'il y avait eu, depuis un demi-siècle, plus d'*intrus* dans nos Assemblées, notre histoire eût-elle été modifiée sans désavantage. Être le représentant d'une idée, traduire son rêve en lois, faire passer dans le domaine des faits toutes les pensées généreuses qui le hantent, cela a toujours été pour l'écrivain une tentation pleine de fièvre — et pour la plupart un supplice de Tantale.

M. Gabriel d'Annunzio n'a pas ouvert la liste de ces poètes attirés par la politique comme par l'appétit de l'orage. Alfred de Vigny a été candidat, tout comme Prévost-Paradol et comme Ernest Renan. — Alexandre Dumas père, Balzac, Paul Féval, combien d'autres! ont voulu devenir des hommes politiques, tout comme Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo.

— Allez donc à la Porte-Saint-Martin ! criait-on à Hugo lorsqu'il prenait la parole.

Je gage que la plupart des gens, même aujourd'hui, après l'entrée du romancier dans la gloire incontestée, trouveraient étrange qu'on regrettât qu'un Honoré de Balzac, candidat malheureux et devant le suffrage restreint et devant le suffrage universel, n'ait pu exercer son influence sur nos assemblées législatives.

— Balzac? un conteur, un romancier, un original, un fou!

Rappelez-vous comment M. Caro le traite.

Eh bien! lisez, à tant d'années de distance — lisez dans M. Biré ou dans les études de M. de Spoelberch de Lovenjoul, — ce que cet original, ce conteur, ce « marchand de littérature » n'ayant « ni foi ni loi », comme s'exprime (1836) Martial Delpit — un politicien, — dit, non, le mot n'est pas exact, prophétise des destinées de la France, de l'avenir de l'Europe.

Dès 1831 — lisez bien, 1831, — Balzac demande que la France fasse, pour ses armées, *ce que la Prusse a fait pour les siennes*. Il réclame le système de la landwehr. Il pousse le cri d'alarme que jettera, en 1866, Trochu. Dès 1836 — il y a soixante et un ans! — il prône, il conseille, il appelle l'alliance franco-russe. *La Russie et la France réunies peuvent tout au profit l'une de l'autre*. A tes romans, conteur! Est-ce qu'on te prend au sérieux? Et qui te pousse ainsi à deviner l'avenir?

Et ce Balzac, dont on a tant raillé les projets commerciaux, les fantaisies industrielles, les projets irréalisables, — voyait clair aussi, même en affaires! Ou plutôt il prévoyait.

« Faites crier, écrivait-il en avril 1831, *à un sou*, dans Paris, tous les jours, l'opinion publique, bientôt nous passerons tous devant sans y prendre garde ! »

Le journal *à un sou* réalisé par Millaud, l'impuissance de la presse par la diffusion de la presse, prêchée par Girardin, Balzac devine tout. C'est un *voyant*. Le mot est de Philarète Chasles.

Il avait eu, en achetant les Jardies, la prescience qu'en devenant propriétaire, en cet endroit même d'un terrain choisi par lui, il assurait sa fortune à venir. « Il avait acquis, avec le produit d'un de ses romans, écrit Gérard de Nerval, un terrain à Sèvres, près de la ligne *future* du chemin de fer, à cent pas d'une *station*. Il avait calculé cela *et le disait à tout le monde naïvement.* »

Naïvement? Mais, le bon Gérard ne s'en doute guère, cela est purement et simplement de la divination. Le chemin de fer n'existe pas. Balzac le devine. La station ne sera peut-être jamais construite? Balzac la voit précisément à l'endroit même où elle est bâtie aujourd'hui.

Ah ! l'original qui s'avise de prédire plus d'un demi-siècle à l'avance, en politique : la redoutable force de l'armée prussienne, l'alliance franco-russe ; en affaires : le journal à un sou et le railway de Ville-d'Avray ! Vraiment, c'est un de ces songeurs dont les assemblées ont cent fois raison de se passer — voire de se méfier — et que les politiciens font bien, étant pratiques, de renvoyer (comme M. d'Annunzio) à leurs encriers en disant dédaigneusement :

— Marchands de littérature !



Le commandant Rivière, qui, lui aussi, fut un romancier d'un rare talent, ne me disait-il point que le seul fait d'avoir écrit *Pierrot* et *Caïn* (deux études psychologiques de premier ordre) lui avait longtemps nui dans sa carrière militaire ?

— Henri Rivière, allait-on répétant, mais c'est un littérateur, ce n'est pas un marin !

Le général Bourbaki, mort ce matin à Bayonne, fut, lui, seulement et strictement un soldat. C'est une belle figure militaire des temps légendaires de la vieille armée qui disparaît, et ce nom de Bourbaki fut, comme le nom de Bugeaud, illustré par les chansons de marche qui rendent l'étape moins lourde et l'heure du combat plus légère. C'est par là que la popularité se mesure. On doit le fredonner encore, aux tirailleurs algériens, le refrain à Bourbaki rimé sur l'air de la *Retraite : Gentil turco*...

Et nous revoyons, par la pensée, les vestes bleues de ces turcos campés au bois de Vincennes lors du retour de la guerre d'Italie. Nous nous rappelons tout ce qui grandissait de clameurs enthousiastes et de gloire lorsqu'on nous contait, au collège, les exploits de Bourbaki dans le brouillard d'Inkermann ou devant la courtine et sur les murs croulants de Malakoff. Depuis, j'avais lu de lui des lettres de jeunesse au colonel Mollière, son colonel, où vibrait l'âme la plus enthousiaste. Puis nous avions vu passer ce soldat à la tête de la garde et nous savions que les assiégés de Metz comptaient sur lui, à l'heure suprême, pour la grande folie héroïque qu'eussent voulu tenter les désespérés. On nous avait conté, dès les premiers jours de la

campagne, que le général, très dévoué à l'empereur, ne pouvait cependant converser avec son souverain hésitant sans se sentir emporté de colère et avait pris le parti de lui écrire à chaque fois qu'il avait une communication à faire, et cela pour éviter l'éclat de sa patriotique douleur.

Nous savions avec quel dévouement il s'était mis au service de la Défense nationale et que ces lèvres, maintenant muettes, avaient jeté aux soldats de Villersexel ce cri qui enlevait les plus las : « Ah çà ! est-ce qu'il sera dit que l'infanterie française ne sait plus charger? » Et elle chargeait, l'infanterie mobilisée, lui en avant !

Il n'était pas jusqu'à son suicide avorté qui n'ajoutât à la légende militaire de l'ancien commandant des turcos. Je me rappelle Gambetta, à Bordeaux, hochant la tête et me disant de Bourbaki, que l'on croyait mourant :
— Il a perdu la tête mais non le cœur !

Le marquis Philippe de Massa, qui a assisté au drame de Besançon, a conté dans ses captivants *Souvenirs militaires* (qu'il devrait bien compléter par un second volume d'impressions de théâtre, de sensations de Paris) comment le général commandant l'armée de l'Est eut une sorte de transport au cerveau en recevant, après tous ses efforts d'un héroïque désespoir, de M. de Freycinet, une dépêche qui ressemblait à un blâme :

« Autant *j'admets* votre attitude sur le champ de bataille, disait la dépêche, autant je déplore la lenteur avec laquelle l'armée a manœuvré avant et après les combats. »

« Autant *j'admets* votre attitude ! » Le mot frappa Bourbaki en pleine poitrine, comme un biscaïen. Or, M. de Freycinet ne l'avait pas écrit, ce mot cruel qui devenait meurtrier. Le délégué à la guerre avait télégraphié : « Autant *j'admire* votre attitude sur le champ de bataille... » Une erreur de transmission, qui désola M. de Freycinet lorsque M. de Massa lui apprit l'erreur, avait changé *j'admire* en *j'admets* — et, navré, Bourbaki s'était déchargé un revolver à la hauteur de la tempe droite, le coup déviant par la pression du doigt et la balle s'aplatissant contre l'os temporal *comme sur une plaque de fonte*, dit l'auteur de *Souvenirs et Impressions*, en parlant du général dont il fut l'aide de camp dévoué dans cette campagne.

Et maintenant la mort a passé son doigt invisible, inévitable, sur ce front de fer que les balles étaient impuissantes à trouer. Cette bouche, dont le commandement dominait la canonnade, ne pouvait même plus demander une tisane. Cet intrépide, qui bondissait en tête de ses Algériens « comme des panthères au milieu des broussailles », disait Bosquet, n'était plus qu'un vieillard silencieux attendant doucement cette mort qu'il avait bravée, la moustache en croc, sur les champs de bataille. « Que de militaires ! » disait Napoléon mourant et revoyant en son délire tous les compagnons des jours de gloire et de malheur qu'il allait rejoindre. Sans doute aussi, de sa prunelle fixe (les yeux des mourants voient l'invisible), Bourbaki, le sous-lieutenant de zouaves qui, logiquement (mais le sort se joue des rêves), devait mourir maréchal de France, les revoyait, ces compagnons d'Algérie, de

Crimée, d'Italie, de Metz, de Vesoul et de Villersexel : Bosquet, Mac Mahon, Canrobert, Mellinet, Cler, Ladmirault, Clinchant, il les revoyait passant il ne savait quelle revue de fantômes à l'ombre spectrale d'un drapeau tricolore, et il se disait, oui, joyeux, il se disait qu'il allait les rejoindre, les camarades d'autrefois !... Jeunes soldats de l'armée nouvelle, de l'armée de l'espoir, saluez cet octogénaire qui meurt et qui emporte avec lui un rayon de notre gloire passée, un peu de la légende même de notre France : la crânerie dans la victoire, le sacrifice et la rage dans la défaite !...

Le vieil uniforme usé de Bourbaki pourra figurer avec honneur sur le char funèbre. Il a peut-être des trous, pas une tache.

XXVI

Une nouvelle cause médicale. — Le cas du docteur Laporte. — Le médecin pauvre. — Les malades et leurs docteurs. — La veille et le lendemain. — *Ignotus* et le Dr Charcot. — Les savants et les charlatans. — Ceux qui croient aux rebouteux et aux devineresses. — Lourdes et la Salpêtrière. — Le *surnaturel*. — Les suggestions. — Comment fut guéri par la comédie un comédien neurasthénique. — La *démission par suggestion*. — Moyen facile à l'usage des candidats. — Un dessin de Willette et un dialogue de Voltaire. — Trop d'encombrement. — Les coins de province. — Pourquoi Bretonneau demeurait à Tours. — Conseils inutiles. — La conquête de Paris !

30 septembre.

Je n'ouvre pas un journal sans y rencontrer encore un article relatif au *Cas du docteur Laporte*. Et je dois dire que ces articles sont tous, ou presque tous, empreints de pitié pour le médecin pauvre que les journaux, dans leur empressement à déterrer un « beau crime », dénonçaient tout d'abord comme un autre docteur Boisleux, annonçant, en lettres majuscules, une *Nouvelle affaire La Jarrige*. Nous en



sommes loin, et la réalité nous montre un malheureux affolé, n'ayant point d'instruments pour une opération urgente et se servant, dans sa hâte éperdue, du premier objet qui lui tombe sous la main, engin de mort dont il espère faire un outil de salut. Je sais tout ce qu'on peut lui reprocher. Ne devait-il pas faire porter à l'hôpital la malheureuse dont il tenait la vie entre ses doigts fiévreux? Le tribunal, évidemment, ne lui décernera pas une couronne civique, mais il me paraît bien difficile qu'on n'acquitte point le pauvre diable, dont on eût d'ailleurs loué l'ingéniosité, la hardiesse et la décision — s'il avait réussi.

Ce que je voudrais retenir de la tragique aventure — en laissant de côté la question du nombre effrayant de faméliques créés par la cohue des ambitieux encombrant les professions *libérales*, — c'est l'espèce de revanche que prend volontiers, à chaque occasion, l'opinion publique, sur les médecins et sur la science. Il semble que les malades redevenus bien portants éprouvent le besoin de secouer, en même temps que la reconnaissance, le souvenir des soins souvent douloureux qu'ils ont reçus du médecin. Nous ressemblons tous un peu, à l'heure du danger — et à quelques exceptions près, — au bon roi Louis XI suppliant Coictier de lui allonger la vie, et si Coictier n'y réussit point, volontiers, si nous avions le pouvoir du maigre sire, l'enfermerions-nous dans la cage de bois cerclée de fer de La Ballue. Quelquefois, du reste, on envoie Coictier à Mazas, comme dans le cas présent.

Railler les médecins est une de nos traditions gauloises, comme de rire des moines ou de s'amuser

des malheurs conjugaux. Diafoirus est, comme Sganarelle, un texte éternel à joyeux et facétieux devis. Ces menus propos sont comme la « visite de digestion » du malade. Quand il redeviendra pâle et frissonnant, regardant la pendule pour voir si l'heure arrive où d'habitude le docteur doit venir, il rira moins. Les médecins ont aussi leurs revanches.

Le docteur Charcot fut, un jour, prié d'aller au chevet d'un écrivain — brave homme d'un rare talent, du reste, — le baron Platel, qui signait *Ignotus* des portraits singulièrement vivants et qui avait précisément écrit un article fort désagréable sur le savant professeur de la Salpêtrière.

Lorsque Platel le vit entrer dans sa chambre de mourant, sa première parole fut :

— Avant tout, docteur, vous savez que vous venez chez *Ignotus* ?

— Oui, je le sais, répondit Charcot, et c'est parce que je viens chez *Ignotus* que je ne viens pas chez un client et que vous m'avez forcé de vous traiter en ami !

Le pauvre Platel, attendri, eût bien voulu déchirer la page autrefois écrite. Noblement, Charcot faisait mieux, il l'effaçait.

Lorsqu'un de ces princes de la science est penché sur nous, disputant au mal le corps qui souffre, épiant la maladie ou arrachant, d'un coup de scalpel le germe de mort ; lorsque, avec le sang-froid admirable du mathématicien et la gravité quasi sacerdotale de l'officiant, le chirurgien, silencieux, opère le malade

qui, sans lui, n'aurait sûrement que quelques heures à vivre, les seuls sentiments qu'on éprouve sont ceux de l'admiration et de la reconnaissance. J'ai vu, à l'hôpital Lariboisière, une malade, à qui l'on venait de couper la jambe, serrer avec effusion les mains du chirurgien en répétant : « Merci ! » Elle criait instinctivement, la mutilée, le seul mot que l'on doive à la science, en trouvant, au surplus, très naturel que les savants eux-mêmes aient leurs passions et leurs erreurs, comme le reste de l'humanité.

Ce qui est parfaitement ironique dans les opinions professées à l'endroit et je dirai volontiers contre les médecins, c'est la facilité avec laquelle les mêmes gens qui discuteraient avec une facilité merveilleuse la gloire, les travaux et les découvertes d'un maître, acceptent les ordonnances et les remèdes des charlatans et des rebouteux. Je sais des gens qui se moqueraient des prévisions ou des conseils d'un homme de génie et qui iraient parfaitement consulter Mlle Couédon — que dis-je? — qui y vont. Les somnambules ont encore plus de clientèle et rencontrent plus de croyants que nos docteurs illustres. La foi a ses rebelles, la superstition n'en a pas.

Il m'a été donné naguère de voir chez le docteur Gilles de la Tourette des phénomènes d'hypnotisme, des expériences de divination et de transmission de pensée qui feraient crier au miracle; des sujets en état de somnambulisme obéissant au professeur d'une façon telle que tous les phénomènes du spiritisme se trouvent scientifiquement réalisés. Pourquoi aller à Lourdes lorsque la Salpêtrière est là, où les miracles

sont tout aussi surprenants? C'est qu'on a beau répéter : « Il n'y a pas de surnaturel », le surnaturel a son attrait, sa poésie, son invincible force. Tel qui niera les expériences de M. Gilles de la Tourette ou de M. Jean Charcot croira aux photographies spirites, aux dialogues avec les esprits. Je vois, à la Salpêtrière précisément, une malade revenue de Lourdes. Guérie? Aucunement. Toujours paralytique, après un double voyage fatigant, mais soignée aujourd'hui par un professeur illustre :

— Allons, lui dit-on, soyez tranquille, on vous tirera de là !

Elle répond :

— Parbleu, je sais bien que je guérirai, puisque j'ai été à Lourdes !

Lorsqu'elle sortira de la Salpêtrière, ce n'est pas le docteur qui l'aura remise sur pied, qu'elle remerciera, non, c'est *la grotte.*

On me répondra à cela : « Eh bien ! voilà le triomphe de cette suggestion dont on parle tant, dont on tant parlé précisément à la Salpêtrière ! » La foi aux somnambules, aux devineresses, aux tireuses de cartes, aux prophétesses, à Mlle Couédon et à ses puérils verselets d'almanach, c'est le triomphe de l'imagination, c'est la suggestion mise en pratique ; de quoi vous étonnez-vous et vous plaignez-vous ?

Il faut avouer que cette suggestion prend, du reste, des caractères et donne lieu à des cas spéciaux qui méritent l'attention des observateurs littéraires et semblent tout faits pour la comédie. Le docteur Hartenberg décrivait naguère, à la Société d'Hypno-



logie, un cas de neurasthénie absolument amusant, à mon gré. Il s'agit d'un acteur — naturellement le médecin ne le nomme pas — qui, surmené, abattu, anémié, pris d'insomnie, se trouvait dans un état de dépression intolérable. Il souffrait, se désolait, songeait au suicide, se traçait par la pensée une façon de scénario morbide où il remplissait un rôle de victime. Et c'est alors que le docteur Hartenberg, qui me paraît un fin psychologue, eut l'idée de frapper l'artiste par l'imagination, de sauver le comédien par le comédien et, comme un *raisonneur* de drame parlant à un héros accablé de tristesse, lui tint à peu près ce langage :

— Comment, vous, un homme supérieur, un artiste de votre talent, digne de servir d'interprète à Eschyle et de traduire Shakespeare à l'égal d'un Mounet-Sully, vous êtes morne, pensif et lent, vous vous abandonnez, vous ne luttez pas contre l'insomnie, contre les nerfs? Vous qui êtes né pour jouer les héros, vous vous laissez aller aux faiblesses des femmes!... Allons, voyons, relevez le front, tenez-vous droit, marchez ferme, parlez haut!... Soyez le Cid! Soyez Ruy Blas!... Vous n'avez jamais joué Ruy Blas?

— Si, en province!

— Jouez-le dans la vie!... Dites-vous que vous êtes, je vous le répète, un héros!

Et, en suggérant au comédien qui, instinctivement, se jouait à lui-même *une comédie de maladie*, le docteur le guérit peu à peu en lui faisant jouer inconsciemment une *comédie de santé*.

— Voyons, vous n'êtes pas Werther, que diable!

Ce n'est pas de votre emploi! Vous êtes Achille, vous êtes Nicomède!... Vous êtes Rodrigue!... Debout! En avant! Hardiment!

> Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans!

Le traitement dura vingt-cinq jours. En vingt-cinq jours ce traitement moral, joint à une hygiène sévère, faisait d'un Brichanteau névropathe et d'un désespéré, un paladin qui, le bras levé, la lame au poing, eût décroché des étoiles. J'ignore si le docteur avait pu lui suggérer en même temps *le génie*. Quelle classe nouvelle on ouvrirait, en ce cas, au Conservatoire, la « classe de suggestion » ! Mais certainement le médecin avait suggéré au comédien, et par un moyen de théâtre, l'appétit de vivre. On pétrit donc le cerveau de l'homme comme une boulette de pain?

Et voici qui est plus curieux peut-être. Un docteur van Reutherghem a traité, disait-il, récemment un de ses confrères atteint, lui aussi, d'une maladie de nerfs. Cinquante-six ans, hystéro-neurasthénique, facile à endormir. Pour se bien prouver à lui-même tout son pouvoir, le docteur fit sur son malade, plongé dans le sommeil profond, une expérience décisive. Il est ambitieux ce neurasthénique, et attendant avec impatience sa promotion à un poste important. Et sans doute les affres de cette nomination ajoutaient quelque chose à la sensibilité nerveuse. Quoi qu'il en soit, le docteur suggéra à l'ambitieux endormi de donner par avance sa démission du poste si violemment sollicité.



— Ma démission ! Et pourquoi ?

— Oh ! la raison est toute simple. C'est votre santé qui l'exige !

Puisqu'il le fallait, la santé primant toute chose, la démission fut écrite et sous la dictée du docteur : « *Monsieur le ministre, j'ai le regret de vous prier de...* etc. » Mais le piquant, c'est que l'anémie du malade ayant disparu, lorsqu'on lui présenta sa propre démission, écrite de sa main, signée et paraphée authentiquement, la vue du papier administratif lui causa une émotion telle « qu'il eut, dit son confrère, une crise hystérique ». Crise, d'ailleurs, sans conséquence fâcheuse, ajoute vivement l'auteur de l'expérience.

Mais que voilà donc une méthode qui rendrait facilement service à la légion des gens ambitionnant la place d'autrui ! Il n'est point de si petit sire qui, occupant une place quelconque, n'ait en son sillage, comme autant de requins gros ou minces, des rivaux, les yeux avidement attachés sur sa personne, épiant anxieusement sa marche et son allure. Que de fois un vœu pareil à celui-ci doit-il éclore dans les cervelles impatientes et même voltiger sur les lèvres avides : « Si cependant X... pouvait avoir quelque fièvre maligne ou seulement être écrasé par un complaisant omnibus ! » Ce sont là les patenôtres ordinaires des employés fidèles de l'administration, grands ou médiocres, chers à Balzac. La suggestion hypnotique permettrait heureusement d'en finir plus vite avec ces ambitions qui congestionnent les fronts et dessèchent les cœurs.

Il suffirait de suggérer à celui dont on guette la place, de prendre en sommeillant un feuillet de papier et de rédiger une démission rapide, mais en bonne forme. Ce moyen très facile, ingénieux, scientifique et littéraire simplifierait singulièrement les situations et enlèverait bien des insomnies aux impatients qui veulent avancer, fût-ce sur le corps du prochain.

Lutte pour la vie ! On a vu, par la biographie du docteur Laporte, dont nous parlions tout à l'heure, que pour bien des gens la lutte est rude. Elle le deviendra plus encore. Songez que ce docteur, qui courait, la nuit, soigner le prochain, vivait avec peine, je pourrais dire vivait à peine, et après tant d'études faites et d'efforts tentés, avait pour toute fortune quelques sous en poche ! Il y a même, cette semaine, un dessin poignant de Willette : un médecin hâve et triste assis au chevet d'un malade et rédigeant une ordonnance pour le client : « Vin de Bordeaux, viandes saignantes, huîtres armoricaines », et songeant qu'un tel menu serait bien utile à son propre estomac délabré par les jeûnes !

Un syndicat de médecins parisiens vient de plaider la cause du docteur Laporte et de déclarer que nul chirurgien n'osera plus prendre sur lui de faire une opération urgente s'il risque d'être poursuivi le lendemain. Le docteur qui dictait à son confrère « *la démission par suggestion* » n'eût-il pas risqué de se voir lui-même accusé si son expérience fort curieuse avait été mal prise ?

En fin de compte, la morale de l'aventure est que nous exigeons trop de la science et qu'il serait bon de



relire — non pas seulement Molière lorsqu'il se raille des médecins — mais ce damné Voltaire :

« La princesse souffrante interroge le docteur.

— Madame, répond le médecin, adressez-vous à l'Auteur de la nature.

— Quoi! vous êtes médecin et vous ne pouvez rien me donner?

— Non, madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nettoient votre palais, mais l'architecte l'a bâti.

— En quoi donc consiste la médecine?

— Je vous l'ai dit, à débarrasser, à nettoyer, à tenir propre la maison qu'on ne peut rebâtir! Que votre premier médecin soit la nature. C'est elle qui peut tout. Le roi de France a déjà enterré une quarantaine de ses médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier et consultants.

Et la princesse, d'un air affable : — Vraiment, fit-elle, j'espère bien vous enterrer aussi! »

Le malheur est que, pour nettoyer, comme dit Voltaire, le logis que nous habitons, les gens de bonne volonté sont trop nombreux, comme pour plaider nos procès, défendre les accusés et écrire des romans ou des drames. Il y a trop de monde aux guichets de la fortune ou de la gloire et la *queue* menace de devenir de plus en plus longue — formidable. Et l'on s'y pousse, et l'on s'y marche sur les talons, et l'on y joue du coude avec la violence qu'on mettrait à y jouer du couteau. Le casseur de pierres sur la route, le ramasseur de pommes de terre dans le champ, l'élagueur d'arbres qui joue de la cognée dans les bois sont moins

à plaindre que le coureur de procès, le médecin de misère ou le batteur de pavé parisien. Il n'y a donc plus de champs à défricher, de petites villes de province à habiter, de coins paisibles où faire sa vie heureuse sans ces rêves de gloire fortunée dont le réveil est souvent, quand ce n'est pas la mansarde nue, la lugubre cellule de Mazas ?

— Pourquoi restez-vous à Tours et ne venez-vous pas à Paris? demandait Béranger à son ami le docteur Bretonneau, qui fut le maître de bien des maîtres.

— Mon cher ami, répondit l'illustre médecin, je suis de l'avis du philosophe qui affirmait que tous les maux de l'humanité viennent de ce que nous ne savons pas rester enfermés dans notre chambre. Nous ne savons plus garder notre province et la grande chandelle de Paris (Bretonneau dirait aujourd'hui l'immense bec Auer) attire tous les papillons. Je suis de mon *coin*, je m'y tiens. Cela ne m'empêche pas de faire, de mon mieux, une utile besogne !

Le docteur Laporte est-il Parisien ? Je n'en sais rien. N'avait-il point un *coin*, lui aussi, où il pouvait vivre sans risquer plus de misère ? Toutes nos questions, nos réflexions, nos conseils et nos sermons ne feront pas que la « grande chandelle » ne brûle encore bien des ailes et ne consume bien des existences.

Je recevais d'un brave garçon qui écrit des vers dans une petite ville où il occupait une petite place, suffisante pour lui et les siens, des manuscrits sur lesquels il me consultait, comme tant d'autres :

— Dois-je les brûler?... Dois-je venir à Paris pour les publier ? Je suivrai votre avis, je vous le jure !

— Ne les brûlez point, répondais-je, mais ne venez pas à Paris, restez à X..., où vous avez ce que Balzac appelait *la niche et la pâtée*. On vit fort bien et on imprime aussi des vers en province !

Il répliquait : « Vous avez raison ! Ah ! que votre conseil est sage ! Et combien je vous remercie ! » L'autre matin, je vois arriver un jeune homme, triomphant, heureux comme tout être humain qui vient de faire une sottise :

— C'est moi ! me dit-il. Moi, D... Je n'y tenais plus ! Il me faut Paris ! La conquête de Paris ! Je viens braver le Minotaure et on ne dira pas que j'en ai peur, non, on ne peut pas le dire, puisque je lui amène avec moi *ma femme et mes enfants* !

Et il souriait — sûr de vaincre !

O pauvre docteur Laporte ! O sage et grand docteur Bretonneau dont le buste sourit, en un square de cette cité de Touraine qu'il n'a jamais voulu quitter !

XXVII

Une inauguration à Penmarc'h. — Le phare d'Eckmühl. — Un salon de Paris. — La fille de Davout. — Notes et souvenirs sur la marquise de Blocqueville. — La comédienne et la grande dame. — Madeleine Brohan et la marquise. — Un *five o'clock* pendant les journées de mai. — L'uniforme de Davout. — Monument de salut en l'honneur d'un homme de guerre. — Propos parisiens. — Le docteur Laporte. — La science des commères. — Les examens du Conservatoire. — Comment M. Dupont-Vernon régla ses funérailles. — La définition du *comédien*. — La cohue. — La bataille pour la vie. — Le projet d'un pessimiste. — La philosophie de la *table rase*.

21 octobre.

J'ai beaucoup connu Mme la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davout, dont les dernières volontés viennent d'être exécutées par la construction du phare d'Eckmühl, élevé à Penmarc'h devant la grande mer. Elle voulait bien m'honorer de son amitié. Son salon du quai Malaquais fut un des derniers salons parisiens où l'on pût causer non seulement des petits événements de la journée mais des hautes questions



littéraires, sans l'ombre de pédantisme ou d'apprêt. C'était dans ce bel hôtel du quai Malaquais, proche le pont des Arts, qu'un très beau décor, demeuré célèbre, de *Jean de Thommeray*, nous montra, un soir, sur la scène de la Comédie. La fille de Davout y occupait, au premier étage, un appartement meublé avec un goût exquis, le salon, tout peuplé des souvenirs de l'Empire, donnant sur un boudoir tendu de soieries chinoises précieusement brodées. A quelques pas du logis est l'hôtel Mirabeau, quatre maisons après l'hôtel Mazarin où passèrent tour à tour la princesse de Conti, le duc de Créqui, le duc de la Trémoïlle et le duc de Lauzun.

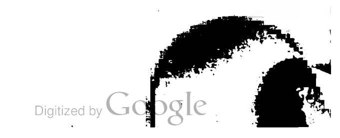
Ce salon de Mme de Blocqueville avait sa physionomie particulière, avec la statue de bronze de Davout, qui, la main sur son bâton de maréchal, semblait présider aux réunions de la marquise. Cette statue, réduction de celle qui fut élevée au soldat par la ville d'Auxerre, se dresse, je crois, maintenant, dans la salle d'honneur du phare de Penmarc'h. Elle entend, après les fines causeries d'autrefois, le sourd grondement du raz de marée sur la côte.

Et c'est d'une causerie même de son salon qu'est née chez Mme de Blocqueville l'idée d'allumer, là-bas, à l'endroit périlleux, une lumière qui brille toujours pour signaler aux matelots le danger, les en détourner. En son testament, la marquise rappelle combien souvent son ami le baron Baude, le marin, lui répétait que bien des anses bretonnes restaient obscures, guettaient les barques au passage. Et ce sujet poignant de causerie marque les propos qu'on tenait au

quai Malaquais, où la vicomtesse de Janzé lisait son livre sur Alfred de Musset, où l'on faisait aussi de la musique et où l'on jouait des comédies de société, par aventure.

Il semblait que les souvenirs de l'*épopée*, comme on dit aujourd'hui, fussent encore très vivants dans ce salon où le duc d'Auerstædt, sur son socle, entouré d'un palmier, montrait son visage sévère. Parmi les noms illustres des lettres nouvelles, des musiciens ou des artistes célèbres, on y entendait annoncer les noms glorieux des grandes guerres impériales. J'y ai vu entrer, un soir, rayonnante de jeunesse, Mlle d'Albuféra, et je fus frappé de la ressemblance atavique de l'aristocratique jeune fille avec Suchet, son grand-père. Au milieu de ses invités, la marquise se tenait, assise en son fauteuil, très belle sous ses cheveux blancs que recouvrait une dentelle, et souriante, accueillante, ressemblant beaucoup à la très aimable Madeleine Brohan dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Le bruit avait même couru jadis que la comédienne, pour jouer la marquise de Réville, s'était composé la physionomie de Mme de Blocqueville. La vérité est que les deux charmantes femmes se ressemblaient singulièrement.

La grande dame ne s'était point formalisée, du reste, de ce hasard. Elle avait des indulgences exquises et chez elle la bonté naturelle était à la hauteur de son esprit. Une bonté qui n'allait pas sans malice, discernant fort bien le petit défaut de ses meilleurs amis et le leur signalant avec une bonne grâce qui savait tout dire et faisait tout passer. C'est ainsi qu'un soir, dis-



cutant avec le maréchal Bosquet qui se déclarait hardiment très démocrate, la marquise se mit à sourire.

— Allons donc, mon cher maréchal, vous? Vous n'êtes qu'un aristocrate déguisé !

— Qui vous fait croire cela, marquise?

— Mais la façon seule dont vous avancez le pied tout en causant. Cela n'échappe pas à une femme. Il est très petit dans sa bottine vernie, votre pied, et vous en êtes très fier. Tare d'aristocratie. Du reste, mon père était aussi glorieux de ses mains, qu'il avait fort belles, que d'une de ses victoires. C'est une faiblesse masculine qu'il partageait avec Napoléon.

J'entends encore la marquise s'amuser beaucoup d'un article, pourtant fort désagréable, où Barbey d'Aurevilly l'avait durement cataloguée parmi ces *bas-bleus* qu'il cravachait volontiers. « A le bien comprendre, il m'aurait comparée aux ruminants, aux ruminantes de son pays de Valogne. Pour un gentilhomme de lettres, M. Barbey d'Aurevilly parle des femmes en homme qui ne saurait pas leur parler. » Elle prisait par-dessus tout la politesse, cette fleur du caractère français, du Français d'hier, et cette phrase, citée naguère, est de Mme de Blocqueville : « Il n'y aura bientôt plus que nos domestiques pour être polis. »

Il y eut une heure où la marquise fit de sa politesse et de sa grâce de véritables vertus civiques. Ce fut pendant la Commune et dans les derniers jours de la douloureuse semaine de Mai. Le logis du quai Malaquais se trouvait compris dans la partie de Paris

occupée encore par les fédérés et subissait le double bombardement du général d'Auerstædt et du général de Cissey postés aux deux extrémités de la ville. Or les deux généraux étaient précisément les parents de la marquise et, en recevant leurs obus, Mme de Blocqueville disait, souriante :

— J'ai là deux cousins qui ont une façon singulière de se rappeler à mon souvenir !

Un de ces terribles jours-là, une compagnie de fédérés envahit l'hôtel et, capitaine en tête, voulut occuper le salon de la marquise pour faire feu du haut des fenêtres. Lorsque la femme de chambre, toute pâle, terrifiée, vint annoncer à sa maîtresse l'arrivée des soldats de la Commune, la fille de Davout conserva son sourire...

— Ils disent qu'ils veulent entrer, madame la marquise, et ils crient qu'ils entreront !

— Eh bien ! ma fille, il faut les faire entrer et je vais même les recevoir !

Le vieux Philippe de Ségur, l'académicien nonagénaire qui avait été laissé pour mort à Somo-Sierra avait accueilli de même, en reprenant le ton du commandement pour blâmer le débraillé de leurs uniformes, les fédérés qui venaient réquisitionner chez lui. La marquise de Blocqueville apparut à ses visiteurs sur le seuil du salon où ils posaient la crosse de leurs fusils, un éventail à la main, le sourire aux lèvres et saluant les visiteurs comme elle eût salué les habitués de son *five o'clock tea.*

— Entrez donc, messieurs.

Animés, noirs de poudre, tout fumants du combat,

les gardes nationaux furent surpris et bientôt charmés par l'apparition de cette gracieuse femme en cheveux blancs qui, munie seulement de l'arme de Célimène, semblait moins leur reprocher d'envahir son domicile que leur faire les honneurs de ce salon.

— Et je souhaiterais, leur dit-elle, qu'il vous servît de refuge après la défaite plutôt que de citadelle pendant la bataille. Mes bibelots, que vous respecteriez, mes chinoiseries, mes vieux saxes et vous-mêmes, messieurs, y perdriez moins!

Il y avait en elle tant d'aménité et aussi de souriante bravoure que les combattants, la main au képi, s'éloignèrent, refusant le thé que leur offrait, pour leur montrer qu'elle n'avait pas peur, la marquise disant : « C'est mon heure », tandis que les canons faisaient rage et que les obus de ses cousins de Cissey et d'Auerstædt pleuvaient toujours.

Mme de Blocqueville se montra encore, un peu plus tard, la fille de Davout, lorsqu'elle répondit une lettre fière et indignée à M. de Moltke qui avait accusé de déprédations le prince d'Eckmühl gouvernant Hambourg. Et le feld-maréchal allemand répondit à la lettre en s'excusant. La marquise adorait ce père qu'elle avait si peu connu et qui l'avait à peine fait jouer sur ses genoux. Elle a voulu, comme elle le dit en son admirable testament, qu'un phare portant le nom du vainqueur d'Auerstœdt s'élevât sur un terrain solide, granitique, afin, dit-elle, que ce nom demeure longtemps béni. Son exécuteur testamentaire, M. Le Myre de Vilers, faisait éloquemment, dimanche, ressortir la beauté du sentiment — et de la phrase qui l'exprime —

éprouvé par Mme de Blocqueville : « Les larmes versées par la fatalité des guerres que je redoute et déteste plus que jamais, écrivait-elle, seront ainsi rachetées par les vies sauvées de la tempête. »

Je revois le beau visage souriant de la marquise et il me semble l'entendre elle-même. C'était une âme haute dont le libre esprit comprenait toutes les idées et n'avait plus qu'un parti : l'humanité ! J'ai là un petit buste de bronze du dix-huitième siècle représentant Voltaire et monté sur un socle de marbre. Il m'est doublement précieux : il me vient de la fille de Davout et il fut rapporté de Potsdam par le maréchal, qui l'avait, pour toute dépouille opime, pris comme souvenir dans la bibliothèque du grand Frédéric.

Et puisque je parle de Davout, le Musée militaire installé aux Invalides et qui recevait naguère le masque du général Renault, Renault l'*arrière-garde*, tué à Champigny, et le képi que le duc d'Aumale portait à la Smala, ce musée de l'armée pourrait, s'il avait les fonds nécessaires, acquérir une relique qu'il m'a été donné de voir récemment et de toucher. C'est, chez M. Chalain, le costumier, l'uniforme authentique du maréchal Davout, l'uniforme brodé d'or du colonel-général de la garde impériale à pied.

A voir de près cet habit bleu à parements rouges, ce ceinturon aux broderies d'or fin, pesantes et représentant des boucliers et des glaives dans le goût des ornements architecturaux de Percier ou des dessins de David, à soupeser ces épaulettes, à regarder ces boutons d'or massif, cet uniforme qui semble tout neuf, on se trouve brusquement comme face à face avec l'his-

toire. Ce qui était légendaire, paraissait enseveli dans la brume du passé, devient vivant. Le bâton de maréchal de Davout, ramassé pendant la retraite de Russie, est au Kremlin. Mais l'uniforme qu'il a porté, le voici. On se figure que ces héros, morts si jeunes pour la plupart, étaient des géants. Que d'années volcaniques ils vécurent ! Que de fantastiques enjambées à travers le monde ! Sur le phare de Penmarc'h — dont la lumière brille sur la côte bretonne comme la pensée même de la noble femme qui écrivait les *Soirées de la villa des Jasmins* — les noms des campagnes du prince d'Eckmühl sont gravés et, d'Aboukir à Krasnoé, quelles sanglantes étapes ! Eh bien ! ces soldats que notre imagination nous représente comme des colosses aux muscles de fer n'avaient pas tous la carrure d'épaules que l'on constate chez un Kléber, que Gros donne à Lasalle, qu'on voit à Fournier-Sarlovèze, dans le portrait du Louvre. Hoche, amaigri et phtisique, flottait dans son uniforme. Une curiosité d'historien voulant se rendre compte de la stature même d'un personnage illustre m'a poussé à endosser pour quelques instants l'uniforme de Davout que possède M. Chalain. L'habit de grenadier du gouverneur de Hambourg, du terrible homme qui maintint la discipline de ses troupes jusque dans les neiges et la débâcle de Russie, est d'une étroitesse telle que j'ai eu peine à y entrer. On ne s'imagine pas Davout mince et le torse presque grêle tenant tête à Murat, cet hercule. L'uniforme est là pourtant qui semble un irréfutable témoin.

Ce nom redoutable de Davout, sa fille en avait fait, selon son expression, un nom *béni* et l'inauguration

du phare de Penmarc'h, au-dessus des pointes noires — des *monstres* de Penmarc'h, comme disent les Bretons, — m'a rappelé ces vers d'un poète que la marquise de Blocqueville accueillit et citait parfois :

Et l'homme tout entier, en face de ces roches,
Dont les oiseaux de mer seuls bravaient les approches,
Sur son mince vaisseau, pâle et dans la stupeur,
Se voyant si chétif, sentait qu'il avait peur.

Maintenant, ils n'auront plus peur, les marins, et Brizeux parlerait autrement de Penmarc'h et chanterait l'œuvre d'humanité accomplie par la fille d'un de ces hommes qui eurent le génie farouche de la guerre !

L'inauguration du phare d'Eckmühl, qui m'a permis d'évoquer l'image d'une femme supérieure, n'a pas été, du reste, un événement « parisien ». Penmarc'h et la Bretagne n'intéressent les boulevardiers que dans la saison d'été. La rentrée des Chambres, le cortège imposant des interpellations, les répétitions des *Maîtres chanteurs* et le procès du docteur Laporte sont des sujets de conversation plus courante. Je ne sais quel sera l'arrêt rendu dans l'affaire du médecin pauvre ; mais je crois bien que, si les voisins, les commères, les portiers, les importants du bavardage étaient appelés à témoigner sur les mérites scientifiques des docteurs, nous en entendrions de belles et Dieu nous garde d'être jamais soumis au jugement et aux propos du *quartier* ! Il était pitoyable hier d'entendre

une femme donner à un opérateur — malheureux sans doute — des leçons de chirurgie, et si le vulgaire devait voter sur les progrès de la médecine, il faudrait en demeurer là et revenir aux remèdes de bonnes femmes.

J'aurais voulu voir ce duel entre le docteur timide, gauche et maladroit, et l'accusation. Mais on ne saurait avoir le don d'ubiquité, et nous assistions dans la petite salle du Conservatoire, au défilé annuel des candidats qui rêvent la conquête du théâtre. Ce n'est pas un petit travail. Ecouter, deviner, juger, prendre des notes, près de cent scènes différentes — quatre-vingt-quinze en réalité — se succédant de midi à la nuit. Lorsque la journée est finie, souvent la migraine est venue.

Il y a cependant une suspension de cette longue audience. Alors on cause, et nous parlions hier de ce pauvre Dupont-Vernon qui ne reprendra plus là sa place accoutumée. Le très dévoué artiste a donné jusqu'au dernier moment un exemple de bravoure professionnelle, et M. Silvain nous répétait ce que lui avait dit des dernières volontés du comédien son camarade M. Prudhon revenant de Puiseaux.

Pour M. Dupont-Vernon, le jour de ses funérailles devait lui être une occasion de *traiter* cette Comédie française qu'il avait bien servie. Calculant que sa petite ville du Loiret est assez éloignée de Paris, il tenait à ce que ceux de ses camarades qui viendraient à son enterrement trouvassent chez lui un déjeuner dont il eût volontiers rédigé le menu, comme il avait choisi les airs que le chef d'orchestre de la Comédie

jouerait à l'église. Je ne sais pas beaucoup d'exemples d'un tel sang-froid et d'une telle précision.

— Vous me conterez cela plus en détail, dis-je à M. Silvain, comme la séance d'examens recommençait. On a écrit un livre sur les singularités des mourants, les *Originaux de la dernière heure*. Votre camarade me paraît pouvoir figurer parmi les plus braves.

« Oui, m'écrivait l'excellent sociétaire, ce pauvre Dupont s'était vu mourir et il avait, avec la tranquillité d'âme d'un philosophe, il avait stoïquement réglé lui-même l'ordre et la marche de ses propres obsèques. Il avait tout prévu, jusqu'à faire ratisser les allées de son jardin, jonchées des feuilles de l'automne, pour les traverser dignement une dernière fois — entre les quatre planches — au milieu de l'assistance émue et recueillie de ses chers camarades de la Comédie.

« Il avait fait dresser dans la vaste salle à manger une table copieusement servie de volailles et de venaisons froides et parée des meilleurs vins de sa cave. Il voulait que sa maison nous laissât un suprême souvenir de sa cordiale et plantureuse hospitalité. Le corbillard était traîné, toujours selon ses dernières volontés, par son propre cheval, recouvert d'un drap noir semé d'argent. Le domestique avait pris place sur le siège, occupé d'habitude par le croque-mort. Dupont était adoré par ce bon serviteur comme il l'était des habitants de Puiseaux et des paysans des environs qui l'avaient autrefois élevé à la dignité de conseiller municipal. Un détail touchant : un plombier et un charpentier, ses condisciples d'enfance, avaient sollicité l'honneur de la veillée du corps et ils ont,



sous la veste de velours de l'ouvrier, passé une nuit auprès du lit mortuaire — dans la chambre richement meublée. Enfin, et cela vous le savez, M. Laurent Léon a fait exécuter la *Marche funèbre* de Chopin et là, du moins, s'est réalisé un des souhaits suprêmes de notre ami. »

Je retrouve, au bas d'un portrait que m'avait jadis signé M. Dupont-Vernon, cette pensée qui résume son opinion même sur l'artiste dramatique :

« *On a dit de l'homme qu'il était une intelligence servie par des organes ; je dirai du comédien qu'il est un organisme en vibration au service de l'intelligence d'autrui.* »

Lui fut, du moins, une intelligence au service du devoir, au service aussi des efforts et des progrès de ses élèves, et, en ce sens, l'honnête homme très distingué qu'était Dupont-Vernon pouvait, en son genre, passer pour un *altruiste*.

Et la cohue des aspirants aux « planches » continue à se presser, à se pousser aux portes du Conservatoire comme la foule des stagiaires se bouscule aux portes du Palais, comme la grande armée des conscrits de lettres s'étouffe à la porte des journaux, comme le torrent des étudiants en médecine vient battre les portes de l'école et celle des hôpitaux, comme le flot grossissant des futures institutrices bat les portes de l'Hôtel de Ville ! Terribles portes, durement closes, portes de paradis rêvé qui se font portes de prison. Tout étant assiégé, obstrué, engorgé, partout la lutte est âpre, la concurrence farouche, les rivalités féro-

ces, et c'est ainsi qu'un pauvre diable de docteur se réveille, un matin, dans une cellule de prison, puis, sous l'œil des curieux, se débat, balbutiant à demi, devant un jury, parce que sa main a tremblé et qu'il a voulu, coûte que coûte, arracher une femme à la mort.

Et nous aurons beau faire et refaire des articles sur l'encombrement des carrières, la difficulté du *parvenir*, les misères de la bataille quotidienne, les mêmes cohues s'étoufferont aux mêmes portes, les mêmes déboires attendront les mêmes chasseurs de chimères, et l'on en viendrait presque à donner raison à ce pessimiste ou à cet apôtre qui souhaitait qu'on réduisît à néant, d'un seul coup, toutes les connaissances acquises, qu'on laissât le cerveau humain, oubliant tout et n'apprenant plus rien, comme en jachère pendant des années, et que, l'homme moderne reprenant des forces et se refaisant des muscles durant une période de brutalité salutaire, on reconstruisît en quelque sorte une humanité sur un terrain vierge, — une humanité nouvelle où il y aurait moins de candidats et plus d'hommes, moins de *féministes* et plus de femmes.

Arriver au progrès en rayant le progrès, à la science de la vie par une période d'ignorance absolue ; organiser le futur banquet de l'existence où se pressent tant d'*infortunés convives* par la table rase préalable — c'est un énorme paradoxe qui pourrait devenir une vérité. — Si nous essayions ?...

XXVIII

GUY DE MAUPASSANT

On inaugure demain le monument de cet écrivain de haute allure. Il est bon d'avoir des contemporains et des amis : on ne fait point antichambre au Panthéon. Le poète de *Rolla* n'a pas encore sa statue, l'auteur de *Mademoiselle Fifi* a la sienne. Il a son buste plutôt, au bas duquel le statuaire a étendu je ne sais quelle jeune femme colossale qui semble une Parisienne de Brobdingnac. Guy de Maupassant valait hardiment l'hommage que les écrivains vont lui rendre, et la Société des Gens de lettres a bien mérité de la littérature en consacrant ainsi la mémoire de l'un des siens.

Il semble que l'existence de Maupassant, ce mort d'hier, ait déjà la séduction mélancolique de la légende. L'homme apparaît, donne des chefs-d'œuvre, ajoute l'abondance à la perfection, multiplie les *nouvelles* supérieures qui font de lui un Mérimée moins sec et

plus fécond, un Mérimée qui joindrait au drame la note comique et rabelaisienne, un Mérimée qui aurait lu Flaubert, et brusquement il disparaît, emporté par un mal qui frappe souvent les rois de la pensée à la tête, et le souvenir qu'il laisse d'un maître écrivain de pure et forte race française demeure attendri par cette fin douloureuse, précoce, injuste et atroce qui l'atteint en pleine vigueur.

H. Taine, en causant avec moi, le jour où nous apprîmes la mort de l'auteur d'*Une Vie* — un chef-d'œuvre, — le comparait à ces Northmans, ses ancêtres, qui couraient le monde, écumaient les mers, aimaient la lutte avec la tempête, la chasse, la pêche, — tout ce qui, pour Maupassant, épris de liberté, de solitude sur son yacht ou dans son ballon, était non seulement un sport, un sacrifice à la mode, mais un besoin physique. Maupassant, en effet, bien que fêté par Paris, n'eut jamais rien du boulevardier. Il était né pour vivre en gentilhomme campagnard, canotant ou courant le gibier parmi ses gars de Normandie, comme Pierre Loti parmi ses Bretons ou ses Basques. Le malheur voulut que ce *gentleman farmer*, qui était un authentique gentilhomme de lettres, fût séduit par le côté mondain de la vie, eût l'éblouissement des relations titrées, riches surtout, et se laissât étourdir par la sonorité des millions. Rien de plus funeste à l'homme de lettres. L'existence factice, si contraire à sa vie de labeur, devant son encrier et ses feuillets de papier, l'hypnotise. Il attache un prix inutile à ce qui ne doit être que le relatif, et il oublie que Balzac se contentait d'étudier le *Faubourg* par la porte entr'ouverte



et rentrait bien vite au logis, continuer son labeur en sa robe de moine.

La première fois que j'entendis le nom de Guy de Maupassant, ce fut — il y a bien des années — lorsqu'un jeune littérateur, M. Fontaine, me pria (j'étais alors critique dramatique) d'aller, boulevard du Temple, au théâtre Déjazet ou plutôt au troisième Théâtre-Français, chez Ballande, où l'on jouait une petite pièce en un acte, en vers, intitulée *Histoire du vieux temps*.

« C'est, m'écrivait M. Fontaine, l'œuvre d'un de mes amis, jeune homme d'un grand talent, qui se fera, vous le verrez, une large place en littérature : *Guy de Maupassant!* » Je crus à un pseudonyme. Le nom était admirable, sonore, avec je ne sais quelle harmonie de moyen âge. Et je crois bien que j'eus, le premier, l'honneur de saluer ce nom nouveau, en louant l'œuvre très émouvante et très simple qui se cachait sous ce titre de nouvelle : *Histoire du vieux temps*, et que jouaient fort bien un jeune comédien devenu célèbre, M. Leloir, et une comédienne disparue, Mlle Daudoird. M. Leloir avait appris, mis la pièce en scène en six jours, et Maupassant, timide, parlant peu, laissait faire. C'était en 1879, en janvier, je crois.

Depuis, nous avons failli jouer cette œuvre de jeunesse à la Comédie française! Nous l'y avions accueillie. Sans doute eût-elle paru un peu mince sur cette vaste scène et semblé une comédie de paravent; mais le nom applaudi de Maupassant, qui n'était plus

un pseudonyme pour personne, eût couvert le *duo* de son glorieux pavillon. Chose singulière : après m'avoir demandé de jouer l'*Histoire du vieux temps*, Guy de Maupassant vint me prier de lui rendre sa pièce. Il voulait la donner à Mme Pasca. Il ne tenait plus à la Comédie française.

C'était au moment où le Gymnase jouait cette *Musotte* — une Musette plus moderne, — drame que M. Jacques Normand avait, avec lui, tiré d'une de ses nouvelles. Maupassant, déjà très nerveux, avait eu alors plus d'une discussion avec Victor Koning, qui me montrait une lettre étrange, irritée, où l'auteur de *Miss Harriet* lui écrivait qu'il n'entendait désormais avoir jamais affaire avec la direction du Gymnase et qu'en perdant la collaboration de l'un des auteurs de *Musotte*, le théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle perdait, en même temps et d'un seul coup, la Vogue, la Richesse.

« Vous avez un succès avec la moindre de mes nouvelles, disait Maupassant. Or, j'ai écrit cent vingt nouvelles au moins qui valent celle-là. C'est donc cent vingt succès qui vous échappent, c'est-à-dire une fortune, des années de fortune qui s'en vont. Tant pis pour vous ! »

— Je le crois fou, vraiment, disait Victor Koning en tournant et retournant entre ses doigts cette protestation bizarre — et ne se doutant pas alors, le pauvre garçon, qu'il finirait avant peu, lui aussi, dans un asile de névropathes.

Maupassant n'était pas fou, mais sa nervosité, sa motilité devenaient extrêmes, et aussi son âpre besoin

de solitude qui le poussait à vivre loin de tous sur la *grande bleue*, ou en Afrique, au désert. Tantôt le mondain se faisait sauvage, et tantôt le misanthrope redevenait mondain.

Je l'avais rencontré, quelque temps avant la représentation de *Musotte*, dans l'antichambre de ce ministère de l'Instruction publique où, sur la recommandation de Gustave Flaubert, ce lettré délicat qu'est M. Bardoux l'avait jadis attaché à son cabinet.

Je dis à Maupassant, qui sourit, mon étonnement de le voir là sur une banquette, dans l'antichambre de la rue de Grenelle, regardant ce tapis à fleurs que tant de solliciteurs ont contemplé machinalement.

— Je viens sans doute, me dit-il, pour la même raison que vous.

Nous venions, en effet, appuyer une demande de croix pour un littérateur de grand talent qui la méritait depuis des années, et qui est mort sans l'accrocher à sa boutonnière.

— Vous savez ce que va vous répondre le ministre? dis-je à Maupassant. Je gage qu'il va répliquer : « Je commence par vous la donner à vous ; je tâcherai ensuite de la donner à votre protégé. »

— Oh ! moi, fit-il, je ne veux rien, moi ! Je ne me marierai jamais, je ne serai jamais décoré, je ne serai jamais candidat à l'Académie, je n'écrirai jamais à la *Revue des Deux Mondes !*

C'était sa formule, qui ne manquait pas de fierté. Mais les formules sont de petites forteresses où l'on croit s'enfermer pour toujours et d'où l'on s'évade quelquefois. Guy de Maupassant avait fini par donner



un roman à la *Revue*, et Alexandre Dumas me disait : « J'achève tout ce que j'entame, vous savez; eh bien! j'ai mis dans ma tête d'amener Maupassant à l'Institut. Il m'aime beaucoup, il m'écoute volontiers. Nous verrons bien. »

Le coup de pistolet — sans balle de plomb — de Maupassant anéantit les projets de Dumas. Et la catastrophe de Cannes ne me surprit pas.

Quelques mois auparavant, j'avais reçu la visite de l'auteur de *Boule de Suif*, qui venait me parler, très sérieusement, d'une pièce nouvelle qu'il devait (c'était au printemps) m'apporter à l'automne.

— Est-ce *la Paix du ménage*, qu'un jour vous avez communiquée à M. Bodinier?

— Non, me dit-il, il s'agit d'une comédie en trois actes, importante. Je ne veux rien donner avant cette pièce qui, au théâtre, sera *mon début*.

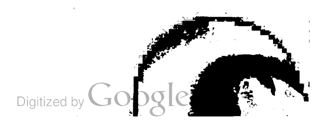
Je ne lui cachai pas la joie qu'éprouverait le Comité de la Comédie à entendre une œuvre de lui et la satisfaction personnelle que j'aurais à voir son nom sur notre affiche.

— Je sais bien, fit-il, ce n'est plus le théâtre de Ballande, et je n'oublie pas votre article sur l'*Histoire du vieux temps*. Mais précisément voilà où gît le lièvre. Je ne veux point passer par le Comité de lecture.

— Comment? Pour vous, ce ne sera guère qu'une sorte de formalité! Vous êtes de ceux qui, de par leur nom, sont responsables devant le public!

Très doucement, la voix lente et le regard fixe, Maupassant répéta :

— Je ne veux point passer par le Comité de lecture.



Je lui expliquai que c'était la loi, que les décrets le veulent ainsi, que la nécessité d'être lu par les examinateurs officiels est une garantie plus encore qu'un obstacle pour les auteurs, qu'en aucun théâtre le *manuscrit*, de quelque nom qu'il soit signé, n'est étudié, analysé avec plus ni même avec autant de soin par les comédiens associés; les plus grands se sont toujours et tout naturellement soumis, Victor Hugo, Dumas, Balzac, Augier, Sardou, Musset, George Sand, puisqu'il faut bien faire connaître son œuvre à ceux avec qui l'on veut traiter... Obstinément, avec l'entêtement d'un homme qui a pris une résolution inébranlable, Guy de Maupassant me répliquait :

— Je ne veux point passer par le Comité de lecture !

— Mais je ne peux pas, moi, jouer une pièce qui n'a point passé devant ce Comité. La loi est la loi, encore une fois. Comment sortir de là ?

— Comme vous voudrez, mais je ne veux point....

Et il accentua encore son refrain.

— Alors, que voulez-vous? Puisque vous n'entendez pas vous plier à la formalité nécessaire et puisque les décrets refusent (heureusement) à l'administrateur le droit de recevoir une pièce tout seul, il faut que je renonce à l'honneur de jouer une pièce de Guy de Maupassant.

C'est ici que l'accent froidement résolu de Maupassant me surprit et m'inquiéta.

— Ah! non, fit-il nettement. Cela, non. Je tiens à vous donner ma pièce, je vous donnerai ma pièce;

vous la jugerez tout seul, vous la recevrez tout seul, et vous la jouerez !

— Mais encore une fois...

Il m'interrompit :

— Je l'écrirai cet été, le plan en est achevé, je vous l'apporterai cet automne, et vous la jouerez cet hiver !

Je regardai son visage, qui m'avait paru amaigri tout à l'heure et, avec sa barbiche en pointe, le faisait ressembler à un chasseur à pied fatigué d'une longue campagne. L'œil était brillant et gardait sa fixité singulière. Pas un muscle de cette figure ne bougeait. La voix, lente et ferme, redisait, répétait encore :

— Je ne veux avoir affaire qu'à vous seul — pas de Comité, aucune lecture publique, — et je vous apporterai ma pièce pour la saison prochaine !

Je compris que, sous cet entêtement, cette résolution d'un cerveau buté à une seule idée, se cachait quelque trouble pathologique ; et, passant à un autre sujet, me parlant de la nécessité où nous étions tous de ne plus goûter à une seule grappe de raisin, tous les raisins de France étant empoisonnés par le soufre, Guy de Maupassant me conseilla de ne pas même manger un grain de muscat, puis se levant :

— Eh bien ! c'est dit. A l'automne. Vous aurez mes trois actes en octobre. Mais aucun Comité ! pas de Comité de lecture !

Je songeai que, du printemps à l'automne, les idées de Maupassant pouvaient se modifier et je le laissai aller, lui disant en riant, à lui qui ne riait pas :

— L'important est d'avoir votre pièce pour l'automne ! Nous verrons !

— C'est tout vu. A l'automne !

Et il sortit.

Je ne devais plus le revoir. Entre cette visite et l'automne, il y eut le drame de l'angoisse, la terreur de devenir fou, le coup de feu manqué, le suicide avorté, l'écroulement, l'internement, la maison d'aliénés, le jardin du docteur où le mégalomane greffait des arbres en disant : « Ce sera plus tard autant de petits Maupassant ! »

Je ne sais rien de plus navrant que cette fin en pleine force, cette triste mort en pleine jeunesse. On aurait pu la prévoir, peut-être, la deviner, cette hantise de la folie, dans telle étude poignante comme *le Horla* — dans telle nouvelle où passe le frisson de l'inconnu, le vertige de la peur. Quelle étude de littérature physiologique pour Arvède Barine, qui étudie déjà la maladie chez Poe et Gérard de Nerval ! Y eut-il, chez le pauvre et admirable Maupassant, surmenage ou hérédité ? Fut-il la victime de sa vie factice de mondain ou de ses rêveries de solitaire ? De cette existence contrastée quelle part devint la partie morbide ?

On a tour à tour accusé Maupassant de vivre seul par orgueil et de rechercher les succès de la plage par vanité. Le vrai est qu'il était fier et que partout où il allait, promenant ses inquiétudes et ses songes, il souffrait. L'idée de la mort le suivait, sinistre ; la

paralysie possible le terrifiait. La moelle et le cœur étaient pris. « J'ai quitté Paris pendant un an — écrivait-il à un journaliste qui l'avait accusé d'*orgueillite* — pour soigner une maladie des yeux et du système nerveux dont je souffre beaucoup. Mon absence n'est pas une *réclame*. Je n'ai jamais demandé un article à personne. L'orgueil dont vous m'accusez est, soyez-en assuré, purement imaginaire. Je cherche avant tout à vivre agréablement en ne parlant jamais et en ne m'occupant jamais de mon métier en dehors des heures de travail. »

Ce sont ces heures de travail — les meilleures que l'homme ait à vivre — qui ont assuré la gloire à Guy de Maupassant, et sans doute, en ses moments de lucidité, seules les regrettait-il, ce grand écrivain qui a vécu toute une existence agitée, inquiète et douloureuse jusqu'en ses plus violentes joies; ce sont celles qui lui ont permis de faire un œuvre si nombreux à la fois et si durable, abondant et fort, en si peu de temps : moins de douze années !

Plus fort que la mort, l'Art assure à Maupassant l'éternelle survie. Nous saluerons plus d'une fois cette image en traversant le parc Monceau et je regretterai toujours de n'avoir pas joué l'œuvre, hélas! seulement projetée par l'écrivain que j'applaudissais le premier, il y a dix-huit ans. J'aimais ce robuste au verbe clair. D'autres l'ont mieux connu : personne ne l'a plus admiré. C'était un classique.

XXIX

Les fleurs d'octobre. — Les vendeurs de gui. — Violettes et chemineaux. — Aux Halles et par les rues. — Hères et héros de Bruant. — Un chemineau tragique. — Le tueur de bergers. — Vacher, l'assassin errant. — Un roman parisien; l'enlèvement du prince de Sagan. — La vie privée. — Les *interviews* d'aujourd'hui et les *Mémoires* de demain. — Les deux Paris. — La *rive droite* et la *rive gauche*. — Passer les ponts! — La Cour des comptes. — Moineaux francs et bouquinistes. — Dortoirs et parapets. — Les quais littéraires. — Une observation de M. Viviani. — Xavier Marmier. — La gare d'Orléans. — Le *bouquinage* et les *bouquineurs*. — L'existence des bouquinistes et la vie des vieux livres.

28 octobre.

— Au gui!... Demandez du gui!...

Et le vendeur, qui passe dans les rues portant des branches de gui vert, ponctuées de baies d'un blanc d'opale, s'en va répétant ce cri où, à travers Paris, l'évocation nous vient des bois désertés, des chênes lointains, de tout un côté de la vie qui n'a rien de commun avec notre existence parisienne.

Les marchands de gui, les crieurs de fleurs

d'automne, les vendeuses de violettes sont, à cette heure, la poésie vivante des carrefours de Paris. Ils traînent leurs haquets par les faubourgs ; on les voit étalant les chrysanthèmes au pied de la statue de Moncey ou leurs paquets de violettes sur les trottoirs du Faubourg-Montmartre. Ce sont les fleurs de la rue, qui sont aux fleurs de serre ce que la petite ouvrière est à la grande dame, fleurs les unes et les autres, femmes les unes et les autres, et les roses d'arrière-saison se mêlent parfois, et aussi le lilas, par aventure, aux violettes venues des jardins. Quant à celles qu'on envoie de Nice, ne les cherchez pas au faubourg : les fleuristes les gardent derrière les glaces, dans leurs magasins.

Elles m'attirent autant que les plus belles fleurs de Moser, ces fleurs des rues que les vendeurs, poussant leurs brouettes, vont acheter *à la cloche*, le matin, aux Halles, et qui sont le reliquat de ce que les grands fleuristes ont dédaigné, le rebut des achats. A huit heures, en été, à neuf heures, en hiver, le coup de cloche retentit. Et, comme ils ont des mimosas en leur saison, les crieurs des rues peuvent avoir ainsi, *à la cloche*, ces chrysanthèmes qu'envoient, à la Halle, les jardiniers des environs de Paris. Pour les gros chrysanthèmes, parure de l'automne, fleurs de mort qui sont comme la couronne suprême de la saison, ils viennent de Bourges ou de Nevers, parfois même de Londres et ne courent pas les rues de Paris.

C'est la violette qui est la parure de ces rues. Elle met sa couleur, elle jette son parfum parmi les vulgarités des passants. Couchées sur les branches des



sapins, dans leur collerette de feuilles, les violettes nous font songer à des jours enfuis et, dans un bouquet de deux sous, tient, comme un univers dans une goutte d'eau, tout un monde de souvenirs.

L'homme moderne a pris goût aux fleurs, et qu'il a raison! Il retrouve en une rose remontante, en un brin de chèvrefeuille tous les paradis perdus. Au printemps, les violettes comme le muguet sont cueillis dans les bois par les pauvres gens qui vivent de ce sourire des bois. Je sais telle actrice applaudie, adulée, qui, toute petite, allait, sous les arbres de Chaville et de Meudon, chercher ainsi sa vie, celle de la maisonnée.

— Nous *faisions* la violette, me disait-elle, un jour, regrettant peut-être ces temps de misère, et nous ne nous plaignions pas !

En automne, elles viennent moins des haies que des jardins et passent par trois mains, celles des horticulteurs, des marchands des Halles et des fleuristes, avant d'arriver aux petites mains pour qui elles sont faites.

Elles vaudront plus cher dans quelques jours qu'aujourd'hui, les fleurs d'automne, violettes ou chrysanthèmes. Les morts aussi aiment les fleurs et, comme le jour de l'An, comme la Sainte-Marie et la Saint-Louis, la Toussaint est un des grands jours de vente pour les fleuristes de luxe et les fleuristes de carrefour. Une botte de chrysanthèmes qui vaut un franc aujourd'hui, vaudra deux ou trois francs quand sonnera l'heure de la visite au cimetière, et s'il gèle tout à coup, pourra coûter jusqu'à cinq francs.

— Au gui!... Voyez le beau gui!...

Ce chemineau de la rue qui a cueilli le gui vert sur les peupliers ou les chênes, risquant sa vie, car on peut tomber en grimpant pour cueillir, comme un druide de hasard, le gui sacré, risquant la prison, car il est interdit de vendre à travers Paris, — ce chemineau a fait peut-être une longue course à pied avec sa lourde charge, car il n'a pas toujours le moyen de prendre les *troisièmes*; il est venu de loin, souvent, des bois inexplorés, où la concurrence des coupeurs de gui ne se fait pas sentir, et, n'ayant pas le droit de débiter son fardeau aux Halles, il tâche de s'en défaire en marchant, en jetant son cri: « Le gui! Voici le gui! » guettant de l'œil le képi de l'agent de police, comme un camelot qui vendrait des photographies interdites, lui, ce vendeur de poésie vivante et fraîche, ce chemineau du gui gaulois, du gui vénéré — qui porte bonheur.

— Au gui! Demandez du gui! »

Son cri, mystérieux et attirant, s'est perdu au coin de la rue voisine, et le marchand de gui descend vers le faubourg. Je souhaite qu'il ne rencontre pas plus de sergents de ville que le Chemineau du crime n'a rencontré de gendarmes sur son chemin.

On ne peut pas dire, à ce propos, que le roman d'aventures du *tueur de bergers* fasse partie de la « Vie à Paris ». C'est un roman à la fois médical et rural. La bergerie est ici funèbre. Racan ne l'eût point chantée. Je ne crois pas que le Musée du crime compte beau-



coup de bêtes fauves de la férocité de ce Vacher. On est tenté, après avoir lu les exploits de ce monomane de l'égorgement, d'aller au Jardin des Plantes jeter aux tigres un regard de compassion et de leur dire : « L'homme vous calomnie et vous avez de terribles émules parmi cette humanité qui fait profession de pitié et se vante de vertus que n'ont point les bêtes fauves ! » Les fauves, au contraire, renifleraient ce Vacher comme un frère, un très grand frère.

Ces révélations sinistres, qui mettent à nu le carnassier encore tapi chez l'homme, comme les rayons Rœntgen mettent en lumière les cavernes de ses poumons ou les déformations de son squelette, sont faites pour nous inspirer quelque modestie. Ni l'humanité n'est bien reluisante dans l'affaire, ni la police des campagnes ne s'y montre brillante. A bien prendre, elle n'existe pas et il sera dit qu'en l'an de civilisation 1897 un spécialiste de l'assassinat pouvait tranquillement se promener par les campagnes, y faisant halte de temps à autre, comme un bicycliste pour regonfler son pneu — mais, lui, pour trancher la carotide à quelqu'un, — *populabundus agros*, comme nous disions en nos classes de grammaire.

Cette simple constatation fait douter de nos supériorités administratives et projette sur l'*état d'âme* des campagnes une lueur lugubre. Il y a bien des coins sombres, des angles noirs et des odeurs de cave dans le monde aimable et superficiel que nous habitons. Le *tueur de bergers* est comme un moniteur sanglant qui nous rappelle à la réalité et nous dit de prendre garde. Il n'y a là du reste aucun problème

moral. Ce monstre est un monstre et pas autre chose.

Un fou peut-être. Nous verrons. Mais du moins a-t-il passé, chemineau de la tuerie, dans ce monde errant de maraudeurs et de misérables que Richepin fait chanter à travers la forêt et que Bruant ramasse, las et poudreux, au bord du chemin :

Notre métier c'est d'marcher sur la route !

L'antithèse de ce drame hideux, ou plutôt de cette série de drames qui épouvante les bonnes gens de France — comme le pourrait faire un roman de Ponson du Terrail ou de Gaboriau, — c'est cette aventure de *high life* où le lecteur, intéressé comme par un livre de Balzac, assiste, satisfait, à l'enlèvement d'un prince et à une polémique à coups d'*interviews* entre les parents du malade qu'on se dispute. Allons-nous décidément vivre en plein air, en plein jour, et *Monsieur Tout le Monde* aura-t-il le droit de se mêler à nos joies intimes et à nos tristesses privées?

Je me rappelle toujours ce mot stupéfiant d'un reporter que M. Édouard Lockroy ne voulait pas introduire auprès de Victor Hugo mourant : « Mais, monsieur, vous oubliez que l'agonie de Victor Hugo appartient à la France! » Appartiennent-ils aussi à la France ces démêlés entre le duc de Montmorency et la princesse de Sagan à propos de ce prince dont nous évoquons encore la haute stature et l'élégance, alors qu'on nous entretient avec insistance de son aphasie ou de son ataxie? Je crois bien que la curiosité des lecteurs de journaux trouve son compte à ces

détails; mais je sais aussi que leur malignité s'en amuse et que le piquant et le piment du scandale se mêlent ici à la pitié. La foule évidemment veut toujours tout savoir. Mais pourquoi lui tout dire ? Et que restera-t-il aux faiseurs de *Mémoires* qu'interrogera l'avenir si les contemporains ont tout révélé, au jour la journée?

Cette affaire de l'enlèvement du prince de Sagan est, à dire vrai, un événement de la *rive droite*, car il est deux Paris très distincts dans Paris. La Seine fait de la grande ville deux villes différentes. La rive gauche a sa vie propre, sa population particulière, ses gloires spéciales. Tel boulevardier célèbre de la rive droite y est parfaitement inconnu. Tel ignoré de la rue Montmartre est illustre au boulevard Saint-Michel. Ce n'est pas la province, non, c'est un autre Paris. Et ces deux Paris sont si divers que, pour indiquer qu'une cousine ou petite-cousine de Musette et un homme de talent, peintre ou poète, sont arrivés, lui à la gloire, elle à la fortune, on dit couramment :

— Ils ont *passé les ponts* !

Tout le monde ne *passe pas les ponts*, fût-ce le pont aux ânes. Et précisément, dans un petit monde très intéressant et très limité — un monde qui n'a rien à voir avec celui du prince de Sagan, — une agitation se produit qui pourrait presque devenir une révolution si la population qui s'enfièvre était plus nombreuse, une population qui ne veut point *passer les ponts*.

Il s'agit des bouquinistes. Les bouquinistes sont en émoi. On va démolir la Cour des comptes, raser les

ruines où tant de plantes ont poussé : nid de verdure entrevu par les plaies béantes. Et, en même temps que les murailles, où s'abritaient, le soir, tous les passereaux, pinsons et oisillons de la capitale, on jettera à terre les étalages des bouquinistes qui s'étalaient, là-bas, sur les quais.

Moineaux et marchands de livres seront chassés à la fois. Lorsque tombait le crépuscule, c'était un spectacle charmant et curieux que l'arrivée des milliers d'oiseaux, le ralliement innombrable des moineaux francs sur ces ruines soudain transformées en une volière immense. Toutes les corniches de la Cour des comptes devenaient noires de tout cet envahissement de la gent ailée. On apercevait, le long du palais éventré, comme de longues frises sombres : c'était le liséré formé sur la pierre par ces milliers et ces milliers d'oiseaux blottis les uns contre les autres, frileusement, pour dormir. Et quel pépiement formidable, quel caquetage étourdissant, que de petits cris formant, dans le chœur de leurs mille notes grêles, une sorte de concert fantastique ! Au-dessus du palais ajouré par les flammes, déchiqueté comme un autre Heidelberg, on eût put mettre cette inscription : *Ici, les moineaux de Paris logent à la nuit.*

Leur dortoir va disparaître. Ils chercheront ailleurs leur asile nocturne. Et les bouquinistes, leurs voisins, se demandent à leur tour où ils porteront désormais leurs boîtes à étalages, puisque la gare du chemin de fer d'Orléans va envahir ces coins paisibles. M. Viviani s'est fait à la Chambre le défenseur des marchands de vieux volumes. Il s'est écrié : « Que deviendront les



bouquinistes? » Et son cri d'alarme a été entendu de la rive gauche.

Car la rive gauche seule a ses bouquinistes. On rencontre bien, çà et là, sur la rive droite, près de la place du Châtelet, du Pont-Neuf ou du Louvre, quelques étalagistes de vieux livres, mais, clairsemés et comme exilés sur la rive droite, ceux-là n'ont pas l'air de bouquinistes avérés. Le bouquiniste classique habite la rive gauche, comme le membre de l'Institut d'autrefois. Il ne reconnaît de véritables quais, de quais authentiques et valables que ceux de la, de *sa* rive gauche. Le bouquiniste pur ne fait pas comme les grisettes: *il ne passe jamais les ponts.*

Il espérait, du moins, qu'on lui laisserait cette partie de Paris où il étalait ses livres désassortis ou ses vieilles éditions reliées en veau fané ou en parchemin raccorni. Il semblait faire partie intégrante des quais parisiens : d'autres les habitent, le bouquiniste les ornait. Oui, il les ornait avec cette autre frise aux arêtes disparates et aux couleurs variées qui s'élevait le long des parapets comme une dentelure pittoresque. Je ne connais pas d'autre ville que Paris pour avoir encadré aussi joliment le commerce des bouquins. Londres a des rues entières habitées, envahies par les vieux livres; mais les bouquins y prennent, dans leurs entassements qui sentent le débarras, l'apparence de détritus. Les quais, au contraire, nos quais, avec leurs arbres, leur perspective, leur plein air, donnent aux vieux livres, aux livres dédaignés ou déchus, un admirable décor, et c'est un cimetière exquis, pour les auteurs défunts (il en est de vivants qui, comme

Charles-Quint, assistent aussi à leurs propres funérailles); c'est un lieu de repos parfait que ces quais où les livres jadis illustres reposent dans la boîte à bouquins — cercueil des gloires littéraires — comme les héros ou les poètes dans la grande avenue du Père-Lachaise.

Or, on va les exproprier, tous ces vieux livres! Allez plus loin, les bouquinistes! Portez vos boîtes sur la rive droite. La rive gauche appartiendra bientôt aux machines à vapeur et aux fiacres électriques.

C'est alors que la dualité — je ne dis pas le duel — entre les *deux Paris* apparaît brusquement. Les bouquinistes déclarent que la rive droite c'est la mort même de leur industrie. Pourquoi, par quel mystère les *bouquineurs* — ces abeilles de la promenade parisienne qui bouquinent comme on butinerait — feuillettent, tirent un livre de la boîte, l'ouvrent, le réintègrent entre les volumes — pourquoi ces lecteurs de hasard, qui donnent au livre oublié l'illusion de se sentir caressé encore par des doigts familiers, pourquoi ces acheteurs d'aventure s'arrêtent-ils sur les quais de la rive gauche et passent-ils, rapides et indifférents, devant les parapets de la rive droite? Mystère!

Pourquoi les passants, les acheteurs vont-ils tous de tel côté d'une rue et négligent-ils l'autre, si bien que de ce côté c'est la richesse et de cet autre la faillite? Il y a là un problème psychologique dont on pourrait d'ailleurs chercher l'x..., dégager l'inconnu.

— Si l'on nous envoie de l'autre côté de l'eau autant



nous noyer tout de suite, répètent les bouquinistes. Nous sommes perdus!

— Que dirait ce bon M. Marmier s'il savait qu'on parle de balayer les vieux livres! disait hier un des doyens des bouquinistes.

Xavier Marmier, qui, tout vieux qu'il fût, bayait aux livres comme on baye aux corneilles, sur les légendaires quais littéraires, avait laissé, on s'en souvient, par testament, une somme spéciale aux bouquinistes, à charge par eux de la dépenser en un banquet où l'on boirait à sa mémoire. Il est resté célèbre parmi les bouquinistes, comme Janin, comme le vieux Nodier. Mais si les bouquinistes s'en vont, qui parlera du bon Marmier?

On prétend, il est vrai, que, chassés ou non par les futures constructions de la gare d'Orléans, les bouquinistes disparaissent, forment une sorte de dernier carré qui résiste à peine aux coups des libraires en boutique, une cohorte sacrée, une petite corporation qui s'en va.

— Pourquoi y aurait-il encore des *bouquinistes*, disent les *bouquineurs* trop souvent déçus, puisqu'on ne trouve plus rien dans la boîte à bouquins?

Le fait est que les grands libraires écrèment, dès le matin, lorsque les bouquinistes ouvrent leurs boîtes, les achats nouveaux, emportent les livres de choix et les cotent souvent à de hauts prix sur ces catalogues qu'ils envoient à leurs clients, laissant le menu fretin au plein air. Les amateurs de livres ont ainsi des rabatteurs et même des fournisseurs qui leur apportent le gibier tout tiré. Ils n'ont plus, les mal-

heureux, cette joie un peu fiévreuse du chasseur qui espère rencontrer la pièce rare, glisser dans sa poche, comme en un carnier, le faisan doré, parfois même se trouver en face du chevreuil inattendu, ou du fameux *chastre* fantastique poursuivi par Méry et Alexandre Dumas.

Le pseudo-amateur de livres qui aime les bibliothèques toutes faites comme on aimerait le lièvre tout apprêté, est le contraire du *bouquineur*, ce Nansen du livre rare, ce trappeur de la pièce introuvable. Et qui ose dire qu'on ne trouve plus rien dans la boîte à quatre sous? J'en ai tiré, un jour, un petit volume qui était tout simplement la *Morale en actions*, la vieille et banale *Morale en actions*, mais qui portait — répétée vingt fois comme le font tous les écoliers sur leurs livres — la signature d'*Honoré de Balzac*, *élève au collège de Vendôme*. L'historien de Richelieu, M. G. Hanotaux, n'a-t-il pas rencontré dans un tas de livres d'un bouquiniste des quais et acheté vingt sous un volume des *Commentaires de César*, annoté, s'il vous plaît, par Napoléon Ier? Quel trésor! A chercher de près et à fureter, on ferait encore, bien qu'elles soient rares, de pareilles trouvailles. Et puis il y a les bonnes fortunes et l'imprévu! Mais il faut pour cela adorer la chasse, préférer le gibier qui court au gibier tout cuit, aimer les *bouquins*, les *bouquinistes* et le *bouquinage*!

Qu'on nous laisse donc ces pauvres humbles revendeurs de livres qui, pour soixante francs par an, payés à la ville de Paris, ont droit à six ou même dix mètres de parapet et dans ces dix mètres entassent, en une pro-



miscuité souvent ironique (Panthéon et hypogée!) toutes les gloires comme tous les formats! Leurs meilleurs moments sont les jours d'hiver, quand la pluie ne tombe pas. L'été, les quais sont déserts, comme le Bois, et l'on ne bouquine pas plus qu'on ne va au théâtre. Ils subissent — pareils aux théâtres aussi — les contre-coups des catastrophes publiques et le plus mauvais mois, pour les bouquins, est ce mois d'octobre. à cause du terme.

— Nos bonnes journées sont de dix francs! Au moins, monsieur, nous donnera-t-on dix francs par jour d'indemnité, si l'on nous exproprie?

Je n'en sais rien. Je sais que les bouquins et les bouquinistes sont une des attractions de Paris, une sorte de parure poudreuse, et je me rappelle que Victor Hugo nous disait: « Je n'aime guère et je ne lis que les livres dépareillés. »

Le jour où les bouquinistes, comme Musette, auront *passé les ponts*, ce sera fait des bouquins et du bouquinage comme du blanc bonnet de Mimi Pinson.

Place aux cabs, aux omnibus à vapeur, aux tandems et aux bicyclettes, soit. Mais grâce aussi pour les boîtes à quatre sous qui prolongent la vie des vieux livres!

XXX

La Toussaint et les morts à Paris. — La visite annuelle aux cimetières. — Le sentimentalisme et les tombeaux. — Tombes légendaires. — Rachel et Héloïse. — La tombe du *petit martyr*. — Le marbre de Mme Miolan-Carvalho. — Une vaillante. — Les lendemains de triomphes. — Une inauguration. — Antonin Mercié. — Le voisinage de l'Alboni. — Paysages du Père Lachaise. — Les tombes oubliées. — Le monument de Mlle Mars. — La Comédie et les héritiers de la comédienne. — La tombe de Talma. — Les *collectionneurs* au cimetière.

4 novembre.

La visite annuelle aux cimetières, c'est la *Courtille de la douleur*.

Qui a dit ce mot? Peu importe. Il est injuste, du reste, comme la plupart des mots qui veulent railler un sentiment profond, instinctif. Le Parisien aime ses morts ; il n'aurait garde de les priver de fleurs et de souvenirs, à *leur fête*. Ce peuple narquois est, on l'a dit souvent, un peuple tendre, et M. Jules Lemaître lui reprochait, l'autre jour, d'avoir ce qu'il appelait



« un fonds de Jenny l'Ouvrière ». C'est vrai et on le voit bien à l'empressement de cette foule qui, tous les ans, après avoir salué ceux qu'elle a perdus, s'en va porter quelque bouquet à la tombe d'Héloïse et d'Abélard, ou à celle de Mlle Judith Frère qui fut la *Lisette* de Béranger. Cette année, il paraît que la grille entourant le coin de terre où gît le *Petit Pierre* — l'enfant martyr — a disparu sous les couronnes de fleurs. Cette légende de la pitié s'ajoute aux vieilles légendes d'amour et, tous les ans, le Petit Pierre aura ses couronnes.

Cé sont bien là les vraies gloires populaires. Entrer dans l'histoire est quelque chose, entrer dans la légende vaut mieux encore. Mürger, dont on a fleuri le tombeau, fait décidément partie de la légende parisienne et aussi le saule de Musset, dont les amoureux arrachent parfois une foliole quand le gardien du cimetière détourne la tête. Toutes les aspirantes à la succession de Rachel vont droit à la tombe de celle qui fut Hermione et Phèdre, et le monument où repose la tragédienne est couvert de noms tracés à la hâte, au crayon ou à la pointe du couteau, comme un hommage. Superstitieusement, en traçant leurs noms sur la pierre, les futures confidentes de tragédie croyaient aspirer quelque atome du génie de Rachel, flottant de ce côté. De même les futures cantatrices iront s'inspirer de la mémoire de celle qui fut Marguerite et Mireille, dont on a inauguré le marbre aujourd'hui même.

Il resplendit sous ce pâle ciel bleu de novembre, ce tombeau que nous avons vu au Salon, dans le jardin de la sculpture. Il évoque délicieusement l'image quasi

immatérielle d'une artiste qui fut une âme. Mme Miolan-Carvalho nous est réapparue au Père-Lachaise à la fois idéalisée et ressemblante : c'est une évocation, et la femme ici disparaît cependant pour laisser apercevoir, dans l'immortalité du marbre, la Muse qui passa, chanta, charma, disparut, et dont il me semble encore entendre la voix de cristal, douce comme le soupir d'un clavecin sous les doigts d'un Mozart. Comme elle la disait, la *Chanson de Chérubin*, le divin : *Mon cœur soupire* !

Le maître sculpteur nous rend l'inspirée ; ceux qui ont connu la vaillante gardent sa mémoire et, entre toutes les épreuves de dévouement que donna noblement Mme Miolan-Carvalho, il faut citer cette dure épreuve des lendemains de l'incendie de l'Opéra-Comique, lorsque la directrice d'hier, vaincue par le désastre, relevait le courage du mari, vendait ses tableaux et, pour garder son rang, donnait des leçons — leçons de chant, d'ailleurs incomparables, — à son âge ! Toutes les plus belles soirées de sa carrière, les triomphes de *Faust*, de *Mireille* ou de *Roméo et Juliette* ne valent pas cette courageuse, admirable résignation, ce coup de collier de la grande artiste recommençant la vie, après une défaite, à l'heure du repos bien gagné.

C'est cette artiste supérieure qu'on a saluée, ce matin, dans l'image ciselée par Mercié.

Elle s'élève — les mains jointes — telle que nous la vîmes dans la prière suprême de la Gretchen de Gounod, et sa tombe est située à quelques pas de celle qui incarna la Fidès du *Prophète* après Mme Viardot;

qui l'avait créé (1). La figure, incorporelle en quelque sorte de Mme Miolan, est dans la 63e *division* — car le cimetière est numéroté comme les avenues de New-York — et voisine du tombeau de l'Alboni. Miolan et Alboni ! Quelles émotions d'art sublime nous avons dues à ces deux femmes !

J'entends l'une, de sa voix vibrante de contralto, dire à Jean de Leyde, avec un accent profond comme un sanglot :

> O mon enfant, sois pardonné !

Et Mercié nous fait réapparaître, dans son ascension vers la lumière, celle qui jetait l'appel suprême :

> Ange pur, ange radieux !...

A quelques pas de là, sont les monuments des morts de Buzenval et du Tonkin, et lès martyrs de vingt ans peuvent écouter, dans l'*au-delà*, le double cantique des deux Muses — dont l'une incarna l'amour maternel et l'autre l'éternel amour...

Il a pris, ce matin, ou plutôt gardé son air de fête, le vieux cimetière du Père-Lachaise, où les chevaux traînant les camions et les maçons construisant le monument de Bartholomé viennent troubler les morts. Et le Père-Lachaise fait sa toilette annuelle. Au bout

(1) On dit même alors à ce propos un joli mot que me rappelait une lettre de M. Ch. Lefebvre : « L'Alboni est une *maman* ; Pauline Viardot c'était *la mère* ! »

des allées, où les vêtements noirs des visiteurs se détachent sur le fond blanc des tombes, de gros tas de couronnes fanées, d'immortelles poudreuses, de crêpes déchiquetés apparaissent, le long des trottoirs des *divisions*, comme des détritus jetés aux ruisseaux. Les bouquets nouveaux et les couronnes fraîches les ont remplacés hier.

Les feuilles cuivrées pleuvent, toutes jaunes, sur les couronnes neuves et, dans les branches dorées de rayons, quelque oiselet chante, tout égayé de ce deuil qui semble une joie, de ce soleil de novembre souriant au lierre des vieilles croix, au marbre clair des tombes récentes...

Visiter les cimetières le jour des morts, disent les *Guides des étrangers*, recommandant le tableau comme s'il s'agissait d'un spectacle. Et c'est un spectacle, en effet, le *mourning day*, pourrait-on dire.

Au dedans, cette foule qui roule, s'arrête devant les monuments célèbres, comme les badauds du dimanche devant les tableaux du Louvre (on rencontre même çà et là, les touristes allemands ou anglais, feuilletant leur Bædeker et coudoyant des femmes en deuil qui guident vers quelque tombe un enfant chargé de chrysanthèmes); au dehors, le grand étalage des boutiques d'immortelles et de violettes, les baraques improvisées où les fleurs naturelles, les fleurs artificielles, les bouquets en celluloïd, la grande *frairie* du deuil, bigarrée, colorée, presque joyeuse, comme une foire populaire où l'on s'approvisionne de *souvenirs et regrets*.

Flegmatiques, les gardiens de la paix et les gardes de Paris contemplent l'interminable défilé, les *arri-*

31



vants chargés de paquets comme aux heures des visites du *jour de l'an*. Et qu'est-ce donc que ce jour des morts, sinon le jour de l'an de ceux qui ne sont plus ?

Mais, dans cette journée où la sensibilité parisienne se traduit par un empressement si universel, où la grande dame qui descend de son coupé pour aller au caveau de famille marche côte à côte avec l'ouvrière qui porte un bouquet de deux sous au *monument du souvenir* ou l'accroche à la grille du mausolée des petits soldats morts pour la patrie ; dans cette égalitaire journée où la solidarité humaine s'affirme par la douleur, ce qui m'a toujours le plus touché, c'est ce qu'il y a de silencieux et d'oublié, d'aboli, dans ces cimetières ; — ce sont ces tombes effritées, ces pierres brisées, ces urnes qui gisent, ces grilles qui se rouillent, ces noms qui s'effacent sous la pluie ou disparaissent sous l'envahissement des lichens ou des herbes folles.

Il existe dans cet autre Paris en raccourci qu'est le Père-Lachaise des divisions entières délaissées comme certains quartiers de Paris, livrées à l'abandon. Des générations successives semblent avoir passé, oubliant les tombes vides. En ces coins quasi déserts, dévorés par les lierres, les vignes vierges ou les orties, à peine aperçoit-on quelque ombre noire qui, solitaire, se penche sur les pierres grises. Un dernier parent à demi courbé par l'âge et qui rend une visite suprême aux disparus. Le temps a décimé les visiteurs de ces tombeaux de l'Empire, de la Restauration, des premières années de la monarchie de Juillet. Le Père-

Lachaise a son *Marais*, comme Paris. La *vie* des morts n'est plus là. C'est du côté des boulevards nouveaux que se dressent maintenant les tombes neuves. Mme Miolan est de ce quartier récent. Quel étonnement ! Le cimetière, la ville morte, suit le cours du fleuve comme la ville vivante elle-même !

Et c'est dans un de ces coins désertés, oubliés à demi que j'ai pu me rendre compte de l'état de délabrement où se trouve le monument de Mlle Mars, la tombe de Célimène ! Mme la princesse Mathilde avait bien voulu me signaler la négligence qu'elle regrettait si fort et demander à la Comédie française de se préoccuper un peu de la mémoire de Mlle Mars.

Il est abandonné, en effet, le monument d'Hippolyte Mars, et c'est surtout lorsqu'on en regarde l'intérieur qu'il paraît lugubre. Extérieurement, il brave les ans et la gelée : c'est un petit temple de forme antique, portant au fronton cette inscription : *Hippolyte Mars*, 20 *mars* 1847. Vous le trouverez dans le chemin Chénier, 8e division. C'est la première tombe du deuxième rang, presque au coin de l'avenue Casimir-Perier, à gauche. Une colonne de marbre surmontée d'une urne, où Mlle Mars a inscrit le nom de sa fille morte : *Hippolyte Ronner*, orne seule l'intérieur de l'édicule, facilement visible à travers les vitres où l'araignée tisse sa toile. La colonnette porte ces mots : *A ma fille*. Elle est debout, mais autour d'elle, dans une promiscuité lugubre, gisent des débris attristants : jardinières sans fleurs, vases de fonte écornés et poudreux, cylindres de verre autrefois placés sur des bouquets funèbres, bouquets mainte-

nant absents, tout un bric-à-brac navrant de reliques abandonnées, sur qui tombent les squames d'un toit moisi.

Il n'en coûterait pas beaucoup pour remettre en état cette tombe ; mais ni la Comédie, que la princesse Mathilde invoque, ni M. Boutet de Monvel, l'artiste exquis, et ses frères n'ont le droit de remplacer ceux à qui appartient le tombeau. Mlle Mars doit avoir des héritiers directs.

C'est précisément ce qu'un des frères Boutet de Monvel, l'administrateur du théâtre des Variétés, venait m'expliquer, hier, en m'apportant fort aimablement la médaille de membre de l'institut de Monvel, son arrière-grand-père et le manuscrit autographe de l'*Amant bourru* pour les Archives de la Comédie française.

— Mariée à M. Ronner, Hippolyte Mars a laissé un fils et nul autre que lui ou ses héritiers ne saurait toucher à cette tombe. Ni la Comédie, ni M. Boutet de Monvel, ni ses frères.

En revanche, la tombe de Talma et le terrain où le tragédien repose appartiennent à la Comédie, et il faudra veiller à remettre en état le monument dont les touristes ont brisé, emporté les sculptures. Car ils ne se contentent pas, ces visiteurs armés du Bædeker, de griffonner leurs noms sur la tombe de Rachel devenue comme un lacis de paraphes, une sorte de carte géographique où s'entre-croisent les signatures disparates ; ils cassent les détails d'architecture et les emportent. Ce que le temps n'a pas fait, les passants le font. Variété de collectionneurs : les écumeurs de

cimetière. Il doit y avoir des morceaux de la tombe de Talma chez des *curieux* venus d'Angleterre.

Et plus d'un de ces indifférents mêlés hier aux Parisiens en deuil, a emporté peut-être une branchette de saule de Musset ou un brin du buis voisin, du buis de Balzac!

XXXII

Les forains et la députation. — Un roman projeté. — *La vie en plein air ou les saltimbanques*, par Edmond About. — Forains d'autrefois et d'aujourd'hui. — Les *roulottes* et les voitures. — Bidel. — Pezon. — Les *outlaws* faiseurs de lois. — Les solitaires; M. Dagnan-Bouveret et son nouveau tableau. — Les *Disciples d'Emmaüs*. — M. Ernest Barrias et le *monument de Victor Hugo*. — Visite de la commission. — Le monument de J.-J. Rousseau à Ermenonville. — Un tombeau ouvert. — Petite monographie de la gloire par des exemples. — Victor Hugo à Besançon. — M. de Bismarck et les conscrits allemands. — Une anecdote contée par le prince Napoléon. — Elle ne connaissait pas Napoléon! — Jean-Jacques et le suicide. — Armand Dreyfus. — Un monument funèbre. — Les *Maîtres chanteurs* et les Mémoires de Vacher.

11 novembre.

Lorsque M. Jules Simon prit la direction du journal populaire fondé par la maison Hachette, il demanda un roman à About, l'auteur des *Mariages de Paris*, qui répondit en envoyant sur-le-champ le titre de l'œuvre souhaitée. Et le *Journal pour tous* annonça comme devant prochainement paraître la *Vie en plein air ou les saltimbanques*, par Edmond About.

Le roman d'About a rejoint dans les limbes de la littérature le *Roman de la bossue* et la *Quiquengrogne*, dont Victor Hugo avait donné les titres à son éditeur, et l'*Histoire de Richelieu*, qu'Alfred de Vigny voulait entreprendre. Aujourd'hui, la *Vie en plein air ou les saltimbanques* serait un roman purement historique et nous consulterions le livre d'About s'il avait été écrit, comme un tableau de mœurs disparues. Que dis-je, roman historique ! Préhistorique serait plus exact.

Ah ! nous sommes loin de la *Vie en plein air* et les montreurs d'ours et les patrons de ménageries entendent présentement, tout comme nos meilleurs vétérinaires, faire figure à la Chambre et prendre la parole au Palais-Bourbon. *Entrez, entrez, entrez, messieurs! Entrez dans la discussion!* On sait que M. Pezon fils, le dompteur, a déclaré qu'il poserait, aux élections prochaines, sa candidature dans un des arrondissements de Paris. Et pourquoi non? Les forains sont devenus des négociants comme les autres, et les coureurs d'aventures et les batteurs d'estrade de jadis, les pauvres gens qui s'en allaient par les chemins aux cahots de leur *roulotte* grinçante nous apparaissent maintenant tels que des *impresarii* ou des « gros bonnets » du commerce dont les adresses pourraient très bien figurer au Bottin. N'ai-je pas rencontré naguère une de ces voitures de saltimbanques portant, gravée sur plaque de cuivre, en forme de panonceau de notaire, cette inscription : *Tournées artistiques internationales*.

On pourrait la retrouver, sans doute à la fête de

Montmartre, parmi toutes ces baraques bruyantes qui sont la joie — un peu bien tapageuse — du boulevard extérieur. J'ai toujours aimé les saltimbanques et leurs roulottes m'ont semblé longtemps l'asile même, le dernier asile de la libre fantaisie. Mais qu'elles sont loin, les baraques de toile du temps passé, les humbles voitures qui s'ouvraient comme une boîte à surprise et dont les quatre panneaux en s'abaissant formaient les planchers du théâtre improvisé et le passage par où grimpait la foule, au bruit de ce *boniment*, que les forains d'aujourd'hui rêvent de faire entendre en plein Parlement !

Tout a changé. Les saltimbanques sont devenus pratiques. Leurs roulottes luxueuses ressemblent beaucoup plus aux wagons d'un train impérial qu'à des équipages de tziganes. Ils ont un salon, une salle à manger, un fumoir, dans ces maisons roulantes, et la cuisine n'est plus faite en plein air que par les pauvres diables qui ont gardé les mœurs errantes des gitanos. La roulotte du temps jadis, qui coûtait 300 fr., est remplacée par des établissements qui en valent 100,000, 150,000. Bidel, le dompteur Bidel, eût pu recevoir et donner des *five o'clock teas* dans ses voitures artistement aménagées. Riche maintenant, collectionnant avec beaucoup de goût les tableaux dans son château d'Asnières, il a cependant, comme tous les forains, l'âme aventureuse, et c'est par là que lui et ses collègues se rapprochent encore un peu des héroïques errants d'autrefois. Il rêve, après fortune faite, de reprendre le fouet et de rentrer dans les cages !

Oh! pas du tout à la Chambre, lui! Non, affaire d'atavisme. Bidel, fils d'un forain écrasé par les roues de sa roulotte, a la nostalgie du danger, de cette vie de lutte et de hasard, de l'imprévu haletant du tête-à-tête quotidien avec les fauves.

C'est le bourgeois retiré qui regrette sa vie d'habitude, une vie de fièvre. Pezon, au contraire, c'est le paysan, le paysan de France, tel que Proudhon et Michelet nous le peignent en son ardent amour de la terre. Il n'a pas besoin de confort, comme Bidel. Simplement vêtu, rude d'aspect, vivant de rien parmi ses lions et ses tigres, amassant, achetant des champs et des maisons, là-bas, en son pays, il a, me disait un de ses compagnons, tout un village à lui dans la Lozère. C'est ce que me conte Mlle Bonnefois, le *prix de vertu* de l'Académie (1).

J'ai dû étudier de près ces forains pour connaître la vie de leur admirable *institutrice*. Et je ne me doutais guère que j'aurais à signaler la candidature législative de l'un de ces libres batteurs de pavé qui vont à leur gré de ville en ville, s'arrêtant où ils veulent, vivant sans contrainte et entrant dans les cités comme des conquérants, musique en tête, parfois! Les derniers tenants du *Roman comique*, les derniers bohémiens, en dépit de leurs voitures de luxe et de leurs boudoirs ambulants!

Mais si l'ambition les prend d'être députés et d'*interpeller*, de faire des lois, eux dont les aïeux vivaient

(1) Le pauvre Pezon mourait le soir même où paraissaient ces lignes et restait exposé — comme un souverain — parmi ses fauves.



hors ou au-dessus des lois ; s'ils font partie de commissions et de sous-commissions ; s'ils abdiquent leur indépendance et si, du fond de leurs roulottes, ils rédigent des programmes politiques et des professions de foi, alors, adieu ! Adieu à tout ce restant de poésie que l'imagination prête encore aux braves gens qui sont les saltimbanques ! Catalogués désormais, ils auront leur colonne spéciale dans les dictionnaires commerciaux. Ils feront la parade autre part que sur leurs tréteaux. Leur désir de *respectabilité* et leur rêve de pouvoir leur feront perdre ce reflet de fantaisie que leur gardait l'auréole de l'*autrefois. La vie en plein air ou les saltimbanques !* Y gagneront-ils quoi que ce soit à échanger leur légendaire indépendance pour l'honneur de figurer dans la liste des parlementaires? Oh ! le fantastique roman d'About, le roman qui ne paraîtra pas, il n'eût jamais, au grand jamais, mis en scène ce type très nouveau, très imprévu, très moderne — tout simple d'ailleurs en un pays d'égalité sociale, — le forain politicien !

Je souhaite que M. Pezon fils soit élu pour nous montrer qu'après tout un homme n'est pas un plus mauvais député parce qu'il cravache des tigres. Je connais plus d'un député qui, sans posséder les serpents de la ménagerie Pezon, a plus d'une fois l'occasion d'avaler des couleuvres. Il n'en est pas moins vrai que cette candidature toute spéciale est ce qu'on peut appeler un *signe des temps*. Les gens sont rares, de plus en plus rares, qui se contentent aujourd'hui de faire leur métier et s'enferment, comme en une cellule, avec leur rêve.

J'en ai vu un cette semaine ; j'en ai vu même deux de ces contemporains qui, par leurs mœurs, me paraissent d'un autre temps. L'un est M. Dagnan-Bouveret qui a bien voulu nous montrer un tableau, maintenant expédié en Angleterre, les *Disciples d'Emmaüs*, l'autre est M. Ernest Barrias qui a présenté à la commission du monument de Victor Hugo, l'œuvre que Paris pourra voir à l'Exposition de 1900 et qu'on inaugurera place d'Eylau, en 1902 — « *le siècle aura deux ans* ! »

J'avoue que ceux-là sont heureux qui se cloîtrent avec leur pensée, poursuivent leur vision d'art sans se laisser entamer par le dehors, assourdir par les bourdonnements subalternes de l'actualité. Dans son atelier du boulevard Bineau — proche le magasin des décors de la Comédie française, — M. Dagnan-Bouveret travaille, solitaire, obstiné, croyant, et, après la *Cène*, qui fut un événement artistique au Champ-de-Mars, ce petit homme brun, l'œil noir, vif, le front volontaire et jeune sous des cheveux de vieux Romain, vient d'achever cette toile supérieure à la *Cène* même : le Christ, un Christ immatériel et doux, entouré d'une auréole supérieure où les rayons du divin se mêlent à la lumière dorée d'un beau soir, s'asseyant entre les disciples qui considèrent étonnés, respectueux et ravis, cette apparition sur laquelle une jeune fille, qui, sur la nappe blanche, apporte les mets attendus, fixe des yeux égarés, des yeux ardents, des yeux profonds, emplis d'une adoration stupéfaite.

C'est le peintre des regards, M. Dagnan-Bouveret, c'est-à-dire que c'est un peintre d'âmes. Jamais il n'a

été mieux et plus inspiré que dans cette toile. Et, par une hardiesse qui donne un double prix à son œuvre — mêlant le réel au double rêve, — il a placé, à la gauche de son Christ, groupe formant tableau dans ce tableau et cependant se fondant admirablement avec lui et le complétant, les portraits singulièrement vivants et magistralement traités de sa femme, de son fils et de lui-même.

Je regrette que quelques très rares privilégiés aient seuls pu voir cette œuvre qui sera une date. L'atelier de M. Dagnan-Bouveret ne me paraît pas un de ces ateliers mondains qui s'ouvrent au défilé des curieux. Il est grave, d'un luxe austère et orné surtout d'œuvres du jeune maître, portraits pensifs ou Bretonnes songeuses. La grande toile que j'ai pu contempler reviendra en France pour le Salon prochain, si nous avons un Salon. Le public alors saura ce qu'elle vaut.

Quant au monument de Victor Hugo par M. Barrias, on peut dire dès à présent qu'il est terminé. Nous l'avons vu apparaître avec la multiplicité de ses détails et de ses figures et la glaise nous a déjà donné la sensation de ce que seront ces statues lorsqu'elles se détacheront, dorées probablement, sur un fond de granit.

C'est dans le granit même, en effet, que M. Ernest Barrias logera, en quelque sorte, les quatre Muses figurant les *Quatre vents de l'Esprit* et symbolisant le théâtre, le livre épique, le livre lyrique et la satire, les quatre aspects du génie de Hugo. Le statuaire a placé le poète debout, très haut, adossé au roc ou plutôt assis à demi et pensif. Ce n'est point l'ancêtre

barbu que nous avons connu dans les dernières années de sa vie et devant qui tout Paris a défilé lorsqu'on fêta ses quatre-vingts ans. C'est le Victor Hugo à la joue rasée, au grand front entouré, couronné de longs cheveux, tel que David d'Angers nous l'a légué. C'est le Victor Hugo militant et jeune des batailles romantiques. C'est aussi, la main appuyée au menton, le songeur des *Contemplations*. En un mot, c'est le *Père*, comme l'appela Augier, ce n'est pas l'Aïeul.

Au-dessous de lui se dressent les *quatre* figures, dont l'une, le Drame, drapée comme un tanagra et, cependant, plus noble encore que coquette, est d'une inspiration tout à fait exquise, supérieure. Elles sont belles, ces figures, animées, agitées, vivantes, le fouet en main ou la trompette à la bouche. Leurs grandes ailes donnent des silhouettes harmonieuses, des profils pittoresques à cette masse granitique qu'on verra de partout au rond-point de la place, devant la petite église.

M. Barrias n'aura pas de temps à perdre pour achever ce monument. Trois ans, cela passe vite ! L'Exposition est là, semble-t-il. J'ai vu dans un coin de son atelier l'ébauche d'une statue de Lavoisier, quelques délicates figurines aussi d'après Mlle Bartet dans *Antigone*. Mais tout est subordonné, pour le sculpteur, à ce *Victor Hugo* qu'il nous montrait hier, soulevant les voiles mouillés pour laisser apparaître, en leur chaste nudité d'immortelles, ces Muses qu'il a évoquées dans ses visions et réunies au flanc du rocher, au-dessous de la grande image du Maître.

L'auteur du piédestal futur, M. Pascal, l'architecte, assistait à cette présentation de l'œuvre au comité dont j'ai l'honneur de faire partie. Nous sommes sortis de l'atelier de M. Barrias enchantés de savoir que Victor Hugo aurait enfin, aurait certainement, à date fixe, un monument digne de lui.

Le tombeau de Rousseau à Ermenonville — qui depuis la translation des cendres de Jean-Jacques n'est plus qu'un monument décoratif, pèlerinage de curiosité pour les Anglais, motif de paysage pour les peintres (Daubigny en fit un dessin fort joli), ce tombeau qu'une légende déclarait contenir encore les ossements de l'écrivain vient d'être ouvert par ordre du prince Radziwill : le monument est vide. C'est, je pense, la campagne entreprise par M. J. Grand-Carteret qui a amené ce résultat. M. Grand-Carteret voulait demander que le tombeau fût ouvert. Il l'a été. Les os de Jean-Jacques Rousseau n'y sont pas.

C'est en allant, un jour, du côté de ce tombeau que j'appris, une fois de plus, la vanité de la gloire. Cela m'était arrivé, déjà — il y a longtemps — lorsque demandant dans une rue de Besançon, à un facteur mieux informé, me semblait-il, que toute autre personne, la *maison natale de Victor Hugo*, que je voulais voir, il me fut répondu, après un moment de réflexion :

— Victor Hugo ?... Victor Hugo ?... La maison de Victor Hugo ? *Oh ! il doit certainement loger en garni, sans ça je saurais son adresse !*

Je n'imagine rien, et ces énormités ne s'inventent pas. Je dois dire que cette étourdissante réponse me fut donnée sous l'Empire et qu'à cette époque nulle plaque commémorative ne marquait la demeure où naquit le poète. Bien mieux, tel Annuaire officiel du département du Doubs, donnant la liste des hommes illustres dont Besançon fut le berceau ne mentionnait même pas Victor Hugo !

Donc, j'allais vers Ermenonville à la recherche du tombeau de Jean-Jacques et j'en ignorais le chemin, lorsque, avisant un vieux brave homme qui travaillait, courbé sur son champ, je lui demandai de m'indiquer la tombe de Rousseau.

Il se redressa, me regarda, un moment, étonné, et répéta :

— La tombe de Rousseau ?

— Oui, la tombe de Rousseau ! Jean-Jacques Rousseau ! Vous connaissez bien !

— Si je connais ! (Il eut un sourire de supériorité.) Si je connais Rousseau ? Jean-Jacques, vous dites ? Enfin, Rousseau, quoi ! Si je le connais ? Nous avons été ensemble à l'école. C'était le meilleur menuisier du pays !

Que les tout petits soient modestes, en constatant les profondes ignorances de la foule lorsqu'il s'agit des plus grands. J'ai rougi, dimanche dernier, pour les Parisiens, en repassant, au parc Monceau, devant le tombeau de Guy de Maupassant sur qui pleuvaient les feuilles mortes. J'ai entendu quelqu'un dire, derrière moi (et je crois, hélas ! que c'était une femme !) : « Il a une belle tête de soldat. Ce doit être un officier tué



au Tonkin ! » Un capitaine allemand ne vient-il point de constater, à notre profonde stupéfaction, que sur soixante-six recrues arrivant à son régiment, vingt-deux ignoraient complètement l'existence même de M. de Bismarck ?

Bismarck inconnu des soldats allemands ! Il vaut bien la peine d'être un aussi effroyable tueur d'hommes ! Je croyais que le massacre assurait, du moins, une popularité que la poésie ne donne pas.

Mais non. Le prince Napoléon, qui fut un grand dédaigneux, aimait à raconter cette stupéfiante anecdote, d'une authenticité directe. Étant représentant du peuple, il était accosté souvent, au retour de la Chambre, par une pauvre fille au visage superbe, aux grands yeux profonds et à la voix de misère. Un soir, touché, il s'arrête et tend à la malheureuse une pièce de cinq francs qui luisait sous la lumière et qu'elle regardait de ses prunelles avides.

Il semblait que la malheureuse n'en eût pas vu souvent, et le prince Napoléon, tenant la pièce d'argent entre le pouce et l'index, de dire à l'errante :

— Regarde bien cette figure. Est-ce que tu ne trouves pas qu'elle me ressemble ?

C'était, en effet, une pièce de cinq francs à l'effigie de Napoléon Ier.

La fille examina tour à tour le profil du César gravé sur la monnaie et celui de l'homme qui lui parlait ; puis, ne comprenant pas ce qu'on lui voulait, balbutia un *Oui*, ajouta : « C'est vrai, ça vous ressemble ! »

— Eh bien ! qui est-ce, ça ? ajouta le neveu de l'empereur en montrant l'effigie.

Une sorte d'effroi stupide emplit les yeux devenus hagards, de la fille. Elle comprenait qu'on soumettait à une condition quelconque le don de cette pièce d'argent qu'elle croyait à elle déjà. Elle fixait sur ce portrait un regard farouche.

— Qui est-ce? répéta le prince.

La fille demeurait muette, navrée.

— C'est Napoléon! Tu ne vois pas que c'est Napoléon?

Et, comprenant que rien ne s'éveillait en ce cerveau obscur, aucun souvenir à ce nom immense, le prince Napoléon ajouta :

— Tu ne connais pas Napoléon?

La fille répondit brusquement :

— Non!

Et, en racontant l'historiette à son secrétaire, Bourgogne, de qui je la tiens, le prince ajoutait, avec une sorte de pitié ironique, ce dédain qu'il avait de la foule, de cette foule dont il eût cependant demandé les suffrages :

— Elle ne connaissait pas Napoléon!

Mon paysan d'Ermenonville ne connaissait pas Jean-Jacques Rousseau ou il en connaissait un autre, ce qui revient au même. Peut-être cet Armand Dreyfus qui s'est suicidé en entraînant dans la mort sa femme et ses trois innocentes filles, avait-il médité, non pas Schopenhauer, qui enseigne le moyen de s'arranger *doucettement* pour passer, comme une nuit à l'auberge, cette vie méprisable, mais la fameuse *Lettre de l'amant de Julie à mylord Edouard* dans la *Nouvelle Héloïse* : « Vous voulez qu'on raisonne : eh bien, raisonnons! »

Et là-dessus l'*amant de Julie* déraisonne sur le suicide. Il traite de sophistes ceux qui méprisent ses sophismes et il déclara que ce n'est point pour se soustraire aux lois de la Providence qu'on cesse de vivre, *c'est pour les exécuter*. On connaît le paradoxe : « *Pourquoi serait-il permis de se guérir de la goutte et non de la vie ?* » On retrouverait une phraséologie analogue dans la lettre adressée au *Temps* par Armand Dreyfus. A quoi mylord Edouard répond que le suicide honteux et furtif est un vol fait au genre humain.

Mais Dreyfus n'avait pas lu la réplique de mylord Édouard. Qu'il eût le droit de disposer de lui-même, encore pouvait-on discuter là-dessus dans le style de Jean-Jacques ; mais qu'il ait entraîné ses enfants dans son agonie, voilà qui est d'un criminel ou d'un fou. Rien de plus horrible que ce fait-divers prenant les proportions d'un événement social, car il y a dans un tel suicide plus de vanité et de pose que de misère. On a des larmes pour les pauvres désespérés qui, devant la détresse féroce, s'enfoncent, en une sorte de grappe humaine, dans le trou noir de la mort. On ne peut avoir que de la colère contre ce candidat au suicide qui envoie sa profession de foi pessimiste aux journaux et songe à la réclame suprême. Ses pauvres enfants !

Et c'est, à dire vrai, une dramatique semaine que nous venons de vivre. Des duels, des suicides, une poussée morbide, un crime fait d'épouvante incroyable, l'éternel problème aussi du condamné de l'île du Diable, — et, parmi les cris de Paris, au-dessus de la

voix des marchands de programmes annonçant les *Maîtres Chanteurs* de Wagner ou de *Jean-Gabriel Borkmann* d'Ibsen, cette proclamation de la grande actualité française : *Demandez les Mémoires de Vacher, le tueur de bergers !*

Allons, les races latines ne sont pas mortes !

XXXIII

Les musiciens russes à Paris. — Ce que peuvent penser les soldats du régiment de Préobrajensky. — Heures de brouillard. — Le drapeau. — Il faut *croire* ! — Un peu d'optimisme. — L'optimiste Lapommeraye. — L'eau bénite et l'acide sulfurique. — Une chaire d'histoire. — M. Bardoux. — Philinte attristé. — Un poète mort jeune. — *Loin du monde*, par Agénor Brady. — Une comédienne. — Victor Hugo, Auguste Barbier, Bouilhet, Flaubert. — Lendemain de ministère. — Un mot de Dumas. — Le mot de Dufaure. — Livres et souvenirs. — Un girondin.

25 novembre.

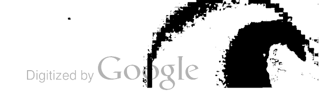
Je ne crois pas que les musiciens du régiment de Préobrajensky envoient, par la petite poste, à leurs compatriotes des *Lettres parisiennes* dans le goût des *Lettres persanes*, et sans doute gardent-ils, pour le retour, le récit de leurs impressions de voyage à Paris. S'ils lisent nos journaux et s'ils suivent un peu par curiosité le mouvement de la vie de Paris, ils doivent cependant être assez étonnés pour éprouver le besoin de s'épancher en quelques confidences. Les

marins de l'amiral Avelane leur avait conté, sur l'enthousiasme de ce Paris, de telles histoires sans doute alléchantes comme des contes de fées, qu'ils ont dû se sentir un peu déçus en tombant, parmi nous, en pleine affaire Dreyfus. Telle une volée d'oiseaux chanteurs dans un nid de guêpes.

Paris, en dépit de ses millions d'yeux et d'oreilles, ne peut tout voir à la fois et tout entendre. Il est absorbé, hypnotisé par une question unique, et les Préobrajensky, qu'il aime et qu'il applaudit, passent au second plan quand on l'entretient de tous ces drames, complots et *mélos* qui le troublent de plus en plus.

Certes, lorsque les musiciens de la garde impériale passent en leurs coquets et pourtant sévères uniformes par nos rues, ils ne laissent personne indifférent et lorsque la foule aperçoit le bonnet d'astrakan des Moscovites, elle ne leur ménage pas ses hourras. *Vive la Russie! Vivent les Russes!* sont des cris qui sortent instinctivement de toutes les poitrines. Mais, pour être franc, avouons que la visite cordiale des soldats du régiment Préobrajensky arrive à une heure mauvaise et passionne moins la population que ce roman dont chaque jour un chapitre nouveau nous laisse en suspens avec une irritante « *suite au prochain numéro* » et ce titre inquiétant : *La Trahison.*

J'espère que ces soldats russes auront assez fréquemment fraternisé avec leurs camarades du 28e de ligne à la Pépinière pour n'avoir pas eu beaucoup de loisirs à consacrer à la lecture des gazettes. Leur idée, sans doute très *simpliste* du respect de la hiérarchie



et de la discipline, en eût été quelque peu surprise. Ce ne sont partout, au lieu de festons et d'astragales, qu'insinuations, accusations, dénonciations, et les bonnes gens venus à Paris avec l'uniforme russe au dos en doivent être à peu près stupéfaits. Qu'ils sachent bien pourtant que l'honneur et la renommée de l'armée française dominent toutes ces tristesses dans le brouillard de ces temps noirs de soupçons, comme le drapeau, dans la fumée des batailles, domine toutes les têtes de ceux qui meurent pour lui. Leurs camarades du 28ᵉ ne seront pas gênés, pour le leur dire et, comme chante le vieux couplet, *ça n'empêche pas les sentiments* !

Non, cela n'empêche rien. Mais c'est étouffant. On a hâte enfin de sortir de ce cauchemar. A peine a-t-on la liberté d'esprit de penser à sa tâche quotidienne, et les Préobrajensky auront visité un Paris tout à fait singulier, un Paris inquiet et comme hanté. Il n'est pas plus notre Paris, ce Paris-là, que le Foyer de la danse à l'Opéra où les musiciens russes passaient l'autre dimanche, dans l'après-midi, n'était, à cette heure, le véritable foyer et, dans la pénombre du jour gris, les soldats du régiment de Préobrajensky ont même dû se faire une idée bizarre de ce fameux *foyer de la danse*, légendaire en tous pays.

Le foyer de la danse, le jour, sans lumière, le foyer enveloppé d'une pénombre triste, avec les peintures à peine visibles, les figures de danseuses célèbres décolorées dans leurs cadres d'or éteint, les colonnes à torsades prenant l'aspect de piliers de temple, et ce coin silencieux, — avec sa glace immense où nulle

danseuse ne se mire, — ressemblait alors à une sorte de chapelle désertée et désaffectée. En jetant un regard au foyer ainsi plongé dans les demi-ténèbres, les musiciens russes n'en revenaient pas. « Quoi donc ! c'est là ce foyer dont on nous a conté tant d'histoires, légères comme le tulle des jupes de danseuses !... Cette espèce de petite église morne, c'est le foyer de la danse de l'Opéra de Paris ! »

Eh ! oui. Et il est ainsi parce que vous ne le voyez ni à son heure ni dans son lustre. Il semble abandonné, désert, lugubre. Mais qu'une flambée de lumière l'illumine, que l'essaim des ballerines vienne l'animer, de son bourdonnement, qu'il se peuple et s'éclaire, le Foyer, et ce sera brusquement le coin de Paris que vous avez rêvé, dont on vous a parlé et reparlé tant de fois !

A toutes choses il faut le jour voulu, et la clarté leur donne seule leur valeur propre. Un peu de lumière, — beaucoup de lumière, — et les musiciens de la garde russe reverront bien vite un autre foyer de la danse, animé, doré, scintillant, papillonnant, bruyant — comme ils reverront, après les ténèbres de cette fin d'année, un autre Paris, un Paris délicieux, en pleine confiance et en pleine gaieté !

Il faut être dix fois, cent fois optimiste pour conserver un peu de cette quiétude d'esprit qui laissait Renan souriant et fait le moindre de nos soldats hardiment résolu, pauvre *pioupiou* ne cherchant pas à connaître le secret des dieux et obéissant résolu.

L'optimisme — qui s'appelle aussi la confiance — est un viatique et un réconfortant. Il fut optimiste, ce Lapommeraye, dont on inaugurait le monument dimanche au Père-Lachaise ; il fut optimiste et pour une raison toute simple : il regardait en soi-même et croyait volontiers que le voisin avait sa propre bonté d'âme. Il aimait à obliger. Partout où il fallait prendre la parole pour quelque bonne œuvre, Lapommeraye était là. On ne le redoutait pas, mais on l'aimait. Il préférait cela. Quelqu'un lui disait :

— Avez-vous bientôt épuisé l'eau de votre bénitier?

Il répondit en souriant :

— J'aime mieux l'eau bénite que l'eau qui mord, et je préfère le nom de bénisseur à celui d'écrivain au vitriol !

C'est M. Bardoux qui avait fondé pour lui au Conservatoire un cours d'histoire littéraire, afin que quelqu'un fût là pour apprendre aux élèves ce qu'étaient Corneille ou Racine, tandis que d'autres leur enseignaient à jouer *Horace* ou *Bérénice*. Je ne sais si le cours de Lapommeraye fut très suivi, mais il fut très bien fait, par un vulgarisateur au verbe clair et vibrant. On a célébré dimanche le critique et le professeur, et M. Brouardel a pu redire, après bien d'autres, que Henri de Lapommeraye n'avait pas laissé un ennemi. Je sais que beaucoup pourraient le lui reprocher. Il faut avoir des ennemis, paraît-il. Mais ceux qui sont fiers de porter le nom qu'il leur a légué regardent avec raison comme un titre d'honneur ce souvenir fait de bonté dévouée qui survit à Lapommeraye et lui restera. Cet héritage en vaut un autre.

En ce bas monde où nous nous coudoyons, heurtons et marchons sur les pieds avec violence, c'est quelque chose que d'avoir affaire à quelqu'un de courtois, de loyal et sympathique. Et ne croyez pas que l'obligeance puisse exclure la fermeté.

J'écrivais le nom de M. Bardoux. Celui-là passa pour un aimable homme un peu doux et fut, en réalité, un politique résolu et un patriote d'une fermeté très rare sous sa politesse souriante et d'un autre temps. Lui aussi était optimiste; il le fut du moins. En ces dernières années, son sourire, au contraire, s'imprégnait volontiers de mélancolie. Il ressemblait à un de ces fins lettrés du XVIII[e] siècle que la brutalité des polémiques attristait sans les déconcerter, rendait soucieux sans les décourager. Il eût avec plaisir souhaité un coin où l'on cause, et avec quelle ardeur passionnée il parlait de ces magistrats du temps passé qui vivaient au coin du feu, dans leur bibliothèque sévère — de ces belles et bonnes bibliothèques qu'on ne rencontre plus guère qu'en province — de ces bourgeois lettrés et bien Français ayant bonne cave et bons livres et vivant par la pensée « maîtres d'un petit univers ».

Des livres, un ami, les arts, la poésie,
La maison de Jean-Jacque avec les volets verts.

C'était son rêve — et il l'avait exprimé en un volume d'où ces vers sont extraits, un livre de jeunesse, dont il ne rougissait pas, mais dont il ne parlait jamais et qu'il avait signé, chez Michel Lévy, du pseudonyme d'*Agénor Brady*. Un soir qu'une comédienne

qui voulait entrer à la Comédie française récitait devant M. Bardoux, alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, des vers plus ou moins connus, elle s'interrompit tout à coup et dit, souriant au ministre :

— Je vais maintenant vous dire une pièce d'un jeune poète presque inédit.

Et elle déclama *Une lecture* :

Par un rayon d'automne, au bord d'une clairière,
Je lisais, et ma vie était là tout entière
Dans cet horizon calme et sur ce livre aimé...

Quand elle eut fini, on applaudit, on demanda l'auteur et elle, se tournant vers M. Bardoux :

— L'auteur, dit-elle, s'appelle Agénor Brady !

Elle espérait bien que, très flatté, Agénor Brady allait tout aussitôt écrire à M. Perrin. Mais le ministre, s'approchant, lui dit avec une politesse exquise :

— Vous avez, mademoiselle, donné un prix inattendu à des vers insignifiants. Mais, vous savez : ce qu'il faut savoir dire... ce n'est pas du Brady, c'est du Molière !

Le volume du « poète mort jeune en qui l'homme survivait » chez M. Bardoux a pour titre *Loin du Monde*. L'homme d'État y avait mis quelques-uns de ses beaux rêves, qu'il ne renia jamais.

Car il avait aimé et il aimait toujours les beaux vers, les lettres et la musique, Shakespeare et la Malibran. Il fut un ministre lettré, tout fier d'aller chercher dans l'ombre le mérite ignoré, de saluer les gloires délaissées, montant lui-même, lui grand

maître de l'Université, les marches du petit escalier d'un vieux poète pour aller porter à l'auteur des *Iambes*, qui ne le connaissait pas, la croix de la Légion d'honneur — réclamant pour Victor Hugo la plus haute récompense dans l'ordre où il avait fait Auguste Barbier chevalier. C'est lui encore (je l'ai dit) qui envoyait un secours à Mlle Thuillier, vieillie, celle qui avait été la Mimi de la *Vie de bohème*, Mlle de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer* en sa jeunesse. M. Bardoux, l'ami de Bouilhet, l'ami de Flaubert, le protecteur de Maupassant, restait fidèle à toutes les affections, les illusions de ses vingt ans. Je n'ai pas connu d'homme meilleur. Je n'ai pas rencontré de plus belle âme.

Il avait eu quelque fierté, en sortant du ministère, à retrouver son logis très simple et sa bibliothèque d'étudiant. « Avouez, lui disait Alexandre Dumas, que vous n'êtes point fâché d'être sorti de cet enfer pavé de vos bonnes intentions?... » Je le rencontrai plus de dix-huit mois après son départ de l'hôtel de la rue de Grenelle, tout près de la boutique d'un grand fleuriste de la rue Lafayette.

— Savez-vous d'où je viens? me dit-il très gaiement. Je viens de payer la dernière facture de fleurs de la fête que j'ai donnée au ministère, vous savez !

Il avait, le plus galamment du monde, mis de sa poche, comme on dit, pour recevoir ses hôtes, leur offrir de ces danses anciennes que Mme de la Ferronnays devait imiter plus tard, donner aux soirées de



la République, un reflet, un rayon athénien, et il était tout fier (il avait raison de l'être) d'être sorti du pouvoir avec des dettes contractées pour la chose publique. Ces optimistes ont de ces candeurs.

Il faut les en louer, bien que tout ce qui est sain leur paraisse tout simple. Et il faut, si l'on veut être équitable, reconnaître que ces souriants et ces doux sont ceux peut-être qui ont l'échine la moins souple. Les Girondins se sont peu montrés dans les antichambres de Bonaparte encombrées de Jacobins et de gentilshommes.

On connaît, on va citer le mot de Dufaure : « Bardoux est bien charmant, mais il préfère tout le monde ». Je le redis, ce mot devenu banal, parce que je tiens à ajouter que jamais boutade ne fut plus injuste. Non, M. Bardoux ne préférait pas tout le monde. Honnête homme, il avait l'indulgence des braves gens; mais s'il aimait ce qui est bon, il préférait ce qui est meilleur, ce qui est supérieur.

Les tristesses de ces derniers temps — dont la pire lui fut épargnée — avaient teinté tous ses propos de fin causeur (car il fut un conteur exquis comme il était un orateur pénétrant) d'une mélancolie grandissante. Il se consolait, auprès du foyer, des inquiétudes du forum. Il songeait et souriait à l'avenir de ses fils, Il rouvrait ses livres et redisait comme au temps des premiers vers d'Agénor Brady :

J'aime avec passion les choses dédaignées.

Il écrivait, il préparait, en ces temps derniers, il achevait deux volumes sur *Madame de Duras* dont il

parlait à ses intimes et qui lui donnaient de profondes joies de lettré. Comme il oubliait avec ces figures aimables, avec les bons Français du vieux temps, les turpitudes quotidiennes ! Philinte ne craint pas les déceptions lorsqu'il peut, dans le passé, choisir les relations qui lui plaisent et vivre consolé en vivant de souvenirs.

Ainsi s'éteint un des hommes qui ont le plus aimé — et le plus fait aimer — la liberté et la patrie, ainsi disparaît (non, car ses amis ne l'oublieront pas) un des hommes qui ont mis le plus de foi au service des lettres et apporté dans la politique le plus d'idéal. Il y avait en lui du légiste érudit et brillant du temps jadis. Regrettant déjà, en sa jeunesse de ne plus...

... rencontrer dans l'épaisseur des bois
Des jeunes gens songeurs, bons et mélancoliques
Lisant Werther comme autrefois !

... M. Bardoux se trouvait un peu dépaysé parmi les brutalités des mœurs nouvelles. Il fréquentait à la fois Heine et Montesquieu, ouvrait Musset en quittant un de ces *messieurs* de Port-Royal, fermait un volume de Condorcet pour aller écouter un oratorio de Gounod... Ci-gît un Athénien qui fut un vrai cœur français de la vieille race de France.

XXXIV

La place Vendôme.— Un coin historique. — Les procès d'autrefois. — Le logis de Mansard et de Vergniaud. — Au pied de la colonne. — L'honneur de l'armée. — Le général Sarrazin. — Pierre Coignard, dit comte de Saint-Hélène. — Un forçat de Balzac. — Vautrin vivant. — Le général Mallet. — Le petit soldat. — Le rôle de la sentinelle. — A quoi pense Paris. — L'assassinat de Marie Bigot. — Une idée de Flaubert. — Une pièce qui dure. — Épaulettes rouges, épaulettes jaunes. — Sentinelles, veillez!

2 décembre.

Je passais hier, à la nuit tombante, sur la place Vendôme à peu près vide. Dans l'ombre s'allumaient les boutiques et deux longues files de lumières marquaient, au loin, les deux côtés de la rue de la Paix, où bruissait la vie de Paris. Très haute, la colonne légendaire se profilait sur le ciel assombri. Dans un angle de la place, une sentinelle en pantalon rouge allait du coin avoisinant l'hôtel Bristol à une guérite striée de tricolore; — et la lueur des becs de gaz accrochait des reflets d'acier à la baïonnette que le petit fantassin portait sur l'épaule.

Je regardai la large porte ouverte de l'hôtel de l'Etat-Major de la Place et, tout à côté, le portail du gouverneur de Paris. Une lueur vague, comme d'une énorme lanterne, éclairait la voûte aboutissant à une cour plongée dans l'ombre. La vaste loge du concierge semblait seule éclairée au rez-de-chaussée et, là-haut, les vastes appartements, dont les rideaux blancs gardaient seuls une apparence de couleur dans la pénombre, semblaient endormis. Quelque dernier rayon de jour faisait ressortir à peine les dorures des balcons de fer ouvragé, un soleil d'or au centre, le soleil du temps du Roi-Soleil. Aux étages élevés, des lampes brûlaient. Plus haut encore se dressait dans le ciel un lambeau d'étoffe, flottait au vent du soir le drapeau de la patrie.

Et je restai un moment pensif devant ces hautes murailles grises qui avaient caché à la foule des reporters, aux photographes apostés là, dans la journée, armés de leur kodak, les drames de la matinée et de l'après-midi, qui avaient entendu les dépositions des témoins, les paroles des acteurs. « Cela est déjà intéressant, a dit Hugo, un mur derrière lequel il se passe quelque chose. » Que s'était-il passé, derrière ces murs que Mansard a construits et que le temps a recouverts de sa patine, comme un tableau de maître ? Nous ne le savons pas, et l'angoisse étreint nos cœurs ; nous le saurons bientôt et l'anxiété pèse sur nos poitrines. Quel patriote avide de vérité, quel homme ami de la justice ne souhaiterait la fin d'un tel cauchemar ?

La petite sentinelle continuait sa faction, allant et



venant, par le froid piquant, devant l'hôtel, sous les plis du drapeau tricolore. Il n'était pas troublé, le petit soldat, et sans doute n'a-t-il même pas raconté en rentrant à la chambrée, qu'il a vu défiler tous ces personnages, le colonel Picquart, le commandant Esterhazy, d'autres encore, ont voulu tour à tour *interviewer*, et saisir brusquement à la volée. Il a le mot de ralliement, le petit soldat, et devant le vieil hôtel qu'habitèrent Mansard et le girondin Vergniaud — Marie-Joseph Chénier a logé, lui, tout à côté dans l'ancien hôtel du maréchal d'Estrées occupé par le général Saussier, — devant le majestueux logis où l'or des soleils de Louis XIV brille encore, le petit soldat, indifférent aux scandales qui nous énervent, monte la garde, symbolisant ainsi l'Armée elle-même, notre armée que ces éclaboussures n'atteignent pas.

Que d'histoire enferme, du reste, cette place Vendôme où l'herbe poussait entre les pavés lorsqu'elle s'appelait la *Place des Piques* et dont s'emparent maintenant les boutiques modernes qui vont en modifier l'admirable caractère !... C'est précisément en face de cet l'hôtel de l'Etat-Major de Paris que le genéral Hullin, commandant la 1re division, fut blessé par le général Mallet, et c'est sur le grand escalier même de ce numéro 12 que Mallet fut arrêté. On me dit que, du rez-de-chaussée de ce même hôtel, partit pour aller à Notre-Dame et devenir impératrice, la jeune fille qui s'appelait alors Eugénie de Montijo, comtesse de Teba.

Cette place, où se trouve la colonne, remplaçant la

statue de Louis XIV sculptée par Girardon et fondue par Keller, a vu célébrer les funérailles de Lepelletier de Saint-Fargeau, assassiné par un garde du corps. Elle a vu, trois ans après, brûler les appareils construits pour la fabrication des assignats. Elle a vu, il y a trente-huit ans, défiler sous les acclamations et les fleurs, nos troupes victorieuses revenant d'Italie. Elle a vu, il y a vingt-six ans... Que n'a-t-elle pas vu en 1871 ! Et, hier soir, silencieuse et morne, elle semblait, dans sa solennité muette, n'avoir — après les fièvres de la journée — d'autre mouvement que celui de la sentinelle en pantalon rouge, d'autre bruit que celui des talons du petit soldat frappant le trottoir désert.

Aussi, pour moi, il incarnait l'armée, ce fantassin en faction. Il était à son poste. Il laissait passer le cyclone. Et qui a pu croire que cette armée était même touchée par ces romans à la Montépin ? Elle est composée d'hommes, ayant leurs passions comme les autres hommes, cette armée qui est comme un creuset où se fondent, en un pur métal, tous les caractères les plus contraires. Est-ce qu'elle n'a pas eu, en sa longue et glorieuse histoire, des êtres qu'elle a, dans tous les temps, à toutes ses étapes de sacrifice, rejetés de ses rangs comme indignes ? Est-ce que, à l'heure des triomphes de la Grande Armée, la main terrible de l'empereur ne s'abattait pas sur les brebis galeuses pour les chasser sans pitié du troupeau ?

Il suffit de lire les dernières lettres de Napoléon 1er, ces lettres violentes, autoritaires, incroyables, pour voir comment le chef de ces héroïques soldats faisait



justice, épurait, condamnait. Et est-ce dans Marbot ou dans Thiébault que nous avons lu la tragique aventure de cet officier supérieur qui, à la veille de la campagne de 1812, est soupçonné d'entretenir des relations avec l'attaché militaire russe? On l'épie, on le suit, on le surprend et, une nuit qu'il sort de chez l'officier moscovite, quelques camarades portant au côté *l'aiguille à tricoter*, lui cherchent querelle comme par hasard et l'étendent, d'un coup de pointe, sur le pavé de la rue. L'armée qui partait pour le Niemen était-elle déshonorée parce qu'il y avait chez elle un traître?

Le hasard me met précisément entre les mains aujourd'hui un vieux recueil de *Causes criminelles* où, comme en une promiscuité ironique, je trouve le procès d'un général qui était un ancien forçat, un galérien du bagne de Toulon, et celui d'un général authentique, d'ailleurs bigame et même *trigame*, qui se vantait, lui déserteur, lui officier supérieur de l'Empire passant à l'ennemi en 1810, d'avoir servi les Bourbons en donnant aux Anglais un plan pour attaquer l'île de France, et aux Russes un autre plan pour détruire, en 1812, l'*armée de Bonaparte*.

L'armée était-elle déshonorée lorsqu'en juillet 1820, le général Sarrazin s'asseyait sur les bancs de la cour d'assises de la Seine? Était-elle atteinte même lorsque l'ancien général fut attaché au carcan et exposé devant le Palais de justice?

Il avait eu des mots étonnants devant ses juges, ce général de la Grande Armée, et comme le président lui disait :

— Vous avez porté en Angleterre les plans de l'armée française et vous avez écrit au ministre de la guerre (c'était Davout) que c'était sur vos indications que les Anglais avaient fait campagne en France, le général répondait :

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que *je suis de la Gascogne* et que j'en ai dit beaucoup plus qu'il n'y en avait. J'ai, du reste, rapporté d'Angleterre en France trois volumes de notes, qui valent des millions pour le gouvernement. Si les Anglais le savaient, ils me feraient pendre !

On le condamne. Il réplique ironiquement :

— Monsieur le président, *d'un général de terre vous faites un général de galères*, je vous remercie !

L'armée qui assista au procès, le maréchal Soult, dont cet étrange général invoquait le témoignage, furent-ils humiliés par l'indignité d'un seul? Avait-elle, l'armée, éprouvé, deux ans auparavant, un sentiment de doute lorsqu'elle avait appris avec stupeur que Pierre Coignard évadé du bagne de Toulon, se disant comte de Sainte-Hélène — *M. le comte Pontis de Sainte-Hélène* — avait, l'ordre d'Alcantara et la croix de Saint-Louis sur la poitrine, passé des revues, harangué nos soldats, gravi précisément, en faisant traîner son sabre, les escaliers de l'hôtel de la Place de Paris, se donnant, lui, fils d'un petit vigneron de Langeais et ancien caporal des grenadiers de la Convention, condamné par escroquerie à quatorze ans de galères, pour l'héritier légitime de Pierre de Pontis de Sainte-Hélène et de demoiselle de Lignières d'Aubusson de la Feuillade?

On ne croirait pas à l'aventure, à ce prodigieux roman improbable, si le compte rendu officiel des débats n'était là pour l'attester. Balzac, évidemment, lorsqu'il a revêtu son Vautrin d'un uniforme de général mexicain, Balzac a songé à Pierre Coignard, et encore n'a-t-il pas osé donner à son forçat épique les épaulettes d'un général français. La réalité ici dépasse la fiction. Pierre Coignard est un Vautrin plus stupéfiant et un Jean Valjean qui devient, sans le repentir-rachat, un autre M. Madeleine.

Et ce n'est pas Vidocq qui dépiste Pierre Coignard et reconnaît le galérien évadé sous les décorations et le chapeau à plumes du comte de Sainte-Hélène. Sur la place du Château des Tuileries, pendant une revue, un ex-forçat, un *cheval de retour*, pour le moment en liberté, arrête tout à coup son regard d'oiseau de nuit sur un brillant officier supérieur qui caracole en tête de l'état-major.

— Ah çà! se dit-il, mais c'est Coignard!

Il ajoute aussitôt, mentalement :

— Non. Impossible!

Cependant, sa prunelle ne quitte pas le beau cavalier. Les galériens ont, comme les sauvages, des points de repère pour se reconnaître. Le forçat d'hier remarque bientôt que l'officier a un tic, un certain tic, une façon de tordre convulsivement sa lèvre inférieure. C'est la marque de Coignard. Le tic, ajouté à la ressemblance et la précisant, ne laisse plus de doute. C'est bien Coignard qui est là.

Le forçat demande le nom de l'officier :

— C'est le comte Pontis de Sainte-Hélène!

— Allons donc ! C'est Pierre Coignard !

Et *le mouton* s'en va faire sa déposition à la préfecture de police.

La police dut être étonnée. Le comte de Sainte-Hélène, revenant d'Espagne, avait accompagné Louis XVIII fugitif à Gand et Sa Majesté avait remarqué et fort apprécié le zèle de ce fidèle. On s'informa et s'inquiéta pourtant. Le comte Pontis fut *filé* et on lui offrit de le confronter avec l'ancien camarade de Toulon. Pierre Coignard est venu place Vendôme et le vieil hôtel de Mansard n'a pas gardé trace de son ombre. Un jour, un officier d'état-major se présente chez lui; le comte de Sainte-Hélène demande la permission d'entrer dans son alcove, s'enfuit par une porte secrète et s'en va loger, rue Saint-Maur, sous le nom de Carelle. On l'arrête, on le confond. On découvre que Pierre Coignard, chef de bande, profitait des invitations ouvrant au comte de Sainte-Hélène les portes des salons pour prendre l'empreinte des serrures. Un forçat de Balzac, encore une fois, un frère historique de Vautrin.

Les soldats de 1818 — les échappés de la Bérézina de Leipzig et de Waterloo — se crurent-ils déshonorés parce que leur glorieux uniforme avait été porté par ce Coignard qui, ramenant de Saragosse la fille d'un cultivateur aragonais, Rose Marcen, ancienne maîtresse d'un émigré mort en Espagne sous le nom de comte de Sainte-Hélène, la présentait aux ministres, et peut-être au roi, non seulement comme sa femme légitime, mais comme la fille du *vice-roi de Malaga* ?

Le drame touchait à l'opérette et lorsque Coignard

se sentait accablé sous les dépositions de ses anciens compagnons de Bicêtre, de ses camarades de *cadène*, il répondait :

— Tout ça, c'est la bande à Vidocq!

Mais, au lendemain de l'ouragan de l'Empire, dans le tohu-bohu formidable qui avait bouleversé les mœurs, mis des couronnes sur des fronts de palefreniers, dans cette heure étonnante où régnait l'*impossible*, encore pouvait-on assister à ces incroyables tragi-comédies. Aujourd'hui, il semble que la multiplicité des informations et, comme on dit, le progrès des lumières, dussent rendre impossibles ces invraisemblables romans. — Ne vivons-nous pas au temps des rayons X? Et, pourtant, de quels épisodes extraordinaires ne sommes-nous pas encore et toujours les témoins! Nos pères nous ont conté quelle émotion s'était emparée de la France au moment du procès de Mme Lafarge. Le pays était nettement divisé en deux camps. On ne s'occupait que du drame du Glandier, et si obstinément que l'affaire du prince Louis-Napoléon, jugée en même temps, passa inaperçue.

— Nous avons notre affaire du *Collier de la Reine* avec l'affaire Dreyfus, me disait un de nos confrères.

Oui, avec cette différence que le procès en est débattu chaque jour, commenté par l'opinion, et je crois bien qu'il n'y a pas une seule réunion à Paris où ne se mêlent, dans les propos, les noms de Dreyfus et d'Esterhazy. C'est une obsession. Les Parisiens font de la graphologie comme les *souffleurs* autrefois faisaient de l'astrologie judiciaire. Gustave Flaubert voulait nous montrer, dans une féerie, un tableau à

compartiments multiples où, à la même heure, à la même minute — avec une précision mathématique — de bons bourgeois, frères de Bouvard et de Pécuchet, eussent été surpris se mettant à table et disant, exactement au même moment : « Ah ! voilà une soupe qui ne sent pas mauvais ! » puis, sans variante aucune : « Un petit vin qui se laisse boire ! » On peut affirmer qu'aux heures où Paris dîne, entre le potage et le dessert, partout, inévitablement, on a parlé du commandant Esterhazy et de l'ex-capitaine Dreyfus. « Eh bien ! et l'affaire Dreyfus ? » Il n'y a pas d'autre sujet de conversation et le manieur de poinçons qui a profité de l'occasion pour assassiner une fille galante a spéculé visiblement sur l'inattention de la curiosité publique.

A toute autre minute, le meurtre de Marie Bigot eût été le fait divers saillant qui attire invinciblement le lecteur. C'est à peine à présent un hors-d'œuvre. Ce n'est pas cela qu'on lit. L'aventure paraît banale. Qu'est-ce qu'une malheureuse fille étendue, d'un seul coup, aux pieds d'un crucifix ? Nous avons devant nous un drame plus saisissant où s'agitent bien d'autres personnages et qui déchaîne de terribles et navrants débordements de haines et de colères.

Et les spectateurs, qui payent leur place comme au théâtre — contribuables, par l'impôt du denier, et soldats, par l'impôt du sang, — trouvent que la pièce a des longueurs et réclameraient volontiers *Au rideau !* Le régisseur, parlant au public, ne va-t-il pas prononcer le mot décisif ?

— La réponse est bien simple, me disait un homme considérable : Tout accusé est présumé innocent, tout



condamné a été reconnu coupable. On a beau chercher, il n'y a pas d'autre question dans la question.

C'est ce que pense, en son instinct, la grande majorité de l'opinion. Elle a cet oreiller : le verdict. Mais on peut bien ressentir des scrupules de conscience et des doutes poignants, sans être exposé, comme M. Scheurer-Kestner, à voir son portrait vendu par les camelots du boulevard avec cette étiquette : Scheurer-Kestner, *industriel allemand !*

Triste et cruel moment qui laissera du trouble en bien des âmes !

Je viens, tout à l'heure, à la nuit tombante, de repasser sur la place Vendôme. J'ai revu ce coin historique dans la même obscurité silencieuse. Un soldat se promenait toujours devant la porte ouverte de la Place — et des sacs pendus à la muraille, des fusils accrochés au ratelier apparaissaient à travers les grilles du rez-de-chaussée dans le corps de garde allumé. Quelqu'un, là-haut, dans le grand salon du premier étage travaillait à la lueur d'une lampe. Rien de changé dans le tableau crépusculaire, si ce n'est qu'au pied de la colonne, sur les marches de granit, une couronne était posée : des palmes vertes et sur un large ruban tricolore ces cinq mots : *Honneur à l'armée française* — touchant témoignage dont cependant l'armée n'avait pas besoin ! On ne porte sa carte à une famille que lorsqu'elle est touchée du malheur et notre armée n'est pas en deuil. Le petit soldat allant et venant, le fusil sur l'épaule n'était pas le même. Il

avait, au lieu des épaulettes de laine rouge, des épaulettes jaunes. Mais le fantassin de la marine comme le soldat de la ligne, sans se soucier des bruits divers et des polémiques, montait la garde sous le même drapeau. Que lui font les « on-dit » ? Le mot d'ordre est là. Le petit soldat est à son poste.

Mais, dans l'ombre du soir et dans ce vent de tempête qui soufflait sur Paris, ces nuits dernières, comme sur les côtes de la Manche, il me semblait entendre une voix lointaine qui répétait aux troupiers en faction, sur le trottoir de pierre de nos villes ou sur l'herbe de la frontière :

— *Sentinelles, veillez !*

XXXV

Une trêve. — La séance académique de demain. — La succession d'Alexandre Dumas. — Une journée *courue*. — Les trois Dumas. — Le père et le fils. — Un mot du *Père prodigue*. — La mère. — Un billet de Dumas fils à Gambetta. — Dumas et Maquet. — Un exemplaire relié des *Trois Mousquetaires*. — Une lettre de Dumas père à Béranger. — La première représentation du drame les *Mousquetaires*. — L'obsession de l'heure présente. — Un journal nouveau. — La *Fronde*. — La guerre des femmes. — M. de Fourtou. — Paris nouveau. — Concours de façades. — Cloches et clochettes. — Une mode de Pologne. — Un peu de coton.

9 décembre.

Je n'ai jamais mieux compris qu'aujourd'hui l'ardeur qu'a le Mercure d'*Amphitryon* d'aller au ciel se *débarbouiller d'ambroisie*. Mais l'ambroisie ne se débite pas au coin des rues et on ne la trouve même pas toujours au coin du quai. C'est cependant une diversion agréable et consolante, que nous donnera demain l'Académie française. On y parlera excellemment, avec émotion, avec talent et même — le mot est de M. Albert Sorel — *avec grandeur* d'Alexandre Dumas

fils, d'Alexandre Dumas père aussi et du grand-père endormi sous la pierre de Villers-Cotterets. On imagine bien que la séance sera des plus courues. On s'en dispute les billets tout comme s'il devait y être question du capitaine Dreyfus, et je gage que, cette fois, les comédiennes y disputeront leurs places aux femmes du monde.

Plus d'un cherchera dans la foule celle dont le nom sera prononcé et qui incarna la première cette Marguerite Gautier que jouaient hier Sarah Bernhardt et la Duse et où Blanche Pierson, après Jane Essler, si passionnée, se montra si charmante. Certainement elle sera là, Mme Doche, la créatrice de la *Dame aux Camélias*, Eugénie Doche, qui conserve pieusement tous les souvenirs de ce passé et dont ne parlait jamais Dumas fils qu'avec un certain attendrissement. Toute sa jeunesse! « La première bataille! La première victoire! »

Il est assez juste que le comédien qui a combattu pour l'auteur débutant ou contesté soit associé à son triomphe, à l'hommage posthume. « Je suis académicien, écrivait l'excellent Eugène Labiche à l'acteur Geoffroy le soir même de l'élection, je te dois bien, mon vieil ami, un bras de mon fauteuil. »

Ce qui eût touché Dumas, dans les deux harangues où retentit son nom glorieux, c'est que son père n'y est pas oublié. Pouvait-il l'être, en vérité? L'aïeul lui-même le colossal mulâtre est associé à la renommée de ses descendants. Au-dessus des deux plumes entre-croisées flotte son plumet tricolore. Le général sourit à son fils, à son petit-fils et voilà, qu'on le veuille ou non, les



trois Dumas légendaires, comme les trois Vernet.

Je crois bien qu'on n'a pas mieux expliqué, commenté l'humeur vaillante, insconsciente et légère de Dumas père que ne l'a fait Dumas fils lui-même dans le *Père prodigue*. La comédie est, en cela, plus vraie cent fois que les fameux *Mémoires* paternels. On m'apporta, un jour, une collection d'autographes tout à fait précieuse pour un collectionneur. C'était une suite de lettres échangées, vers 1852 ou 1853, par Dumas fils et son père, le jeune homme étant loin de Paris, arrêté à la frontière de Pologne par la police russe qui ne lui permettait pas de suivre, sur le territoire moscovite, je ne sais quelle grande dame qui pourrait bien être la *Dame aux Perles*. Il y avait là tout un roman, singulièrement vivant, poignant même par endroits, et le fils, cantonné en quelque sorte dans un village boueux et lugubre qu'il semble avoir décrit au début du *Régent Mustel*, ce Parisien de Dumas fils, exilé loin du boulevard, en son logis désert, avec un piquet de cosaques lui barrant le passage, envoie à son père, à des amis aussi, comme Joseph Autran, des appels presque désespérés. Il n'a qu'une idée en tête, une passion au cœur. Il traverse une de ces crises qui trempent la lame humaine ou la brisent. Le père, lui, affairé, emporté par le labeur, pris entre le roman à livrer et le drame à faire répéter (il donnait le dernier coup d'œil à sa pièce, la *Barrière de Clichy*), trouve cependant le temps d'envoyer en Pologne des avertissements qui sont parfois des cris de père vraiment émouvants.

— Prends garde, lui dit-il, *tu sais que je n'ai que toi!*

Le mot dut frapper Dumas fils, car dans le *Père*

prodigue, lorsque M. de la Rivonnière — qui ressemble fort à un M. de la Pailleterie — recommande à son fils la prudence et redoute un duel avec un mari, c'est cette même parole que l'auteur met dans la bouche du comédien :

— *Tu sais que je n'ai que toi!*

« A quoi servirait-il de vivre, disait-il, si l'on n'*utilisait* pas les morceaux de sa vie ? »

Le *mot* paternel, si doux et si inquiet, avait ému Dumas fils qui fut, sous son masque hautain, un sentimental et un tendre. Je verrai toujours le regard pénétrant qu'il jeta sur Meissonnier déjà malade, en une de ses dernières rencontres. L'œil bleu et acéré se baignait, si je puis dire, d'une douceur profonde, mâle toujours. Il enveloppait d'amitié le maître qu'il tremblait de quitter. C'est dans le lit d'acajou du père Dumas que l'auteur de *Denise* a voulu mourir, avec le portrait de sa mère à son chevet.

La mère ! C'était pour lui, comme pour les féminins, l'objet sacré d'une tendresse qui demeurait celle d'un petit enfant même sous les cheveux gris du front à demi dégarni. « Il y a un cordon ombilical qu'on ne coupe jamais ! » disait-il, dissimulant son émotion sous une de ces formules scientifiques qu'il aimait. Et toujours, et dans toutes ses œuvres, ce qu'il défendit dans la femme, c'est la mère. Lorsqu'il voulut peindre un monstre, comme la femme de Claude, il lui fit maudire ses entrailles.

On a retrouvé dans les reliques de Léon Gambetta une lettre qu'Alexandre Dumas fils lui écrivait, lorsque le grand tribun perdit sa mère ; « J'apprends le grand

malheur qui vous frappe. Plus la destinée est brillante, plus la mère est précieuse. Elle est le souvenir vivant des jours complètement heureux et le repos des jours tourmentés. La franche poignée de main que nous nous sommes donnée, il y a quelque temps, m'autorise à vous témoigner autrement que par une carte banale la part très sincère que je prends à votre douleur. »

Quant à son père, Dumas l'adorait, mais comme un grand enfant qu'on protège et que l'on gronde. Il a trouvé, dans la préface d'une récente édition illustrée des *Trois Mousquetaires* des accents exquis pour dire à son mort : « A bientôt ! » Leur tendresse était souvent touchante, souvent inquiète chez le fils, parfois nerveuse chez le père. Le soir du triomphe du *Fils naturel*, comme on donnait, en famille, et entre intimes, un souper pour fêter le succès de l'œuvre nouvelle, si puissante et si brave en sa plaidoirie pour le « bâtard » :

— Ah çà, mais, dit naïvement le père Dumas, vous oubliez donc que j'ai fait *Antony* ?

On ne l'oubliait point; mais on saluait le fils qui venait de renouveler un sujet, repris depuis, du reste, par Augier dans les *Fourchambault*. Eût-on oublié *Antony*, ce soir-là, que Dumas père pouvait bien pardonner ! Lui-même commettait bien, et de la meilleure foi du monde, d'autres oublis, moins véniels peut-être s'il se fût agi d'un autre.

Je ne crois pas que ce bon, grand, amusant, entraînant, étourdissant Dumas père, cette sorte d'Homère gascon, se soit jamais mieux peint, sans le vouloir, sans le savoir, que dans telle lettre que j'ai là, curieuse, pleine de verve et de gloriole, stupéfiante d'ailleurs,

et monumentale, que ce très grand écrivain qui fut en même temps le meilleur des hommes écrivait à Béranger. Le chansonnier lui avait parlé, sans malice, je pense, des porions de lettres, qui creusaient le sol pour fournir du *minerai* à celui qu'on appelait « le plus fécond de nos romanciers », quand on n'irritait point Balzac avec cette même étiquette.

Dumas crut de son devoir de rassurer celui dont il se disait *le fils*, et voici l'admirable lettre que le père de Coconnas écrivit au père de Roger Bontemps :

Cher père,

Je reçois votre lettre et vous avez tort de douter du plaisir qu'elle devait me faire.

Cependant, ce plaisir a été mêlé d'un peu de chagrin.

Comment, vous — l'intelligence supérieure par excellence, — vous avez cru à ce conte populaire accrédité par quelques-uns de ces misérables qui essayent toujours de mordre les talons qui ont des ailes? Vous avez pu croire que je tenais fabrique de romans ; que j'avais, comme vous le dites, des mineurs pour me préparer mon minerai ? Cher père, mon seul minerai c'est ma main gauche qui tient le livre ouvert, tandis que la droite travaille — douze heures par jour. Mon minerai, c'est la volonté d'exécuter ce qu'aucun homme n'avait entrepris avant moi. Mon minerai, c'est l'orgueil — ou la vanité, comme vous voudrez — de faire à moi seul autant que font mes confrères les romanciers à eux tous — *et de faire mieux.*

Vous connaissez les hommes, mon très cher père, et les connaissant vous devez savoir que la discrétion n'est pas leur vertu principale, lorsque cette discrétion surtout devient du dévouement. Or, croyez-vous qu'il existe de par le monde des hommes assez dévoués et discrets pour avoir fait d'*Harmental*, les *Mousquetaires*, *Vingt ans après* et



Monte-Cristo et pour en laisser l'honneur et le profit à un autre ? Non, croyez bien que le jour où je mettrais mon nom à une chose qui ne serait pas de moi, je serais à la merci de l'homme à qui j'aurais ainsi soustrait sa part de bénéfice et de gloire. Je suis seul, cher père, je ne dicte même pas. J'écris tout de ma main et si, par hasard ou par bonheur, j'ai rencontré un Jules Romain je n'ai pas encore rencontré un Fattore.

« Je fais travailler des jeunes gens », vous a-t-on dit. Rappelez-vous ceci, cher père : les jeunes gens débutent toujours dans le monde avec une vieille femme au bras et, dans la littérature, avec une vieille idée dans la tête. Il faut avoir déjà beaucoup d'expérience pour que les idées jeunes vous arrivent.

D'ailleurs, cher père, toute ma vie à venir se compose de compartiments remplis à l'avance de travaux futurs déjà esquissés. Si Dieu me donne encore cinq ans à vivre, j'aurai épuisé l'histoire de France depuis saint Louis jusqu'à nous. Si Dieu me donne dix ans j'aurai soudé César à saint Louis. J'ai toute l'antiquité à faire — ou plutôt à refaire, car, jusqu'à présent, on ne l'a guère que défaite.

Pardon de l'espèce de vanité que vous croirez peut-être reconnaître dans ces lignes ; mais il est certains hommes aux yeux desquels je tiens à paraître ce que je suis et, certes, vous êtes des premiers parmi ces hommes-là.

M. Viennet, par exemple, peut croire de moi ce qu'il voudra, cela m'est parfaitement égal et je n'écrirai pas deux lignes pour le dissuader. Or, ces trois longues pages que je vous écris parce que vous n'êtes pas M. Viennet ; cette lettre, la plus longue des lettres qui soit sortie de ma plume depuis trois ans peut-être, me dispense de vous dire, cher père, que m'en tenant à mes seules idées transcrites par ma seule main droite, je suis obligé de faire pour M. La Cecilia ce que je fais pour tout le monde — c'est-à-dire de refuser même l'entrée de ma porte à un manuscrit, car, le lendemain du jour où un manuscrit entrerait chez moi,

je serais accusé de l'avoir reçu pour en prendre ou l'idée, ou la forme, ou le fond.

Adieu, très cher père, et si la Calomnie frappe encore à votre porte sous quelque forme qu'elle se présente, fût-ce sous l'habit d'un académicien, fermez-lui, je vous prie, votre porte au nez.

Je vous embrasse avec un respect bien filial et avec la plus réelle admiration.

AL. DUMAS.

Quoi de plus étonnant que cette lettre, jaillie d'un coup, écrite comme d'un trait, sans ratures? Je ne sais ce qu'en pensera M. Paul Maurice et notre ami Cherville, ou plutôt je le sais fort bien. « Ce cher Dumas! ce bon Dumas! nous répondront-ils, après une telle lettre, nous l'aurions embrassé! » Auguste Maquet eût été plus sec. J'ai là, provenant de sa bibliothèque de Sainte-Mesme, un exemplaire des *Trois Mousquetaires*, que m'a donné un ami. Auguste Maquet a fait relier son exemplaire, avec ce titre en lettres d'or sur maroquin rouge.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

par

A. DUMAS

et

A. MAQUET.

Petite consolation de bibliophile. Lorsque Maquet reposait son regard sur les rayons de ses livres, ce dos de volume lui semblait une protestation et une revanche. J'ajoute bien vite que Maquet lui-même

rendait justice à la bonté pleine d'effusion de ce grand Dumas contre lequel il devait plaider. C'est de lui que je tiens un trait, vraiment touchant, qu'il est bon de conter aujourd'hui.

Le soir de la première représentation du drame tiré des *Mousquetaires*, Alexandre Dumas arpentait, tout joyeux, les planches de l'Ambigu et Auguste Maquet, son collaborateur, se tenait, mordillant un peu sa moustache, dans la coulisse. A mesure que le drame s'achevait, la soirée devenait triomphale.

Il était convenu entre Dumas et Maquet que, sur les romans composés par eux comme sur les drames tirés de ces romans et qui devaient être nombreux, le nom illustre d'Alexandre Dumas figurerait seul. C'était la marque glorieuse, l'estampille populaire. Le traité là-dessus était net et formel.

Comme le dernier tableau allait être joué, Auguste Maquet vit Alexandre Dumas parler tout bas, dire quelques mots à l'oreille de Mélingue, l'idéal et irrésistible d'Artagnan qui, d'ailleurs, parut enchanté.

— Il le félicite, pensa Maquet, et qu'il a raison!

Mais Dumas, laissant là Mélingue, arrivait du côté de son collaborateur anonyme.

— Mon cher ami, lui dit-il, est-ce que votre mère est dans la salle?

— Certes! fit Maquet, un peu mélancolique et comme s'il n'était pas de la fête. Elle est là, dans une seconde loge.

— Eh bien! ajouta Dumas, tout à l'heure, ne perdez pas de vue cette seconde loge. Regardez-là, je vous prie!



Le drame finissait. La toile tomba sur des bravos. Toute la salle réclamait le nom de l'auteur.

— *L'auteur! L'auteur!*

Mélingue, acclamé, s'avança près du trou du souffleur et, lentement :

« Mesdames et messieurs, dit-il, le drame que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est de M. Alexandre Dumas... (il prit *un temps*, comme on dit, puis, de sa belle voix mordante)... et de M. Auguste Maquet!

Un double cri répondit à ce nom, un cri qui devançait les applaudissements dans la salle, un cri qui précédait les embrassades sur la scène, le cri joyeux de Mme Maquet mère, le cri reconnaissant d'Auguste Maquet. Et Maquet sautait au cou de Dumas qui lui disait, lui frappant sur l'épaule :

— Eh bien! êtes-vous content? Ce sera comme ça pour les autres pièces! Allons travailler!

Dumas père s'était, en donnant une joie à la mère de Maquet, souvenu du temps où, petit expéditionnaire, il travaillait à Paris âprement, ardemment, pour envoyer un peu d'argent à la veuve du général de la République, la vaillante femme dont toute la fortune consistait en un bureau de tabac.

La séance sera intéressante, et nous pourrons applaudir encore ces représentants disparus d'une forte race française au génie robuste et au verbe clair. Et enfin nous pourrons donc — pendant que se poursuivra l'œuvre de la justice — parler d'autre

chose que du procès Dreyfus et de l'affaire Esterhazy! C'était un cauchemar. Le jour de l'an approchait sans qu'on prévît la trêve des polémiques à l'heure clémente de la trêve des confiseurs. On lisait moins de livres, on allait moins au théâtre, les desserts des dîners priés devenaient des joutes oratoires ou des consultations judiciaires. Et précisément, en pleine mêlée, des femmes courageuses et convaincues s'apprêtaient à lancer un journal nouveau, un journal spécial, moniteur du féminisme, la *Fronde*. C'est ce qu'on appelle une diversion.

La *Fronde*! Et pourquoi la *Fronde*? Le Goliath masculin va-t-il recevoir au front la pierre de quelque David du féminisme? Non ce n'est pas cela sans doute, et Dumas précisément, Dumas père n'avait-il pas écrit un drame sur la Fronde qu'il appelait la *Guerre des femmes*? Ce fut, en son temps, un grand mouvement féministe et d'une valeur particulière que la Fronde, et la femme y poussa de toute la force de ses petites mains, armant les frondeurs et mettant non seulement le feu aux poudres, mais, la mèche aux canons. Guerre de femmes qui électrisa plus d'un galant homme. Nos frondeuses de 1897 se sont souvenues de la *Guerre des femmes* du temps de la grande Mademoiselle et, plume au vent, elles partent en guerre. Revendications par la justice, revendications par la pitié, revendications par le droit du talent. Nous allons assister évidemment à de brillantes passes d'armes. Et il n'y a pas à craindre cette fois, tant nos frondeuses sont résolues, qu'après avoir, comme La Rochefoucauld, fait la guerre aux rois (à moustaches), elles

finissent prosaïquement par tirer les bottes d'un de ces tyranniques Lauzun, dont je parlais à propos de miss Clara Ward et de M. Rigo.

Va, pour la *Fronde*! Ce journal de demain est peut-être le journal de l'avenir. Il en appelle à toutes les femmes. Nous verrons bien si les femmes répondront et si la France est frondeuse. Elle a besoin de se recueillir un peu, présentement, cette France effarée, énervée, navrée par toutes ces dernières secousses. Elle assiste à un spectacle déconcertant où se succèdent les coups de théâtre, où les acteurs semblent apparaître et disparaître dans le brouillard. Et qu'ils vont vite! Quand on pense au peu d'espace qu'a rempli en nos journaux la mort de M. de Fourtou, ce M. de Fourtou qui fut, à son heure le tout-puissant Fourtou inquiétant, redouté, et qui se vantait précisément de faire « *marcher* la France »!

Le « ministre à poigne »! Vous en souvenez-vous? L'homme qui semblait tenir suspendue sur nos têtes la massue du coup d'État! Comme tout passe! Il y eut, du moins, une heure de lutte vaillante à cette époque, et l'*ère des dévouements* n'avait pas fait place à l'*ère des difficultés*. Et tout cela date d'hier. Et tous ces acteurs du drame, chefs d'emploi ou comparses, disparaissent l'un après l'autre non seulement de la scène, mais du monde.

Il semble que tout soit complètement renouvelé et que non seulement le personnel des hommes, mais l'aspect même des choses, le décor change tout à fait. Le Conseil municipal ne parle-t-il pas d'ouvrir, pour la construction des maisons nouvelles, un concours

de façades? La fantaisie ou le goût des architectes va décidément nous faire un Paris nouveau. Puisse-t-il n'être pas trop bizarre! La rue a déjà changé d'aspect et les *embarras de Paris*, maudits par Boileau, sont devenus essentiellement *modernistes* : le pneu de caoutchouc du bicycliste vous surprend déjà traîtreusement en arrivant sur vous à toute vitesse. Quand nous aurons les fiacres à pétrole et les voitures électriques — et que les chevaux, bonnes bêtes, ne seront plus là pour conduire les cochers et leur éviter les accrocs — ce sera complet.

En attendant, notre cher Paris donne, avec toutes ses sonnettes et ses sonnailles, l'idée de la légendaire *Ville sonnante*. Les bicyclistes ont leurs grelots, les voitures aux roues caoutchoutées passent en sonnant, comme des droschkis (gracieuseté faite à l'alliance russe). Ce sont partout clochettes qui tintinnabulent : drelin, drelin! Paris est un fantastique et gigantesque Argan agitant sa sonnette de malade (point imaginaire, hélas!). Il donne parfois la sensation de quelque énorme ville flamande où l'on perçoit, çà et là, l'aigre sonnerie de quelque carillon invisible.

La margrave d'Anspach prétend — et je ne crois pas qu'on ait vérifié son affirmation — que les dames polonaises de son temps, fort vigilantes en ce qui touchait la vertu de leurs filles, avaient, en quelques districts, forcé les jeunes personnes à porter de petites clochettes sous le menton et derrière la nuque afin de « bien indiquer où elles sont, et ce qu'elles font ». Il ne manque plus à Paris que ces clochettes protectrices et cette sonnerie nouvelle, mêlée aux

grelots des bicyclistes et aux mugissements des tramways-musique de l'avenir. Mais si l'on s'avisait de ressusciter à Paris cette mode de la vieille Pologne, c'est alors que la guerre des femmes deviendrait sans merci et que les frondeuses de la *Fronde* s'insurgeraient avec colère.

— Oh! mon Dieu, non, me disait un sceptique, rien de plus simple, et la précaution, comme celle de Bartholo, deviendrait inutile : on aurait tôt fait de mettre du coton dans les clochettes!

Et si l'on pouvait faire de même dans nos polémiques et discuter et même d'insulter — au moins jusqu'au jour de l'an — en sourdine!

XXXVI

Trop d'émotions ! — Le cerveau moderne. — Un nouveau drame : le crime de Carrara. — Une reprise du *Juif polonais*. — Le garçon de banque. — Proie vivante. — Les instantanés. — Les indiscrétions du cinématographe. — Un *lunch* royal en famille. — Les *Rois en exil* et les *Rois en pantomime*. — Une fête symbolique : le *Bal du déficit*. — Bijoux nouveaux. — Les *petites tortues*. — Rodolphe et des Esseintes. — La zoophilie morbide. — Parisiennes de 1897. — Le joujou de l'année. — Une fouille au Panthéon. — Victor Hugo et Jean-Jacques. — Le *tonnerre* du guide. — La vie d'outre-tombe. — Monsieur Rousseau est-il chez lui ?

14 Décembre.

Je ne sais quel physiologiste a déclaré que les chemins de fer et leur trépidation finissaient à la longue par déplacer les cervelles humaines. Trop de secousses, petites ou fortes. Si nous devenons nerveux, maladivement irritables, d'une sensibilité morbide, la faute en est aux wagons et à leur roulis particulier. Elles sont cependant de faible importance les secousses du railway, comparées à celles qu'impriment, au cerveau

de nos contemporains les surprises, les coups de théâtre et les coups de gong de notre extraordinaire existence.

A peine une émotion est-elle émoussée que nous passons à une autre. C'est une succession de courants électriques qui nous traversent et nous agitent comme des grenouilles au bout des appareils galvaniques. Toutes ces saccades ne prouvent rien d'ailleurs contre l'atonie générale et nos grands gestes de pantins détraqués n'ont la plupart du temps ni utilité ni mesure. Et comment ne serions-nous pas fort troublés par ce trépidant cinématographe qu'est devenue la vie moderne et où les personnages les plus divers apparaissent et disparaissent après une mimique exacerbée, ponctuée d'étincelles et de pétillements électriques?

L'instruction de l'affaire Esterhazy n'est point finie que voici, sur le cinématographe parisien, apparaître l'affaire Carrara. C'est à se demander si le drame du Kremlin-Bicêtre n'est pas arrivé tout à point pour faire une diversion. Grand premier rôle de meurtrier, du reste, que ce Carrara, qui met en action le *Juif polonais* d'Erckmann-Chatrian et fait consumer le garçon de recette Lamare dans sa champignonnière, comme le vieux Mathis fait brûler le juif de Pologne dans le four à plâtre. Tout est à souhait dans le drame nouveau pour donner au public le petit frisson qui cause la terreur et détermine le succès, tout, le paysage, le décor, les êtres : cette femme qui accuse par lâcheté, ce meurtrier qui guide les agents dans les dédales de la champignonnière. Et le nom du



principal personnage : *Carrara.* Il sonne bien. Il est fait pour la gloire. Le sinistre Vacher a un rival.

Pour le moment, la curiosité publique s'inquiète de savoir si la victime a ou n'a pas été dévorée par le brasero souterrain et s'il est possible de faire disparaître, par le feu, en totalité, un de nos misérables corps humains. Ne posez jamais cette question à nos savants, si vous ne voulez pas être terrifiés. Ils vous répondront qu'on peut faire mieux, ou pis : par exemple, dissoudre chimiquement un corps humain, le liquéfier, si bien qu'un assassin pourra faire couler au ruisseau le cadavre réduit à l'état liquide et dont, pardon du mot, il ne restera goutte. O bénéfices de la civilisation !

Ces révélations soudaines nous rendent doucement sceptiques sur l'infini progrès des mœurs. Il semblait que les crimes violents, atrocement sauvages, à la Fualdès, dussent être impossibles et voilà Vacher et Carrara qui nous répondent, l'un avec son couteau, l'autre avec son marteau. Avouons, du reste, que, si les bergers des campagnes sont des victimes abordables, le garçon de recette, courant nos rues, porteur de sommes considérables, avec son portefeuille de cuir, sa sacoche, son tricorne, semble une proie tout indiquée, une tentation ambulante, une sorte de trésor qui marche. Entre l'étalage du changeur, où les bank-notes reposent, allèchantes comme le satin d'une peau humaine, où les pièces d'or allument leurs rayons jaunes et le garçon de banque qui le coudoie sur le trottoir, le réfractaire sent l'appétit lui venir et, comme un chien errant,

il flaire, hérissé, l'argent qui dort et l'argent qui passe.

Lacenaire avait, un des premiers, inventé le piège au garçon de recette. Avec un billet à payer on attire le pauvre diable au guet-apens. Tout assassin est sûr qu'avec le brave homme qui va toucher des traites pour autrui on ne fera pas buisson creux. C'est un garçon de banque qu'on assassine au premier acte du *Chiffonnier de Paris*, de Félix Pyat, et on entendit, un soir, des spectateurs du mélodrame dire, en sortant du théâtre : « Au fait, c'est vrai, c'est *rien* facile ! »

Chiens de garde du capital, les garçons de recette ont contre eux les crocs aiguisés de tous les fauves qui rôdent. Peu tentés par eux-mêmes, honnêtes, fidèles, ils sont l'appât en chair et en os. Avec eux, on n'est pas volé, on peut frapper de confiance. Et — chose effroyable — Carrara hésita entre deux d'entre eux, choisissant celui qui lui paraissait le plus *chargé*. Si l'on mettait en œuvre le drame du Kremlin-Bicêtre, la *scène à faire* serait l'attente du pauvre Lamare par cet homme et cette femme se regardant l'un et l'autre du fond de leurs yeux de braise et se disant tour à tour :

— Il va venir ! Il ne vient pas ! Il ne viendra pas !... Le voilà ! C'est lui !

Certes, il y eut là une minute atrocement curieuse et le crime a, comme la guerre, qui s'en rapproche, son *moment psychologique*.

N'essayons pas de le nier, Carrara intéresse la foule. Il fait recette. On oublie pour lui les angoisses



d'hier. Des photographes ont pris, lorsqu'on a ramené l'homme et la femme sur le lieu du crime, des *instantanés* et il est fort possible que les cinématographes nous montrent bientôt l'arrivée de M. Atthalin dans le paysage de banlieue, comme il nous font voir les duels du chevalier Pini ou les défilés des pèlerins de Lourdes. Ils vont même plus loin, les cinématographes et rien n'est pour eux ni secret ni sacré. Je ne sais pas d'instrument plus irrespectueux. Le Parisien n'a-t-il point, grâce à lui, à l'heure où je parle, l'ironique plaisir d'assister, après son dîner, au spectacle imprévu d'un *lunch* du prince de Galles et de sa famille ?

Tous les soirs, cette scène intime est offerte à la curiosité des badauds. Le cinématographe raconte, avec des indiscrétions de reporter, le *five o'clock* du futur roi d'Angleterre. Voici, dans un jardin, le prince, la princesse, les invités, les babies, les serviteurs, le chien favori. Les babies mangent, le *gordon setter* gambade, les princes sourient. Toutes ces figures se meuvent comme dans un décor au fusain et semblent jouer — un peu fébrilement — une comédie familière dont on ne saisit que les gestes sans en entendre les paroles.

Et le spectateur, tout en digérant, assiste à cette curieuse pantomime d'un nouveau genre.

Louis XIV, qui n'admettait pas que son valet de chambre l'aperçût jamais sans perruque, eût proscrit le cinématographe et le *biograph* comme attentatoire à la majesté royale. Quel prestige, en effet, peuvent conserver les souverains, si l'objectif nous les montre

ainsi dans l'embourgeoisement de leur existence de tous les jours? Un *petit lever* en photographie, l'*Œil-de-Bœuf* vu par les instantanés. S'imagine-t-on de telles scènes? C'est un bon instrument de républicanisme que le cinématographe, et si les *Rois en exil* conservaient encore quelque auréole, comment veut-on que la vénération persiste à l'heure des *Rois en pantomime*?

La photographie agrandie ne nous les montre plus que sous l'aspect un peu agité d'Hanlon-Lee en grisaille. Je crois bien que, pour le repos des souverains, il y a quelque chose de plus redoutable que la liberté de la presse ou de la tribune, c'est la liberté du cinématographe.

Il y a bien aussi la question budgétaire, partout périlleuse. Et j'ignore si je dois à l'inévitable mélancolie d'une année qui finit l'impression ressentie tout à l'heure à la vue d'une affiche rouge portant ces mots : *Bal du déficit*. L'affiche rouge m'a arrêté au passage. Il s'agit d'un supplément de fête destiné à payer les frais d'une autre fête très bruyante. Tout le système de notre vie moderne est là, cette vie officielle et privée qui, s'il elle avait un Dangeau, aurait un Dangeau photographe.

Bal du déficit! C'est, en trois mots ironiquement suggestifs, la fête symbolique d'un temps où les ressources ne sont à la hauteur ni des rêves ni d'un appétit. On ne danse plus sur un volcan; mais, au-dessus d'un gouffre, sur des planches qui peuvent craquer. L'éruption du volcan, on peut la fuir encore; mais l'enfoncement dans le trou profond, comment

l'éviter? Et qu'importe? On danse. Les mascarades se soldent par une perte sèche; on recommencera les *vachalcades* et on redonnera des *bals du déficit*, et, de déficit en déficit, la vie continuera, tandis que les philosophes pratiques diront tout simplement, comme ce roi Louis XV dont les *five o'clock* eussent été bizarres, vus au cinématographe :

— Après nous, le Déluge !

Je connais des philosophes plus amers. J'en sais un qui voit un nouveau symptôme de décadence dans cette mode nouvelle et paradoxale qui est la singularité de l'année: les bijoux vivants, les petites tortues montées en broches et blindées d'orfèvreries.

« — Mon cher monsieur, me disait hier un de ces professionnels de la lamentation, ce petit fait n'est rien, ou peu de chose, mais il a sa signification. Tout a un sens et c'est vraiment, s'il faut en croire certains savants, un symptôme morbide que cet amour étrange pour certains animaux, ce goût dépravé pour des caprices de ce genre. Des tortues vivantes devenues des parures ! La zoophilie, à un certain degré, devient une tare. Et ce qui paraît une originalité n'est qu'une variété du détraquement. »

Oh ! combien sévère notre moraliste ! On ne saurait pourtant condamner cette affectivité toute spéciale, et pourquoi serait-il naturel d'aimer un cheval, un chien, un chat, et quasi maladif d'aimer un oiseau ou une tortue ?

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait,

disait Hugo.

Les Américaines ont eu les petits caméléons de la Floride qu'elles arboraient comme de vivants joyaux. Les Parisiennes — certaines Parisiennes — se plantent sur la poitrine de petites tortues noires dont les ornements jettent des feux à chaque mouvement des étranges chéloniens transformés en joyaux animés. C'est la mobilisation des joyaux.

On s'est beaucoup moqué de la facétie du Rodolphe de la *Vie de Bohème* faisant peindre en rouge — parce que c'est plus gai — le homard vivant qui lui tient compagnie dans sa mansarde. Cela a paru d'un comique naïf. Mais la bizarrerie de des Esseintes incrustant dans la carapace d'une tortue des pierres précieuses avait naguère semblé originale. Elle l'est, en effet. Et la voici réalisée par des orfèvres qui connaissent l'humeur féminine. Les tortues vivantes et les tortues minuscules sont devenues des parures. On les porte, en manière de broche mouvante, au bout d'une chaînette d'or épinglée au corsage. La tortue, avec son dos carapaçonné de diamants ou de turquoises, donne ainsi l'idée de quelque Ottoman de carnaval s'agitant avec un soleil dans le dos. Elles reluisent et flambent, les pauvres bestioles prisonnières. Elles cherchent à se dérober à l'étroit carré de velours où elles sont attachées comme au piquet. Elles aspirent à la liberté comme toutes les créatures de la terre et traînent leur maison devenue étincelante de feux imprévus.

C'est un premier pas fait vers la parure zoologique. Si la mode s'en mêle, les élégantes auront bientôt leur ouistiti de poche ou leur couleuvre de manchon.



Les bijoux, broches et bracelets, qui revêtent les formes, déjà passablement singulières, de gros bourdons en diamants, de mouches en émeraude, d'araignées en pierres précieuses, de serpents ou de lézards seront des bijoux vivants, insectes ou reptiles et peut-être alors le pessimisme de mon ami le contempteur aura-t-il occasion de se déployer.

En attendant, les railleurs proposent de donner aux Parisiennes qui ont adopté la mode nouvelle le nom même du bijou qu'elles *lancent* avec un souriant amour du paradoxe. On les appellerait volontiers les *Petites Tortues*. Et il y aura des petites tortues sur le boulevard, dans les baraques du jour de l'an. Et les crieurs de nouveautés hurleront les *petites tortues*, comme s'il s'agissait d'un événement national ou d'une fausse nouvelle. Et peut-être, de tout le bruit, de tout le labeur, de toutes les colères, de tous les efforts, des espoirs, des tentatives, des œuvres même de cette tumultueuse année 1897, restera-t-il en fin de compte et pour tout résultat — quoi? — cette bizarre invention renouvelée de des Esseintes : les *petites tortues*.

Et, pendant que j'écris, on ouvre, ou l'on va ouvrir, au Panthéon, le tombeau de Jean-Jacques pour voir si le « *philosophe de Genève reste chez lui* ». S'il est visible, on lui palpera le crâne et on regardera si les os gardent la trace de quelque balle afin de savoir si Rousseau s'est oui ou non suicidé. On se passera, de mains en mains, cette tête, et les investigateurs pourront réciter, Jean-Jacques en mains, quelque

fragment du monologue d'*Hamlet*. « Je l'ai connu, Horatio ! » J'imagine que pour un enthousiaste de Rousseau ce sera une délicieuse sensation, un peu macabre et que mon ami le philosophe de tout à l'heure trouverait morbide.

Victor Hugo couché non loin de là sous ses mille couronnes poudreuses, tressaillira peut-être en entendant les ouvriers de l'architecte remuer la pierre de Jean-Jacques. Il se demandera ce que veulent ces hommes qui viennent troubler les ancêtres dans le silence des tombeaux. Et s'il y a eu, cette nuit, au fond des caveaux, un dialogue entre les morts, plus d'un aura dû se dire que Michelet est plus heureux qui dort, loin de ces voûtes, sous le vent frais, au haut de la colline.

Mais encore ces recherches d'érudits, ces fouilles d'archéologues littéraires, de dénicheurs d'ossements, n'ont-elles pas le caractère odieusement ridicule de ce fameux *écho* que les guides, aux caveaux du Panthéon, éveillaient pour la plus grande joie des badauds, à deux pas des poètes, des héros ou des grands citoyens endormis.

— Veuillez écouter, messieurs, mesdames !

Et le guide, frappant la voûte d'une baguette flexible, faisait retentir les galeries de grondements, de roulements, de bruits d'orage ou de battements de tambours. Les Anglais étaient ravis. Les visiteurs disaient : *Encore !*

Et le guide renouvelait ses tonnerres et reprenait ses coups de grosse caisse.

Pauvres morts que venait insulter ce tagage ! Un ordre intervint qui arracha la baguette des mains du

guide et condamna les roulements au silence. Les illustres morts croyaient avoir reconquis la paix. Non. Ils auront encore leur sommeil troublé par une *commission*, d'ailleurs respectueuse. Mais cette sorte de *post-scriptum* de la biographie de Rousseau eût semblé à l'auteur d'*Émile* un surcroît d'épreuves. Il ne s'y attendait pas.

« Si nous étions immortels, écrivait-il dans l'*Émile* précisément, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. »

Eh bien ! non et ce Rousseau qui faisait presque une grimace lorsque Bernardin de Saint-Pierre, pourtant bien poli, lui rendait visite, aura reçu, quoiqu'il en eût, des visites nouvelles. Tout n'a pas été fini avec « cette vie » pour l'auteur d'*Émile*. On a voulu savoir s'il n'était pas *visible* encore et on a ouvert son et ses tombeaux alors qu'il vaudrait mieux rouvrir ses livres. Je comprends toute la piété de ces enquêteurs posthumes. La vérité a ses devoirs et, pour les morts, l'indiscrétion peut être une des formes du respect.

Mais quelle ironie, tout de même et comme l'auteur de *Candide* se moquerait du « promeneur solitaire » qui n'a pu demeurer seul, même après sa mort, et que ses disciples, pour savoir si *Jean-Jacques Rousseau reste chez lui*, auront traité comme un sublime Choufleury !

Oh ! la tombe, l'idéale tombe ignorée du Milton inédit et sans gloire, — dans le cimetière de village du poète Gray !

XXXVII

ALPHONSE DAUDET

17 Décembre.

La gloire lui était depuis longtemps venue ; la postérité commence. Elle sera fidèle à ce charmeur qui, pour consoler la douleur humaine, eut le don délicieux des larmes.

Il meurt en plein labeur, entre la correction des épreuves de son dernier roman, *Soutien de famille*, et les feuillets nouveaux de ce livre qu'il voulait précisément appeler la *Doulou*. Il meurt heureux, du moins, — subitement, sans avoir ressenti l'anxiété suprême et sans avoir vu les angoisses des siens. Et je me rappelais le passage d'une de ses plus poignantes confidences lorsqu'il conte qu'il a peur de disparaître avant « l'achèvement du *bouquin* aimé » — et qu'il le dit à sa compagne dévouée, collaboratrice et conseillère de toutes les heures. Il a eu la mort clémente après les



années d'épreuves, les années de souffrances qui, au lieu d'aigrir cette nerveuse, exquise nature de sensitive, l'avaient — M. Zola nous le disait un jour — élargi dans le large sens de la pitié, ouvrant sur l'humaine détresse cet esprit éveillé de poète bercé jadis par le chant des cigales et amusé du vol des papillons.

Aucun exemple, plus frappant dans l'ascension vers l'idéal que cette vaillante existence d'Alphonse Daudet partant du verger où la classique cousine cueille les prunes du prunier, comme Mlle Gallet jette à Jean-Jacques, les cerises du cerisier, pour arriver aux études poignantes, aux torturantes pages de *Sapho* — son chef-d'œuvre peut-être, — en passant par les tristesses émues de *Fromont jeune* et les inquiétudes de l'*Évangéliste*. Chaque page d'Alphonse Daudet fut un pas en avant,un progrès dans le sens de l'humanité uni au talent. Il eut, plus que personne, après le verbe qui caresse, le mot pénétrant qui console. Les *Lettres de mon moulin* jadis avaient eu la séduction de beaux rêves d'un conteur achevé, d'un maître styliste à la phrase à la fois musicale, vivante, et comme mimée ; les *Rois en exil*, le *Nabab*, *Numa Roumestan* nous apportaient des émotions plus profondes, des études d'une cruauté virile, où l'amertume le plus souvent et la satire se dissimulaient sous la gaieté narquoise d'un observateur souvent attristé, mais que consolait un sourire d'enfant ou un rayon de soleil.

C'est un compagnon d'autrefois qui disparaît, et nous avions connu Alphonse Daudet à l'heure de ses débuts printaniers, lorsqu'il donnait à l'Odéon ou à la



Comédie ses premières pièces, la *Dernière Idole* et l'*Œillet blanc*, et aussi lorsque, dans le rez-de-chaussée vitré de l'imprimerie Kugelmann, rue de la Grange-Batelière, il venait corriger les épreuves de ses premiers contes, des fantaisies qu'il donnait au *Figaro* bi-hebdomadaire. On pouvait dire de lui, comme de Henri Heine, qu'il était beau comme un jeune dieu, maigre, avec un profil de pure médaille, les cheveux noirs, longs et drus, une barbe fine de buste antique et ce charme particulier que lui donnait sa myopie, cette myopie qui, lui faisant apercevoir le grain le plus fin des choses, ne l'empêcha jamais d'apercevoir les vastes horizons des paysages dont il traduisait l'âme comme il étudiait aussi et rendait celle des êtres.

En ce temps-là, Alphonse Daudet était le souriant poète de la *Double conversion* et le versificateur applaudi de ces *Prunes* que popularisèrent les frères Lyonnet. Il humait la vie en délicat. On le disait souffrant et il partait pour l'Algérie — comme Gérard de Nerval pour l'Orient — afin d'y chercher, avec la guérison, des visions nouvelles. On ne soupçonnait pas l'acuité de vision, la profondeur de pensée de ce doux rimeur plein de verve qui corrigeait là les chapitres de sa prestigieuse histoire de Tartarin devenu pour nous légendaire comme un baron de Munchhausen de Tarascon. Ce fut la guerre qui nous révéla un Daudet nouveau, un Daudet pénétré de mélancolie, le cœur serré et les yeux rougis par les malheurs de la patrie, un Daudet qui traduisait, dans ses *Contes du lundi*, toutes nos espérances, nos rêves fustigés, nos patriotiques souffrances du temps du siège. Quel talent dans



ces pages courtes, et comme Alphonse Daudet, lui aussi, pourrait, de 1871 à cette mort d'Edmond de Goncourt qu'il nous peignait naguère avec une précision médicale et une douleur fraternelle, composer un volume de souvenirs portant le titre choisi par Hugo : *Choses vues* !

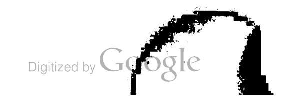
Oui, la guerre, les tristesses, l'accablement de la guerre avaient transformé Alphonse Daudet qui trouvait aussi, dans la félicité d'une union choisie, un encouragement aux œuvres fortes qui allaient le placer, dans l'histoire littéraire de notre temps, à son rang, au premier rang. L'apparition de *Fromont jeune et Risler aîné* fut un événement dans l'histoire glorieuse du roman contemporain. Cette Mme Bovary du Marais, mariée à un Bovary *sublimé*, le vieux Risler, séduisit le public, et l'émotion, la raillerie, la poésie, le talent d'un tel livre classèrent désormais Daudet parmi les maîtres. Les admirables *petits cuadros*, comme eût dit André Chénier, des *Femmes d'artistes* et des *Lettres de mon moulin* devenaient des tableaux de proportions plus vastes. Et Daudet gardait en ses fresques l'art minutieux de ses sortes d'intérieurs hollandais illuminés des rayons du Midi.

Et quelle intensité de vie ! Quelle rare faculté de création ! On dit couramment de certains êtres vivants, coudoyés dans la lutte quotidienne : *C'est un homme de Balzac*. On pourra dire de tel être en chair et en os, rencontré dans la rue : C'est un personnage de Daudet ! » Janssoulet, Delobelle, Sapho, Roumestan sont des types, de ceux que l'écrivain qui les fait vivre lègue à l'avenir.

Ainsi, Alphonse Daudet continuait ce que je nommais tout à l'heure son ascension. Les épreuves physiques laissaient le talent intact et l'agrandissaient, si je puis dire. Le malade de Lamalou avait des tendresses et des indulgences que ne connaissait pas le délicieux railleur du temps de Tartarin. Il y a là un rare exemple de courage moral. Il travaillait toujours, faisant de son *souffroir* un cher laboratoire d'œuvres et d'idées. Il était accueillant, obligeant, toujours prêt à demander un service pour autrui. Que de fois un débutant s'est-il présenté à moi une lettre d'Alphonse Daudet à la main !

Il était demeuré le causeur intarissable que nous avions connu jadis, qui avait le mot, le trait, le geste, qui évoquait les souvenirs, les amis disparus, les coins de terre oubliés, avec un art pittoresque, irrésistible, une émotion pénétrée d'*au-delà*. L'âge sans doute avait donné à la verve juvénile un accent de mélancolie ; mais non, le « Petit Chose » devenu le « grand Daudet » restait, au fond, le bon compagnon d'autrefois, et Flaubert et Goncourt ont dû le connaître tel qu'il nous apparut dans le rayonnement des premiers succès de ses vingt ans.

Il avait aimé, salué ses aînés avant de devenir, lui aussi, un aîné. Il avait combattu pour leur renommée, un peu méconnue à l'heure où nous débutions. Les soldats de la première heure s'étaient un peu dispersés, chacun faisant le coup de feu à sa guise. Mais la camaraderie du bon temps, des journées de jeunesse, des *revues* improvisées chez Villemessant, à Seine-Port, lors du baptême d'un enfant qui doit avoir aujourd'hui



la barbe grise, des échappées vers le pont de Kehl ou l'on pouvait alors chanter le *Rhin allemand* de Musset aux oreilles des compatriotes de Becker, de Ruckert et d'Arndt, cette affection, je crois, ne s'était pas voilée.

Nous avions pour ce compagnon devenu un des maîtres des lettres françaises une admiration mêlée de tendresse. Il disparaît. C'est un deuil pour tout le monde. Ai-je besoin de dire qu'il n'eut pas d'appréciateurs plus profondément sympathiques qu'en une Compagnie où les bons juges ne manquent point, et peut-être me sera-t-il permis d'affirmer que le duc de Broglie, par exemple, fait de *Jack* un de ses livres de prédilection, relisant sans doute le roman de Daudet entre deux chapitres de sa magistrale histoire?

Mais ce qui domine tout, aujourd'hui — l'auteur de *Jack* entrant lui-même dans l'histoire littéraire de notre temps, — c'est la perte d'un écrivain de cette taille, une douleur non seulement pour ses proches, pour ses amis, pour ses familiers, mais pour les lettres françaises. M. Paul Bourget, l'autre jour, parlait noblement, à propos d'Alexandre Dumas fils, de ces maréchaux de lettres que nous avons, en ces dernières années, conduits au tombeau. C'est encore, c'est aussi un maréchal des lettres dont nous allons suivre le convoi, un de ceux qui ont illustré par leur rayonnement personnel et consolé la patrie française, un de ceux qui font qu'à l'étranger, lorsqu'on se tourne vers notre chère France, on aperçoit, au-dessus des scandales et des haines, dominant la mêlée des colères et des appétits — des figures honorées et sereines, des

artistes admirés, des écrivains applaudis, des poètes sans tache, des savants sans autre ambition que la science.

Disons-nous, pour nous consoler des heures lugubres et des lourdes épreuves, qu'il en reste encore de ces Français qui travaillent toujours à la gloire française. J'en pourrais citer plus d'un pour atténuer notre très explicable pessimisme. Mais, Alphonse Daudet disparu, il en est un de moins. Capable encore de nous donner des œuvres fortes et sereines, il s'en va dans la maturité et la maîtrise d'un art que la souffrance avait respectées. Que de livres encore nous perdons, à en juger par le début puissant de *Soutien de famille*!

Alphonse Daudet laissera un nom admiré, qui gardait encore et gardera comme une claire illumination de jeunesse. Il était de ceux qui ne semblent pas vieillir, qui ne vieillissent pas, en effet. Au-dessus du *souffroir* de l'écrivain, le tic tac du moulin de ses vingt ans faisait encore entendre sa note chantante et, dans le bleu du ciel, les grandes ailes tournaient, tournaient toujours.

Et je caractériserais volontiers Alphonse Daudet par là : Ce fut un réaliste ailé.

« C'est, écrivais-je un jour, voilà bien longtemps déjà, un poète de Provence qui a versé dans son verre de muscat une goutte du gingembre de Dickens. »

C'était mieux et plus que cela. Ce fut un maître artiste du langage, un écrivain de pure race française qui trempa de larmes, tour à tour douces et poignantes comme des sanglots d'enfant, mouilla d'émotion, attendrit, pénétra de pleurs la comédie humaine de Balzac.

XXXVIII

Le 18 décembre 1897. — Une journée au Panthéon. — La légende et l'histoire. — Le tombeau de Voltaire et le tombeau de Rousseau. — Une citation d'Edgar Quinet et une page de *William Shakespeare*. — Ce qu'on avait raconté à Victor Hugo. — Le crime de M. de Puymaurin. — Le drame de la Rapée. — Une nuit de 1814. — L'égout et le Panthéon. — Les tombeaux ne sont pas vides. — Impressions d'un spectateur. — L'ouvrier Morlot. — Deux squelettes. — Fin d'une légende. — Rousseau ne s'est pas suicidé. — Le crâne de Jean-Jacques. — Le système de Gall. — Monuments futurs. — A quoi sert l'histoire. — Ce qu'a appris un gardien de la paix.

23 décembre.

« Quand j'aurai vu, de mes yeux vu, vu et revu, dit un personnage de comédie, eh bien ! je dirai encore que ce n'est pas vrai. »

Voir de ses yeux, avec ou sans lunettes, est cependant le meilleur moyen, et le seul peut-être, de savoir la vérité. Mais il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer les secrets de l'histoire, et la légende, l'étonnante légende s'étend sur les événements, les choses

et les hommes, comme le lierre et les herbes folles sur les pierres des tombeaux. Elle est la pariétaire du vrai.

Et puis la légende a cela de séduisant qu'elle semble presque toujours plus dramatique et plus saisissante que la vérité. Ses oripeaux ou ses costumes ont des reflets de paillons. A côté, le nu sans apprêt paraît trop simple. Puis encore — en regardant toutes choses d'un peu haut — disons-nous que la force de la légende, sa magnétique puissance, c'est qu'elle sert volontiers à l'esprit de parti. Elle est une arme toute forgée pour les polémiques. Inquiétante et romanesque, elle ajoute aux colères et aux rancunes l'attrait et le frisson du mystère. Et quand on vous prouve — ce qui est rare — que la légende, acceptée depuis un si long temps comme article de foi, était purement un mensonge, on éprouve — chose bizarre — un certain sentiment d'étonnement qui ressemble un peu à la mélancolie causée par la perte d'une illusion.

Eh quoi ! nous avons donc été dupes? La légende est une maîtresse infidèle?... On le regrette, On dirait volontiers avec Voltaire, qui ne croyait pas aux légendes pourtant :

Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite !

Non, à vrai dire, non l'erreur est toujours l'erreur et il est toujours utile et bon de rétablir la vérité. En cela, la journée du samedi 18 décembre dernier n'aura pas été perdue. Ce jour-là, des gens de science et des historiens, quelques chercheurs de bonne volonté mêlés à un certain nombre de curieux ont effacé au



profit de l'histoire une légende mensongère, née je ne sais où, acceptée par le plus grand nombre, popularisée par nos maîtres les plus admirés, et la campagne entreprise par M. J. Grand-Carteret, commencée à Ermenonville et achevée au Panthéon, aura eu une décisive utilité.

Je suis de ceux qui trouvent que les morts ont droit à la paix dans leur dernier sommeil ; mais peut-être les « morts immortels » sont-ils tenus de révéler les secrets qu'ils avaient, dit-on, emporté dans la tombe. Leur propre renommée en dépend. L'Histoire commet parfois des juges d'instruction pour arracher au passé des aveux, et quand une exhumation aboutit au résultat obtenu l'autre jour, il faut non seulement se féliciter de l'avoir faite, mais remercier ceux qui l'ont réclamée.

J'avoue que j'allais au rendez-vous funèbre avec la ferme persuasion qu'on ne trouverait rien dans ces cercueils vidés depuis quatre-vingt-trois ans. J'avais encore dans la mémoire les lignes éloquentes d'Edgar Quinet écrites sur le Panthéon pour le *Paris-Guide*, et comment oublier le tableau tragique, signé de Victor Hugo en son *William Shakespeare* : les ossements de Voltaire et de Jean-Jacques, jetés ensemble pêle-mêle dans un trou de chaux vive, les « deux crânes se heurtant dans la chute et une étincelle jaillissant et s'échangeant de la tête qui avait fait le *Dictionnaire philosophique* à la tête qui avait fait le *Contrat social*... — »?

Comment n'avoir pas toujours présentes ces admirables lectures ? Aussi bien laissais-je les ouvriers travailler à leur œuvre macabre et rejeter le monument



de bois qui recouvrait le cercueil de Voltaire, décor plutôt que monument, « provisoirement peint en marbre », avec des inscriptions en lettres d'or et des génies armés de flambeaux classiques et ressemblant à des statuettes en pastillage. Et, dans le caveau à l'arche surbaissée qu'une fenêtre éclaire vaguement d'un jour de souffrance, je regardais une statue de Voltaire plantée sur un socle haut devant le tombeau et qui, un sourire plissant ses lèvres de marbre, contemplait avec ironie le labeur des hommes penchés ou accroupis autour d'un cercueil de plomb.

— On ne retrouvera rien! me disais-je.

Victor Hugo nous a désigné l'endroit même où les os de Voltaire ont, portés dans un sac, été jetés en je ne sais quel orifice, près de la barrière de la Gare qui fait face à Bercy, dans un enclos appartenant à la ville de Paris et qui, depuis, est devenu l'Entrepôt. Victor Hugo cite les noms des *détrousseurs de cadavres*, — comme disait M. de Corbière en affirmant qu'il n'en était pas un, — des hommes descendus d'un fiacre qui accomplirent, au petit jour, cette œuvre sacrilège. L'un était le marquis de Puymaurin, plus tard député à la *Chambre introuvable* et directeur de la Monnaie ; un autre, son frère, le comte de Puymaurin. Et cela s'était passé en mai 1814. « Un des assistants, depuis garçon de cabaret aux Marronniers, à la Râpée, a tout avoué. »

Or, constatons-le bien vite, le garçon du cabaret de la Râpée a fait un roman et le marquis de Puymaurin fut atrocement calomnié.



Le plomb qui recouvre le cercueil de Voltaire ayant été soulevé, la bière apparaît, noirâtre, tachée d'humidité, avec un sceau de cire rouge au milieu, où, en nous penchant, nous déchiffrons ces mots : « *Ville de Paris* », « *Saint-Jacques* ». Un coup de ciseau de l'ouvrier et le couvercle saute, à demi pourri. Quelqu'un dit : « Voltaire est là ! » Une émotion secoue les assistants et il se fait un silence.

Voltaire ? Oui, un squelette est étendu dans la boîte funèbre ; les ossements, un peu disloqués, comme si la bière avait été secouée ; mais la tête, le tronc, les jambes étendues très visibles sous une sorte de mélange ligneux qui doit être, dit M. Berthelot, de la sciure de bois agglutinée. On a dû se servir pour embaumer Voltaire de sublimé corrosif. De là le travail non de décomposition, mais de transformation chimique qui s'est opéré. Je me penche sur ce corps devenu squelette, ces débris, cet amas d'ossements, de sciure changée en un agglomérat, et je pense à ce que Voltaire, ce Voltaire qui *est là,* écrivait, un jour, au maréchal duc de Richelieu : « On dit le président Hénault tombé en enfance : pour moi, je suis tombé en poussière. »

Poussière, en effet ; mais de cette poussière, M. Berthelot extrait une boîte cranienne sciée en deux lors de l'autopsie et dont on enleva jadis le cerveau, comme du thorax on tira le cœur pour le donner au marquis de Villette, et, l'os maxillaire inférieur complétant le crâne, voici, dans la lumière grise du caveau, que Voltaire soudain apparaît, non pas le Voltaire d'Houdon, mais celui de Pigalle, le Voltaire-

spectre que les gens de lettres, ses contemporains, commandèrent au statuaire pour « honorer, disait l'auteur de *Zaïre*, ma très chétive figure ». Jamais apparition ne fut plus saisissante. C'étaient bien les os décharnés et le rictus du vieillard qui, vivant encore, était déjà un squelette ambulant.

M. Berthelot pose le crâne sur le rebord formant arête du monument de bois peint qui tout à l'heure recouvrait la bière et, de ses orbites creuses, avec le sourire édenté de la mâchoire faisant saillie, Voltaire, maintenant, semble regarder ces gens accourus pour fouiller sa tombe. Il n'a jamais rêvé rien d'aussi shakespearien, lui qui acclimatait ici le *sauvage ivre* et déclarait que, depuis *Hamlet*, la mode, à Paris, était aux tombeaux. C'est du Shakespeare vivant, du Shakespeare en pardessus, que cette scène singulière et qui ne manque pas de grandeur : le merveilleux journaliste que fut l'homme de la *Correspondance* regardant, de ses yeux creux, ces journalistes pour qui Voltaire est redevenu une *actualité*.

Et M. Berthelot, de sa voix pénétrante et douce, d'expliquer les particularités scientifiques de cette découverte. Dans la foule, quelqu'un dit : « Plus haut! » Alors le lettré militant qu'est M. Roujon de s'écrier, avec élan : « Qui donc interrompt ainsi lorsque M. Berthelot parle? »

Tout à l'heure on va défiler devant ce cercueil ouvert. Je ne puis me détacher de cette tête qui semble vivre, de ce crâne d'où tant de saillies, de vérités, d'idées, de mots, de faits, d'œuvres et de chefs-d'œuvre, sont sortis. Les anthropologistes men-



sureront ce crâne, pèseront ces os peut-être. Je reste là les yeux sur ces orbites, sur cette mâchoire où je retrouve l'expression sardonique du masque célèbre. Une sorte de mousse verdâtre a envahi les os temporaux ; le jour frisant éclaire sur le haut du crâne une lèpre grisâtre. « *Je suis en poussière!* » Et c'est bien la poudre terreuse d'Hamlet qui semble ronger cette tête vide dont la matière cérébrale nourrit tout le genre humain.

L'ouvrier, accroupi, le serrurier qui a soulevé les armatures de fer rongé enserrant le cercueil, contemple, lui aussi, ce crâne que maintenant reprend M. Georges Berger, très impressionné, pour le replacer dans la bière. Et je songe invinciblement aux fossoyeurs de Shakespeare. Je demande son nom à cet homme qui aura collaboré à cette œuvre d'histoire.

— Je m'appelle Morlot.

Le nom d'un prélat uni ainsi à celui de Voltaire!

Et, comme l'observation m'échappe, l'ouvrier ajoute, très simplement :

— Oui, monsieur, je suis un très, très lointain cousin du cardinal Morlot... Mes parents me l'ont dit du moins...

Que ce soit vrai, et en faisant ouvrir la tombe de l'auteur de *Candide* par le petit-cousin d'un archevêque de Paris, l'ironie des faits aura encore ajouté une vivante antithèse à tant d'autres!

Ainsi, il nous était prouvé que Voltaire n'avait pas été jeté, en 1814, à quelque égout de Bercy. Très

nettement, avec la rectitude de l'historien poursuivant la vérité, M. Ernest Hamel déclare bien haut à ses assistants qu'il faut laver la Restauration du sacrilège qu'on lui reprochait. Elle n'a pas touché aux ossements de Voltaire. Elle a certainement respecté les cendres de Rousseau. Et c'est encore une des moralités de la journée que l'historien de Robespierre lavant ainsi M. de Puymaurin des stigmates de Victor Hugo.

Le temps de la Restauration, chose bizarre, fut précisément l'heure où Jean-Jacques et Voltaire furent lus avec plus de passion. Vivants, ils n'eurent pas une action plus forte. Certes, on les lisait plus qu'aujourd'hui sous Louis XVIII, et l'ennemi de tout fanatisme et l'ami de la vérité avaient, comme, on dit, *un public* qui leur manque à présent. On chantait alors, il est vrai, avec des variantes, la chanson fredonnée par Gavroche :

On est bête à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et laid à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau !

Mais, je le répète, on les lisait. « Le libraire Pélicier, dit Victor Hugo dans son fameux tableau de l'année 1817 (les *Misérables*), publiait une édition de Voltaire sous ce titre : *Œuvres de Voltaire, de l'Académie française.* — Cela fait venir les acheteurs, disait cet éditeur naïf », ajoute Hugo. Voltaire était la bête noire et Rousseau la bête fauve, soit, mais toute bibliothèque de libéral et de lettré avait alors un Rousseau complet et un Voltaire. Comme la



Congrégation attaquait les philosophes, il était naturel (la politique a cette logique) que l'esprit de parti l'accusât d'avoir violé leurs tombes.

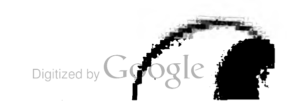
« Elle osa, écrit Edgar Quinet, ouvrir les tombeaux de Voltaire et de Rousseau, en piller les restes, en remplir des sacs, les jeter au loin, je ne sais dans quel égout près de la Seine. Représailles des sépultures royales et des spectres dispersés de Saint-Denis... Elle avait choisi la nuit pour cette œuvre de nuit... Les tombeaux ont continué à être visités trente ans après qu'ils étaient vides. »

Non pas, non. La vérité avant tout. Les tombeaux ne sont pas vides, et Mme Edgar Quinet, qui a cherché à travers les paysages et les monuments la vérité aussi, la vérité vraie, dans son beau livre récent sur l'*Écosse*, trouvera juste que la légende fasse désormais place à l'histoire. L'admirable auteur de *Merlin l'Enchanteur* a été trompé par quelque narrateur passionné comme Victor Hugo le fut par le cabaretier de la Râpée. Il ne faut croire qu'à ce que l'on touche. J'ai assisté, le 22 janvier 1871, à la fusillade de l'Hôtel de Ville. J'ai traversé la place sous les balles croisées des fédérés et des mobiles bretons. J'ai vu tomber le commandant Sappia. Moins d'un quart d'heure après, dans la rue de Rivoli, parmi les groupes, quelqu'un me racontait, à moi-même, le contraire exactement de ce que je venais de voir, et la foule croyait tout aussi bien la vérité que le mensonge. L'histoire de France est aux Archives nationales, ce qui n'empêche personne de l'écrire encore avec les Almanachs.

Nous étions certains, après avoir touché le squelette de Voltaire, de retrouver, à la place marquée, le squelette de Rousseau. Mais là encore une légende se dressait, que la réalité allait détruire : le suicide de Jean-Jacques, ce trou de la balle de plomb qu'avait noté le statuaire en moulant le masque du mort.

Que d'encre versée, de brochures publiées, de controverses encore à propos de ce suicide de l'homme qui avait si éloquemment parlé contre le suicide! « Il serait du reste logique, disait un ironiste, G. C., que Rousseau eût agi à l'encontre même de ce qu'il écrivait. » Eh bien! non, encore une fois non. Les amateurs du dramatique et du mystérieux doivent en prendre leur parti. La légende est fausse.

Rousseau repose dans son cercueil; il dort étendu, les bras croisés sur la poitrine, la tête posée sur le côté gauche : — un de ces sommeils paisibles qu'il réclamait pour les enfants, dans son *Émile*. J'ai vu l'enveloppe de plomb se soulever, se dérouler, comme le plus lourd des suaires et, sous la bière aux clous rouillés, marquée de deux plaques de plomb portant, en latin et en français, des inscriptions constatant que les ossements de J.-J. Rousseau, né à Genève et mort à Ermenonville, reposent là, le squelette m'est apparu, sans que depuis plus d'un siècle il ait subi, dans le transport de l'île des Peupliers au Panthéon, le moindre choc. Le temps a dévoré les vêtements et les chairs, mais l'ossature reste intacte. Le mort est tel qu'il fut étendu lorsque l'ouvrier anonyme, avant de refermer la chape de plomb, y traça, de la pointe d'un ciseau, ces mots qui ressemblent aux *graffiti*



de Pompéi et de M. Bergeret : *Fait. Tourné, 1778.*

Quand Rousseau m'est apparu sous ce voile, nous étions, dans le petit caveau, trois personnes seulement auprès des deux ouvriers, et les sergents de ville défendaient l'entrée, au seuil de la porte. Il y avait danger, du reste, et la poussée d'une foule eût pu faire retomber le sarcophage soulevé et que maintenaient penché au-dessus du cercueil deux traverses de bois. J'ai longuement regardé ce squelette, cette belle tête au front régulier, harmonieux, — non pas envahi de mousse comme celui de Voltaire, mais poli et bruni comme un vieil ivoire. La dépouille de Rousseau est moins atteinte que celle de Voltaire. Le crâne de Voltaire est édenté; celui de Rousseau garde une partie de ses dents, assez mal rangées. Une canine apparaît, entre toutes, et j'eusse souhaité la présence du docteur Galippe pour étudier scientifiquement la mâchoire.. Des cheveux adhèrent encore à cette tête sans yeux, des cheveux gris, de ceux qui s'échappaient de dessous le bonnet arménien du philosophe.

Mais — constatation faite bien vite — aucune trace de blessure dans le crâne. Jean-Jacques Rousseau ne s'est pas tué. Là, quel est ce semblant de trou? Rien, le point de suture tout naturel. Le suicide de Rousseau est une légende encore comme tant d'autres légendes. C'est une journée historique, décidément, que celle-ci, et qui aura apporté, comme on dit, de décisives *contributions* à l'histoire.

Et je ne puis me détacher de la vue de ce crâne d'où le roman moderne, avec la *Nouvelle Héloïse*, la

Révolution avec le *Contrat social*, la littérature sentimentale et le paysage littéraire avec les *Confessions* sont sortis. « Jean-Jacques a mis une *touche de vert* dans la littérature », me disait joliment le peintre Jules Dupré.

Voltaire nous a appris, pour parler comme Pangloss et agir comme Candide, à *cultiver notre jardin*; oui, mais Jean-Jacques a fait pousser la pervenche et ce sont ces phalanges osseuses qui l'ont cueillie sur le chemin des Charmettes.

Quel rêve étrange, toucher du regard les reliques de celui qui enflamma les songes de nos vingt ans! Avoir Rousseau là, sous le souffle que nous retenons comme si ces ossements allaient se réduire en poudre! Et chercher, sur ce crâne, la place des lèvres qui se posèrent, tremblantes, sur la bouche de Mme de Warens!

Comme Voltaire, Jean-Jacques a été soumis à l'autopsie. Le crâne a été scié en deux. Le docteur Monod prend la boîte cranienne et l'examine. Il me désigne, pour me démontrer l'inanité du système de Gall, les protubérances extérieures qui ne se moulent pas du tout en creux à l'intérieur du crâne et n'influent point sur la forme même du cerveau. Et j'éprouve à me détacher de la contemplation de ces restes vénérables une sorte de peine comme si le génie — le fantôme, le squelette du génie — gardait une invincible attraction, un tout-puissant magnétisme.

Mais la nuit descend dans les caveaux funèbres où j'ai vu jadis, à l'heure du bombardement, des familles de réfugiés couchées là, étendues sur des matelas,



fuyant les obus allemands auprès des pierres des tombeaux.

Il faut sortir. Et j'emporte l'inoubliable vision de ces deux grands spectres évoqués, et la journée n'a pas été vaine qui a permis — comme M. Alfred Rambaud le déclarait éloquemment hier — de constater que les morts du Panthéon ont toujours été bien gardés.

Le Panthéon ! Bien avant que Sainte-Geneviève fût devenue le suprême asile qu'assure aux grands hommes « la patrie reconnaissante », un architecte, écrivant précisément à Voltaire, avait eu l'idée d'un Westminster français.

M. Desprès, architecte et professeur de dessin à l'École militaire, avait dédié et envoyé à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* un ouvrage intitulé: *Projet d'un temple funéraire destiné à honorer les cendres des rois et des grands hommes.* Et avec sa politesse à la fois exquise et narquoise, Voltaire, tout en se vantant d'être *un peu architecte aussi*, et d'avoir bâti Ferney (comme Hugo orna Guernesey) pour ses vieux jours, répondait au promoteur de l'idée d'un tel Temple : « J'eus la vanité de vouloir être au plus vite enterré dans ce monument. Je me flatte pourtant que vous vous occuperez plus à loger les vivants que les morts. » Puis, toujours souriant : « Je voudrais, ajoute-t-il, vous voir construire une salle de spectacle ou un hôtel de ville. »

Le projet de l'architecte Desprès a été réalisé et Voltaire a, non pas la vanité, mais la gloire, la juste gloire, de reposer dans ce monument. Il est « présent »

sous les voûtes de pierre. On peut, on doit, on va substituer à ces sarcophages de bois peint qui recouvraient jusqu'aujourd'hui les restes des deux grands ouvriers de progrès, adversaires depuis longtemps réconciliés dans la mort, des monuments dignes de leur mémoire. Les sculpteurs admirables ne manquent pas à notre France contemporaine. Ils voudront se surpasser eux-mêmes. Quel programme saisissant : Voltaire et Rousseau étendus dans leurs cercueils inviolés et, au-dessus, leurs images debout dans l'éternité du marbre!

La journée du 18, à ce compte, aura été, je le répète, utile. Elle permet à ces grands morts un hommage digne d'eux.

Elle a permis aussi à plus d'un assistant de réétudier Jean-Jacques et Voltaire. Que dis-je ? Elle a permis à quelques-uns de les connaître même. Pendant qu'on soulevait ce linceul de plomb qui enveloppait Rousseau, dans la longue attente du travail des ouvriers, Ernest d'Hervilly, un des poètes les plus parisiens de Paris, expliquait à un des sergents de ville, étonné, ce qu'avait été Voltaire, ce qu'avait fait Jean-Jacques, l'œuvre, l'influence, le labeur de ces deux hommes.

Et, à la fin, ce brave auditeur, gardien de la paix devenu gardien de tombeaux, tout à fait ému, heureux d'avoir appris tant de choses en si peu de temps, de hocher la tête et de dire, en répétant ce nom « *Voltaire* » :

— Ah ! je comprends ! Je comprends maintenant pourquoi *on lui a donné un boulevard* !



XXXIX

Paris l'hiver. — Matinée de givre, — Le Bois cristallisé. — Promeneurs et patineurs. — Impression de décembre. — Une roue symbolique : la *grande roue de Paris*. — La vie marche, la roue tourne. — Les tours de roue de l'année qui s'en va. — Léon Carvalho. — Un directeur de théâtre. — De la place du Châtelet à la place Favart. — De *Faust* à *Sapho*. — Le nouvel Opéra-Comique. — Une velléité de polémique. — Les affiches. — La *première* de *Faust*. — Rêveries de fin d'année. — Brûlons l'almanach ! — La politique et les politiciens. — La curiosité et les curieux. — Curiosité, agent de vie. — Les petits bonheurs. — Fin de volume.

30 décembre.

Si l'hiver n'était aussi dur aux greniers glacés, aux mansardes tristes, il serait délicieux à Paris où il transforme toutes choses, plante des décors imprévus comme le metteur en scène d'une féerie. « Il faudrait voir la Norvège en hiver, la Suède sous la neige, nous disaient nos aimables hôtes de notre inoubliable voyage de cet été ; les rentrées de promenades, le soir, torches en mains, par les bois de sapins lourds de



flocons entassés ! » Paris, ou plutôt le Bois à Paris, avait un vague aspect de forêt du Nord, l'autre matin, sous le givre, avec les lacs gelés dont la surface lisse et glauque apparaissait à travers les troncs droits et hauts des sapinières.

Pour fuir un moment la fièvre parisienne, trouver, à deux pas de nos théâtres et de nos palais de justice, l'oubli complet et la solitude, il suffit de se lever matin et de chercher, au delà du Grand Lac, les sentiers où les chênes roussis, les ronces aux feuilles fripées, mais encore vertes, les mousses et les herbes plaquées de givre — comme des terres chaulées — donnent la sensation de coins de toiles de Théodore Rousseau où l'on peut marcher librement comme dans un paysage animé. Comme on est loin, dans ce *sous-bois*, dont un brouillard tantôt gris-perle, tantôt bleuté, borne l'horizon ! Le givre a couvert le Bois tout entier. On pourrait se croire en un coin frileux de Dalécarlie ! Le givre, qui est à la neige ce qu'est la poudre aux cheveux blancs d'une jolie tête féminine : une neige plus mince, plus coquette, aussi blanche, mais parure plutôt que morsure, un essai de neige que d'un baiser effacera le soleil.

Et les arbustes du Bois, tordus et enchevêtrés, semblent, noircis par l'hiver, des membres déformés de rhumatisants, des êtres qui souffrent, muets, en des contorsions bizarres. On va, on va, par ces sentiers déserts, faisant résonner le sol affermi et craquer les branchettes sèches. Sous les branches, de petits battements d'ailes : ce sont les passereaux furtifs, blottis comme si leurs pattes avaient l'onglée. Parfois, là-haut,

un croassement : c'est quelque noir corbeau qui passe. Bon Dieu ! qu'on est loin de Paris !

Mais, dans quelques heures, l'après-midi, ce Paris qui, là-bas, s'étire, s'éveille, las du labeur ou du réveillon de la veille, réenvahira le Bois désert. Il reviendra s'installer dans les fauteuils-cabines, devant le lac des Acacias et regarder les patineurs penchés décrire leurs courbes savantes sur la glace époussetée par les balayeurs. Il y aura un public, dans l'Allée aux arbres dénudés, et les petites frileuses qu'aimait à peindre de Nittis, s'y promèneront à pas pressés, cachant leurs narines rosées dans leur manchon. C'est un joli tableau de genre que ce lac où les braseros apparaissent, mettant leur lueur rouge dans le brouillard léger. Les pieds se chauffent au charbon du brasier et les menus propos de Paris autour des feux montent dans le ciel d'hiver comme au plafond d'un salon, au *five o'clock*. Et la chroniquette parlée des clubs et des théâtres va son train, bat de l'aile et frappe du bec, tandis que, sur le Lac, les patineurs filent et les traîneaux glissent. Potins et patins, c'est la devise.

On est tout surpris, en quittant le Bois, le Bois désert et sain, le Bois où la Cascade, avec ses stalactites, semble une grotte soudain défendue par une grille de marbre, le Bois où — si l'on abandonne les allées officielles, il est si facile d'être seul et de se croire au fond du Bas-Bréau, — on est tout étonné de retrouver, à l'entrée de l'avenue qui s'ouvre sur Paris, les fortifications franchies (toutes blanches, comme au temps du siège), la coulée des voitures, le mouvement de va-et-vient

de la vie ordinaire, les coupés qui passent, dans la brume d'hiver. On n'aperçoit rien, à l'horizon, et l'Arc géant, l'Arc de Triomphe est enveloppé de buée grise. Mais, au delà de l'Avenue, au delà du brouillard, c'est Paris, le grouillant, le haletant Paris, Paris qui bruit, va, vient, travaille, flâne, aime, insulte, acclame, siffle, se presses affairé, exalté, enfiévré, autour d'une babiole — ou passe indifférent devant un malheur ou un chef-d'œuvre ; Paris, pour le moment préoccupé des étrennes, des boutiques où la drôlerie des bimbelotiers invente des jouets d'actualité — le *Crime de Carrara* entre autres ! — et qui semble si loin, si loin, lorsqu'on l'a un moment quitté pour aller s'hiverner et regarder les filigranes, les coraux blancs, les guipures exquises que met le givre sur le Bois de Boulogne devenu une minuscule forêt norvégienne.

Ce facile plaisir — et qui coûte si peu de chose! (les plaisirs vrais ne coûtent rien) — tout Paris pourra se le donner, même sans faire partie du Club des patineurs. Le Bois, qui semble une distraction l'été, est surtout une joie, disons une consolation de l'hiver. On n'y va point, parce que ce n'est pas l'habitude. Le voyage, si c'en est un, en vaut pourtant la peine et, sous les arbres engourdis de froid, on peut, la tête plus libre, philosopher tout à l'aise sur la vie de Paris et les Parisiens.

Ainsi, voilà une année finie! On ne peut pas dire qu'elle ait été joyeuse. Elle nous laisse la bouche amère comme au lendemain d'un mauvais repas. Son



lot était vraiment chargé de trop de deuils et de trop de scandales. Je regarde souvent, en passant avenue de l'Opéra, devant une boutique improvisée, le modèle d'une grande roue, d'une roue gigantesque qu'un inventeur se propose d'élever, je ne sais où, dans Paris, pour l'Exposition de 1900, cette Exposition de 1900 qui fait déjà bouillonner les crânes, pulluler les projets, échauffe les cervelles, souffle sur plus d'une tête un vent de folie.

Cette Roue, dont la hauteur sera de 110 mètres, avec un diamètre de 100 mètres, pourra transporter, faire tourner 6,400 personnes par heure, quelque chose comme 64,000 personnes dans une journée, près de 2 millions de curieux dans un mois. Elle aura, une fois l'Exposition finie, emporté dans sa rotation, 10 ou 12 millions de têtes! O roue de Paris, *Paris gigantic wheel*, vraiment oui, tu es la matérialisation même de l'avidité cérébrale de ce temps-ci, de sa fièvre d'improbable, de colossal et d'impossible!

L'immense roue, qui accomplira son tour en un quart d'heure, la roue géante, dépassant la roue aérienne de Londres et la roue de Chicago, cette roue qui tourne ou plutôt tournera sur le ciel et ressemblera, j'imagine, avec ses rayons immenses, à quelque énorme toile d'araignée profilant ses fils sur le ciel — cette roue dont la conception, la genèse a dû être celle-ci : trouver, comme *clou*, une tour Eiffel mouvante ; — cette fantastique roue me paraît symboliser de façon terrible la vie même de l'an passé, l'histoire de ces douze mois dont le dernier va disparaître, englouti, comme par une trappe.

Elle tourne, tourne, tourne, la roue géante qui met à bas les passagers tout à l'heure au pinacle. Elle tourne et les wagons aperçus en plein ciel ont, en quelques tours de roue, atteint bien vite la passerelle du débarcadère. « A d'autres ! Tout le monde descend ! » C'est plus qu'un Clou, cette *grande roue de Paris*, c'est bel et bien, je le répète, un Symbole. Un tour de roue et les voyageurs font place à d'autres. Un quart d'heure s'écoule et la roue tourne pour de nouveaux venus.

Imaginez une *revue de fin d'année* où chaque scène serait jouée en un de ces wagons qui, par le mouvement de rotation, se succèdent l'un à l'autre. Voici les scandales de 1897, ceux qui, après avoir fait couler tant d'encre, parfois des larmes, souvent du sang, sont devenus des jouets de fin d'année. Ce wagon que la roue emporte contient une princesse au nom illustre et un tzigane de restaurant à la mode. A peine a-t-on écouté un refrain de *Czarda* que la roue a tourné !...

La roue emporte, en ses wagons, bien des souvenirs, poussières et cadavres. Voici les morts de la rue Jean-Goujon. La roue tourne, tourne. Le wagonnet, cette fois, est plein de clameurs joyeuses. Paris fête le retour de Russie et pavoise pour l'alliance. Elle tourne et c'est le roi de Siam, Chulalongkorn, l'asiatique à tenue anglaise. Elle tourne et tourne toujours, la roue parisienne. Elle tourne et c'est l'affaire Dreyfus, elle tourne et c'est le Panama. Elle tourne et voici qu'elle emporte un maître écrivain, après tant d'autres, un des plus rares, un des plus aimés. Elle ne se contente pas de tourner, la roue de Paris,

elle broie aussi, comme une meule, bien de nos affections chères ; et, mécaniquement, elle continue son mouvement éternel, nous donnant un spectacle nouveau, triste ou consolant, plus souvent ironique et amer, à chaque tour de roue.

Pourquoi ne parlé-je pas des tours de roue de la politique?

Quand on rouvrira plus tard vos volumes, me disait M. Bardoux avec beaucoup de bonne grâce, on y verra résumés le monde des théâtres, le monde des peintres, les salons par un certain coin, les boulevards par un autre, parfois la clinique où la science veille, on n'y trouvera peut-être pas assez le monde de la politique, ce monde qui a tenu et tient tant de place dans la vie de Paris. »

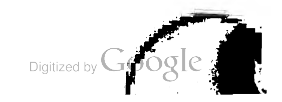
Je le sais. Mais, par principe — et par situation aussi, — j'évite dans ces pages la rencontre des politiciens. Je les retrouverai. Le roman peut devenir aussi une « contribution à l'histoire ». Mais, en ces pages, je l'avoue, un poète qui chante, un savant qui cherche, un peintre qui meurt — voire même une comédienne qui passe — m'attire plus, m'intéresse plus vivement qu'un député qui interpelle ou un candidat qui « développe son programme « comme on développerait une bande de calicot pour allécher l'acheteur à la porte d'un bazar.

Le « tour de roue » d'hier, c'est la catastrophe du Péage-de-Roussillon, la nuit de Noël sur la voie encombrée de wagons brisés et de blessés appelant à l'aide, c'est le réveillon des condamnés que choisit le sort on ne sait pourquoi, frappant au hasard en sa cruauté

navrante. Et le tour de roue d'aujourd'hui, c'est la mort de ce Parisien actif, vibrant, vivant, que fut Carvalho, vrai personnage de Daudet, artiste jusqu'aux ongles, bondissant et rebondissant sous les coups de la fortune, toujours militant, jamais désespéré, arrachant des flammes d'un théâtre qui brûle le buste de marbre de sa femme, comme de l'incendie de Troie il eût enlevé ses pénates.

Je ne crois pas qu'un homme ait été plus atteint que lui, à l'heure de la catastrophe de l'Opéra-Comique. Et quelles attaques ! Et quelles injures ! Il fit face à tout. Son successeur montra mieux que toutes les preuves du monde ce que valait Carvalho. Il arrive communément que les rivaux mis à l'épreuve sont la revanche vivante des travailleurs responsables et calomniés. Carvalho s'était relevé avec énergie, et vaillamment avait relevé son théâtre. Hier, il nous donnait *Sapho*, place du Châtelet, après avoir donné l'*Arlésienne* place de la Bourse, et un vent de mort souffle autour du chef-d'œuvre.

Le sort lui devait bien de le laisser présider à la réouverture de cet Opéra-Comique dont on a tant chansonné la reconstruction, mais qui, enfin, tout blanc, tout neuf, sort de ses échafaudages, avec ses statues, ses mascarons, ses sculptures, ses chiffres dorés. Ah ! la belle soirée de joie et de revanche c'eût été pour ce septuagénaire vigoureux, ardent et actif ! Il eût fait à Paris — ce Paris que ce créole avait conquis et reconquis — les honneurs d'une salle nouvelle, d'une pièce nouvelle, de peintures nouvelles... Quelle inauguration !



La roue a tourné, la grande roue sans arrêt et sans merci.

Léon Carvalho ne sera plus là lorsqu'on rouvrira l'Opéra-Comique. « Ce sera ma dernière salle ! » disait-il, lui qui eut tour à tour la salle Ventadour, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, le Vaudeville, un moment même deux théâtres à la fois. Jouer *Cendrillon*, en rouvrant la salle de la place Favart, voilà son rêve. La pantoufle de Cendrillon aura été pour le pauvre Carvalho une sorte de soulier de Noël où la mort a mis son pied osseux. Du moins ce batailleur disparaît-il en plein succès. La roue, qui a tant de fois tourné pour lui, comme la rouge et la noire sur le tapis, l'emporte au lendemain d'une victoire. C'est un grand artiste *de vie* qui s'en va, un accoucheur de chefs-d'œuvre.

Et cet impresario si actif avait un joli brin de plume de conteur dans son porte-plume de *manager*. Il avait, dans le *Matin*, commencé à écrire ses *Mémoires*. Il y disait, avec une verve un peu narquoise, mais de belle humeur et sans rancune, les batailles qu'il avait livrées, les déceptions subies, les ingratitudes rencontrées. Car, tout naturellement, ce travailleur intrépide à qui l'on rend justice aujourd'hui fut souvent attaqué.

Il faut être tout à fait inattaquable pour n'être pas mille fois attaqué : — on ne l'est que cent fois.

Léon Carvalho avait, un moment, eu l'idée très brave, mais très fantaisiste, de se servir de la colonne-affiche, des colonnes Morris, pour faire de la polémique et répondre aux articles hostiles par une note au bas du

programme du jour. « Notre affiche, c'est notre journal, disait-il. Utilisons-là ! » Ce projet, d'ailleurs paradoxal et passager, montrait tout ce qu'il y avait en lui de vigueur, de combativité et de jeunesse. Ce dernier mot n'est pas trop fort. Mais il n'y pensait plus après l'avoir émis et se retrempait dans le travail, y prenant un bain d'oubli au lendemain de la mauvaise fortune comme au lendemain de ses deuils intimes. M. Henri Carvalho, son fils, a devant lui un bel exemple d'art et de courage. C'est lui qui — sous la direction de M. Albert Carré — ouvrira avec Massenet le théâtre neuf en quittant le vieux théâtre où jadis Léon Carvalho transporta, après le boulevard du Temple, cet admirable *Faust* de Gounod, dont on disait, le soir de la première :

« C'est un demi-succès. Il y a un agréable chœur, une valse, l'esquisse d'un trio — et c'est tout.

L'année finit donc sur le *relâche* d'un théâtre en deuil. Elle s'achève aussi, matériellement et moralement dans la brume, et le givre, si blanc sur les arbres du Bois, est fondu. La roue a tourné, et le sol sec et froid que, de leurs petits talons, battaient les promeneuses est devenu boueux comme la chaussée du boulevard. La blanche féerie n'aura point duré. La boue est revenue.

Elle devrait bien, cette année de colère et de haine, ne pas léguer ses tristes rancunes à l'an nouveau. Il y a toujours comme une espérance d'apaisement dans l'aube frileuse du premier jour d'un calendrier. On sera déçu, sans doute, mais, en attendant, on s'illu-

sionne. Il semble qu'on doive dépouiller le vieil homme et les haillons de misère, en jetant au feu l'almanach souligné de tant de marques noires. Ah! si la flamme du foyer qui tordra tout à l'heure le bout de carton inutile, pouvait, avec les souvenirs malsains, consumer aussi les passions mauvaises ! Si quelque souffle de pitié, de fraternité, d'apaisement pouvait disperser ces cendres chargées d'atomes de jalousie et de vengeance ! Si l'année nouvelle pouvait nous apporter une floraison de bonté !

Je prêche, là, et je rêve. Tout le monde fait des songes lorsqu'une vieille année s'en va, déguenillée comme une rôdeuse qui emporterait en sa hotte nos illusions et nos joies. Eh bien! qu'elle parte! Que la roue tourne, tourne encore, nous hissant un moment au-dessus des vilenies courantes, quitte à nous laisser retomber dans la fatalité quotidienne ! Prenons de la vie ce qui en est le mensonge : les heures d'oubli, les courtes ivresses d'art ou de poésie, le livre qui console, le tableau qui charme, le sonnet qui tinte avec ses rimes d'or. Plus que jamais, dans l'âpre bataille qu'est la vie moderne, il se faut contenter des petits bonheurs pour soi-même tout en songeant aux grands devoirs que nous dicte l'immense douleur anonyme. Les petits bonheurs furtifs sont comme les fleurettes qui nous restent du paradis perdu. Et peut-être encore, le bonheur absolu n'étant pas de ce monde, les bonheurs minuscules finissent-ils par faire vraiment du bonheur, comme les petits carrés sans valeur font, réunis entre

eux, quelque admirable mosaïque. Oui, le bonheur en mosaïque, ou pour parler comme un homéopathe, le bonheur en globules, c'est ce dont il faut, très philosophiquement, se contenter.

Mais laissons là les vœux stériles et regardons tourner *the Paris gigantic wheel*, la roue géante de Paris! Quand on prend la vie comme un spectacle, elle devient facilement intéressante, même si la pièce a des longueurs, et n'eût-on qu'une place au parterre ou un strapontin à l'amphithéâtre. « *Je vis par curiosité* », dit l'Angély. La curiosité est aussi une vertu. Elle éperonne, elle donne un but.

On sait fort bien qu'on finira soi-même avant le dénouement, mais peu importe, on veut savoir comment cela finira. On veut voir. Quoi? Tout. Tout à la fois. Tant que la race des curieux existera, le monde durera. Et ce sont les curieux qui mènent les mondes lorsqu'ils n'en découvrent pas de nouveaux. Vasco de Gama, dont on va célébrer la mémoire, l'an prochain, en Portugal, ne fut, comme Colomb, qu'un curieux de génie. Otez la curiosité à Edison, vous n'avez pas le phonographe, et les grands curieux de ce siècle sont ceux qui, l'œil au microscope, interrogent l'infiniment petit, comme Pasteur, le mystère comme Rœntgen.

Celui qui note, au jour le jour, les menus faits de la vie de Paris, les torsions et contorsions des vibrions et des bactéries parisiens, n'est qu'un curieux qui



passe. Il voit finir avec la même mélancolie que tout le monde l'année près de disparaître. Encore un tour de roue de la grande roue de Paris et tout sera dit de 1897! Encore une fournée de voyageurs, et les wagons tournants embarqueront une fournée nouvelle.

Tourne encore, roue parisienne, tourne, — et disons-nous (non sans sourire) que ces mille et un tours de roue qui s'appellent aujourd'hui l'*Actualité* se nommeront un jour (est-ce possible?) l'*Histoire*, et que la chronique éperdue, bizarre, mais curieuse des années que nous traversons — un peu comme un marécage — prendra peut-être ce titre tout à fait international et symbolique : *Paris Gigantic Wheel*!

Tourne toujours, roue de Paris!

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS





D



N

O

P

Q

R

S

T

U

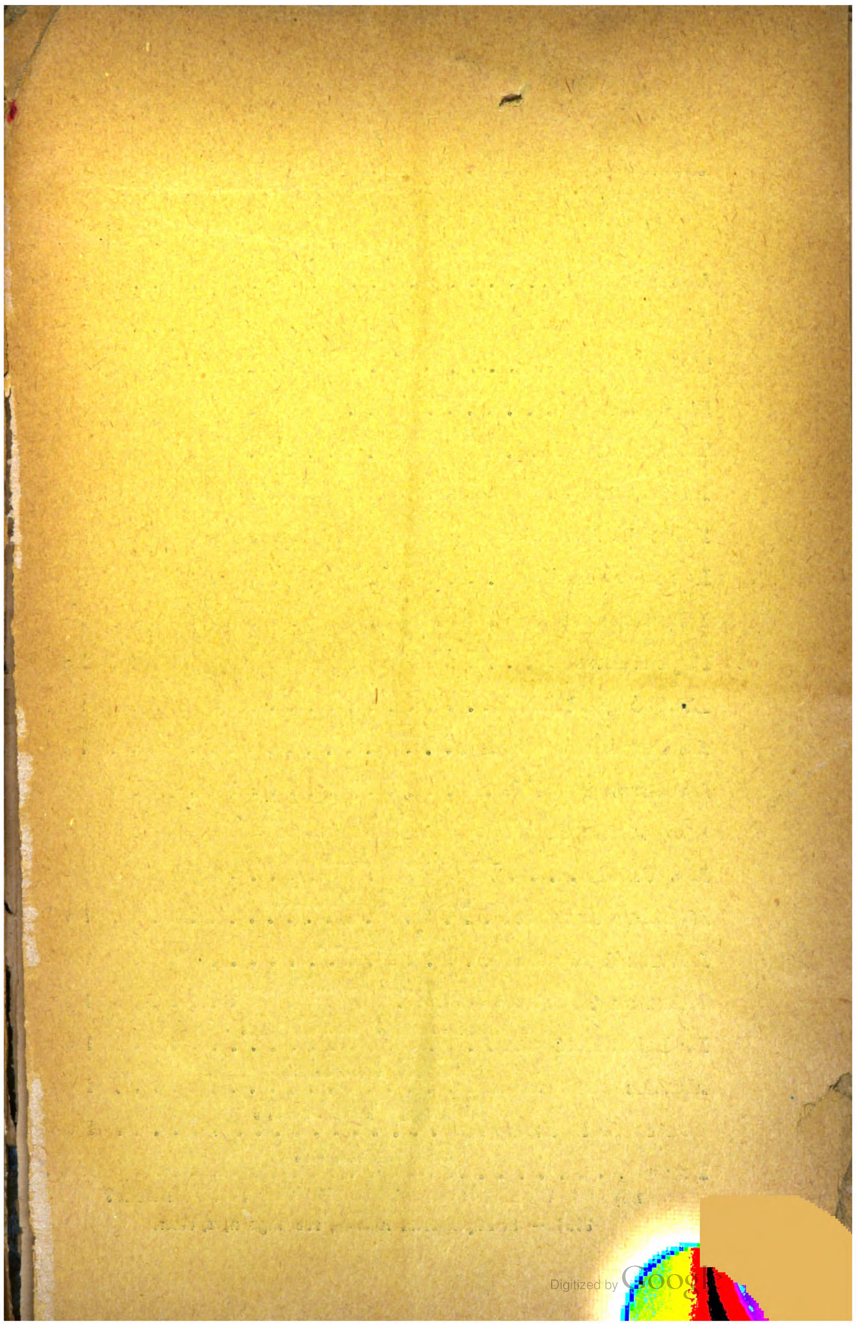
V

W

Z

10050-97. — CORBEIL, IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.





DERNIÈRES PUBLICATIONS

MAURICE BARRÈS
Les Déracinés . . . . 1 vol.

CLAUDE BERTON
La Conversion d'Angèle . . . . 1 vol.

ERNEST CHARLES
Théories sociales . . . . 1 vol.

JULES CLARETIE
L'Accusateur . . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Théâtre (2e série) . . . . 1 vol.

LEON A. DAUDET
La Flamme et l'Ombre . . . . 1 vol.

ALFRED DUQUET
Paris (Le Bombardement et Buzenval) . . . . 1 vol.

HENRY FÈVRE
Les Liens factices . . . . 1 vol.

LEON FRAPIÉ
L'Institutrice de Province . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
Pays d'Ouest . . . . 1 vol.

B. GUINAUDEAU
L'Abbé Paul Allain . . . . 1 vol.

YVES GUYOT
La Comédie Socialiste . . . . 1 vol.

GYP
Le Baron Sinaï . . . . 1 vol.

ERNEST LA JEUNESSE
L'Imitation de Notre-Maître Napoléon . . . . 1 vol.

GEORGES LECOMTE
Les Valets . . . . 1 vol.

JEAN LORRAIN
L'Ombre ardente . . . . 1 vol.

LUDANA
Lettres à répondre . . . . 1 vol.

CATULLE MENDES
L'Art au Théâtre (1897) . . . . 1 vol.

GEORGES MEUNIER
Le Bilan littéraire . . . . 1 vol.

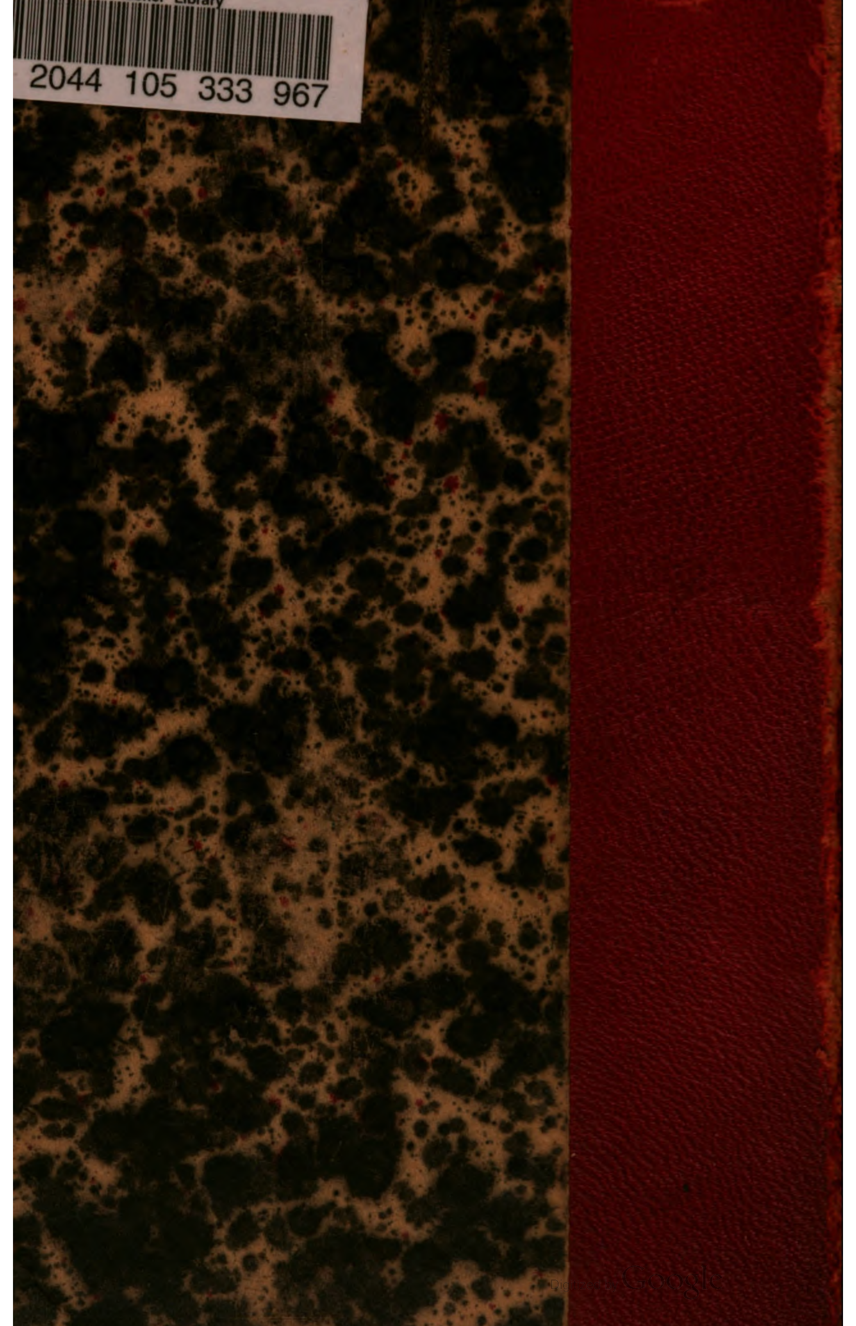
JEAN MISÈNE
Marthe Ambernon . . . . 1 vol.

ANDRE THEURIET
Contes de la Primevère . . . . 1 vol

EMILE ZOLA
Paris . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

8183. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.


2044 105 333 967